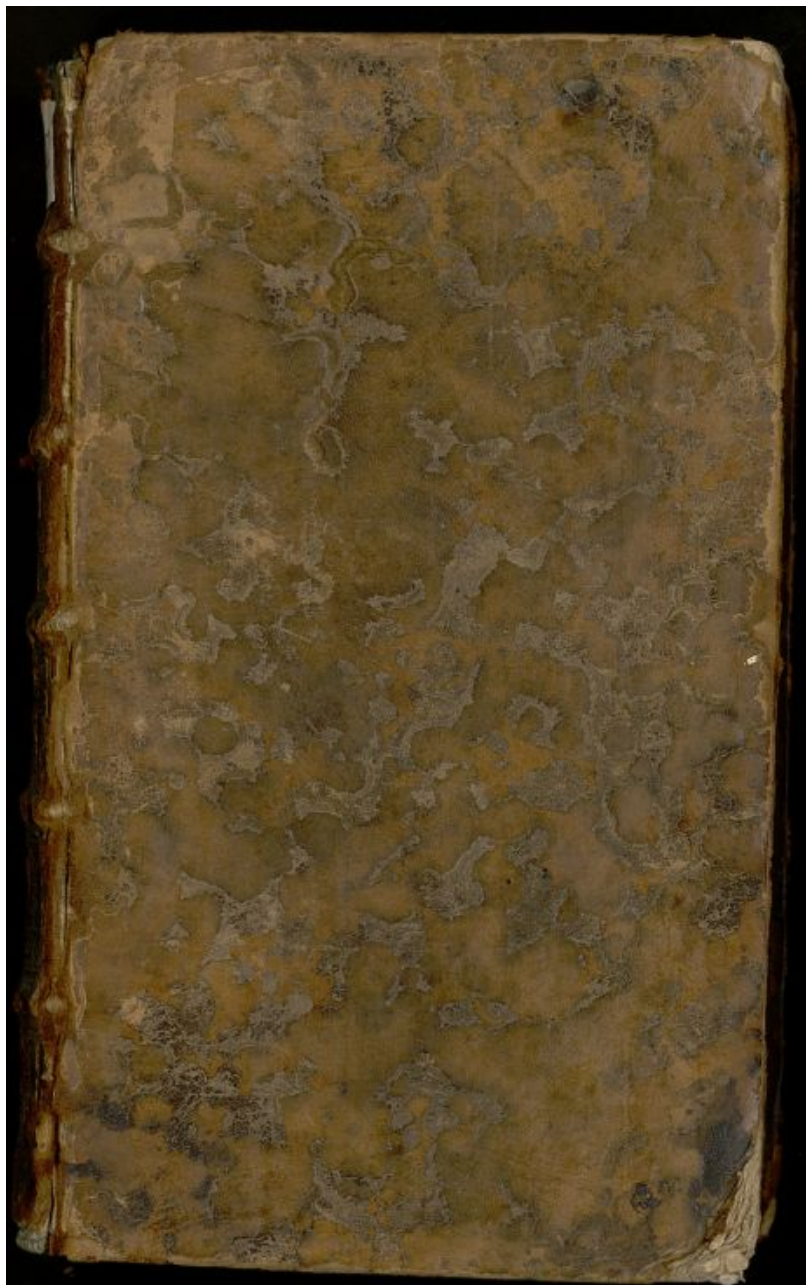


Bibliothèque numérique

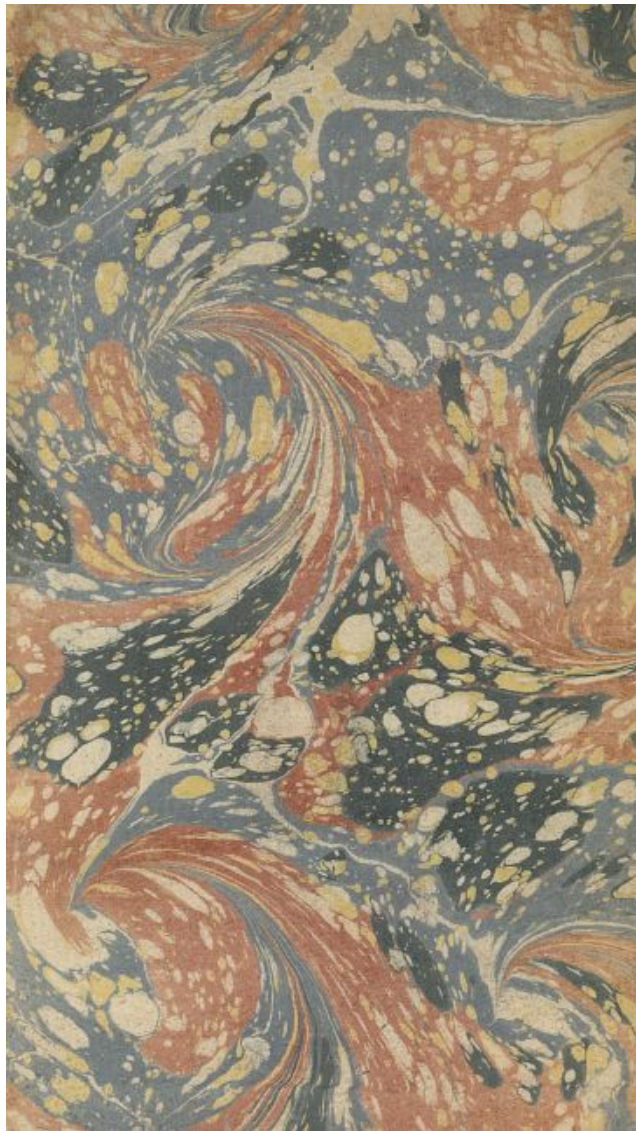
medic@

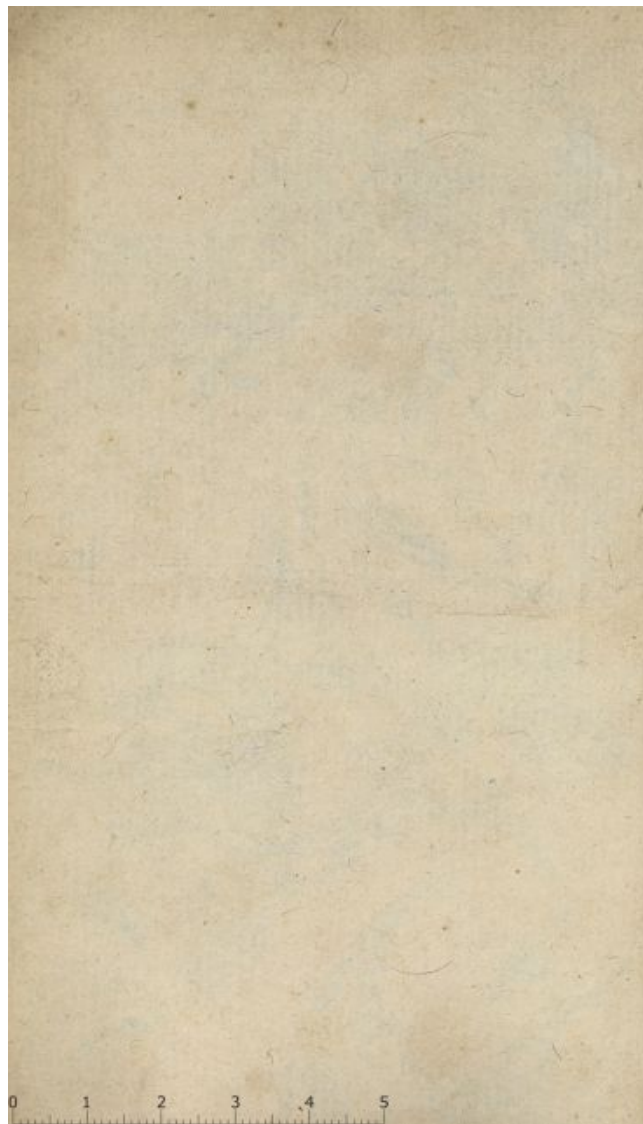
**Hippocrate / Dacier, André,
traducteur. es Oeuvres d'Hippocrate
traduites en françois, avec des
remarques et conférences sur les
manuscripts de la Bibliothèque du
Roy. tome premier**

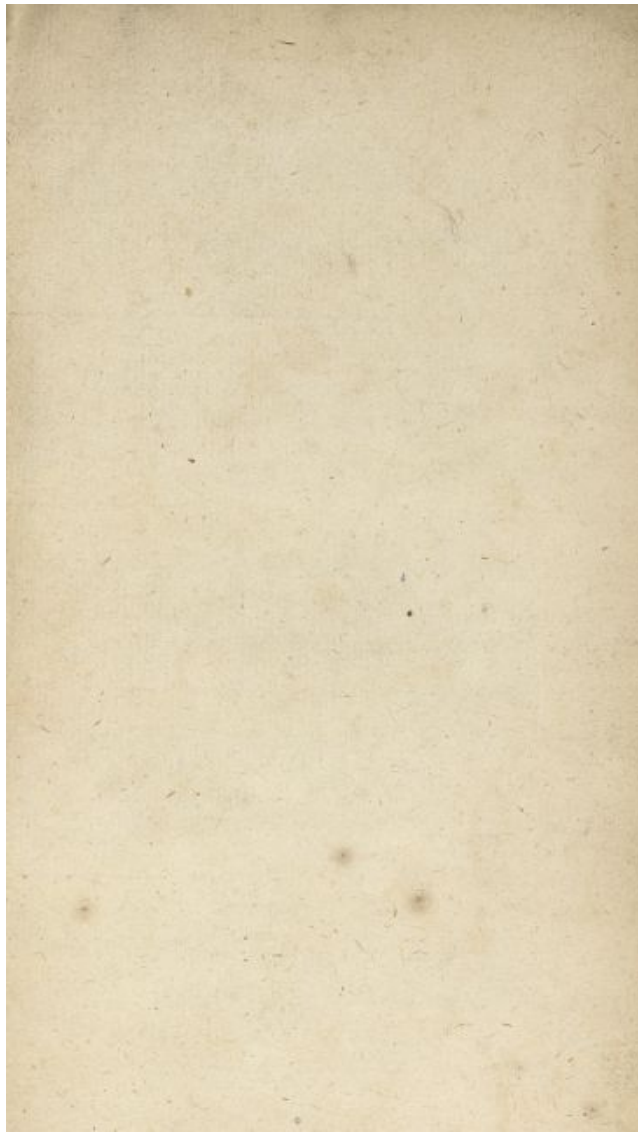
*A Paris : par la Compagnie des libraires, 1697.
Cote : 33200 (I)*

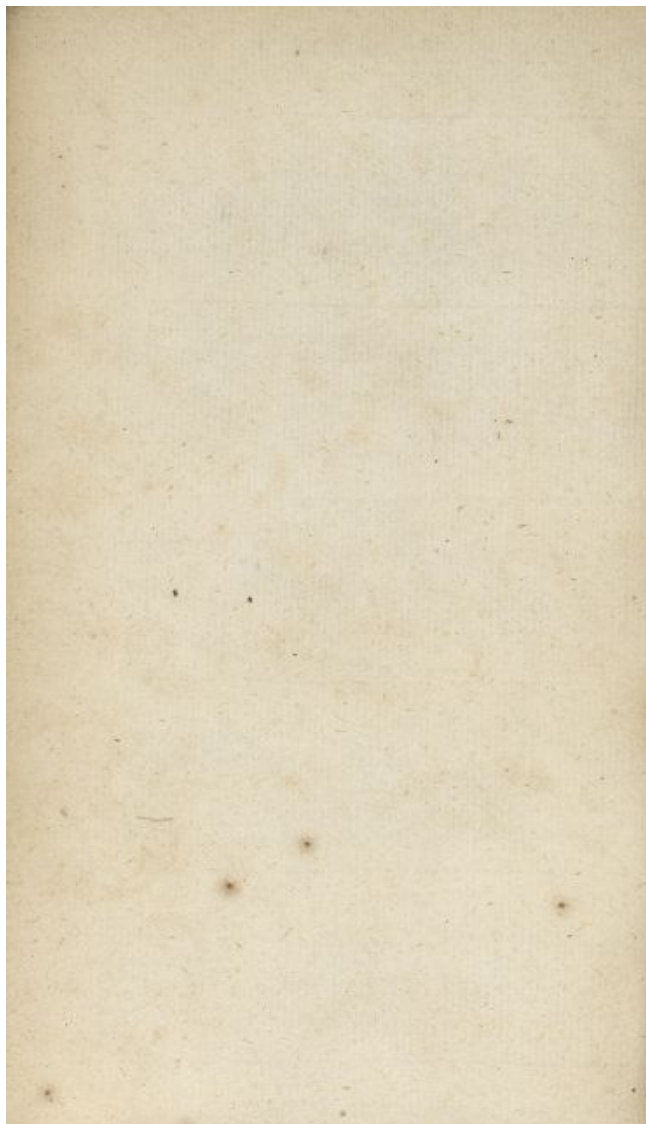


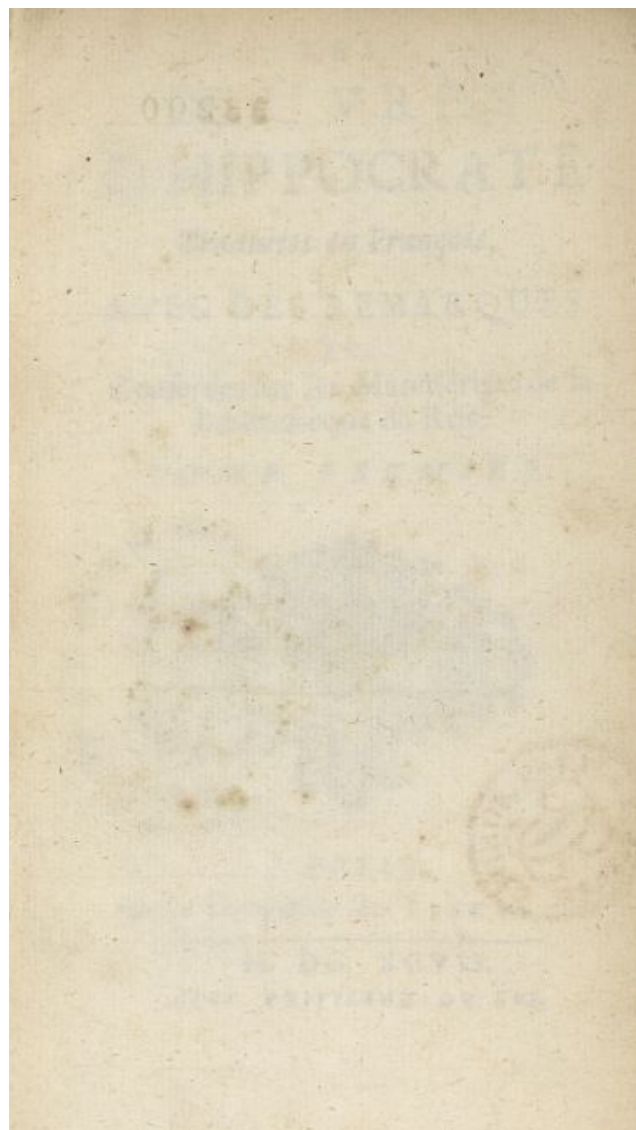












6. 31f

33200



LES
OEUVRES
D'HIPPOCRATE

Traduites en François,
AVEC DES REMARQUES.
ET
Conferées sur les Manuscrits de la
Bibliothèque du Roy.
TOME PREMIER.



A PARIS;
Par la Compagnie des LIBRAIRES.

M. DC. XCVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

JEAN GUIGNARD, } au Palais.
CLAUDE BARBIN, }

PIERRE AUBOUYN, } Quay des Augustins, à l'Ecu
PIERRE EMEERY, } de France, à la Croix d'or.
CHARLES GLOUSIER, }

GUILLAUME CAVELLIER, au Palais, Grand' Salle, à
la Palme.

HENRY CHARPENTIER, au Palais, Grand' Salle,
au bon Charpentier.

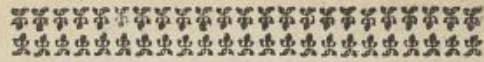
MICHEL DAVID, Quay des Augustins, à la
Providence.

JEAN VILLETTE, rue S. Jacques, à la Croix
d'or.

CHARLES OSMOND, au Palais, Grand' Salle,
à l'Ecu de France.

PIERRE HERISSANT, rue Notre-Dame, aux trois
Vertus.

PIERRE DE BATS, rue S. Jacques, à S. François.



T R A I T E Z
CONTENUS DANS CE
premier Volume.

<i>De l' Art de la Medecine ,</i>	P. I
<i>De l' ancienne Medecine ,</i>	53
<i>La Loy.</i>	136
<i>Le Serment ,</i>	145
<i>Du Medecin.</i>	155
<i>De la Decence.</i>	179
<i>Les Preceptes.</i>	217
<i>De la Nature humaine.</i>	259
<i>Des Chairs , ou des Principes ,</i> pag.	323
<i>Des Vents.</i>	369
<i>De l' Usage des choses humides ,</i> pag.	413



P R E F A C E.



Les Egyptiens disoient des Grecs, *qu'ils étoient toujours enfans*, parce qu'ils n'avoient aucune science qu'on pût appeller véritablement ancienne. On peut dire aujourd'huy la mesme chose, & avec plus de raison, de ceux qui negligant les anciennes regles des sciences & des Arts, & voulant en trouver de nouvelles, retiennent toujours ces mesmes Arts dans leur premiere enfance, & y demeurent avec eux. Le seul moyen de remedier à ce malheur, c'est de renouveler ces anciennes regles & de marquer le chemin

à ij

P R E F A C E.

que chaque Art a tenu depuis le commencement ; car ce n'est que par là qu'on peut faire voir sur quels fondemens on doit bâtir pour continuer cet édifice & pour le conduire à sa perfection.

C'est ce qui m'a donné envie de faire dans cette Preface, une Histoire abrégée de la naissance & du progrès de la Medecine, jusqu'à ce Medecin, afin qu'on voye que ce grand homme a profité du reproche qu'on avoit fait long-temps auparavant à sa nation & qu'il a bâti la Medecine sur les fondemens tres-solides que les anciens avoient tracés. Cette recherche ne peut estre que tres-curieuse & tres-utile ; & elle servira de preuve à cette importante verité que tout homme qui ayant rejeté les anciennes regles de la Medecine & pris un

P R E F A C E.

chemin tout different se vante d'avoir trouvé cet Art, trompe les autres ou est lui-même trompé; car cela est absolument impossible, la Medecine ne pouvant estre, ni perfectionnée, ni trouvée par aucun autre chemin que, par celui qu'on a tenu.

Le premier homme ayant perdu les privileges qu'il tenoit de son origine toute divine, & ayant esté assujetti avec ses descendans à toutes les infirmités que meritoit sa déobéissance, Dieu ne voulut pourtant pas le laisser sans aucun secours. Si d'un costé pour l'éprouver, ou pour le punir, il signala sa justice en permettant que le monde fût plein de maux qui lui feroient toujours une cruelle guerre, ce que Democrite semble avoir connu lors qu'il dit: *la haine des hommes est*

à iij

PREFACE.

*répandue dans tout l'Univers qui a
assemblée contre-eux une infinité de
maladies ; de l'autre côté, il fit
éclater sa miséricorde en rem-
plissant ce même Univers d'une
infinité de remèdes dont l'hom-
me peut se servir, non pas pour
se garantir de la mort, qui est
la juste récompense du péché,
mais pour l'éloigner & pour la
suspendre. Les différentes pro-
priétés de la plupart de ces remè-
des ont été connues peu à peu
par l'expérience, d'abord for-
tuite & ensuite étudiée, & sur
cette connoissance le raisonne-
ment a fait des observations gé-
nérales qu'on a assemblées, &
qui enfin ont constitué l'Art ;
car, comme dit Hippocrate, la
pensée empruntant ses idées de la
Nature les applique ensuite à la
vérité. Ainsi l'Art de la Méde-
cine descend véritablement de
Dieu, c'est lui qui a créé le Me-*

*Dans le
Traité des
Prophètes
P. 210.*

P R E F A C E.

decin & tous les remedes , c'est lui qui instruit l'homme & qui le guerit ; verité que les Payens mesme ont reconnuë. *Les Me-* Dans le Traité de la Descon- te. p. 189.
decins, dit Hippocrate, reconnois-
sent que tout le succès de leur Art
vient de Dieu ; ils avouënt qu'ils
ne sont riches que de ses richesses. Le
chemin que tient la Medecine con-
duite par la Philosophie, d'où l'a-t-
elle appris que de Dieu ? aussi lui en
fai-t-elle honneur en prouvant que
tout ce qu'elle opere vient de Dieu,
& qu'elle n'est qu'une cause seconde,
&c. En un mot tout ce qui vient d'elle
se rapporte à Dieu, & sert à fai-
re connoître Dieu.

Mais autant qu'il est aisé de
reconnoître son origine, autant
est-il difficile de remonter jus-
qu'à sa naissance , & de mar-
quer précisément en quel temps
elle a commencé , & les pro-
grés qu'elle a faits dans les pre-
miers siècles.

à iij

PREFACE.

Il y a de l'apparence, & l'on peut même assurer que dans le premier âge du monde les hommes vécurent long-temps sans avoir besoin de la Médecine. Trois choses concouroient à conserver leur santé indépendamment de ses règles ; la terre qu'ils habitoient, qui est dans la partie de l'Univers qu'Hippocrate même reconnoît la plus saine ; leur vie simple & frugale, & leur exercice continuel.

Ces trois choses pouvoient bien les garantir des maladies ; mais elles ne les mettoient pas à couvert des cas fortuits, comme des chûtes, des coups, des blessures ; ainsi le premier âge, qui a pû ne pas connoître de Médecin, n'a pû se passer de Chirurgien, & par conséquent la Chirurgie a précédé la Médecine.

Comme on n'a pas d'Histoi-

P R E F A C E.

re exacte & particularisée de la vie de ces premiers hommes, on ignore ce que la chirurgie a esté dans ces premiers temps, il n'est parlé ni de Medecin ni de Chirurgien que long-temps après le déluge. On peut seulement conjecturer avec beaucoup de raison que l'usage continuel des sacrifices & la coutume d'enbaumer les corps ayant appris aux Egyptiens, qui ont esté les premiers Medecins, une anatomie grossiere & informe, ils connoissoient assez les principales parties du corps humain pour les rajuster après des fractures, les remettre après des dislocations, ou les couper après des gangrenes & des pourritures. Ils pouvoient sçavoir aussi l'usage des cataplasmes & des fomentations, remedes naturels qui s'offrent d'eux-mesmes. Quand Clement

P R E F A C E.

Alexandrin attribué l'invention de la Chirurgie à Misraïm fils de Cham & petit fils de Noé, il ne faut pas s'imaginer qu'elle eût esté entièrement inconnue avant lui; mais seulement qu'il l'avoit augmentée, qu'il avoit ramassé ce qui étoit épars, ou qu'il la pratiquoit avec plus de succès & plus de methode. Aussi voit-on quelque temps après des Medecins; c'est à dire des Chirurgiens établis en Egypte, & au service des grands; car l'Ecriture sainte nous apprend *Gen. 50.* qu'après que le Patriarche Jacob fut mort en Egypte, Joseph ordonna à ses Medecins de l'embaumer selon la coutume des Egyptiens.

Moyse vint au monde 62 ou 63 ans après la mort de Joseph & dans la Loy qu'il donna au peuple de Dieu, il est expressément parlé des fraix, des

PREFACE.

Medecins, c'est à dire des Chirurgiens. Voilà les deux témoignages les plus anciens que nous fournisse l'Histoire sur la Medecine qui consistoit dans l'operation de la main. Jusqu'à Moÿse on ne trouve aucun usage de la Medecine, proprement dite qui guerit les maladies internes ou cachées, que l'on guerissoit par l'abstinence, le repos, les vomitifs, & les bains, ou par des remedes specifiques que donnoit le premier venu; car comme Strabon l'a remarqué, *Strab.* les anciens Egyptiens expo- *liv. 3.* soient dans les ruës les malades desesperer afin que les passans, qui avoient eu un semblable mal, eussent la charité de declarer ce qui les avoit soulagez dans ces rencontres. A mesure que ces remedes tirez de l'experience réussissoient, on les écrivoit dans un livre qui

PREFACE.

fut enfin appelé *le Livre sacré*, soit parce qu'on l'attribuoit à un Dieu, ou parce qu'il étoit gardé dans un temple, & qui peu à peu fut comme la loy de la Medecine, selon laquelle il falloit que les Medecins traitassent leurs malades; s'ils ne pouvoient les guerir en suivant cette Loy ils étoient à couvert de tout blasme, & s'ils suivoient une autre methode & que les malades mourussent entre leurs mains ils en répondoient sur leur vie; mais si leurs nouveaux remedes réussissoient, on les ajoûtoit au Livre sacré & ils acqueroient force de loy comme les autres.

La Fable ne nous mene pas plus loin que l'Histoire; car tout ce que les Anciens ont dit de Prométhée, d'Hermès, de Theuth, de Mercure, d'Isis, de Serapis &c. auxquels ils ont

PREFACE.

attribué l'invention de la Medecine , se renferme uniquement dans ces mesmes temps , puisque , comme les Sçavans l'ont remarqué , toutes ces Fables ne sont que des emblèmes des aventures des fils de Noé & de celles de Moyse.

Si les ouvrages qu'on a attribué à Hermes & dont parlent Jamblichus & Clement Alexandrin étoient veritables , la Medecine proprement dite auroit esté déjà reduite en Art peu de siècles après le déluge : mais ce qui nous en reste porte tant de marques de supposition qu'il faut s'aveugler soi-même pour ne pas reconnoître leur fausseté. Sa celebre table d'emerade , où les uns trouvent la transmutation des métaux , & les autres la Medecine universelle , est l'ouvrage d'un imposteur.

PREFACE.

Environ cent ans après la Mort de Moyse l'Histoire prophane nous fournit un celebre Medecin appellé Melampus, qui par des enchantemens & par une Medecine d'Ellebores, guerit les filles de Proëtus Roi d'Argos qui étoient devenuës furieuses, & c'est la premiere potion purgative dont il soit parlé dans tout ce qui nous reste de l'antiquité. Ce Melampus étoit de Pylos, il voyagea en Egypte où il apprit l'Art de la Medecine, avec celui de la Magie & de la Divination, car il étoit grand devin, & c'est apparament de ce voyage d'Egypte qu'il tira son nom de *Melampus*; car les Grecs le nommerent ainsi parce qu'il venoit du Pays des *Melampodes*; c'est à dire, de la terre noire, comme ils appelloient l'Egypte, soit à cause du sable noir que le

P R E F A C E.

Nil y jette , comme dit Virgile :

Et viridem Ægyptum nigra fecundat arenâ.

Ou plutôt par une méprise sur son véritable nom qui étoit *terra Chamia* terre de Cham fils de Noé , & que les Grecs prenoient pour *terra chum* , c'est à dire , *terre noire*. La Fable dont l'ame est le merveilleux , nous dit qu'il avoit esté instruit par des Serpens , & voilà déjà cent ans après Moïse un emblème de l'Art d'Esculape , & le symbole de ce Dieu ; ce qui s'accorde parfaitement avec ce qu'Herodote écrit que Melampus étoit un homme sçavant qui avoit enseigné aux Grecs beaucoup de choses qu'il avoit apprises des Egyptiens & sur tout le Sacrifice & le culte de Bacchus : après quoy il ajoute que presque tous les noms des Dieux furent portez d'Egypte en Grece ; & voilà , à mon avis , com-

PREFACE.

ment la Medecine & la Chirurgie passerent des Egyptiens aux Grecs. Aussi ces derniers ont-ils reconnu Melampus pour leur premier Medecin , car Apollodore dit en propres termes qu'il fut le premier qui trouva l'art de guerir les maladies par des potions medecinales , & par des purgations τὸν δὲ διὰ φαρμάκων ἢ καθαρμῶν ἱεραγείαν ἐπ' αὐτοῦ εὐρηκῆς. Par ces purgations il entend les expiations & les purifications superstitieuses & magiques. En effet dans la cure des filles de Proetus , Melampus persuadé que leur maladie venoit de la colere de Bacchus , n'employa pas seulement l'Ellebore , mais aussi les enchantemens & les purifications qu'il jetta ensuite dans une fontaine. Ovid dans le XV. liv. des Metam.

*Proetidas attonitas postquam per
carmen*

PRE FACE.

carmen & herbas.

*Eripuit furiis, purgamina mentis
in illas*

Misit aquas.

Après que Melampus eut arraché aux Furies les filles de Proetus par le moyen des enchantemens & des herbes, il jetta dans les eaux de cette fontaine les purifications dont il s'étoit servi. Ce qui donne occasion de faire une reflexion qui me paroît importante ; c'est que le premier rayon que l'on découvre de la Medecine est mêlé des tenebres de la superstition, & qu'on voit marcher d'un même pas la Medecine & la Magie. Aussi la Magie venoit-elle du même pays que la Medecine, comme on le voit par l'Histoire sainte : témoin les enchanteurs qui s'opposèrent à Moïse, & qui traitant d'enchantement les miracles que faisoit ce grand servi-

En

P R E F A C E.

teur de Dieu , lui dirent que c'étoit porter de l'eau dans la Mer que de venir faire des enchantemens en Egypte , ou pour me servir des propres termes des Hebreux , que *c'étoit porter de la paille dans Aphraim*. L'union de la Medecine & de la Magie est si ancienne qu'il a esté bien difficile dans la suite des siecles de les separer. Hippocrate y a travaillé le premier avec plus de force que de succès. Voicy comment il s'élève contre cette superstitieuse methode de Melampus , qui de son temps étoit encore extrêmement en vogue : *Ces imposteurs , dit-il , dans son traité de l'épilepsie , purifient tous ceux qui ont fait ou souffert des abominations horribles , au lieu de faire tout le contraire , & de mener ces malheureux dans les temples , & là de prier pour eux & de faire des sacrifices ; mais ils n'ont garde de fai-*

PREFACE.

re ni sacrifices ni prieres , ils se contentent de les purifier , & après les avoir purifiés ils vont cacher ces purifications sous terre , les jeter dans la mer , ou les porter sur quelque montagne inaccessible où personne ne puisse ni les toucher , ni les fouler aux pieds ; cependant la raison voudroit qu'on portât plutôt ces purifications dans les Temples & qu'on les consacrat à Dieu , si Dieu étoit l'auteur de tous ces maux.

Pour moi je ne croirai jamais que le corps de l'homme , c'est à dire , ce qui est tres-impur , puisse être souillé par la divinité , c'est à dire , par ce qui est tres-pur & la pureté mesme ; au contraire s'il arrive qu'il soit souillé par quelque chose ou qu'il tombe dans quelque accident , il aura bien plutôt recours à Dieu pour être purifié , qu'il ne craindra d'en être souillé ; car c'est Dieu seul qui expie & qui purge les plus grandes impiétés & les plus grands

PREFACE.

crimes. Ces paroles d'un Payen devroient faire honte à certains imposteurs qui emploient encore aujourd'huy des remedes aussi superstitieux que ceux dont parle Hippocrate.

Comme le sort de la Grece a toujours esté de perfectionner les Arts, ou de les mettre au moins en état de parvenir facilement à la perfection, on voit cent ou six vingts ans après Melampus une foule de heros instruits dans la Medecine par le Centaure Chiron, qui fut ainsi nommé à cause de sa grande habileté dans la Chirurgie; car *Chiron* signifie proprement un homme qui opere de la main, un Chirurgien. Il étoit si habile, qu'on dit, qu'il rendit la vue à Phoenix fils d'Amyntor. Ses Disciples les plus considerables furent Hercule, Jason, Achile, Esculape. Hercule guerit Alceste femme d'Admete.

P R E F A C E.

d'une maladie mortelle, & c'est ce qui donna lieu à la Fable, qu'Hercule avoit retiré des enfers cette Princesse après avoir vaincu Pluton ou la mort. Pour *Jason*, son nom seul marque la grande reputation qu'il avoit acquise dans l'Art de la Medecine; car Jason ne signifie que *guerisseur*.

Achile passa pour l'inventeur d'un remede tiré de la rouille de fer ou d'airain avec lequel il guerit le Roy Telephus d'une blessure considerable. *Plin. liv. 34. chap. 16.*

Nous voicy à Esculape dont la famille a extrêmement illustré la Medecine. En dépouillant son origine de ce qu'elle a de fabuleux on trouve que c'étoit un homme d'une naissance inconnue, qui ayant esté trouvé exposé fut nourri par Chiron & élevé avec tant de soin qu'il se

PREFACE.

rendit tres-habile , & par ses Cures merveilleuses il merita de passer pour fils d'Apollon & de porter le nom du Dieu Esculape dont le culte avoit passé d'Egypte en Grece depuis peu de temps.

Comme il guerissoit des maladies & des blessures desesperées , on publia qu'il ressuscitoit les morts. C'est ainsi qu'on a dit qu'il avoit ressuscité Capanaée , Lycurgue , Eriphyle , & Hippolyte qui avoit esté traîné par ses chevaux.

Les deux fils d'Esculape Podalire , & Machaon , tenoient un rang considerable à la guerre de Troye , non seulement comme principaux Officiers , car ils avoient trente Vaisseaux sous leur conduite , mais encore comme les premiers Medecins de l'Armée.

Si Homere ne prête point à

PREFACE.

ces temps-là des connoissances qu'on n'eut que dans la suite & dans un siecle plus voisin du sien, on voit à peu près en quel état étoient alors la Chirurgie & la Medecine: je n'en rapporterai qu'un exemple. Eurypylus ayant eu la cuisse percée d'un trait, & ne pouvant avoir ni Machaon ni Podalire, le premier ayant esté blessé dans la mesme action, & l'autre étant encore engagé dans le combat; Patrocle, à qui Achile avoit enseigné la Medecine qu'il avoit apprise de Chiron, fut celuy qui le pensa & qui mit le premier appareil. Homere dit, qu'il *commença d'abord par scier ou couper le trait*; parce que comme la cuisse étoit percée d'outre en outre, on ne pouvoit le retirer autrement. *Il lava & nettoya la playe avec de l'eau tiede*; car l'eau

P R E F A C E.

chaude auroit augmenté l'hémorragie, & la froide auroit caillé le sang, blessé les nerfs & causé des frissons. *Il mit sur la playe une racine amere* ; c'est à dire, desiccative & astringeante. On prétend que c'est la plante appelée *Achillea*, qui est nôtre mille-feuilles, & qui selon Dioscoride arreste le sang, consolide les playes & empêche l'inflammation. *Il la coupa par morceaux avec les mains*, afin que la playe fût mieux bouchée; car s'il l'avoit raclée, le sang n'auroit pas manqué de l'emporter, & le remède auroit esté inutile; *par ce moyen la playe fut desséchée & le sang arrêté.*

Quoi qu'il ne faille pas prendre à la lettre les expressions de la Poësie qui cherche toujours à embellir les sujets qu'elle traite, il est pourtant certain que les fictions d'Homere renferment
toujours

PREFACE.

toujours quelque verité ; car
 comme l'a fort bien remarqué
 Strabon, *de tout inventer, cela repu-*
gne à la vray semblance & ce n'est
pas la maniere d'Homere dont le
Poëme a esté pris pour un ouvrage
Philosophique d'un commun consente-
ment. Ainsi quand ce Poëte parle
 des plantes, comme de la plante
 appelée *moly* espece de chien-
 dent, qui avoit la racine noire &
 les fleurs blanches, & qui étoit
 merveilleuse contre tous les poi-
 sons, on peut inferer certaine-
 ment que du temps de la guer-
 re de Troye on connoissoit les
 vertus des plantes & qu'on en
 composoit des Medecines & des
 contrepoisons. Homere fait mê-
 me entendre ailleurs que cette
 connoissance avoit passé des
 Egyptiens aux Grecs ; car en
 parlant de la celebre boisson ap-
 pellée *Nepenthes*, par ce qu'elle
 faisoit oublier tout les maux

P R E F A C E.

& tous les chagrins, il dit qu'Helene l'avoit portée d'Egypte, & que polydamna, femme du Roy Thoon, lui en avoit fait present; c'étoit un breuvage de suc d'herbes composé par l'Art de la Medecine, ce que ce Poëte fait entendre en disant immédiatement après avoir décrit ses vertus *qu'un sçavant Medecin est au dessus de tous les hommes.* Aussi Pline écrit qu'Homere donna la gloire des herbes à l'Egypte. On voit même par l'Histoire qu'avant la guerre de Troye on connoissoit fort bien les plantes dans la Colchide; car Medée ne passa pour empoisonneuse & pour sorciere qu'à cause de sa grande habileté dans la Botanique.

On prétend qu'après la guerre de Troye la Medecine souffrit une longue défailance & fût plongée dans d'épaisses tenebres jusqu'au temps d'Hippocrate

P R E F A C E.

qui la reſſuſcita. Plinè l'écrit en propres termes : *Sequentia ejus , mirum dictu , in nocte denſiſſima latuere uſque ad Peloponeſiacum bellum. Tunc eam revocavit in lucem Hippocrates.* Depuis la guerre de Troye juſqu'à celle du Peloponeſe , c'eſt à dire juſqu'au ſiècle d'Hippocrate , il ya environ ſept cens ans ; ſeroit-il poſſible que la Grece ſe fût contentée pendant ſi long-tems de la ſeule ébauche d'un Art & d'un Art qui étoit devenu encore plus neceſſaire par l'intemperance qui bien-toſt après la Guerre de Troye regna parmi les Grecs ? Nous allons voir que Plinè n'avoit pas examiné d'aſſez près les monumens de l'Histoire ancienne ; car les ſeuls écrits d'Hippocrate prouvent qu'avant lui il y avoit de celebres Medecins & des écoles même. Parcourons tous ces ſiècles

P R E F A C E.

& voyons ce que l'on y a pû découvrir.

Il est certain qu'on ne sçait pas beaucoup de choses des deux fils d'Esculape , Machaon & Podalire ; mais on ne peut pas douter qu'ils n'ayent cultivé la Medecine dans laquelle ils avoient déjà acquis tant de reputation. Machaon épousa la fille de Diocles Roy de la Messenie , régna à Pheres & laissa son Royaume à ses enfans qui en furent chassés par les Heraclides. On prétend que c'est de cette branche qu'Aristote est descendu.

Pour Podalire , Estienne de Byzance en rapporte une Histoire qui merite de n'être pas oubliée. *Podalire* , dit il , à son retour de la Guerre de Troye , fut poussé par la tempête sur les costes de Carie , où il fut recu par un berger , qui , ayant appris qu'il étoit Medecin , le mena au Roi du Pays ,

PREFACE.

dont la fille venoit de tomber d'une fenestre fort haute. Il guérit cette Princesse en la saignant des deux bras, & le Roy eut tant de joye de voir sa fille ressuscitée, que ne sachant comment reconnoître un service si important, il la donna en mariage à ce Medecin avec la Chersonnese, où lui & ses descendans regnerent jusqu'à ce qu'ils s'établirent à Cos. Si cette particularité n'est pas fabuleuse, elle nous fait voir que la saignée étoit pratiquée du temps de la guerre de Troye, quoi que jusqu'à Hippocrate il n'en soit fait nulle part aucune mention, ce qui fait qu'on en ignore entierement l'origine. Si l'on voit d'un côté qu'un remede, qui paroît d'abord si opposé à la Nature, ne devoit être trouvé que fort tard par des gens dont la Medecine n'étoit fondée que sur l'experience sans raisonnement, on trouve

P R E F A C E.

de l'autre côté qu'il n'est nullement vray-semblable qu'il ait esté connu tout d'un coup, comme il le fût du temps d'Hippocrate, où on le voit tel qu'il est aujourd'huy & dans toute sa perfection; car aujourd'huy on n'ouvre pas une veine qu'on n'ouvrît alors; ainsi il y a beaucoup d'apparence qu'elle n'est gueres moins ancienne que le suppose le passage que je viens de rapporter.

Après Podalire on ne trouve pendant plus de deux cens cinquante ans aucune trace de la Medecine en Grece. Si nous avions les écrits d'Eratosthene, de Pherecyde, d'Appolodore, d'Arius de Tarse & de quelques autres qui avoient fait l'Histoire des Asclepiades, ce grand vuide seroit sans doute rempli; mais comme nous n'avons rien de cette ancienne Grece, il faut suivre la Mede-

P R E F A C E.

cine en Judée où elle avoit esté portée d'Egypte , & où elle fleurit fort long-temps.

L'Historien Josephe écrit que le Roy Salomon , qui vivoit environ cent soixante ans après la guerre de Troye , avoit employé toute sa sagesse & la connoissance qu'il avoit de la nature de tous les animaux & de leurs proprietéz , à composer pour l'utilité des hommes divers remedes ; & cela s'accorde parfaitement avec l'Ecriture sainte qui nous apprend que la sagesse de Salomon surpassoit celle des Orientaux & des Egyptiens , qu'il avoit fait des traittez des plantes depuis le Cedre du Liban jusqu'à l'hysope qui croît sur les murailles , & qu'il avoit écrit de la Nature des animaux , des reptiles , des oyseaux & des poissons. Ce que Josephe ajoute , qu'il chassoit les

PREFACE.

demons en attachant au nez du possédé un anneau dans lequel étoit enchassée une racine , & en prononçant certaines paroles , est une suite de la superstition qui avoit accompagné la Medecine dès son berceau , & qui avoit passé d'Egypte dans la Terre sainte avant le siècle de Moysé comme il est aisé de l'inferer de ce passage de la sagesse. *Sag. ch. xii. v. 4.* Les Anciens habitants de votre Terre sainte vous ont esté en horreur , parce qu'avec leurs remedes & leurs sacrifices injustes ils commettoient des actions abominables devant vos yeux. Ces remedes injustes ce sont les remedes superstitieux , dont nous avons déjà parlé , & qui , selon Joseph , furent ensuite pratiqués par Salomon après que les femmes étrangères eurent séduit son cœur , & l'eurent plongé dans l'ancienne idolatrie en l'obligeant de rendre un culte pu-

P R E F A C E.

blic aux idoles des nations.

Il paroît qu'après la mort de Salomon la Medecine fut tres-florissante en Judée ; car l'Ecriture sainte remarque que le Roi Aza, petit fils de Roboam fils de Salomon, étant malade de la goutte qui lui caufoit des douleurs insupportables, ne rechercha pas le Seigneur dans son infirmité, & eût plus de confiance en l'Art des Medecins qu'en la protection du Dieu de ses peres.

Peu de temps après la mort d'Aza, on voit fleurir Homere en Grèce ; car les Marbres d'Arondelle placent sous l'Archonte Diognetus trois cens ans après la guerre de Troye. Les écrits de ce Poëte marquent une connoissance assez exacte de l'anatomie, preuve incontestable que la Medecine n'avoit pas esté negligée pendant l'intervalles dont nous avons par-

P R E F A C E.

lé. On ne peut pourtant pas reprendre icy le fil de l'histoire, qui a esté interrompuë depuis la mort d'Esculape ; car après Homere on retombe encore dans un vuide qui dure jusqu'au temps de Thales & d'Epimenide qui vivoient vers la quarantième olympiade environ cent ou six vingts ans après Homere.

Voicy le siecle où l'on commença à faire de la Medecine l'accessoire de la Philosophie, & à donner beaucoup au raisonnement ; car Thales fut le premier philosophe Grec qui poussant la speculation au delà des choses d'usage, s'attacha à la Physique & donna lieu à la secte des Medecins philosophes, qui renonçant presque entièrement à la pratique s'attachèrent simplement à la theorie, tres contents de connoître les causes generales & de raisonner

PREFACE.

sur tout ce qui paroïssoit. Et Thales avoit encore apporté cela d'Egypte, où il avoit voyagé ; car il ne faut pas douter que le grand recueil d'expériences, dont on a déjà parlé, n'eût enfin produit le raisonnement dont l'expérience est la baze, & c'est ce qui avoit déjà fait le partage des Medecins d'Egypte qui ne s'attachoient chacun qu'à connoître & à guérir une seule maladie, les maladies d'une seule partie du corps, les uns entreprenoient les yeux, les autres la teste, les autres les dents, les autres le ventre. Aussi, comme dit Plutarque, toute l'Egypte étoit pleine de Medecins.

Epimenide étoit grand devin & grand Magicien, & par conséquent Medecin. Il purgea la Ville d'Athenes du crime Cylonien, & par des propitiations & des expiations fort semblables

PREFACE.

à celles des Hebreux, il la délivra d'une horrible peste dont elle étoit affligée. Il passa plusieurs années sur les montagnes de Crete à cueillir des plantes dont il étudioit toutes les qualitez. Il étoit si habile qu'il avoit composé une huile dont il ne falloit qu'une goutte pour rendre un homme vigoureux & sain, & pour le soutenir assez long-temps sans aucune nourriture.

Du temps de ce mesme Epimenide vers la quarante-septième olympiade, on trouve le tris-ayeul d'Hippocrate en grande reputation à Cos pour la Medecine. Les Amphictyons ayant assiégué la Ville de *Cirrhe*, qui étoit appelée auparavant *Crisse*, leur Armée fut attaquée d'une peste qui la ruïnoit; ils eurent recours à l'oracle d'Apollon qui leur répondit, *qu'ils*

PREFACE.

*ne seroient victorieux qu'après qu'ils auroient amené de l'Isle de Cos dans le camp l'or & le jeune Cerf, Quoy qu'ils ne comprissent pas le sens de l'Oracle, ils ne laisserent pas d'aller à Cos, où ils trouverent un asclepiade, ou descendant d'Esculape, grand Medecin nommé *Nebrus*; c'est à dire, *jeune Cerf*, & un de ses enfans grand Capitaine nommé *Chrysus*, qui signifie *or*. Ravis d'une explication si litteralle, ils menerent l'un & l'autre au Siege. *Nebrus* guerit les maladies qui regnoient dans le camp & mêla dans les eaux des assiegez des drogues qui donnerent aux *Cyrrhéens* des tranchées si douloureuses qu'elles les mirent hors d'état de soutenir un assaut general où *Chrysus* se distingua, & qui rendit les *Amphietyons* maistres de la Ville. *Pherecyde*, disciple de *Pitta-**

PREFACE.

cus & contemporain d'Epiménide, étoit grand Philosophe & grand Medecin : se promenant un jour sur le rivage de la mer, il dit à ceux qui étoient avec luy, qu'un vaisseau, qu'ils voyoient voguer avec un vent très favorable, seroit bien-tost submergé, ce qui arriva avant sa promenade finie. Une autre fois en beuvant de l'eau d'un puits il connût par les qualitez de cette eau, que dans trois jours il y auroit un grand tremblement de terre ; & ce pronostic, dit-on, fut aussi vray que le premier. Etant tombé malade d'une grosse fièvre, il ne voulut voir personne, & les Medecins étant allez chez luy pour luy demander des nouvelles de sa santé, il se contenta de leur montrer un doigt par un trou de la porte en leur disant, *qu'ils pouvoient juger par là de son état,*

PREFACE.

& qu'il les prioit le lendemain à ses funerailles.

Dans le mesme temps vivoit Herophilus qui fut Medecin de Phalaris, & le premier qui étudia le poux, & qui en fit une espece de tablature, où il marqua tous les differents battemens d'artere selon les differents âges, les differentes constitutions & les differentes maladies. Cette methode ne fut pas suivie parce qu'elle étoit trop subtile & qu'elle demandoit trop d'application & trop de sçavoir. Galien assure que la Medecine fut extrêmement enrichie par les découvertes de ce Medecin, qui selon Celse, avoit dissequé un grand uombre de criminels, ce qui a fait dire par Tertullien, *Herophilus ille Medicus aut lanus qui septingentos exsecuit ut naturam scrutaretur, qui homines odit*

PREFACE.

ut nosset. Herophile ce celebre Medecin, ou plutôt ce bourreau qui a disséqué sept cens hommes vivans, pour approfondir & sonder la Nature, & qui afin de connoître les hommes les ahaïs. Mais ce qui pourroit faire douter de la verité de ce temoignage de Celse & de Tertullien, c'est le grand respect que les Grecs avoient pour les morts, & les égards qu'ils conservoient pour les criminels qui étoient condamnés, car ils les regardoient comme des victimes consacrées, qu'il n'étoit pas même permis de retenir dans les fers, on les délioit dès que leur sentence étoit prononcée. Pour résoudre cette difficulté, on peut dire, à mon avis, que cet Herophile étoit de Chalcedoine, Ville de Bithynie, qui quoy que fondée par des Megariens, se sentoit du voisinage des Barbares,

PREFACE.

bares , & d'ailleurs , qu'il exercoit la Medecine dans une Isle chez le plus cruel de tous les tyrans. Ainsi il y a beaucoup d'apparence qu'il n'avoit pas conservé les mœurs Greques.

Dans le mesme temps , vers la soixantième olympiade florissoit Pythagore de Samos , disciple de Pherecyde. Après avoir voyagé en Egypte & en Crete , où il vit Epimenide , & avoir conversé avec les Chaldéens & les Mages , il se retira à Croton , où il fonda la secte Italique. A l'exemple de Thales , il s'attacha à la Physique , & tirant la Medecine de ses experiences , il la reduisit au simple raisonnement. Sa maniere de Philosopher , quoy que mêlée de superstitions , qu'il avoit puisées dans les lieux où il avoit voyagé , ne laissa pas d'enrichir beaucoup la Medecine.

õ

PREFACE.

Hippocrate suit plusieurs de ses principes en les perfectionnant ; il appelloit l'ivresse , *la ruine de la santé , & le poison de la fleur de l'esprit*. Il condamnoit tous les excès soit dans les travaux ou dans la nourriture , & vouloit que l'on y gardât toujours l'équilibre & la juste proportion ; il permettoit de voir les femmes l'hyver , les défendoit absolument l'esté , & vouloit qu'on les vît rarement, le printemps & l'automne , ce qui a esté suivi non seulement par les Medecins , mais aussi par les Philosophes qui ont donné des regles de Politique. On peut voir ce que dit Aristote , qui doit estre regardé comme un interprete d'Hippocrate. Il comparoit l'enfance au printemps , la jeunesse à l'esté , l'âge viril à l'automne , & la vieillesse à l'hyver. Il re-

P R E F A C E.

connoissoit quatre élemens qu'il consideroit comme les sujets des quatre qualitez du froid, du chaud, du sec & de l'humide. Il disoit que le printemps est la plus saine des saisons, comme l'automne en est la plus malsaine. Il posoit le chaud pour principe de la vie. Ce chaud c'est ce qu'Hippocrate appelle *Æther*. Il soutenoit que d'un élément seul, comme de la terre, rien ne pouvoit estre formé. Il enseignoit que ce qui forme l'homme est une substance qui descend du cerveau & qui est impregnée d'une vapeur chaude; que de la substance sont formez les os, les nerfs les chairs, & toutes les autres parties, & que la vapeur chaude est la source de l'ame (*animale*) & du sentiment; que le fœtus est formé en quarante jours, & que selon les Loix de

ō ij

PREFACE.

l'harmonie, c'est à dire du mélange des qualitez, il n'aist le septième, le neuvième, ou le dixième mois, & qu'alors il a en luy les principes & les raisons de tout ce qui doit luy arriver pendant sa vie, qui ne manque jamais d'estre conforme a l'harmonie dont il est composé. Il enseignoit que l'ame est partagée en trois, en ame sensitive, en ame irascible, & en ame intelligente; que la sensitive & l'irascible sont communes à tous les animaux, & que l'intelligente est particuliere à l'homme; que l'ame sensitive & irascible a son siege dans le cœur, où elle est le principe des passions & des sentimens, & que l'ame raisonnable a son siege dans le cerveau, où elle est le principe de l'intelligence, ou l'intelligence mesme; que l'ame sensitive & irascible est nour-

PREFACE.

rie & entretenüe par le sang ;
que les raisons & les discours
sont les vents qui entretien-
nent le feu de l'ame intelligente.
Il soutenoit que l'air est plein
d'esprits & d'ames ; c'est à dire ,
de demons & de heros qui en-
voyent aux hommes & aux bê-
tes mesme les songes & les si-
gnes des maladies & de la fan-
té, & qu'à eux se raportent &
se terminent les expiations , les
purifications , les divinations ,
& tous les prodiges ; enfin il
trouvoit de grands mysteres
dans les nombres ; & il tenoit
que le nombre impair a beau-
coup plus de force & de vertu
que le nombre pair. Ceux qui
liront les écrits d'Hippocrate
n'auront pas de peine à y re-
connoître les vestiges de cette
doctrine qu'il a corrigée en plu-
sieurs choses, quoy qu'il ne l'ait
pas entierement purgée de ses

P R E F A C E.

erreurs ; car il regardoit les demons & les heros comme des mediateurs entre Dieu & les hommes, à moins qu'on ne veuille dire qu'en cela il s'accommodoit au langage du peuple.

De cette école de Pythagore sortit Democedes Crotoniate qui fut un des plus fameux Medecins de son temps. Il étoit attaché au Tyran Polycrate ; mais après la mort de ce Prince le Roy Darius s'étant demis le pied & les Medecins Egyptiens, qu'il avoit à sa suite luy ayant fait souffrir des douleurs horribles, qui augmentèrent son mal & l'empêcherent de dormir pendant huit jours, on fit venir Democedes, qui d'abord appaisa ses douleurs par des fomentations & des cataplasmes, le fit dormir & le guerit entièrement. Il traitta aussi avec le mesme succès la Reine Athos-

P R E F A C E.

fa d'un cancer au sein.

Zalmolxis fut aussi disciple de Pythagore, & c'est de luy sans doute qu'il avoit appris, que comme c'est inutilement que l'on tâche de guerir les yeux si l'on ne guerit la teste, & de guerir la teste, si on ne guerit tout le corps; on ne sçauroit non plus guerir le corps si on ne guerit l'ame, & que beaucoup de Medecins Grecs se trompoient sur un grand nombre de maladies, parce que ne s'attachant qu'à une partie, ils negligoient le tout dont il falloit avoir un soin extrême; car le tout étant malade, il ne se peut que la partie se porte bien. Et il soutenoit que l'ame est la cause & le principe de tous les maux & de tous les biens qui arrivent à l'homme, comme la teste est la source des fluxions qui tombent sur les yeux, &

P R E F A C E.

que par cette raison il falloit purger l'ame ; or les purgations de l'ame ce sont les discours de la Philosophie , qui produisent la temperance, mere de la santé. On verra comment Hippocrate a ramené cette idée qui paroît abstraite, à une vérité simple & d'usage en faisant voir que par les differents mouvements que les passions communiquent nux esprits animaux. elles causent une infinité de maladies , & que par la aussi on en peut tirer des remedes tres utiles pour le corps. Platon en a profité de même , en faisant voir pourquoy on ne doit jamais exercer le corps sans exercer l'ame , ni l'ame sans le corps ; & pourquoy il faut avoir soin en même temps de l'un & de l'autre comme de deux chevaux attellez à un même char.

Le

P R E F A C E.

Le celebre Empedocle d'Agrigente sortit aussi de la même école ; il s'attacha à la Physique , fit un traité de Médecine , & une autre de la Nature & des expiations. On ne peut pas douter que sa manière de faire la Médecine ne fût mêlée de beaucoup de superstitions & de Magie ; car il se ventoit d'exciter des vents & de causer des pluies & des sécheresses. Il sacrifioit par là à sa vanité ; mais il ne raisonnoit pas moins bien que son maître sur les causes des maladies. Il délivra la Sicile d'une cruelle peste qui la ravageoit ; car ayant connu qu'elle étoit causée par un vent de midy qui venoit d'une ouverture de montagne, il ferma cette ouverture & la peste cessa. Les Habitans de Selinonte étant infestez par une Riviere qui empoisonnoit l'air,

ũ

PREFACE.

il y remedia en conduisant dans cette Riviere les eaux de deux Rivières voisines qui nettoyerent son liét & rendirent son cours libre. Il fit aussi une cure merueilleuse d'une femme qui passoit pour morte depuis plusieurs jours, car il fit voir qu'elle avoit seulement perdu la respiration par une suffocation de matrice, comme cela est fort ordinaire, & il la guerit.

La dissolution & la débauche, qui avoient déjà succédé à la sagesse & à la frugalité des premiers temps, s'étant beaucoup augmentées dans ce siècle là, les maladies se multiplierent & avec elles les Medecins ; car comme les frequentes injustices & les crimes frequents attirent une foule de loix & de Juges, les maladies multipliées attirent necessairement un grand nombre de remedes & de

PREFACE.

Medecins. Aussi Platon, qui soutenoit par cette raison que c'est une méchante marque & une méchante provision pour un pays que tant de medecins & de Jurisconsultes, a remarqué que du temps des premiers Asclepiades on ne connoissoit ni le nom de *catarrhes*, ni celui de *bouffissures* qui étoient devenus si communs de son temps par l'intemperance des hommes.

Dans ce siecle là donc on voit tout d'un coup non seulement un grand nombre de Medecins, mais plusieurs Ecoles de Medecine. Nous avons vû qu'il y en avoit une à Croton, il y en eut une à Milet, une à Rhodes, une à Cos, une à Cnide & une à Cyrene.

La grande reputation d'Hippocrate, qui vint au monde la premiere année de l'olympiade LXXX offusqua bien-tôt tou-

ũ ij

P R E F A C E.

res ces Ecoles, de maniere qu'il n'en reste aujourd'huy que les noms; celle de Cnide n'est plus connue que les autres, que parce que dans le traitté qu'Hippocrate a fait du Regime qu'il faut observer dans les maladies aiguës, il attaque les Sentences Cnidiennes qui estoient un recueil d'observations faites par les Medecins Cnidiens, qui ne se fondoient que sur l'experience, qui multiplioient les maladies selon les circonstances & les accidens, qui n'avoient que tres-peu de remedes; & qui, tres-bornez sur la connoissance des causes & sur les pronostics, n'avoient ny art ny methode.

Il n'est pas necessaire de parler ici de tous les autres Medecins qui vécurent du temps d'Hippocrate, ou tres-peu de temps avant luy, comme Epicharmus, Alcmaeon, Eudoxe, Melissus,

P R E F A C E.

Acron , Euryphon , Heraclite ,
& Democrite. Mais on ne peut se
dispenser de dire un mot d'He-
rodicus qui fut un celebre Ma-
tre de Palestre, & qui se trouvant
fort mal sain , joignit la Diæte-
tique ou l'art du regime , à la
Gymnastique , & fit une troi-
sime sorte de Medecine diffé-
rente de celle des Medecins Em-
piriques & de celle des Mede-
cins raisonnans. On se trompe
ordinairement sur l'idée que
l'on a de ce Medecin d'une nou-
velle espece: car on pretend que
c'est le premier qui ait trouvé
le secret de guerir les maladies
par l'exercice & par le regime;
mais cela est contraire à ce que
nous apprenons d'Hippocrate,
qui assure qu'avant luy les Me-
decins habiles guerissoient les
malades par le moyen du regi-
me , & que plusieurs en avoient
écrit , non pas veritablement

PREFACE.

avec la dernière perfection ; mais au moins avec assez de fondement , pour donner lieu à ceux qui voudroient traiter la même matière , de le faire avec plus d'étendue & avec plus de succès. Par exemple ces Medecins sçavoient assez bien ordonner à ceux qu'ils voyoient, les exercices qu'ils devoient faire , & la quantité de nourriture qu'ils devoient prendre pour rétablir ou pour conserver leur santé. Mais d'ordonner à des absens la mesure exacte de nourriture & de travail qui leur estoit nécessaire , & de leur enseigner à connoître par des signes certains les excez où ils estoient tombez , & les maladies qui en devoient estre la suite, c'est à quoy avant Hippocrate personne n'avoit réussi. Avant Herodicus on connoissoit donc la vertu de la diete dans la Medecine. Ce mot *Diete* ne comprend pas

P R E F A C E .

seulement tout ce qui regarde la nourriture , mais aussi tout ce qui concerne l'exercice & le travail ; car tout homme qui mange ne sçauroit se bien porter s'il ne travaille à proportion de la nourriture qu'il prend , & par conséquent Herodicus n'est pas le premier qui ait pratiqué la Diætétique. Comment peut-on s'imaginer que la diète qui est la mere de la Medecine , eût esté ignorée pendant si long-temps ? Herodicus n'étoit pas même du nombre de ces habiles Medecins dont parle Hippocrate , c'étoit un homme entêté de son métier de la Gymnastique , auquel il avoit joint des regles outrées de *Diete* sans aucune distinction ; & par ce beau mélange bien loin de guerir les malades , il les tenoit long-temps languissans , & les tuoit enfin ou les

PREFACE.

rendoit incurables. C'est Hippocrate qui le dit luy-même dans le vi. liv. des maladies Epidem. sect. III. *Herodicus outroit les febricitans par des courses en rond, par la lutte, par les courses droites & par les fomentations. Méchante methode, car la fièvre est tres-ennemie de la faim, de la lutte, des courses & des frictions, & en voulant guerir un travail par un autre travail, il rendoit ses malades pâles & livides, & leur causoit des inflammations & des maux de costé, qui devenoient ensuite de veritables pleuresies. En effet il n'y a rien de plus ridicule que d'ordonner dans la fièvre, la faim & les exercices qui ne doivent jamais marcher ensemble, car comme Hippocrate le dit ailleurs, *Où est la faim, il ne faut point travailler.* Quelle fureur n'estoit-ce point de faire promener des malades depuis Athenes jusqu'à Megare qui en*

PREFACE.

estoit à plus de 200. stades, c'est à dire , à plus de 10. lieues , & de les faire retourner sur leurs pas , sans leur laisser prendre un seul moment de repos , car voilà les *courses droites* qu'Hippocrate luy reproche.

Herodicus ne fut pas seulement blâmé par Hippocrate , sa methode mit Platon de mauvaise humeur contre luy. Ce Philosophe ne pouvoit souffrir qu'on exerçât un art qui ne faisoit que passer les maladies & les traîner en longueur , & qui troubloit toutes les fonctions politiques , en empêchant chaque particulier de vaquer aux fonctions auxquelles la nature & les loix de son pays l'avoient destiné.

Voilà en quel estat Hippocrate trouva la medecine. On sçavoit l'anatomie ; la plupart des operations de la Chirurgie

P R E F A C E.

estoit pratiquées avec succez; on ufoit de medecines, de vomitifs, de lavemens, de frictions, de fomentations, de bains, de demy-bains, & de remedes tirez des métaux. On connoissoit l'usage de la ptisane épaisse & claire, les qualitez des plantes & les vertus des differens regimens; on avoit un grand nombre de remedes tirez de l'experience, & dont le frequent usage fortifié peu à peu par le raisonnement, avoit confirmé la bonté; & l'on sçavoit déjà que les saveurs estoient la veritable cause des maladies.

Il paroist aussi par quelques passages d'Hippocrate, qu'avant luy on connoissoit la Chimie, c'est à dire, l'art de fondre les métaux & les mineraux, & de faire des distillations pour tirer l'essence pure des mixtes. La necessité avoit fait trouver

PREFACE.

les remèdes de la Chimie, avant que l'avarice eût porté les hommes à chercher la Pierre Philosophale par l'Alchimie qui est un Art très-différent du premier. Ceux qui prétendent que l'Alchimie a précédé la Chimie, & qui la font si ancienne qu'ils la mettent même avant le Déluge, font paroître plus de crédulité que de raison & de science. L'Alchimie n'a esté connue dans l'Empire Romain, que dans le quatrième siècle du temps de l'Empereur Constantin. Julius Firmicus est le premier qui en ait parlé, les Grecs n'en ont eu aucune idée. Cet art imposteur vient des Arabes, comme son nom même le prouve manifestement, car, selon Bochart, Alehimie vient de l'Arabe Chema qui signifie *cacher*, de sorte que l'Alchimie n'est autre chose que *l'art secret*.

P R E F A C E.

Les Medecins estoient partagez en Medecins Philosophes ou raisonnans , & en Medecins Empiriques. Les premiers avoient fait de la Medecine l'accessoire de la Philosophie. C'étoient proprement des Physiciens qui en raisonnant de la nature des corps en general , recherchoient aussi les causes des maladies. Mais ils se contentoient de la theorie & ne descendoient point à la pratique & aux experiences, où ils ne pratiquoient que rarement.

Les Empiriques estoient des praticiens , qui dénuiez du secours de la Philosophie & du raisonnement , ne suivoient que les experiences , & n'employoient que les remedes spécifiques qu'on leur avoit enseignez ou qu'ils avoient découverts eux-mêmes.

Outre ces deux sortes de Me-

PREFACE.

Medecins, il y avoit aussi des Sophistes, qui contrefaisant les Philosophes & se servant bien ou mal de quelques remedes, seduisoient les jeunes gens & deshonoroiient la Medecine.

Mais en même temps on ne peut pas douter qu'il n'y eût de veritables Medecins, des Medecins habiles, qui ne separant pas tout-à-fait l'experience du raisonnement, se conduisoient avec methode. Hippocrate le dit luy-même à la fin du Traitté de l'Art, dans celuy des Preceptes, & dans tout le Traitté de l'ancienne Medecine, où il prouve qu'avant luy tous les anciens Medecins avoient fait avec succez, par methode & par raison des recherches tres-utiles. C'est même à ces anciens qu'il attribue cette merveilieuse decouverte qui est le fondement de la medecine, que ce

P R E F A C E.

ne sont pas les premières qualitez, le froid, le chaud, le sec & l'humide qui causent les maladies, mais les secondes, l'acerbe, l'amer, le doux, le salé & toutes les autres saveurs.

Il y avoit donc en Grece d'habiles Medecins avant Hippocrate, contre le sentiment de Pline. Hippocrate ne fit qu'ajouter une plus grande perfection à la Medecine, en se conduisant par les regles anciennes dont il fit voir la certitude & la verité.

Comme les Medecins Philosophes avoient fait de la Medecine l'accessoire de la Philosophie, il fit de la Philosophie l'accessoire de la Medecine, c'est à dire qu'il sépara de cette dernière tout ce que la Philosophie y avoit apporté d'étranger & d'inutile, & conserva tout ce qu'elle avoit de plus so-

PREFACE.

lide & de plus capable de servir à l'avancement de l'Art. Car pour confondre les Empiriques entêtez de la nature seule , & les Medecins raisonnans entêtez de l'Art seul , il prouve invinciblement , que ces deux moyens , l'art & l'experience doivent estre inseparables ; car dans son Traité du Medecin il fait voir clairement que la Nature elle-même emprunte les regles & les preceptes de la Philosophie , pour faire mieux connoître ses operations singulieres par les preceptes generaux de la science. Car l'art & la science ont pour objet les choses generales , & la nature a pour objet les choses singulieres qui sont le sujet des experiences. Ainsi par le moyen de la science , c'est à dire , de la Philosophie , la Nature fait connoître ses operations par-

PREFACE.

ticulieres , en les rendant en quelque façon generales par l'assemblage que la science fait de plusieurs qu'elle comprend sous une regle commune , qui devient le commencement de l'art. Aussi Dieu a-t-il donné à l'homme la raison & les sens; les sens , afin que sur leur rapport il connoisse les choses singulieres : & la raison , afin que par son moyen il connoisse les choses generales. Car de cette double connoissance dépendent la verité & la certitude de ses jugemens , & la seurere des operations qu'il fait en consequence. Delà vient que Platon dit dans le *XII. liv. des Loix* , *que l'esprit joint à des sens tres-fins & tres-justes , & devenu une même chose avec eux , doit estre appelé & est effectivement le salut des hommes.* Hippocrate a donc fait voir qu'il falloit toujours associer

PREFACE.

associer la Philosophie à la Médecine , & la Médecine à la Philosophie , car la Médecine rend la Philosophie utile , & la Philosophie rend la Médecine saine.

Par ce mot de Philosophie il n'entend point ces systèmes vagues & indéterminés , où l'on est obligé d'avoir recours à des suppositions chimeriques ou incertaines , & qui par conséquent ne peuvent être d'aucune utilité. Il parle de cette sorte de Physique qui a des principes sains dans la nature , & qui se rapporte à l'homme. Il s'explique luy-même dans le *Traité des chairs ou des principes* , en ces termes : *Et je n'ay recours à la Physique qu'autant qu'elle a de rapport à l'homme & à tous les autres animaux , & qu'elle est nécessaire pour faire connoître ce que c'est que l'ame , ce que c'est que la*
ãã

PREFACE.

maladie & que la santé , ce qui est bon ou mauvais à l'homme, & ce qui le fait mourir.

Par là seulement on peut concilier ce que dit Celse, qu'*Hippocrate a esté le premier qui a séparé la Medecine de l'étude de la Sagesse*, c'est à dire, de la Philosophie, avec ce que dit Hippocrate luy-même, qu'il faut toujours joindre la Sagesse, (*la Philosophie*) avec la Medecine. Hippocrate a séparé de la Medecine ce qu'il y a d'inutile dans la Philosophie, & a enseigné comment il faut luy associer ce qu'elle a d'utile & qui peut servir à son avancement; car, comme il le dit dans le Traitté des lieux dans l'homme : *La nature du corps est le principe de tous les raisonnemens qu'on fait dans la Medecine.* C'est à dire, que la seule Philosophie nécessaire à la Medecine, est

P R E F A C E.

celle qui a rapport au corps de l'homme, la Medecine ne cherchant pas à connoître l'homme en general, mais à sçavoir ce que chaque homme est en particulier.

La parfaite union de ces deux choses, je veux dire, du raisonnement & de l'experience, donna un nouveau lustre à la Medecine, à la Chirurgie & à la Pharmacie, qui n'avoient fait jusqu'alors & ne firent encore long-temps après qu'une seule & même profession. Voilà pourquoy Hipocrate passa justement pour le Fondateur de la veritable Medecine, qui est également opposée à la Medecine des Empiriques & à celle des Dogmatiques ou raisonnans, & qui n'en fait qu'une des deux.

Quand Pline fait aussi Hipocrate Auteur de la Medecine

ã ã ij

P R E F A C E.

Clinique, c'est à dire, de la Medecine où l'on visitoit les malades dans leur lit, il ne veut pas faire entendre qu'avant luy on ne visitoit pas les malades; car comment pourroit-on s'imaginer que jusqu'à Hippocrate les maladies leur eussent donné le temps & la force d'aller eux mêmes chercher le Medecin ? Voilà des maladies bien commodes. Mais il oppose la Medecine Clinique à la premiere Medecine Empirique des Egyptiens, qui regna encore long-temps après en Assyrie & en Espagne, où l'on exposoit les malades dans les ruës & dans les Temples, pour implorer le secours des Dieux ou celui des hommes qui auroient éprouvé ou vû dans d'autres les mêmes maux. Il passa pour le Fondateur de la Medecine Clinique, parce qu'outre qu'il l'enrichit

P R E F A C E.

beaucoup par ses découvertes, il luy donna des loix, & établit les sermens qu'on exigea toujours depuis, & des Maîtres & des disciples.

Je ne diray point icy jusqu'où Hippocrate porta cet Art, on le verra beaucoup mieux dans le cours de ses ouvrages & dans les remarques, où en expliquant simplement la lettre, je feray voir que l'obscurité ou l'équivoque des termes, & souvent même la trop grande étendue qu'il leur donne, ont rendu sa doctrine suspecte de beaucoup d'erreurs dans lesquelles il n'est nullement tombé. Ce n'est pas que je pretende qu'Hippocrate ait tout vû & tout connu, il estoit bien éloigné de le prétendre luy-même, puisqu'il avoit que cet Art n'estoit pas encore dans sa perfection, & qu'il falloit en suivant les regles.

PREFACE.

anciennes aller d'observation
en observation , pour trouver
ce qui luy manquoit.

Il disoit en parlant des con-
sultations des Medecins , qui
estoyent déjà établies de son
temps , *Dans le* *Traité* *des Pre-* *ceptes.* *Que ce n'étoit pas sans*
raison & sans nécessité qu'on avoit
trouvé cette ressource dans les occa-
sions pressantes ; car les hommes
sont si bornez & si misérables , que
dans la plus grande abondance il
ne laisse pas de s'y trouver de la
pauvreté. Si pour la guérison
d'une seule maladie il faut une
consultation de plusieurs Me-
decins, on peut dire avec encore
plus de raison , que pour la
perfection de la Medecine il
faut une consultation de tous
les siècles ; chacun y doit con-
tribuer & donner son avis. Cela
n'empêche pas qu'Hippocrate
ne soit toujours le plus grand
homme qui ait jamais paru dans

PREFACE.

cet Art. Il est le seul qui ait eu cet avantage de réunir en sa personne les suffrages de tous les hommes. Tous les Philosophes & tous les Medecins ont rendu hommage à sa doctrine, si l'on en excepte quelques-uns qui privez de toute véritable louange, pour me servir de cette parole de Pline, *veræ laudis expertes*, ont voulu devoir à leur audace & à leur temerité une reputation qu'ils ne pouvoient attendre de leur mérite. Les Législateurs mêmes, qui ont donné des Loix aux Républiques & aux Empires, en ont reçu de luy; ses paroles ont passé pour des oracles; on a dit qu'il estoit également incapable de tromper & d'estre trompé, qu'il estoit admirable en tout, & que ses préceptes estoient la vérité même. Aussi jamais homme n'a eu comme Hippocrate

PREFACE.

tous les talens necessaires pour
réussir également dans la Me-
decine & dans la Chirurgie :
car on ne scauroit dire en la-
quelle des deux il a le plus
excellé. Les plus habiles Me-
decins conviennent qu'Hippo-
crate bien entendu ne peut
jamais jetter dans l'erreur , &
que la veritable pratique de la
Medecine doit être apprise dans
ses Ouvrages. Sur tout , ils
l'admirent dans ses jugemens &
dans ses pronostics où il paroît
plûtost un Dieu qu'un homme,
car on y découvre tous les jours
de nouvelles merveilles , & on
ne trouve jamais que l'expe-
rience démente ses prédictions,
ce qui prouve qu'il avoit une
connoissance parfaite des ma-
ladies & de leurs causes , & qu'il
en jugeoit par science & nulle-
ment par opinion , car le tems
efface les chimeres de l'opinion,
&

P R E F A C E.

& confirme les jugemens de la
Nature : *Opinionum commenta* *Cic. de*
delet dies, Naturæ judicia confirmat. *Nat.*

Sa Chirurgie ne fut pas moins
parfaite , & il en faut croire les
plus grands Chirurgiens de ce
siecle , qui avoient tous qu'
Hippocrate les guide encore
aujourd'huy dans les operations
les plus difficiles , & que ses
traitez des ulceres, des fistules,
des fractures, des articles , &
des playes de tête , sont des
ouvrages incomparables qu'on
ne scauroit apprendre avec trop
de soin. Il n'y a pas un seul de
ces Traitez qui n'ait sauvé la
vie à des millions d'hommes.
Quel éloge pour leur Auteur!

Il est temps que je rende com-
pte de mon dessein & des rai-
sons qui m'ont obligé d'entre-
prendre la traduction de ces li-
vres. Hippocrate se plaignoit
que la Medecine estoit devenuë

c c

PREFACE.

le plus vil & le plus méprisable de tous les Arts, par l'ignorance des Sophistes qui le professoient, & par la simplicité de ceux qui prenoient ces Sophistes pour des Medecins. On pourroit renouveler aujourd'huy cette plainte, car nôtre siècle n'est pas moins fertile en Sophistes que l'estoit le sien. Les Satires que l'on a faites contre eux, & les ridicules qu'on leur a donnés sur nôtre Theatre, en divertissant beaucoup, n'ont servi qu'à décrier encore davantage la Medecine, le peuple n'estant pas assez habile pour distinguer l'innocent du coupable, & la médiocrité trouvant mieux son compte à envelopper dans la même censure ceux qui la méritent & ceux qui ne la méritent pas. D'ailleurs, comme Hippocrate l'a fort bien dit, la honte ne blesse point les char-

P R E F A C E.

latans qui en sont comme pã-
tris & qui en subsistent. Il m'a
donc paru que la meilleure
Satire & la meilleure Comedie
que l'on puisse faire à present
contre eux , c'est de traduire
les œuvres d'Hippocrate , qui
estant le fondement & la regle
de la Medecine , confondront
les faux Medecins , & feront
connoistre en même temps les
Medecins veritables, les enfans
de l'Art , ce que toutes les Sa-
tires & toutes les Comedies ne
sçauroient faire. Hippocrate est
le Maistre de la Medecine , &
par consequent la gloire de
former , de caracteriser les
Medecins , & de démasquer
les Charlatans , est réservée à
ses écrits dans tous les siècles.
On ne sçauroit rien faire de
plus utile que de mettre entre
les mains de tout le monde ses
ouvrages qui sont aujourd'huy

ẽ ẽ ij

P R E F A C E.

si negligez à cause de leur obscurité & de la peine qu'il faut se donner pour les entendre, & j'ay esperé que le public me scauroit quelque gré d'avoir entrepris pour son service un travail si long & si épineux. Il n'y a que trop de gens qui ne cherchent que le plaisir dans leurs études ; & il y en a tres-peu qui attaquant de grandes difficultez & n'oubliant rien pour les vaincre , préfèrent la satisfaction d'estre utiles, à l'avantage de plaire & de divertir. Pour moy qui ne trouve rien de plus seant à l'homme & de plus digne de lui, que d'employer sa vie à des ouvrages honnêtes & nécessaires , j'ay perseveré jusques icy dans ce travail pour l'amour du travail même , & pour l'utilité que le public en pourra tirer.

J'ay rendu le texte d'Hippo-

P R E F A C E.

crate le plus fidelement qu'il m'a esté possible , & j'ay tâché presque par tout d'égaliser la brieveté mysterieuse sans tomber dans son obscurité. Je n'ay rien donné à mes conjectures qu'avec beaucoup de circonspection , persuadé que sur un texte duquel dépendent la santé & la vie des hommes, la critique ne scauroit être trop sage , & qu'on ne doit rien avancer que sur des fondemens incontestables & tres certains.

Dans les remarques, qui ne sont purement que pour éclaircir le texte, je me suis servi des lumieres des anciens & des modernes , & sur les passages les plus considerables je n'ay rien dit dont je n'aye de bons garents. Pour une plus grande seureté j'ay même conferé le texte Grec avec les meilleurs manuscrits de la Bibliotheque du Roy, qui en

ēē iij

P R E F A C E.

éclaircissant quelques passages, ont payé la peine & l'ennuy que donne cette occupation.

J'ay aussi tiré beaucoup de secours d'un Hippocrate de Zuingerus, que m'a prêté M. Bourdelot Medecin ordinaire du Roy, & tres digne de cette Charge par son sçavoir, par son application & par l'amour qu'il a pour Hippocrate. A la marge de ce livre il y a des remarques manuscrites qui sont d'une main inconnuë, mais fort sçavante.

Dans la traduction j'ay corrigé les fautes évidentes des traductions Latines qui sont fort infideles en plusieurs endroits, & j'ay évité de donner dans les visions d'un ancien Interprete, qui a voulu trouver dans Hippocrate des choses merveilleuses sur la nature de Dieu & sur celle de l'ame, que je n'y ay

PREFACE.

point apperceuës , ces passages devant estre expliquez par la Philosophie qui regnoit alors.

J'ay évité de me servir du mot de *Circulation* dans les passages où il paroist qu'Hippocrate décrit la circulation du sang, qu'on pretend une découverte de nôtre siecle , & j'ay conservé son terme de *Periode* ou de *Circuit* , afin qu'on ne m'accuse pas de vouloir préoccuper les Lecteurs par un terme connu qui donne trop promptement cette idée. On verra assez par les textes mêmes qu'Hippocrate n'a pû parler , comme il a fait , sans l'avoir connuë. Mais, dira-t-on , est-il possible que les modernes , à qui on l'attribuë , n'en eussent pas fait honneur à Hippocrate , s'ils l'avoient prise de luy , ou qu'elle eust demeuré si long-temps ensevelie dans les tenebres? A cela on peut répondre

ẽ ẽ iij

P R E F A C E.

d'un costé qu'il en est des choses comme des mots.

Multa renascentur quæ jam ceciderunt.

On prend souvent pour naissance ce qui n'est qu'une resurrection, un retour : & de l'autre côté que s'il peut fort bien être qu'on n'a pas puisé cette découverte dans Hippocrate , il peut estre aussi qu'on l'y a puisée & qu'on n'en a rien dit. Combien de choses la Philosophie moderne se vante-t-elle d'avoir tiré la premiere des tresors de la Nature , que l'on trouve pourtant semées dans les écrits des anciens les plus connus ? A-t-on fait honneur à Empedocle , à Melissus & à Zenon d'avoir nié le vuide , parce que s'il y avoit du vuide, le neant seroit étendu , ce qui est absurde ? A-t-on fait honneur à Democrite de ses tourbillons

PREFACE.

& de son explication des couleurs, de la chaleur & des différentes qualitez des estres, lesquelles ne sont pas réellement dans les sujets & dépendent uniquement de la détermination & de l'arrangement de la matiere & du sentiment qu'elle excite en nous, suivant la différente structure des nerfs & des organes sur lesquels elle agit ? A-t-on fait honneur au Mathématicien Seleucus de la cause qu'on a donnée du flux & reflux de la mer, & que Plutarque a rapportée ? On a pu faire la même chose de la circulation du sang. Il est vray qu'Hippocrate ne l'a pas expliquée avec autant d'étendue & de suite que les modernes. Mais c'est sa coutume de ne donner que l'idée des choses qu'il laisse développer à ceux qui l'auront entendu. Comment peut-on s'imaginer qu'Hippocrate

P R E F A C E.

exact & appliqué comme il étoit , ait ignoré la circulation dont on peut s'assûrer sans le secours de l'anatomie ; car on n'a qu'à toucher les veines des mains pour en estre convaincu.

Il y a dans Hippocrate beaucoup de passages qu'il faut entendre par rapport à sa pensée, qu'il a expliquée plus clairement ailleurs , & point du tout par rapport aux termes dont il se fert dans les textes dont il s'agit. Par exemple Hippocrate reconnoist dans le traité del'aliment, que le cerveau est l'origine des nerfs , le foye la source des veines , & que les arteres sortent du cœur. Par tout où l'on trouvera que les veines viennent du cœur , il faut entendre qu'Hippocrate parle là de leur insertion & non pas de leur origine. Ceux qui n'ont pas observé cette regle ont fait souvent dire à Hippo-

P R E F A C E.

erate de grandes absurditez, & pour le sauver ils ont esté obligez d'attribuer à d'autres Auteurs des ouvrages où l'on reconnoist son stile & ses manieres. Hippocrate donne aussi le nom de nerfs aux muscles, aux tendons & aux ligamens. Il donne même quelquefois aux nerfs le nom de veine. Il appelle quelquefois *thorax*, non pas la poitrine comme nous, mais tout le tronc du corps, depuis le haut de la poitrine jusqu'au bas ventre, c'est à dire, tout ce que la cuirasse couvroit. Il faut donc expliquer ces passages avec beaucoup de circonspection, pour trouver la verité qu'il a envelopée par des raisons qui nous sont inconnues. Car on auroit grand tort de croire qu'il abuse ainsi des noms pour n'avoir pas eu une idée distincte de ces parties, qui long-tems avant lui

PREFACE.

avoient chacune leur nom, comme nous le voyons par Homere même, & qui par consequent estoient parfaitement connus, puisque les choses ne naissent pas des noms, cela est impossible, mais les noms sont les denominations des choses. Hippocrate a imité dans son stile la majesté des oracles, & il en a aussi l'obscurité; c'est à nous à percer cette obscurité pour l'entendre.

Je serois trop long si je marquois dans cette Preface tous les ménagemens qu'il faut nécessairement garder dans cette traduction: on les verra mieux dans les remarques. La seule grace que je demande, c'est qu'on ne me condamne pas sur les termes d'Art que j'auray ou ignorez ou évitez. Mon but est d'estre entendu de tout le monde, & ces mots d'Art, si on en

PREFACE.

excepte un petit nombre , que l'usage a rendu familiers , sont tres-barbares , ou du moins ils sont connus de tres-peu de gens.

Il ne me reste qu'à répondre à deux objections qu'on ne manquera pas de me faire. La première , pourquoy je m'avise de traduire des traitez de Medecine sans estre Medecin ?

La seconde , d'où vient que je mets entre les mains de tout le monde , & que je divulgue des mysteres qui ne doivent être connus que des seuls disciples & des seuls initiez ?

Pour la première , j'avoue que je ne suis pas Medecin , mais en même temps je suis persuadé qu'il vaut mieux traduire Hippocrate sans estre Medecin , que d'estre Medecin sans connoître Hippocrate. Il est bien certain qu'un grand Medecin , c'est à

PREFACE.

dire , un Medecin tel qu'Hippocrate le demande , favorisé de la nature , nourri par l'Art & fortifié par l'experience feroit de la traduction d'Hippocrate un ouvrage tres-excellent : mais c'est ce qu'on doit plutôt souhaiter qu'esperer. Un tel Medecin sera toujours , ou trop appliqué à l'étude , ou trop employé pour trouver le temps de faire un travail si long & si pénible , & les autres sont incapables d'y réussir. Car outre qu'ils connoissent tres peu la langue d'Hippocrate , ils sont plus remplis d'opinion que de science , & par leurs préventions ils gâteroient plus Hippocrate qu'ils ne le traduiroient. Ce qui n'arrivera point à un homme qui entendra le texte , & à qui il est indifférent qu'Hippocrate ait pensé cela ou cela : il le donnera tel qu'il est à la lettre

P R E F A C E.

fans luy rien prêter ; & les fautes que ce dernier pourra faire, car il est impossible qu'il n'en fasse point , seront beaucoup moins considerables & moins essentielles que celles que feroient ces Medecins sans experience , en communiquant à Hippocrate le poison de leurs préjugés , & en autorisant par un si grand nom des erreurs souvent capitales. Mais sans entrer dans une discussion qui nous meneroit trop loin, qui est-ce qui a marqué les limites de la Philosophie & de la Medecine, & qui les a séparées par des bornes que l'on ne puisse franchir ? Comme la Medecine a droit sur la Philosophie , la Philosophie a droit sur la Medecine, & un Philosophe peut fort bien ôter ces bornes pour travailler avec le Medecin comme dans un champ commun, & rechercher

P R E F A C E.

ce qui est en même temps agreable à entendre & tres-necessaire à sçavoir. D'ailleurs que fais-je icy que ce que feroit un homme qui estant auprès d'un de ses amis malade , qui seroit visité par un Medecin qu'il n'entendrait point , luy expliqueroit ce que ce Medecin pense de sa maladie , & les remedes qu'il luy ordonne pour sa guerison. Je n'écris ni pour les Medecins habiles, pour entendre Hippocrate, ils n'ont pas besoin de moy, ni pour les Charlatans, ils ne sont pas assez dociles pour changer de conduite. Je n'écris pas même pour les jeunes gens qui étudient en Medecine ; cette traduction pourra peutestre leur estre de quelque secours pour l'intelligence du texte d'Hippocrate , mais je les exhorte à ne rien negliger pour le lire dans l'original, où ils trouveront une
force

PREFACE.

force d'expression dont rien n'approche , & un charme capable d'adoucir les amertumes & la tristesse de cette profession. J'écris pour les particuliers, pour tous les hommes en faveur desquels Hippocrate a aussi écrit. Ils sont presque tous si aveugles sur ce qui les regarde, qu'il faut qu'ils apprennent par d'autres des nouvelles de ce qui se passe en eux. Ils se piquent de bon goût, ils jugent des vins & des viandes avec la dernière finesse, mais ils ne connoissent ni ce qui leur fait du bien, ni ce qui leur fait du mal ; ils ne savent ni comment se forment leurs maladies, ni comment elles finissent ; & comme les nations les plus barbares ils rapportent tout à la volupté, ne s'abstiennent d'aucune des choses qu'ils desirent, & s'abandonnent à tout, vivant comme

PREFACE.

dans un corps d'emprunt qu'ils outrent par toutes sortes d'excez & de débaüches fans aucun ménagement ; de sorte qu'on peut fort bien leur appliquer ce que disoit Democrite , que si leur corps appelloit leur ame en justice pour luy demander de grands dommages & interests, elle ne pourroit éviter d'estre condamnée. Cependant il n'y a rien de plus precieux que la santé , sans elle il n'y a ni biens ni plaisirs , & elle est encore plus nécessaire aux voluptueux qu'aux autres hommes ; car rien ne demande un si grand fonds de santé que la volupté. Je veux donc leur mettre entre les mains les œuvres d'Hippocrate qui les convaincra de l'existence de la Medecine, & de la certitude de cet art ; qui leur enseignera les précautions qu'ils doivent prendre pour vivre tou-

PREFACE.

jours bien sains, & qui lors, qu'ils seront malades, leur donnera des conseils utiles, & les mettra en état de ne pas croire temerairement tous ceux qui se disent Medecins; car de tous les mensonges c'est le plus dange-reux & celuy qui coûte le plus cher à ses dupes. Pline faisoit autrefois cette plainte; *Pour juger de la monnoye, on fait venir des hommes de Cadix & des colonnes d'Hercule; & personne n'est appelé pour nous aider à juger d'un Medecin qui va bientôt nous envoyer en l'autre monde. Cela nous est bien dû, continuë-t il, puisque nous avons si peu de soin de nous instruire de ce qui est necessaire pour nostre santé, & que nous sommes assez imprudens pour ne vivre que par le ministere des autres.*

La seconde objection n'est pas plus solide, & ne peut être faite par de veritables Me-

P R E F A C E.

decins. J'en ay des preuves incontestables , puisqu'une grande partie de ce qu'il y a de plus sçavant & de plus illustre dans la Medecine , a non seulement approuvé mon dessein , mais m'a exhorté à le continuer. Les veritables enfans de l'Art ne sont ni envieux ni jaloux, & ne cherchent qu'à répandre leurs richesses , tres-persuadez que leur Art fera toujours d'autât plus honoré qu'il sera plus connu. Que veulent donc dire mes censeurs , & de quoy se peuvent-ils plaindre ? En divulguant les mysteres d'Hippocrate , je ne divulgue nullement les leurs, ce sont deux choses tres-differentes. Le veritable but de la science, c'est d'éclairer tous les hommes, & on la détruit quand on cherche à la cacher , ou qu'on ne la fait valoir que par le refus barbare de la communiquer aux autres.

PREFACE.

Les Romains estoient bien éloignez d'avoir de pareils sentimens. Quand Pompée eut vaincu Mithridate, il trouva dans la cassere de ce Prince des traittez de Medecine & des recueils de secrets dont il avoit écrit de sa propre main la composition, l'usage & les vertus; bien loin de les supprimer, il les fit traduire & les donna au public. Quel succez eut cette liberalité? Il en fut remercié comme d'un present qui n'estoit pas moins utile à la vie des citoyens, que sa victoire l'avoit esté à la République. Hippocrate lui-même a écrit pour tous les hommes, pour les moindres du peuple, comme pour les plus considerables, & on ne peut rien faire de plus conforme à ses vûes, que de rendre tous ses ouvrages publics. Aussi rien ne merite davantage d'être entre les mains

PREFACE.

de tous les hommes, que ce qui contribué à la santé de tous les hommes. C'est l'intérêt des familles & des Royaumes, & tout homme qui donnera à la France une bonne traduction des Livres d'Hippocrate, luy fera un présent tres-precieux, car ce sont des tresors & non pas des livres. En effet j'oserai dire, sans crainte d'estre démenti par les sçavans, que si on mettoit d'un costé tout ce que nous avons de Medecine depuis deux mille ans, & de l'autre costé tout ce qu'Hippocrate a fait, ce dernier emporteroit la balance & prévaudroit infiniment. Je diray encore davantage, Hippocrate exerceroit aujourd'huy la Medecine avec un tres-grand succès dans l'état où il l'a mise, & sans le secours de toutes les découvertes qu'on a faites depuis a mort: au lieu qu'avec toutes

P R E F A C E.

ces decouvertes nous ne sçaurions la pratiquer que tres-malheureusement , en nous éloignant des regles d'Hippocrate; Tant il est vray que la perfection de cet Art dépend de l'observation de ces anciennes regles , & que sans elles la Medecine ne peut subsister. Il n'y a jamais eu de temps plus favorable pour renouveler ces anciennes regles , que celuy où le plus grand Medecin de l'Europe , appuyé de la sage autorité du Roy , ne cherche qu'à redonner à la Medecine son premier lustre , & à la porter encore à une plus grande perfection.

J'aurois bien voulu ne point parler ici d'une traduction Françoisse d'Hippocrate qu'un Medecin entreprit il y a quarante ou cinquante ans. Mais de peur qu'on ne m'accuse d'avoir feint

PREFACE.

d'ignorer qu'elle eût esté faite, je suis obligé malgré moy de dire ce que j'en connois. Je n'en ay vû que le premier Volume. C'est moins une traduction, qu'une méchante Paraphrase, où l'Auteur a gâté tout ce qu'il n'entendoit pas, & altéré le reste, de maniere qu'Hippocrate n'y peut estre reconnu.





LA VIE
D'HIPPOCRATE.
A
MONSEIGNEUR
LE CHANCELIER.



MONSEIGNEUR,

*Je m'attirerois le blâme de tous
les honnêtes gens, si après que
vous m'avez prévenu par vos*
a

LA VIE

bienfaits , lorsque je n'esperois pas même pouvoir me flatter de l'honneur d'estre connu de Vous , je ne vous donnois pas quelque marque de ma reconnoissance. Plus vous honorez nôtre siecle par cette avidité insatiable de faire du bien , plus je dois prendre garde de ne pas le deshonorer par mon ingratitude , & tâcher de justifier en quelque façon les bontez que vous avez pour moy. Les reconnoître , MONSEIGNEUR , & les publier , c'est le seul moyen que je puisse avoir de n'en paroître pas entierement indigne. Je vous supplie donc de souffrir que pendant qu'on lira la Vie d'Hippocrate , on lise aussi les obligations que je vous ay. Je ne pou-

D'HIPPOCRATE.

vois rendre ma reconnoissance ni plus publique ni plus durable, qu'en la plaçant à la tête d'une Vie aussi illustre, & qui doit naturellement donner tant de curiosité. Tous les hommes ne souhaiteront-ils pas de connoître celui qui leur a enseigné à prévenir ou à combattre avec succès les maladies, & à éloigner la mort, & que depuis plus de vingt siècles le monde entier regarde moins comme son Medecin, que comme son Dieu Tutelaire. La protection que vous donnez à son Art me fait esperer, MONSEIGNEUR, que cette matiere ne vous sera pas desagréable, & j'ose dire qu'on la trouvera tres-digne de Vous. Il y a

a ij

LA VIE

un si grand rapport de la Justice à la Medecine, que l'une est dans la Politique, ce que l'autre est dans la Nature, & qu'elles se prêtent un secours mutuel : car comme ce seroit en vain que sous le plus sage des Rois vous rempliriez si dignement pour nôtre repos toutes les fonctions de vôtre auguste Ministère, si la Medecine ne prenoit soin de nous conserver ; ce seroit aussi tres-inutilement que la Medecine nous conserveroit, si vous ne travailliez à rendre nôtre vie heureuse par la Justice. D'ailleurs, MONSEIGNEUR, tout ce qui est nécessaire à un parfait Medecin, l'est de même à celui à qui le Roy a confié ses Loix, & qu'il

D'HIPPOCRATE.

a établi Mediateur entre luy & ses peuples ; c'est pourquoy Platon ne fait pas difficulté de comparer le Legislatteur au Medecin. Leurs principales vertus sont la Pieté sans superstition , la Prudence , la Temperance , la Bonté , la Gravité , la Force ; ils doivent estre exempts de toute sorte de passion , & ressembler à la Loy que les Anciens ont définie , une Intelligence sans cupidité. Je ne diray rien icy, MONSEIGNEUR, de toutes les occasions où vous avez fait paroître ces vertus dans les Charges les plus considerables, & dans les Emplois les plus importants , dont le Roy , pour rendre vôtres sagesse utile à ses peuples , vous a honoré avant

a iij

LA VIE

que de vous approcher de son Trône ; mais je ne sçauois m'empêcher de parler de cette bonté dont vous donnez tous les jours de si grands exemples. Vous estes en tout temps & à toute heure l'azyle de l'innocent & du malheureux, & persuadé de cette maxime d'Hippocrate, qu'il y a souvent des malades qui sont plutôt guéris par l'humanité du Medecin que par la force des remedes, vous écoutez & soulagez le dernier du peuple avec une patience qui fait honneur à la Justice. Les Payens ont reconnu, MONSEIGNEUR, que Dieu aime & élève ceux qui tâchent de se conformer à sa bonté & à sa clemence, & qu'il leur fait part de

D'HIPPOCRATE.

sa justice & de sa verité , qualitez plus divines que l'immortalité même ; & l'Ecriture Sainte en parlant du plus grand des Législateurs , se contente de louer sa bonté , pour nous faire entendre que ce fut le fondement de toutes ses autres vertus , & ce qui attira du Ciel sur luy les précieux dons de la Verité & de la Justice. Cet éloge , qui est le seul que le Saint Esprit donne à cet homme divin , & qui renferme tous les autres , est un éloge qui vous est dû. Je souhaite , MONSEIGNEUR , que le sujets du Roy jouissent long-temps de cette bonté que Dieu a mise en vous , & qu'il a si glorieusement récompensée , & que vous donniez

a iiij

LA VIE

long-temps dans les Conseils de
Sa Majesté des marques de vob-
re Prudence, & de cette Expe-
rience consommée, fille des an-
nées & du travail, qui jointe à
la sagesse, est dans la Politique
comme dans la Medecine, la plus
seure ressource des Familles, des
Villes & des Estats. Mais il est
temps, MONSEIGNEUR, de
vous entretenir d'Hippocrate,
qui est le premier Philosophe qui
ait prouvé que pour la perfection
de tous les Arts, il faut que
l'Experience soit mêlée avec la
Sagesse; c'est à dire, éclairée par
la Science, & conduite par la
Raison.

Hip- Pour acquérir l'art de la Mede-
pocrate cine, on a besoin de six choses qui se
dans son

D'HIPPOCRATE.

trouvent rarement ensemble dans ^{Traité de la}
 les hommes du commun, car il faut ^{Loy, p.}
 une heureuse naissance, une bonne ^{157.}
 éducation, estre élevé dans un lieu
 propre aux études, commencer
 jeune, aimer beaucoup le travail,
 & travailler plusieurs années.
 On ne pouvoit donc naturellement
 attendre la perfection de cet Art
 que d'un homme extraordinaire,
 sur tout dans un temps où les
 Princes & les Rois se faisoient
 honneur de le pratiquer. Aussi
 l'on peut dire que jamais ces six
 choses ne se sont rencontrées dans
 personne comme dans Hippocrate.
 Nous allons les parcourir l'une
 après l'autre, car elles renferment
 naturellement toutes les particu-
 laritez de la Vie de ce grand

LA VIE

homme, qui m'a paru ne pouvoir estre plus exactement faite que sur ce plan.

L'heu-
reuse
naissan-
ce.

Les presents que la Nature fait à chaque homme au moment de sa naissance, dépendent presque toujours de ceux qu'elle a déjà faits à ses ayeux. En effet, dès que les fondemens de la naissance sont bien jettez, comme dit Euripide, il arrive rarement que la Nature se démente dans la suite, au contraire elle ne travaille qu'à perfectionner ce qu'elle a si bien commencé. Hippocrate en est un exemple. Il estoit d'une origine toute divine, pour parler comme les Anciens, c'est à dire que le monde n'avoit rien connu de plus illustre non seulement pour l'éclat

de la naissance, mais ce qui est encore plus considerable pour les grands bienfaits que les Grecs & les Barbares avoient reçus de ses predecesseurs, car il descendoit d'Esculape au dix huitième degré, & par les femmes il étoit le vingtième descendant d'Hercule. Voicy sa genealogie qui a esté dressée par les Anciens sur les Memoires d'Eratosthene, de Pherecyde, d'Apollodore, & d'Arius de Tarse.

Esculape, qui fut élevé par Chiron, épousa Epione fille d'Hercule.

De ce mariage nâquirent plusieurs filles & deux fils, Podalire qui fut Roy de Carie, & Machaon qui regna dans la Messenie.

LA VIE
Les descendants de Podalire sont,

HIPPOLOCHUS.

SOSTRATUS I.

DARDANUS.

CLEOMITTADES I.

CHRYSAMIS I.

THEODORUS I.

SOSTRATUS II.

CHRYSAMIS II.

CLEOMITTADES II.

THEODORUS II.

SOSTRATUS III.

NEBRUS.

CNOSIDICUS DE COS.

HIPPOCRATE I.

HERACLIDE DE COS.

LE GRAND HIPPOCRATE.

Cette branche de Podalire re-

D'HIPPOCRATE.

gna en Carie jusqu'à Theodorus II. sous lequel ils furent dépossédez par les Heraclides, & obligez de se retirer dans l'Isle de Cos qui est vis-à-vis de la Carie, & ils exercerent tous la Medecine avec beaucoup de réputation, sur tout Nebrus, Cnosidicus, Hippocrate Premier & Heraclide : mais la Nature ne prodigua ses dons à aucun d'eux, comme à Hippocrate Second, car elle le fit d'une constitution si forte, qu'aucun travail ne l'alteroit, & luy donna une pénétration & une étendue d'esprit si merveilleuses, qu'on a feint qu'elle l'avoit mené dans ses abymes les plus profonds, où elle luy avoit découvert tous ses mysteres.

LA VIE

Il nâquit à Cos la premiere année de l'Olympiade LXXX, quatre cens cinquante-huit ans avant N. S. la cinquième année du regne d'Artaxerxe Longuemain, ainsi il étoit contemporain de Socrate, d'Herodote, de Thucydide, &c.

Son pere Heraclide, & son grand-pere Hippocrate premier, tous deux grands Medecins, prirent eux-mêmes le soin de l'élever, & ne se contenterent pas de luy enseigner la Medecine, dont l'étude est ordinairement sterile quand elle est seule, ils l'instruisirent dans les autres Sciences qui se tiennent toutes comme par la main, & dont aucune ne sauroit estre parfaite sans ses com-

Labon-
ne édu-
cation.

D'HIPPOCRATE.

pagnes. Ils luy apprirent la Logique, la Physique, la Geometrie, l'Astronomie, car le Medecin ne peut estre parfait sans ce cercle des Sciences, qui seule peut le rendre heureux.

On pretend aussi qu'Hippocrate étudia la Physique sous Democrite, & la Dietetique ou l'Art du Regime sous Herodicus; mais y a grand sujet de douter de l'un & de l'autre, Hippocrate parle trop mal d'Herodicus, pour qu'on puisse jamais croire qu'il eust esté son disciple, & par l'Histoire il paroît clairement qu'il étoit déjà vieux & grand Medecin, quand il vit pour la premiere fois le Philosophe Democrite.

L A V I E

Il étudia l'Eloquence sous Gorgias le Leontin , le plus celebre Rheteur de ce temps-là.

Estre
élevé
dans
un lieu
propre
aux é-
rudes.

L'Isle de Cos, où il nâquit, est un des plus heureux climats du monde, & il y avoit depuis long-temps une Echole publique de Medecine fondée par ses Ancestres, & qui étoit dans une grande réputation. Il eut donc toutes les commoditez necessaires pour apprendre la Theorie de la Medecine, sans sortir de son pais; mais comme dès ce temps-là les plus grandes villes n'étoient pas fort peuplées, pour se perfectionner dans la pratique, il suivit le precepte qu'il donne aux autres dans son Traité appelé la Loy,

où il dit qu'après qu'on a acquis la science de la Medecine , il faut voyager dans les villes pour n'estre pas seulement Medecin de nom , mais pour l'estre en effet , car l'ignorance qui vient du défaut d'experience , est un méchant fonds pour ceux qui le possèdent , & un pernicieux trésor & la nuit & le jour.

Il voyagea en Macedoine, en Thrace & en Thessalie. Ce fut en parcourant ces Provinces qu'il fit la plupart des observations que nous lisons aujourd'huy dans ses Livres des Maladies Epidemiques. Soranus écrit qu'il fut averti en songe de faire ce voyage pour le salut de ces Peuples , & un certain Andreas , qui avoit fait l'hi-

L A V I E

stoire de l'Origine de la Medecine, avance, avec plus de malice que de fondement, qu'il fut obligé de s'enfuir pour avoir brûlé la Bibliothèque publique des Cnidiens, après avoir pillé tout ce qu'il y avoit de meilleur sur la Medecine, qu'il s'appropriâ ensuite. Il n'est pas difficile de remonter jusqu'à la source de cette calomnie, qui doit sans doute estre attribuée à la jalousie & à l'envie dont l'Ecole de Cnide étoit animée contre Hippocrate, qui avoit écrit contre les maximes des Medecins Cnidiens, comme nous l'avons remarqué dans la Preface.

D'autres pretendent qu'il quitta sa patrie après avoir copié les

D'HIPPOCRATE.

inscriptions qui avoient esté consacrées selon la coûtume dans le Temple d'Esculape, par les malades, qui y avoient marqué, & les maladies dont ils avoient été attaquez, & les remedes qui les avoient gueris; coûtume qui durera encore long-temps, non seulement en Grece, mais en Italie, comme on le voit par les Tables de marbre qui avoient esté posées dans le Temple d'Esculape à Rome, du temps de l'Empereur Antonin, & qui furent trouvées dans l'Isle du Tybre. Je me contenteray d'en rapporter deux pour en donner l'idée.

Julien vomissoit du sang, & étoit abandonné de tous les Medecins. Il consulta Esculape,

L A V I E

qui luy répondit qu'il vint dans son Temple, qu'il prît sur l'Autel des pignons, & qu'il en mangeât avec du miel pendant trois jours. Ce remede l'ayant gueri, il vint rendre graces à Dieu devant tout le peuple.

Un foldat appelle Valerius Aper, étant devenu aveugle, consulta Esculape qui luy ordonna de venir dans son Temple, de prendre le sang d'un chapon blanc, de le mêler avec du miel, d'en faire un collyre, & de s'en frotter les yeux pendant trois jours. Par ce moyen il recouvra la vûë, & vint publiquement remercier le Dieu.

Mais quand Hippocrate auroit copié toutes les inscriptions du

D'HIPPOCRATE.

Temple de Cos , estoit-ce une raison qui dût l'obliger à quitter sa patrie , & n'estoit-il pas plutôt à louer qu'à blâmer d'avoir cherché à s'instruire par les experiences qu'on avoit faites avant luy, & n'est-ce pas ce qui a augmenté & perfectionné la Medecine. Mais il n'est pas même vray qu'Hippocrate ait profité de ces inscriptions pour la découverte de beaucoup de remedes , car Strabon , Auteur tres-exact , écrit en propres termes qu'elles ne luy servirent que pour la Dietetique , pour le regime , ce qui merite d'être remarqué. Il y avoit déjà long-temps que l'Ecole de Cos n'en estoit plus à ces premiers elemens de la Medecine.

L A V I E

On veut aussi qu'Hippocrate ait voyagé en Afrique, en Europe & en Asie, & cela paroît appuyé sur ce passage du pronostic, où il dit luy-même : Tous les signes dont j'ay écrit se trouvent vrais dans la Lybie, à Delos, & en Scythie. Car selon Erotien, il a voulu marquer les trois parties du monde, l'Afrique par la Lybie, l'Asie par Delos, & l'Europe par la Scythie. Mais je ne sçay si la conséquence est seure. Ce qui est bien certain, c'est qu'il parcourut toute la Grece, où il guerit non seulement des particuliers, mais des Villes & des Provinces toutes entieres.

Les Illyriens luy envoyèrent

D'HIPPOCRATE.

*des Ambassadeurs pour le prier
d'aller faire cesser une peste cruel-
le qui ravageoit tout le pays.
Hippocrate estoit tres-porté à al-
ler secourir ces peuples, mais s'é-
tant informé des vents qui re-
gnoient alors en Illyrie, des cha-
leurs qu'il y faisoit, & de tout
ce qui avoit précédé la contagion,
il vit que le mal estoit sans re-
mede, & refusa de partir; mais
prévoyant que cette peste seroit
bientost portée dans la Thessalie
& dans la Grece par les mêmes
vents, il envoya sans perdre
temps ses deux fils Thessalus &
Dracon, son Gendre Polybe, &
plusieurs de ses disciples en dif-
ferens lieux avec les instructions
nécessaires, & marcha luy-même*

LA VIE

*au secours de la Theſſalie , paſſa
enſuite chez les Doriens & dans
la Phocide , alla à Delphes où il
fit des prieres & des ſacrifices ,
courut toute la Beotie , & ſe ren-
dit à Athenes , verſant par tout
ſur ſon paſſage comme un autre
Apollon , pour me ſervir des pa-
roles de Callimaque , La divine*

*Panacée dont les precieufes
gouttes chaffoient les maladies
de tous les lieux où elles tom-
boient.*

*Dans
l'Hym.
à Apoll.
v. 40.*

*Dans une occaſion encore plus
preſſante il délivra la ville d'A-
thenes de la grande peſte qui y
avoit fait des ravages infinis , &
qui a eſté ſi bien décrite par Thu-
cicide témoin oculaire , & après
luy par Lucrece. Et l'on pretend
que*

D'HIPPOCRATE.

que les remèdes généraux dont il se servoit en cette occasion , furent de grands feux qu'il fit allumer dans toutes les rues , & où il fit jetter toutes sortes de fleurs & de drogues aromatiques qui purifierent l'air , méthode pratiquée long-temps avant Hippocrate par les Egyptiens , qui , comme nous l'apprenons de Plutarque , purifioient l'air le matin par des parfums de résine , faisoient brûler à midy de la myrrhe , & qui le soir à l'entrée de la nuit allumoient des pastilles appelées Cyphi dont on peut voir la composition dans Dioscoride.

Nous avons vu qu'Hippocrate étoit né dans une Famille de

Com-
mencer
jeune.

b

L A V I E

Medecins , & entre les bras de la Medecine , il ne faut donc pas douter qu'il n'eust succé , pour ainsi dire , avec le lait les principes & les élemens de cet Art , mais en voicy deux preuves qui me paroissent incontestables. La premiere , c'est ce qu'Hippocrate dit luy-même , que ceux qui ont appris tard la Medecine , sont pour les malades un tres-grand malheur , & une peste tres-dangereuse , & il en explique les raisons. Et la seconde , qui est encore plus forte , c'est qu'avant l'âge de trente ans il avoit déjà été honoré d'une Couronne d'or par les Atheniens , & qu'Artaxerxe avoit tâché de l'attirer dans ses Etats par de magnifiques promesses.

D'HIPPOCRATE.

L'heureuse naissance, la bonne éducation, le lieu propre à l'étude, & l'application des la jeunesse sont les quatre principales choses qui conduisent à la perfection des Sciences, mais on peut dire que si elles ne sont accompagnées de l'amour du travail, elles deviennent enfin inutiles, & l'édifice demeure imparfait, ou il se détruit, car en matière de Sciences, ne pas avancer, c'est reculer. La Médecine, qui est le plus difficile de tous les Arts, où l'on ne doit ni rien négliger, ni rien faire témérairement, & où il faut rassembler sous un seul point de vue le présent, le passé & l'avenir, demande encore plus d'af-

Aimer
beau-
coup le
travail.

LA VIE

fiduité & plus de travail que tous les autres. Hippocrate étoit si persuadé de cette vérité, qu'il employoit à l'étude ou à la pratique les jours & les nuits, & qu'il inséra dans son serment cet article si remarquable, Je n'entrerais jamais dans quelque maison que ce soit, que pour assister ceux qui auront besoin de mon secours. Par là il avertit les Medecins qu'ils sont responsables au Public de tous les momens de leur vie, & qu'ainsi tous ceux qu'ils perdent en visites inutiles ou en divertissemens sont autant d'injustices contre le salut des hommes, dont Dieu les a établi les gardes, & dont il leur demandera compte un jour.

D'HIPPOCRATE.

C'étoit une des maximes d'Hippocrate , que tout Medecin qui aime les hommes , aime son Art. Un Medecin haït donc les hommes , lors qu'il perd en occupations frivoles ou étrangères , un temps qu'il doit employer tout entier à l'étude ou à l'exercice de son Art , qui le rend maître de la vie des Particuliers , & de celle des Rois mêmes.

Cet amour des hommes faisoit qu'Hippocrate étudioit sans cesse, & qu'il étoit toujours prest à aller de nuit & de jour dans tous les lieux où sa présence pouvoit apporter du soulagement, & à s'abaisser jusqu'aux moindres fonctions de son ministère , qu'il faisoit avec autant

b iij

LA VIE

d'exactitude & d'application que les plus relevées, persuadé qu'il n'y avoit rien d'indigne de luy dans une Profession où tout concourt à la guérison des Malades, & où la plus petite negligence cause souvent des desordres auxquels on ne trouve pas toujours le temps de remedier.

Il ne travailloit pas seulement à guérir les maladies, mais encore à les prévenir; car il disoit que s'il est glorieux d'avoir soin des Malades pour rétablir leur santé, il ne l'est pas moins d'avoir soin des sains pour les empêcher d'estre malades, & dans cette vûë il écrivit plusieurs Traitez, comme ceux de la Diete, celui de la Diete Sa-

D'HIPPOCRATE.

lubre, celui de l'Eau, de l'Air
& des lieux, & celui des Son-
ges, sans compter tous les grands
preceptes qu'il a semez dans ses
autres Ouvrages pour la même
fin.

Il dit luy même que la vie est
courte, & l'Art fort long. Il s'en-
suit de là nécessairement que
ceux qui veulent devenir ex-
cellens Medecins, ne doivent
pas seulement travailler de bon-
ne heure & aimer le travail,
mais aussi travailler plusieurs
années. C'est pourquoy les An-
ciens ont peint Esculape avec
une longue barbe, & tenant un
bâton plein de nœuds, pour
marquer les difficultez de cet
Art, & la longueur du temps

Travailler
plusieurs
années.

L A V I E

qu'il faut employer pour s'y rendre habile : & comme ceux qui vivent le plus , ne vivent que fort peu , un Medecin doit, s'il faut ainsi dire , adjoûter à sa vie la vie de ceux qui l'ont precedé, & celle de ses contemporains, en profitant des lumieres des uns par l'étude , & de celles des autres par la consultation. C'est ce qu'Hippocrate pratiqua toute sa vie. Il retint toutes les découvertes certaines que les Anciens avoient faites ; il les augmenta par ses reflexions & par un travail de plusieurs années , & y joignit celles qu'il avoit apprises des Medecins qui vivoient de son temps , & des Particuliers même. Aussi estoit-ce une de ses

D'HIPPOCRATE.

*maximes , qu'il ne faut jamais
negliger d'interroger ceux avec
qui on se trouve , pour sçavoir
s'ils n'imaginent rien dont on
puisse se servir , &) dans cette
vue il approuvoit extrêmement
les consultations des Medecins
dans les occasions difficiles , par-
ce , disoit-il , que dans la plus
grande abondance il se trouve
toujours de la pauvreté. Et dans
le même temps qu'il défendoit
aux Empiriques la pratique de
la Medecine , il ne laissoit pas
d'avouer qu'ils ne sont pas inu-
tiles en tout , &) il enseignoit que
veritablement il ne faut pas con-
sultier avec eux sur la maniere ,
sur la methode , qui dépend de la
connoissance de l'Art qu'ils n'ont*

b v

point, mais qu'on peut leur demander leur avis, parce que la connoissance de l'Histoire generale qui constitue l'Art, est répandue dans ce qu'ils disent, & quoy qu'ils soient necessairement ignorants, étant privez de la connoissance des dogmes & des preceptes generaux, il ne laisse pas d'être tres-vray qu'on peut se servir utilement de leur experience, & il exhorte les Medecins à écouter ce que disent les Empiriques, & à les empêcher de faire ce qu'ils voudroient.

La reputation d'Hippocrate étoit si grande, que la pluspart des Princes & des Roys tâchoient de l'attirer. Il fut appelé à la Cour de Perdiccas Roy de Macedoine

D'HIPPOCRATE.

qu'on croyoit malade de la phthisie. Hippocrate après avoir étudié son mal, connut qu'il n'estoit causé que par l'amour qu'il avoit pour une Maistresse de son pere, nommée Phyla.

Artaxerxe luy fit offrir des sommes immenses & des Villes entieres pour l'obliger à aller faire cesser la peste qui desoloit ses Armées & ses Estats, & il ordonna qu'on luy comptast cent talents ^{60000.} d'avance. Hippocrate regarda ces ^{écus.} richesses comme les ennemis de sa Patrie, & l'opprobre éternel de sa maison. Il les refusa, & fit au Gouverneur de l'Hellespont cette genereuse réponse.

Ecrivez à vostre Maistre que je suis assez riche, & que je ne

b vj

LA VIE

puis avec honneur accepter ses
offres, ny aller guerir des Bar-
bares qui sont les ennemis des
Greecs.

*Artaxerxe outré de ce refus,
envoya à Cos des Ambassadeurs
avec cette Lettre,*

LE GRAND ROY

AU PEUPLE DE COS.

REMETES incessamment entre
les mains de mes Ambassadeurs
l'insolent Hippocrate, qui a
mal parlé de moy & des Per-
ses, ou preparez vous à estre
punis. Car j'iray ravager vostre
Isle, & je la dissiperaï & l'aby-
merai de maniere que la poste-
rité étonnée demandera où elle
aura esté.

D'HIPPOCRATE.

Le Peuple de Cos ne s'épou-
vanta pas de cette menace, & ré-
pondit aux Ambassadeurs, Nous
ne ferons rien d'indigne d'Her-
cule & d'Esculape, & nous ne
vous remettrons point Hippo-
crate quand nous devrions tous
perir malheureusement. Nos
Peres refuserent à Darius & à
Xerxes la terre & l'eau qu'ils
leur demandoient, & trouve-
rent qu'ils estoient sujets à la
mort comme les autres hom-
mes. Artaxerxe n'est pas plus
immortel qu'eux, retirez vous

* Quand les Perses vouloient que des peuples se
rendissent à eux & devinssent leurs sujets, ils leur
envoyoit demander la terre & l'eau, c'est à dire,
une entiere sujétion designée par l'abandonnement
de ces deux choses nécessaires à la vie. Cette réponse
du peuple de Cos eclaireit un passage de Quinto Curse
dans le III. Livre.

donc , & rapportés luy nostre derniere réponse , les Dieux ne manqueront pas de venir encore à nostre secours.

Quelqu'un ayant dit sur cela à Hippocrate qu'il avoit tort de refuser une si grande fortune que Dieu luy offroit , & qu'Artaxerxe estoit un fort bon Maistre , Hippocrate répondit , Mais je n'ay que faire d'un Maistre quelque bon qu'il soit.

Hippocrate estoit d'une sagesse à toute épreuve , d'un secret impenetrable & retenu , & modéré en tout : la justice & la probité regloient toutes ses actions : il sçavoit allier la gravité avec l'humanité , & employer à propos & la fermeté & la complaisance. Il

D'HIPPOCRATE.

estoit prompt à profiter de l'occasion, & patient pour l'attendre. Il conservoit dans ses habits & dans toutes ses manieres beaucoup de simplicité & de modestie. Il avoit un langage masle & concis, parloit peu, & haïssoit mortellement les grands parleurs. Il ne faisoit rien dans l'agitation ni dans le trouble, suivoit toujours la raison, ne donnoit rien au hazard, ne negligeoit rien, & s'exposoit à tout sans aucune crainte; du reste grand ennemi des cabales & des brigues, & fort éloigné de toute sorte d'affectation. Sur tout il avoit une tres-grande pureté de mœurs & une pieté si solide, qu'il s'opposoit ouvertement

LA VIE

aux superstitions qui regnoient de son temps , & qui avoient presque entierement corrompu la Medecine. Il attribuoit à Dieu tous ses grands succez , & pour le remercier de la benediction qu'il avoit donnée à ses Remedes , il consacra à Delphes une statue d'airain d'un homme qui avoit été consumé par une maladie , & à qui il ne restoit plus que les os & la peau. On a pretendu que cette Statue étoit un squelete , & qu'Hippocrate l'avoit consacré comme un chef-d'œuvre d'Anatomie , mais cela ne s'accorde pas avec l'Histoire de ce temps-là , car il paroist qu'on regardoit cette Statue comme la statue d'un phthisique. Pen-

V. Pau-
sanias
dans les
Phoci-
ques.

D'HIPPOCRATE.

dant la guerre sacrée, qui s'alluma peu de temps avant la mort d'Hippocrate, et qui dura encore plusieurs années après luy entre les Phocéens & les Thebains, on remarqua que Phayllus General des Phocéens, ayant songé qu'il étoit devenu semblable à cette statuë, mourut phthique bien-tost après.

Hippocrate appelloit le desintereffement, une prééminence divine qui élève l'ame au dessus de toutes les choses terrestres, & il le possédoit à un si haut degré qu'il exerçoit la Medecine gratuitement, voulant que les Operations d'un Art libre fussent libres. Il disoit que ceux qui réduisent les Sciences à

L A V I E

la cruelle necessité de servir pour de l'argent , en font de viles esclaves. Mais comme tous les Medecins ne peuvent pas suivre son exemple , & imiter sa generosité , il se contente de leur ordonner de n'exiger la recompense que dans la vûë d'acquiescer les choses necessaires pour s'avancer dans leur Art , & il les exhorte à être en cela tres. doux & tres-humains , & à s'accommoder toujours aux facultez de leurs Malades : & quand des pauvres ou des estrangers auront besoin de leur secours , il veut qu'il les assistent non seulement de leurs remedes & de leurs soins , mais encore de leur bourse , leur donnant en cela des leçons & des exem-

D'HIPPOCRATE.

*ples d'une charité tres-digne d'un
Chrestien.*

*Il fut appelé par le Senat
d'Abdere pour aller guerir De-
mocrite, qui passoit pour fou dans
l'esprit du peuple, toujours por-
té à prendre pour folie la sagesse
qui est au dessus du commun ; &
il donna encore en cette occasion
une marque du mépris qu'il avoit
pour les richesses : car il refusa
dix talens qu'on luy offrit.*

Six mil-
le écus.

*Quand les Atheniens envoye-
rent Alcibiade en Sicile, Hippo-
crate leur donna son fils Thessalus
pour Medecin de l'Armée, &
voulut qu'il fit le voyage à ses
dépens. Le mauvais succès de
cette expedition n'empescha pas
les Atheniens d'honorer Thessalus*

LA VIE

*d'une Couronne d'or à son retour,
après trois années de service.*

*Jamais Citoyen ne témoigna
plus d'amour pour sa patrie ,
qu'Hippocrate en fit paroître
pour la sienne. Sur la nouvelle
que les Atheniens se preparoient
à porter leurs armes dans l'Isle
de Cos , Hippocrate alla d'abord
implorer la protection des Thef-
saliens & des peuples voisins ,
& en même temps envoya son
fils Theffalus à Athenes pour tâ-
cher de conjurer cette tempeste
qui menaçoit son pays. Le pere &
le fils reussirent chacun de leur
côté. Le Macedoine , la Theffalie
& le Peloponese estoient prests à
marcher au secours de Cos ; Et les
Atheniens ou par reconnoissance.*

D'HIPPOCRATE.

ou par crainte se rendirent aux remontrances de Theſſalus , qui leur fit voir que la trop grande puiſſance eſt la plus grande ennemie des Villes & des Eſtats , ~~et~~ qu'elle les ruine enfin parce qu'elle ne reconnoit preſque jamais ni meſure ni regle.

Pythagore enſeignoit que le ſeul moyen que les hommes ayent de ſe rendre ſemblables à Dieu , c'eſt de dire la verité , ~~et~~ de faire du bien à tout le monde. Selon cette maxime jamais homme n'a mieux mérité qu'Hippocrate le ſurnom de Divin. Le bien qu'il a fait dans tous les ſiècles eſt aſſez connu , & pour la verité il l'a ſi fort aimée , qu'il a voulu avertir la poſterité d'une funeſte mépriſe

L A V I E

où il estoit tombé, & qui auroit
 pû estre ensevelie dans l'oubly,
 comme le font d'ordinaire toutes
 celles des Medecins, dont le so-
 leil éclaire les succès, & dont la
 terre couvre les fautes. Dans le
 cinquième Livre des Maladies
 épidémiques il avoüe avec une
 ingenuité dont un grand homme
 est seul capable, qu'ayant esté
 appelé pour penser Autonomus
 qui avoit esté blessé à la teste,
 il prit malheureusement la playe
 pour une des sutures, & ne le
 trepana point. Quelques jours a-
 près, une grande douleur de côté
 étant survenue au Blessé avec
 des convulsions aux deux bras,
 Hippocrate, qui connut sa faute,
 le trepana, mais inutilement ;

D'HIPPOCRATE.

car comme c'estoit le quinzième jour, & en Esté, il en coûta la vie au malade qui mourut le lendemain.

Hippocrate ne demandoit à Dieu pour recompense de ses travaux ni les plaisirs, ni les richesses, mais de vivre long temps dans une santé parfaite, de réussir dans son Art, & de se rendre illustre dans tous les siècles. C'est le souhait qu'il fait dans son serment, & qui fut accompli dans toute son estendue.

Car il vécut cent neuf ans, sain d'esprit & de corps; Il réussit si bien dans son Art, qu'il en a esté regardé comme le Pere; Il receut pendant sa vie d'aussi grands honneurs qu'on en ait jamais fait à homme mortel. Les Argiens luy

*D'au-
tres di-
sent 85.
ou 90.
ou 104.*

LA VIE

érigerent une statue d'or, & les Atheniens luy decernerent des Couronnes de mesme métal, ordonnerent qu'il seroit nourri luy, & ses descendans dans le Prytanée, & l'initierent aux grands Mysteres, honneur qu'ils ne faisoient que très-rarement aux Estrangers, & qu'ils n'avoient encore fait qu'à Hercule, & après sa mort il laissa une reputation qui ne finira jamais. Platon & Aristote, les deux plus grands genies qui ayent peut-estre jamais paru, le suivirent comme leur Maistre, & s'attacherent à expliquer ses sentimens. Aristote mesme le prit pour modele dans sa maniere d'escrire & de traiter les sujets, c'est pourquoy il est plus précis que Platon & plus methodique.

D'HIPPOCRATE.

methodique. Enfin Hippocrate a esté regardé comme le plus fidelle interprete de la Nature, & il y a bien de l'apparence qu'il conservera toujours une gloire que plus de deux mille ans n'ont pû luy ravir.

Il mourut en Thessalie la seconde année de l'Olympiade CVII. 349. ans avant la naissance de Nôtre-Seigneur, & fut enterré entre Larisse & Gortone. On a dit qu'un essaim d'abeilles fit du miel pendant long-temps sur son tombeau, & que les Nourrices y portoient les enfans qui avoient des ulceres à la bouche, qu'elles guérissoient avec ce miel. J'ay toujours cru que c'estoit une fiction, pour faire entendre que la

C

LA VIE

Medecine est l'ouvrage d'Hippocrate , & le miel salutaire qui guerit tous les maux des enfans de la terre , c'est à dire des hommes , dont la Terre est la mere & nourrice.

On le representoit toujours avec un chapeau sur la teste , ou la teste couverte des pans de son manteau. On pretend que le chapeau estoit une marque de noblesse , c'est pourquoy les Peintres & les Statuaires donnoient toujours un chapeau à Ulysse , à Castor & à Pollux. D'autres assurent qu'on representoit Hippocrate la teste couverte , parce qu'il étoit chauve , comme on donna toujours un casque à Pericles , pour cacher le même défaut. On

D'HIPPOCRATE.

en trouve encore d'autres raisons plus mystérieuses , mais qui me paroissent plus recherchées que solides. Ceux qui ont le mieux rencontré , à mon avis , sont ceux qui ont dit qu'Hippocrate estoit représenté la teste couverte , parce qu'il avoit beaucoup voyagé , car il n'y avoit que les voyageurs qui portassent des chapeaux. Si le chapeau eust esté simplement une marque de noblesse , on l'auroit donné à Agamemnon , à Achille &c) aux autres Rois , on ne le donnoit qu'à Esculape , à Ulysse , à Castor &c) à Pollux , &c). parce qu'ils estoient celebres par leurs voyages.

Suidas parle en ces termes des écrits d'Hippocrate. Son premier

c ij

L A V I E

Traité est le Traité du Serment, le second celuy des Pronostics, & le troisiéme celuy des Aphorismes, qui est au dessus de l'esprit humain, & je mets au quatriéme rang le célebre & admirable volume qu'on appelle Hexecontabiblos, parce qu'il contient soixante Traitez. Et voila à peu prés le nombre des Traitez que nous avons d'Hippocrate, en prenant pour un seul Traité chacun de ceux qui sont partagez en plusieurs Livres, & en exceptant de ce nombre le Serment, les Aphorismes & les Pronostics.

Il est vray que parmi ces soixante Traitez, il y en a plusieurs qu'on ne juge pas dignes.

D'HIPPOCRATE.

d'Hippocrate , & qu'on attribué
à d'autres Auteurs. Soranus d'E-
phese assure qu'il est tres-diffi-
cile de concilier les dissensions où
l'on est sur cette matiere , & d'é-
tablir rien de certain , & cela
par plusieurs raisons. La premie-
re , parce que plusieurs Auteurs
ont porté le même nom , & qu'il
y a eu plusieurs Hippocrates. La
seconde , parce qu'il est aisé d'i-
miter le caractère d'un Escrivain
& son style , & la troisième ,
parce qu'un même homme écrit
plus foiblement ou plus forte-
ment selon l'âge où il est , &
selon les progrès qu'il a faits
dans les sciences. Puisque du
temps de Soranus, qui avoit feuil-
leté toute la Bibliotheque de Cos,

L A V I E

¶) qui ſçavoit tout ce que la Tradition diſoit d'Hippocrate, il paſſoit pour impoſſible de décider ſeulement ſur les Ouvrages de ce grand Medecin, que doit-on attendre aujourd'huy de tous nos Critiques ? Tous leurs jugemens ſont non ſeulement incertains, mais ſouvent frivoles & oppoſez à une autorité indubitable, & qu'on ne peut conteſter. Je n'en donneray qu'un exemple. Il y a eu des Sçavans qui ont pretendu que le Traité de la Nature humaine eſt de Democrite, ¶) ils ſe ſont fondez ſur ce que Democrite avoit fait un Traité de la Nature. Mais ne vaut-il pas mieux ſ'en rapporter à l'autorité de Platon, qui aſſeure que

D'HIPPOCRATE.

le Traité de la Nature humaine est d'Hippocrate. Platon qui avoit vécu avec ce Medecin, n'est-il pas plus croyable que tous les Critiques ?

Pour ce qui est du style, quelques Anciens ont dit que quoy qu'Hippocrate fust de l'Isle de Cos où l'on parloit Dorien, il écrivit en langue Ionique en faveur de Democrite qui estoit Ionien, Abdere sa patrie ayant été rebâtie par des Clazomeniens qui estoient d'Ionie. Mais cela est avancé sans aucun fondement. Herodote estoit d'Halicarnasse où l'on parloit la langue Dorique aussi bien qu'à Cos, cependant il écrit en Ionien. Le fit-il aussi en faveur de Democrite ? Homere

c iiij

LA VIE

même qui étoit en Eolide , n'é-
crit pas en Eolien , mais en lan-
gue Ionique. Tous ces grands
Ecrivains suivirent le Dialecte
Ionique, parce que c'estoit le plus
estimé & le plus connu, & que,
comme Strabon l'a remarqué au
commencement de son huitième
Livre, le langage Ionien étoit le
même que l'ancien Attique , les
Ioniens qui menerent des colonies
en Asie , étant sortis de l'Atti-
que qui étoit la véritable Ionie
ainsi appelée d'Ion fils de Xu-
thus. Hippocrate préfera donc la
langue d'un peuple voisin qui
étoit fort poli & fort délicat au
langage qui regnoit dans son Is-
le , & qui estoit plus rude & plus
grosfier.

D'HIPPOCRATE.

Il laissa deux fils celebres Medecins , & une fille mariée aussi à un Medecin nommé Polybe. Je ne sçaurois m'empêcher de rapporter icy une Tradition, qui bien qu'elle paroisse d'abord plus digne d'entrer dans un Roman , que de trouver place dans la Vie d'un Medecin aussi grave & aussi sérieux qu'Hippocrate , sert pourtant à faire connoître l'idée qu'on a conservée de ses Ecrits.

On dit que la fille d'Hippocrate fut convertie en un horrible dragon par la colere de Diane , & qu'elle habite encore aujourd'huy un antre près d'un vieux chasteau dans l'Isle de Lango , c'est à dire de Cos , dont

G v.

LA VIE

Hippocrate estoit Seigneur. Les habitans l'appellent la Maistresse de l'Isle. Elle a autour d'elle de grands tresors, & elle ne recouvrera sa premiere forme que lors qu'un Chevalier, & non autre, sera assez hardy pour la baiser à la bouche. Plusieurs ont tenté l'avanture, & parce qu'ils n'ont pas eu assez de courage, & que cette horrible figure les a effrayez, ils y ont péri. Mais celuy qui l'achevera sera le Maître de la Dame, de son isle & de ses tresors. Il me semble qu'il n'est pas mal aisé de penetrer le sens de cette fiction qui est assez ingenieuse. La fille d'Hippocrate c'est la Medecine, elle est convertie en un monstre horrible par

D'HIPPOCRATE.

*la colere de Diane ; c'est pour
faire entendre que les maux qui
affligent la Nature humaine, font
paroître la Medecine une chose si
affreuse, que peu de gens ont la
force de s'y appliquer. Mais ce-
celuy qui la buisera à la bouche,
c'est à dire celui qui aura le cou-
rage de penetrer ses secrets, sans
se rebuter de l'horreur qui l'ac-
compagne, y trouvera des beau-
tez incomparables, & jouïra
de tous ses tresors. Il faut que
ce soit un Chevalier, c'est à dire
qu'il faut que ce soit un homme
initié dans les Mysteres ; car
cette Reine n'accorde ses faveurs
qu'à ceux qui portent, pour ain-
sy dire, ses livrées, & rebute
tous ces avanturiers sans armen,*

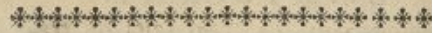
c vj

qui l'approchent moins pour la
baïser à la bouche , que pour se
rendre maistres de ses tresors.

Après la mort d'Hippocrate ,
on luy fit pendant long-temps des
sacrifices comme à un Dieu ; mais
les seuls sacrifices qu'il deman-
de , c'est qu'on lise ses écrits a-
vec attention , & qu'on travail-
le à connoistre la force & les
raisons de ses preceptes. Ceux
qui luy rendront cette sorte de
culte en recevront la recompense,
& réussiront dans leur Art ; &
ceux qui y manqueront demeure-
ront dans leur ignorance , & tra-
vailleront inutilement. Hippo-
crate fera encore chez eux , ce
que sa petite statuë , dont par-
le Lucien , faisoit chez le Me-

D'HIPPOCRATE.

dein Antigonus ; quand on avoit
manqué de luy sacrifier comme
de coutume , cette Statuë ne man-
quoit jamais la nuit dès que la
lampe estoit esteinte , de courir
par toute la maison , de renver-
ser les boëtes & les Medecines,
& de broüiller toutes les dro-
gues. Punition justement due , non
seulement aux Charlatans & aux
Sophistes , mais encore aux
Medecins paresseux qui veulent
exercer un Art qu'ils ne se don-
nent pas la peine d'apprendre.



Sur ce que j'avois demandé à Monsieur l'Abbé Renaudot, si dans les passages les plus difficiles d'Hippocrate, je ne pourrois pas tirer quelque secours des versions Syriaques & Arabes qui en ont esté faites, ce sçavant Abbé dont l'érudition est aussi agreable que profonde, m'a fait cette réponse, qui enrichira mon ouvrage, & qui servira extrêmement à détromper de la grande opinion qu'on a de la science des Orientaux, plus capables d'obscurcir la vérité par leurs imaginations & par leurs fables, que de l'éclaircir par la fidélité de leurs traductions.

A

MONSIEUR D...

CE seroit trop faire valoir l'érudition Orientale, Monsieur, que de vous promettre qu'elle pût servir à perfectionner l'ouvrage que vous avez entrepris en traduisant Hippocrate. Elle a pû estre autrefois fort utile aux Medecins, quand ils n'étudioient leur

Art que dans les livres faits ou traduits par les Arabes, ce qui a duré jusqu'à la fin du 15. siecle. Mais depuis qu'ils ont commencé à lire les principaux Auteurs dans leur langue, comme la lecture des Arabes est tombée entièrement, à peine est-il resté un habile homme qui voulût lire Hippocrate, Dioscoride ou Galien dans de mauvaises traductions faites sur celles des Arabes. Il est cependant resté une opinion parmy des Sçavans, que si la lecture de leurs ouvrages n'estoit plus necessaire, elle n'estoit pas inutile pour corriger les textes originaux. Cette opinion s'est établie trop facilement, parce qu'on a pris trop serieusement, ce que ceux qui ont cultivé les langues Orientales, ont dit à la loüange des Arabes, & qu'on en a porté les consequences trop loin. Il est vray que dans la décadence des lettres en Europe, les Arabes ont cultivé toutes les sciences; qu'ils ont traduit les principaux Auteurs; & qu'il y en a quelques-uns qui estant perdus en Grec, ne se peuvent trouver que dans les traductions Arabes; & c'est ce qui a produit tant de Philosophes,

tant de Medecins & de Mathemati-
ciens Arabes, dont le merite n'est pas
égal. Ils ont eu de plus habiles Ma-
thematiciens, & on trouve que leurs
observations ont esté fort justes. On
estime assez leurs Geometres, quoy-
qu'aucun n'ait excellé, comme ceux
qui ont paru parmy nous dans ces der-
niers temps; & aussi ils preferent en-
core ce qu'on leur traduit de nos Au-
teurs, à tout ce qu'ils trouvent dans
leurs livres. M. Bernier m'a dit sou-
vent que Daneschmend Chan, Mini-
stre tres-sçavant, d'Aurengzeb Empe-
reur des Mogols, & les plus habiles
Philosophes des Indes preferoient
quelques traitez de Gassendi qu'il
avoit traduits, à tous leurs Philoso-
phes. M. Greaves traduisit de mesme
quelques observations de Tycho Bra-
hé, que les plus habiles Astronomes
de Constantinople trouverent confor-
mes aux meilleures observations de
leurs Auteurs. Ainsi on ne peut refu-
ser aux Orientaux la veritable loüan-
ge qu'ils meritent d'avoir cultivé les
sciences, mais quand on veut les faire
considerer comme d'excellens Tradu-
cteurs, c'est assurément qu'on ne les

connoist pas. M. de Saumaïse a beaucoup servi à établir cette opinion, en citant toujours ces livres qu'il ne connoissoit guere, & promettant de restituer Dioscoride par la version Arabe, qu'il avoit lûë dans Ebenbeïtar. M. Dodart, qui a vû quelques essais de cet Auteur, ne paroist pas en juger de la mesme maniere; & il n'y a qu'à sçavoir l'histoire de ces traductions pour en juger. Les plus anciennes, qui avoient esté faites par des Syriens, & en langue Syriaque, sont entierement perduës, & il n'en reste que les titres. Mais si elles estoient semblables à celles des Auteurs Grecs Ecclesiastiques qui nous restent, il n'y a pas lieu de croire que ceux qui se sont trompez si souvent, dans des matieres communes, ne l'ayent pas esté encore plus dans d'autres si difficiles, qu'elles ont obligé les Grecs mesmes à se faire des dictionnaires pour les éclaircir. On en juge par plusieurs mots Grecs restez dans les Dictionnaires Syriques, parce que la langue Syriaque ne pouvoit les expliquer, & quand les Arabes les ont voulu traduire en leur langue, ils les ont souvent mal en-

rendus. Cependant on ne peut dis-
convenir que ces premieres versions
Syriaques n'ayent esté faites dans un
temps auquel le Grec estoit plus con-
nu, & mesme encore vulgaire : au
lieu que la pluspart des versions Arabes
n'ont esté faites que sous la seconde
race des Califes, successeurs de Ma-
homet, lorsque le Grec literal n'estoit
plus qu'une langue sçavante dans les
Provinces dont ils estoient les Maîtres.
La grande Epoque des traductions est
ordinairement marquée sous le regne
d'Almamon cinquième de ces Princes
qui favorisa plus qu'aucun autre, les
gens de lettres, & qui mit sa nation
dans la curiosité des sciences, que les
Grecs avoient cultivées. Abu Jafar
Almanfor son grand pere avoit com-
mencé, & il avoit donné de gran-
des récompenses aux Sçavans, parti-
culierement à ceux qui par la tradu-
ction des livres Grecs donneroient aux
Arabes les moyens de cultiver la Phi-
losophie, l'Astronomie, les Mathema-
tiques & la Medecine. Il y avoit déjà
plusieurs des principaux livres traduits
en Syriaque par Sergius Syrien, qui
Abulfa- vivoit sous Justinien, & qui passe pour

Il com-
mença
son regne
l'an de
l'hegire
198. c'est
à dire de
J.C. 813.
mourut
218. de
l'heg. de
J.C. 833.

le plus ancien Interprete. Almamon ^{ge hist.}
fit une recherche particuliere des li- ^{dynastia-}
vres Grecs ; il envoya les demander ^{rum p.}
aux Princes Chrestiens ; & quand il ^{94. Hist.}
en eut ramassé un grand nombre , il fit ^{des Me-}
chercher des hommes habiles pour les ^{decins}
traduire en Arabe. On croit commu- ^{MS.}
nément que la plupart des tradu-
ctions se firent sur les originaux Grecs ;
& il se peut faire qu'il s'en fit quel-
ques-unes. Cependant les meilleurs
Historiens remarquent que la plupart
se firent sur des traductions Syriaques
qui estoient entre les mains des Sy-
riens. Comme ce Calife & son grand
pere Almanfor , qui bâtit Bagdad , y
faisoient ordinairement leur residen-
ce , & que le Syriaque estoit encore
vulgaire , qu'on parloit mesme encore
Grec en plusieurs Villes , & que ce-
pendant la connoissance du Syriaque
n'estoit presque que parmy les Chré-
tiens , ce furent eux qui eurent la prin-
cipale part à ces ouvrages. Une des
premieres traductions fut celle d'Hip-
pocrate , faite par des Medecins ^{Entre}
Chrestiens , qui eurent beaucoup de ^{autres ,}
credit dans la Cour du Calife Alman- ^{George ,}
for. Jusqu'à ce temps-là les Arabes ^{filz de}
^{Boctie-}
^{chua ,}
^{Chrétien,}
^{Nesto}

rien, na- n'avoient pas fait grand état de la Me-
 tif de decine étrangere ; & on trouve dans
 Jondifa- les histoires de Mahomet, qu'un Prin-
 bur. ce luy envoya un Medecin, qui fut
 Gullistan long-temps parmy eux sans rien faire ;
 P. 239. & qu'estant allé trouver Mahomet,
 il luy dit que depuis qu'il demeu-
 roit parmy les Arabes, personne ne
 luy demandoit le secours de son art ;
 à quoy Mahomet répondit que les
 Arabes ne mangeoient que quand ils
 estoient pressez de la faim, & que mes-
 me ils finissoient leurs repas avant que
 d'estre rassasiez ; le Medecin luy fit une
 profonde reverence, & se retira, disant,
 que c'estoit la veritable regle de se
 bien porter ; & que par tout où elle se
 pratiquoit les Medecins n'avoient que
 faire. Les Historiens marquent que
 parmy les Arabes il y avoit un Mede-
 cin appelé Hareth Ebn Chalda à qui
 Mahomet envoyoit les malades, & qui
 les traitoit avec des remedes fort sim-
 ples. Mais Almanfor estant fort in-
 commodé, & ayant essayé des remedes
 de toutes sortes de Medecins, il fit ve-
 nir de Perse, Georges, fils de Boët-Ie-
 chua, qui fut long-temps son premier
 Medecin. Cet homme estoit Syrien,

Il avoit
 eu quel-
 ques dis-
 ciples,
 mais tou-
 te leur
 science
 ne con-
 sistoit
 qu'en un
 petit no-
 bre d'ob-

& Chrestien Nestorien ; & on attri-
buoit sa grande capacité à l'étude qu'il
avoit faite des anciens, dont il tradui-
sit les principaux en sa langue. C'est
ce qui mit les Mahometans dans le
goust de cette étude, dans laquelle les
Syriens furent leurs maîtres : car on
ne trouve presque aucun Mahometan
qui eut étudié le Grec : & comme la
plupart ne sçavoient pas non plus le
Syriaque, quand ils s'appliquerent à
la lecture des livres Grecs, particuliere-
ment de Medecine, ce ne fut que dans
les traductions Arabes, faites par les
Chrestiens Syriens sous Almanfor, &
sous Almamon. Les Egyptiens s'appli-
querent aussi avec grand soin à cette
étude. Le Grec se conserva plus long-
temps en Egypte qu'en Syrie, principa-
lement parmy les Chrestiens Ortho-
doxes, appelez ordinairement Melchi-
tes, qui avoient conservé l'usage de
cette langue dans leurs offices, au lieu
que les Demi-Eutychiens, ou Jacobites
ne les celebrent qu'en Cofte ou Egy-
ptien. Cependant les Egyptiens ont
fait fort peu de traductions en compa-
raison des Syriens, parceque les Ca-
lifes protecteurs des sciences, n'alle-

serva-
tions, &
quelques
experien-
ces, sans
qu'ils
eussent
aucune
connois-
sance des
principes
de la Me-
decine.

rent point en ce pays-là, qui estoit gouverné par des Emirs ou Gouverneurs, sous l'autorité des Califes, & qu'ainsi les sciences n'y estoient pas si florissantes.

On a tout sujet de croire suivant plusieurs témoignages des Auteurs Orientaux, qu'il s'estoit fait des traductions d'Hippocrate dès les premiers temps d'Almanfor & d'Almamon : Mais celle qui a effacé toutes les autres, a esté celle de Honaïn, fils d'Isaac, qui fut en grande reputation sous le Calife Elmotewakel. Ce Prince commença son regne l'an 232. de l'hegire, de J. C. 846. & mourut l'an 247. J. C. 861. Cet Honaïn fut disciple de Jean, surnommé fils de Masowia; & c'est celuy qu'on appelle communément Mesvé. Les Historiens remarquent que Honaïn entreprit de nouvelles traductions des livres Grecs, parceque celles de Sergius estoient fort defectueuses. Gabriel fils de Boctlechia, autre fameux Medecin, l'exhorta à ce travail qu'il fit avec tant de succès, que sa traduction surpassa toutes les autres. Sergius avoit fait les siennes en Syriacque; & Honaïn, qui

avoit demeuré deux ans dans les Provinces où on parloit Grec, pour apprendre la langue, alla ensuite à Bafora, où l'Arabe estoit le plus pur; & s'estant perfectionné dans cette langue, il se mit à traduire. La pluspart des traductions Arabes d'Hippocrate & de Galien portent son nom: & les Hebraïques faites il y a plus de 700. ans, ont esté faites sur la sienne. Les premiers Traducteurs Syriens avoient fait leurs versions en Syriaque, la pluspart ne sçachant pas assez bien l'Arabe dans les premiers temps du Mahometisme pour écrite en cette langue, sur laquelle les Arabes avoient de grandes delicateffes. Ceux qui vinrent ensuite avoient plus traduit sur le Syriaque, que sur les originaux Grecs, & comme Honaïn joignit l'érudition greque à l'élégance de la langue Arabeſque, ses traductions surpasserent toutes les autres par leur exactitude, & par la beauté du style. Les premieres traductions Latines d'Hippocrate, dont les Medecins des siècles passez se sont servis par toute l'Europe, n'estoient point faites sur le Grec. Quelques-unes qui se répandi-

rent depuis les guerres d'Outremer,
furent faites sur les livres Arabes ; &
celles qui vinrent par l'Afrique & par
l'Espagne, où les Juifs cultivoient ex-
trêmement la Medecine, estoient la
pluspart faites sur les traductions He-
braïques que les Juifs avoient faites
sur les Arabesques. Il est fort difficile
de les distinguer les unes des autres,
parceque les copistes, ou mesme les
Medecins de ce temp-là, reformoient
souvent leurs éditions latines, sur celles
qui leur tomboiēt entre les mains : & la
maniere de traduire estoit si mauvaise,
que ces traductions à force d'avoir esté
reformées par des Medecins qui ne
sçavoient ni l'Arabe ni l'Hebreu : ou
par des Juifs qui ne sçavoient pas la
Medecine, estoient devenuës inintelli-
gibles, quand on commença à lire cet
Auteur en Original. On en peut dire
autant de toutes les traductions des
Auteurs Grecs, & particulièrement
d'Aristote. Il avoit esté de mesme tra-
duit en Syriaque, puis en Arabe, puis
en Hebreu : & c'estoit sur cette troi-
sième traduction, qu'avoient esté fai-
tes ou reformées toutes celles qu'on li-
soit dans les écoles jusqu'au rétablisse-
ment

sement des lettres, & de l'étude de la langue Greque. L'ignorance ou la negligence des Traducteurs alloit si loin, que quand on compare l'ancienne traduction d'Avicenne avec son texte, on ne le peut presque reconnoître, encore moins celui des Auteurs plus difficiles.

Pour revenir donc à Honaïn fils d'Isaac, il est le plus considerable, & presque le seul interprete d'Hippocrate; & c'est de luy que les Arabes ont tiré tout ce qu'ils ont d'érudition sur l'histoire de la Medecine. Il y avoit encore dans ce temps-là deux traductions, l'une Syriaque, & l'autre Arabe. La premiere passoit pour un second original; & on trouve souvent dans les exemplaires anciens des traductions Arabes, particulièrement de Dioscoride, qu'elles avoient esté conferées avec les éditions Syriaques. Les premieres sont fort rares depuis plusieurs siècles, à cause que le Syriaque est devenu une langue sçavante, qui n'a plus eu d'usage que parmy les Chrestiens; & ils l'ont mesme tellement oubliée, que quoy-qu'ils celebrent le service divin en cette langue,

d

elle ne s'apprend plus que par étude. C'est ce qui a rendu ces premières traductions fort rares, de sorte qu'on ne les trouve plus. On peut juger par ce qui a esté dit jusqu'à présent, qu'on n'en peut pas tirer beaucoup d'utilité pour la révision des textes Grecs; & c'est-là Monsieur, la première partie des remarques que vous avez souhaitées.

Vous n'aurez pas après cela de peine à juger qu'il est bien difficile de trouver parmi les Orientaux quelques éclaircissements touchant l'histoire d'Hippocrate, qui ayent échappé à la diligence des Grecs ou des Latins. Cela n'empesche pas que les Orientaux n'ayent des vies d'Hippocrate, & qu'ils n'en parlent avec éloge comme d'un des plus grands genies de l'antiquité, dans leurs histoires generales. C'est ce qu'on trouve dans les deux seules qui soient imprimées, dont la première est celle d'Eutychius, ou Sahid fils de Patrik, Patriarche d'Alexandrie, l'autre celle de Gregoire, surnommé Abulfarage, qui estoit Metropolitain de Takrit, ville d'Armenie,

qui a vécu jusqu'au 13. siecle. Dans
l'une ni dans l'autre, il n'y a rien de
particulier qui ait un fondement so-
lide. Vous ne laisserez pas de trouver
dans ce Memoire ce que ces Auteurs
ont écrit de plus apparent. Je suis,
Monsieur, Vostre, &c.

*On n'a pas jugé à propos de faire
imprimer ce Memoire, parce que tout
ce qu'il y a de meilleur dans tous les
Auteurs Orientaux, n'est qu'un mé-
chant extrait des Vies Grecques.*

REMARQUES

*Qui ont été oubliées dans ce premier
Volume.*

- p. 98. *[I]l y a des Charlatans & même des Medecins qui disent qu'il est impossible de sçavoir la Medecine.* Hippocrate après avoir prouvé que ce ne sont pas les premieres qualitez, mais les secondes, qui font tous nos maux, attaque une autre opinion des nouveaux Sophistes qui soutenoient qu'on ne peut apprendre la Medecine que l'on ne sçache auparavant ce que c'est que l'homme, & comment il est fait & formé. Hippocrate ne nie pas que cette connoissance ne soit necessaire au Medecin, mais il nie que le Medecin puisse l'apprendre d'ailleurs que de la Medecine même. La Philosophie ne va pas jusques-là, & tous les Charlatans qui avoient escrit alors de la nature de l'homme, & qui n'avoient pu descendre dans le détail infini que la Medecine seule peut enseigner, n'en avoient parlé que d'une maniere generale & superficielle, & par consequent plus propre à instruire un Peintre qu'un Medecin. C'est, à mon avis le sens de ce passage qui paroît assés obscur. J'ay suivi Zuingerus, & après l'impression de ce Volume j'ay vu que le Sçavant Heurnius est du même sentiment.

Et moins utile aux Medecins qu'aux Peintres.] à la fin de la Remarque ajoutez. J'avois crû d'abord en lisant ce passage que c'estoit une espece de façon de parler proverbiale, & qu'il

REMARQUES.

falloit traduire, *n'est non plus utile aux Medecins qu'aux Peintres*, comme si Hippocrate avoit voulu dire qu'il estoit également inutile aux uns & aux autres. Mais après y avoir bien pensé, & avoir bien examiné la suite du raisonnement, il m'a paru qu'Hippocrate n'a pu dire que l'Ouvrage de ces Sophistes n'estoit non plus utile aux Medecins qu'aux Peintres, car outre que cela seroit froid, il est évident que la maniere generale & superficielle, dont ces Auteurs avoient traité de la nature de l'homme pouvoit n'estre pas inutile aux Peintres, & Hippocrate en le remarquant rend par-là ces ignorans encore plus ridicules, car un Medecin qui n'instruit pas les Peintres par ses escrits n'est nullement ridicule, mais il l'est beaucoup, lorsqu'en écrivant de la nature humaine il instruit les Peintres, & ne donne pas le moindre precepte qui puisse estre utile aux Medecins.

Car le Medecin est un Philosophe presque égal aux Dieux] Hippocrate dit en ces trois mots *ιατρὴς φιλόσοφος ἰσοθέος Medicus Philosophus Deo par.* Il faut toujours joindre la Medecine avec la Philosophie. Car le Medecin est un Philosophe égal aux Dieux, au lieu que le Medecin qui n'est pas Philosophe ne merite pas mesme le nom de Medecin, Mais peut-estre seroit-il mieux de traduire: *Car le Medecin Philosophe est égal aux Dieux.* Cela me paroistroit plus fort, & rendroit le raisonnement d'Hippocrate plus sensible, c'est pourtant toujours le mesme sens.

Encore s'en consoleroit-on si ceux qui font les fautes en estoient seuls punis.] C'est le sens le

d iij

REMARQUES.

plus raisonnable que j'ay pû tirer de ce passage, qui est tres obscur dans l'original. On l'avoit expliqué de cette maniere: *Encore seroit-ce un fers petit malheur si ceux qui font mal la Medecine n'emportoient aux malades que l'argent qu'on leur donne pour leurs visites.* Comme si Hippocrate disoit, on seroit bien heureux si on estoit quitte d'un meschant Medecin pour de l'argent, mais il en couste bien d'avantage, & on paye bien plus cherement ses visites, puisqu'il en couste la vie tres-souvent. Le premier sens me paroist meilleur, on en jugera. Hippocrate prend le mot *ἐμχέλια* metaphoriquement pour *peine*, pour *chastiment*, comme nous nous servons souvent du mot de *récompense*, & de celui de *salaire*. Ce qui precede le prouve suffisamment.

§. 221. C'est par-là je pense que tout l'Art de la Medecine a esté trouvé, puisque sur la connoissance des choses particulieres] Il rend la raison, pourquoy il ne faut pas negliger d'interroger les particuliers avec lesquels on se trouve, & cette raison est que les experiences particulieres qu'on a faites par les sens, ayant esté recueillies & assemblées par la raison, cet assemblage general a constitué l'Art. Ce passage peut aussi estre traduit, C'est par-là je pense que tout Art a esté trouvé, &c. car tous les autres arts ont esté trouvez par la mesme voye que celui de la Medecine. Le mot Grec *ἑνθαυδιόται* est emprunté des Bergers qui assemblent dans un mesme parc les troupeaux de mesme espece, les experiences recueillies ont enfin constitué l'Art.

Sur tout dans les maladies aiguës.] C'est à-dire, dans les maladies qui peuvent devenir ai-

REMARQUES.

guës. Car dès qu'une maladie est aiguë, ou menace de l'estre, Hippocrate dit qu'il y auroit de l'inhumanité à un Medecin de fatiguer son malade, en voulant faire marché avec luy, ou de laisser perdre l'occasion, pendant qu'il s'amuseroit à faire marché avec ceux qui seroient près de luy, ce marché ne devoit estre fait que dans les maladies Chroniques, dont la guérison consistoit dans le temps. Mais il n'en devoit point parler dans les maladies aiguës qui ne peuvent estre gueries qu'en profitant de l'occasion.

Preferant le plaisir d'obliger à celui de s'enrichir.] Le Sçavant Heurnius a traduit: *Vel ob gratitudinis memoriam, vel ob presentem existimationem.* Et en cela il me paroist qu'il n'a pas bien compris la force des termes Grecs. Il n'est point pour *vel*, mais pour *quàm*, & depend du mot *αὐτῷ*. Hippocrate dit à la lettre *memoriam gratia priorem faciens, quam presentem existimationem.* Mais dira-t-on comment *existimatio iudicium* peut il estre appliqué aux richesses? C'est en ce qu'un Medecin regarde ordinairement la recompense, comme la marque de l'opinion qu'on a de luy, & comme le fruit de sa reputation.

Car dès qu'un Medecin aime les hommes il aime son Art.] Heurnius en traduisant *si enim adfuerit benignitas, aderit etiam artificio comparatus artis amor, car si le Medecin est humain il fera aimer son Art.* Il a creu que *φιλαδελφία* estoit dit du Medecin, & que *φιλοτεχνία* estoit de la part du malade. Mais il me semble que de cette maniere il corrompt un precepte tres-excellent. Il ne depend pas toujours d'un Medecin, quelque humain qu'il soit,

d. iiij

REMARQUES.

de faire aimer son Art , au lieu que c'est une vérité constante non-seulement dans l'Art de la Medecine , mais dans tous les autres que celui qui aimera les hommes aimera son art , & que celui qui ne les aimera point le negligera , ou ne l'exercera que fort imparfaitement & pour son utilité particuliere.

p. 227. *Et que la plus grande misere ne seroit pas capable de les porter à faire la moindre démarche contre des principes si bien établis.*] Je vois que Heurnius a expliqué ces mots d'Hippocrate *ἡ πάλαι σκία τοῦ θανάτου* , ne in summa quidem facultatis inopia , comme si Hippocrate avoit voulu dire que le véritable Medecin , lors même qu'il manque des instrumens nécessaires , ne laisse pas de se bien conduire , parce qu'il agit par methode. Mais je doute fort que ce soit le sens des termes Grecs.

p. 235. *Car la connoissance de l'Histoire generale qui constitue l'Art est répandue dans ce qu'ils disent.*] J'ay un peu entendu ce passage pour luy donner plus de jour. Hippocrate dit seulement : *Car la connoissance de l'Histoire* , (de la science) *élégante* , ou *convenable* , est répandue dans ces gens-là. *ἰσότης γὰρ τοῦ νόου ἔστιν οὗτος οἱ τῆς τέχνης ἀποκομὴν*. par ce nom d'Histoire , il en entend la science generale , la methode qu'il appelle *convenable* , *élégante* , ou *décente* , parce que c'est elle qui constitue l'Art & qui fait le Medecin , & il dit qu'elle est répandue dans les Empiriques , parce que la methode n'est fondée que sur les experiences , & n'en est qu'un resultat , car comme a fort bien dit Aristote dans le chap. 1. du 1. Liv. de la Méthaphysique *ἡ τέχνη δὲ καὶ οὐ πολλὰ ἐμπε-*

REMARQUES.

ἐκ τῶν ἐμπειριῶν καὶ τῶν νόσων καὶ τῶν φάρμακων Et nō
ἐκ τῶν ἀποδείξεων L'Art est lorsque de plusieurs
 notions dell'expérience, il se forme une conje-
 cture generale sur toutes les choses semblables,
 qu'il doivent arriver conformement. Sur quoy
 Cicéron a dit: *Est enim Ars in iis qui no-vas*
res conjectura persequuntur; Veteres observatio-
ne dederunt. De Divinat. Liv. 1.

Quand la maladie est petite on peut attendre p. 238.
 beaucoup de l'âge.] Le Grec dit mot à mot:
 L'âge, quand le sujet est petit, a quelquefois
 beaucoup de force Et sur cela on a crû qu'Hip-
 pocrate vouloit dire que dans un corps fort in-
 firme l'âge peut souvent beaucoup. C'est à-
 dire, que le changement d'âge guerit souvent
 des malades que tout l'Art de la Medecine au-
 roit de la peine à guerir. Mais je doute fort que
 les Grecs ayent jamais dit petit pour infirme.

Par rapport à la saison, selon le tout & la p. 279.
 partie] Ajoutez à la fin de la Remarque à la
 pag. 303. En effet Hippocrate a pû vouloir
 dire que les humeurs augmentent & diminuent
 dans le corps, selon la partie, selon chaque
 saison, parce que la bile domine en Esté le sang,
 au Printemps la pituite, en Hyver, &c. & selon
 la Nature, selon la constitution de chacune de
 ces saisons, parce que selon que les humeurs
 sont dereglerées, les humeurs changent & varient
 à proportion.

Presentement je m'en vais escrire mes pro- p. 325.
 pres pensées.] C'est à-dire, appliquer, accom-
 moder au corps humain, qui est le sujet de la Me-
 decine, les principes generaux de la Physique
 selon mon idée.

Et celle qui estoit également grasse & visqueuse p. 329.

REMARQUES.

se fit des os spongieux.] Car les parties visqueuses empêchent les parties grasses de se brûler si promptement, y font des pores & y entretiennent des cavitez.

p. 330. *Or le cerveau est la metropole du froid & du visqueux*] Après la Remarque p. 327. ajoutez Hippocrate explique icy admirablement la nature du cerveau qui est froid & visqueux, comme le devoit estre nécessairement le siege du sentiment & de la pensée, froid & par conséquent humide, pour recevoir l'impression des esprits animaux, qui s'évaporeront s'il estoit chaud, & visqueux pour en conserver l'impression, & aussi pour fournir la matiere aux nerfs.

p. 335. *Ils ne sauroient pas même sucer le lait d'abord après leur naissance, s'ils n'avoient succé dans le ventre.*] Après la remarque de la p. 360. ajoutez, Hipocrate cependant ne dit-il pas dans le traité de l'aliment & dans le vi. liv. des maladies Epidem. que la Nature fait tout sans maître, & qu'elle fait toujours ce qu'il faut sans avoir rien appris. L'enfant pourroit donc sucer le lait après sa naissance, quoy qu'il n'eût pas succé dans le ventre, la Nature cherchant & faisant elle-même ce qui convient.

p. 340. *Et elles tombent lors que les enfans ont accompli les années de leur premiere nourriture.*] Après la remarque qui est à la p. 361. ajoutez. Il y a encore une raison plus sensible de la chute de ces premieres dents, car elle vient de ce que l'alveole étant un os spongieux croît plus promptement que la dent, qui est un os fort dur, & en croissant elle s'élargit de maniere que la dent ne remplissant pas la capacité, vacille jusqu'à ce qu'enfin ne tenant plus, elle est obligée

REMARQUES.

de tomber. Cette raison satisfait plus que celle d'Aristote, qui est que ces premières dents tombent, parce qu'elles croissent dans une mâchoire fort étroite, ce qui les rend foibles & faciles à chanceler.

Et qu'ils sont reçus dans les intestins inférieurs, ils s'épaississent & deviennent excréments.] Ils s'épaississent parce que les veines, comme il l'a déjà dit, ont reçu le plus clair, c'est à dire le chyle.

Parce que, comme je l'ay déjà dit, les mâchoires sont les seuls de tous les os qui ayent des veines.] Il veut dire seulement que les veines sont plus rares dans les autres os, car chaque alveole de la mâchoire reçoit une veine, une artère & un nerf: ainsi dans un tres-petit espace il y a plusieurs veines, c'est pourquoy il ajoute que la nourriture y afflue plus abondamment.

Les sons vont donner contre cet os dur.] Les sons, c'est à dire l'air qui estant poussé & comprimé ébranle les filets nerveux de l'oreille & remue les esprits animaux qui y sont contenus.

Est une membrane fort déliée comme une toile d'araignée.] Après le mot *Tympan*, ajoutez cette membrane sépare le trou de l'oreille externe d'avec la cavité du tambour.

Il y a pourtant des Auteurs qui en écrivant de la Physique, ont soutenu que c'est le cerveau qui fait le son.] Le cerveau ne fait pas le son, c'est à dire il ne resonance point, mais il reçoit l'impression de l'air par l'ébranlement des nerfs & le communique à l'ame, mais de sçavoir comment cette perception se fait dans l'ame, c'est ce que ni les anciens, ni les modernes n'ont pas encore si bien expliqué qu'il n'y reste des difficultés infinies.

REMARQUES.

- Par le moyen des bronchies ou cartilages secs.]* J'ay voulu conserver le mot de *branchies*, dont Hippocrate s'est servi, quoique nous ne l'employions pas dans ce sens là. Hippocrate appelle à mon avis bronchies ou cartilages secs les lames osseuses & revêtues de la membrane qui est l'organe de l'odorat, car à cette membrane aboutissent les extremités des nerfs qui sont ébranlez par les parties des corps odorans.
- p. 346. *Et que le cerveau flaire le mieux les choses seches.]* Pourveu que la secheresse ne soit pas assez grande pour empêcher que les parties des corps odorans ne s'exhalent.
Mais il ne flaire point l'eau.] A la fin de la remarque ajoutez. Ni l'air que nous respirons, ni l'eau n'excitent en nous aucun sentiment d'odeur, parce que leurs parties sont trop foibles & trop délicates & qu'elles ne peuvent ébranler en aucune maniere l'organe de l'odorat.
- p. 347. *Par ces veines passe du cerveau & se filtre ce qu'il y a de plus clair dans l'humeur tres-visqueuse, & fait tout autour la premiere tunique de l'œil.]* Hippocrate explique icy selon les principes comment se fait la tunique extérieure qui environne tout l'œil, & qu'on appelle la cornée que quelques-uns prétendent une production de la dure mere.
Reluisent & impriment leur éclat.] Hippocrate se sert d'un terme qui signifie proprement resplendir la lumière *aux yeux*.
- p. 348. *Et qu'on appelle le blanc des yeux est une chair.]* A la fin de la remarque ajoutez. Ou plutôt à cause de la tiffure des fibres qui étant fort compactes & serrées renvoyent plus de lumière.

REMARQUES.

Et si on en demande la raison, c'est parce qu'ils sont de même couleur.] Après la remarque ajoutez. Ainsi quand il dit qu'un objet ne peut être vu parce qu'il est de même couleur que l'œil, il veut dire, parce qu'il n'a que la même lumière, qu'il n'est pas plus éclairé que luy. Car lumière & couleur sont une seule & même chose, puis que ce n'est que la lumière différemment réfléchie qui fait les différentes couleurs, & que la couleur perit & ne subsiste plus sans la lumière.

Que toutes les maladies internes naissent de l'air, ou en sont les suites nécessaires.] Hippocrate enseigne icy formellement, & son opinion a été renouvelée par quelques Medecins modernes, que la cause de toutes les maladies universelles & particulieres, ce sont les esprits animaux altérés & corrompus par l'air extérieur infecté de quelque qualité nuisible.

Quand donc l'air est chargé d'ordures qui sont ennemies de la nature de l'homme.] Il appelle ordures ou miasmes les levains morbifiques, qui sont des poisons tres-subtils qui corrompent les esprits, ces esprits corrompus communiquent leur corruption au sang.

Les esprits qui ne peuvent sortir, le bas ventre étant bouché, courent par tout le corps, & se coulant dans les parties les plus sanguines, les refroidissent.] Les modernes expliquent cela d'une autre maniere, mais toujours sur le même fondement, ils disent que les esprits animaux accablés & embarrassés, & ne faisant plus leurs fonctions, causent le frisson avec la fièvre, le mal de poux & la respiration fréquente, cet état dure jusqu'à ce que ces mêmes esprits

REMARQUES

irrités ayant recouvré leurs forces, ou naturellement, ou par les remèdes, s'agitent, s'étendent & causent la chaleur, la fréquente élévation de poux, les maux de teste, la veille, le delire, les tremblemens, les convulsions, & à la fin les sueurs.

p. 414. *Elle delie les nerfs & les muscles.*] Les nerfs comme dans le tetane; & les muscles, ou les chairs comme il y a dans le texte, lors que les tendons sont comme retirés par la chaleur de la fièvre, ou par quelque exercice trop violent.

p. 415. *Elle sert à humecter par des lotions comme les narines & la vessie.*] L'eau chaude prise par le nez fond la pituite & la fait couler, & par-là elle décharge la teste.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Vertailles le 26. Mars 1695. Signé, par le Roy, P A R A Y R E. Et scellé : Il est permis au Sieur A. D. de faire imprimer un Livre intitulé , *Les Oeuvres d'Hippocrate* , traduites en françois , avec des Remarques ; & ce pendant le temps de dix années consecutives , à commencer du jour que lesdits Ouvrages seront achevez d'imprimer. Et défenses sont faites à tous Imprimeurs , Libraires & autres personnes de quelque qualité qu'elles soient , de vendre ni debiter ledit Livre , sans son consentement , ou de ceux qui auront droit de luy , à peine de confiscation des Exemplaires , trois mille livres d'amende , & autres peines portées par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 1. Avril 1697.

Signé, P. AUBOUYN, Syndic.

Et ledit Sieur D. a cédé & transporté le droit du présent Privilege, pour ces deux premiers volumes d'Hippocrate seulement, aux sieurs Aubouyn, Barbin & Compagnie, suivant l'accord fait entr'eux.

LES



D E L'ART
D E
LA MEDECINE.



*A premiere chose que doit
faire un Philosophe qui
veut establiir les Principes
d'un Art, & en donner
des regles, c'est de prouver que cet
Art existe, & de le defendre contre
ceux qui l'attaquent & qui tachent
de sapper ses fondemens. Du temps
d'Hippocrate il y avoit une infinité
de gens, & leur Secte n'est pas enco-
re éteinte, qui pour faire paroître
leur esprit, ou pour secouer le joug
de la Medecine, qu'ils regardoient
comme la plus grande ennemie des*

Tome I.

A

plaisirs, ne cessoient de la décrier comme une invention chimerique & très-pernicieuse, en soutenant d'un côté que la guérison des Malades devoit estre imputée au hazard ou à la Nature, & de l'autre que leur mort ne pouvoit estre regardée que comme l'effet de cet Art empoisonneur. Hippocrate répond à ces reproches avec beaucoup de netteté & de force, en faisant voir l'ignorance, la malice & la folie de ces calomniateurs, & en expliquant la conduite merveilleuse de la Medecine, qui ne suit que la Nature, & qui en mille occasions fait mesme du bien à ces ingrats malgré tous les efforts qu'ils font pour la détruire. Ce traité est tres solide & tres digne de la reputation de son Auteur.

IL y a des gens qui se font un art de décrier les Arts; ce n'est pas, comme je pense, qu'ils esperent d'y réussir, ils ne l'en-

treprennent que pour faire parade de leur science ; mais l'unique but de la véritable science, c'est ou de trouver des choses nouvelles qui puissent estre utiles au Public, ou de perfectionner celles qu'on a déjà inventées : car de vouloir par des discours, qui ne sçauroient estre que mauvais, flétrir & deshonnorer le travail des autres sans les redresser, mais seulement pour décrier auprès des ignorans, les découvertes des gens habiles, c'est moins un effet de la science, qu'un aveu manifeste de son ignorance & de son méchant naturel ; c'est là l'ouvrage des hommes ignorans & grossiers qui, naturellement remplis d'envie, voudroient bien accomplir la malice de leur cœur ; mais tout leur travail est inutile ; car bien loin de pouvoir faire tomber ce qui est bon, ils

A ij

4 DE L'ART
ne sont pas mesme capables de
se mocquer de ce qui est mau-
vais.

Que chacun donc soutienne
son Art contre des aggresseurs
si insolens & si téméraires. Pour
moy, je vais deffendre la Me-
decine contre les insultes de
ses injustes calomniateurs, &
si cette responce est hardie par
rapport à ceux qu'elle atta-
que, elle sera aisée à cause de
la certitude de l'Art qu'elle
deffend, & ne manquera pas
de faire son effet, à cause des
bonnes raisons dont elle sera
fortifiée.

Il me semble donc en general
qu'il n'y a point d'Art qui n'e-
xiste. Car il est absurde & con-
tradictoire de dire qu'une cho-
se soit sans estre. En effet qui
est ce qui peut connoistre la na-
ture des choses qui ne sont point?
Et s'il est impossible de voir ce

qui n'est point , comme on voit
ce qui est, je ne sai pas comment
on peut le definir ni le compren-
dre. Tout ce qu'on voit de ses
yeux , on comprend aussi qu'il
existe , & l'on ne peut se trom-
per que sur ses qualités ; mais il
est toujours certain que ce qui
est , peut estre vû ou connu , &
que ce qui n'est point , ne peut
estre ni l'un ni l'autre.

On connoist donc les Arts
puisqu'ils sont démontrez , & il
n'y en a pas un seul qui ne soit
veu par quelque espece. Ce sont
mesme les especes qui leur ont
donné le nom ; car il est ridicu-
le de penser que les especes nais-
sent des noms , cela est absolu-
ment impossible ; les noms ne sont
que les dénominations & les in-
dices des especes , indices esta-
blis par la coûtume & par la vo-
lonté des hommes. Et les especes
ne sont pas des dénominations ,

mais des generations. Si cela ne suffit pas pour me faire entendre, il faut qu'on ait recours à d'autres Traités.

Mon dessein n'est de parler icy que de la Medecine, que je pretends démontrer : mais il faut la définir avant toutes choses. La Medecine est un Art qui guerit les Malades, ou qui apaise leurs douleurs, & qui n'entreprend jamais ceux qui, estant surmontés par le mal, sont devenus incurables. Car ce qui est sans remede, la Medecine ne tente pas de le guerir. Prouvons donc presentement qu'elle fait ce qu'elle promet & qu'elle est capable de le faire; c'est à quoy je vais employer tout ce discours, où avec les preuves de cet Art, on trouvera la refutation de toutes les raisons qu'ont employées ceux qui veulent le decrier & le détruire,

& que j'attaquerai dans les endroits où ils se croient les plus forts.

Premierement, tout le monde convient, & cela ne peut estre contesté, que plusieurs Malades, qui se sont jettez entre les bras de la Medecine, ont esté gueris; mais ils ne l'ont pas tous esté, & c'est par là qu'on pretend ruiner la Medecine. Car ses plus grands ennemis soutiennent que de tous les Malades, qui sont malades des mesmes maladies, les uns meurent & les autres guerissent, & que ceux qui guerissent, guerissent par quelque espece de Fortune, & nullement par les regles de l'Art. Pour moy je n'ay garde de vouloir priver la Fortune de ce qui luy est deu. Je suis persuadé que comme c'est un grand malheur de n'estre point gueris, c'est un grand bonheur

A iiij

de l'estre ; mais comment est-il possible que ceux qui l'ont esté, aiment mieux rapporter leur guérison à toute autre chose qu'à la Medecine, puisque ce n'est qu'en suivant ses ordonnances & ses regles qu'ils ont esté guéris. En effet une marque certaine qu'ils n'ont pas voulu s'en fier à la Fortune seule, c'est qu'ils ont appelé l'Art à leur secours. Ils ne doivent donc rien à la Fortune, & doivent tout à l'Art : car dès qu'ils se sont abandonnez à ses regles, ils ne peuvent ne pas convenir qu'ils n'ayent esté persuadés de son existence. Et ensuite par leur guérison, n'ont-ils pas connu son pouvoir ? Mais, dira-t-on, beaucoup de Malades ont esté guéris sans Medecin. Qui en doute ? Il est très possible que sans avoir appelé de Medecin ils soient tombés en-

tre les bras de la Medecine ; ce n'est pas qu'ils ayent connu ce qu'il y a en elle de bon ou de mauvais, ni ce qu'il faut éviter, ou ce qu'il faut suivre ; mais c'est qu'ils ont fait heureusement tous les mesmes remedes qui leur auroient esté ordonnés par les Medecins, s'ils les avoient appellés. Et c'est une grande preuve de l'existence & du pouvoir de cet Art, que ceux-la mesme qui n'y croient point, ne laissent pas de devoir leur salut à ses regles. Car il faut de toute necessité que ces Malades, qui ont recouvré leur santé sans Medecin, conviennent qu'ils se sont gueris, en faisant certaines choses, ou en ne faisant rien. En effet ils se sont sauvés en mangeant beaucoup, ou en mangeant peu ; en beuvant, ou en s'empêchant de boire ; en se baignant, ou en ne se baignant pas ; par le

travail, ou par le repos ; par les veilles, ou par le sommeil, ou enfin par le secours & le mélange de toutes ces choses. Et puisqu'ils ont esté soulagés, il faut de toute necessité qu'ils reconnoissent que c'est quelque chose qui a operé ce soulagement ; comme au contraire, lors que leur mal a empiré, il faut que cela vienne aussi de quelque cause. Il est vray que peu de gens sont capables de connoître & de distinguer, ni ce qui leur fait du bien, ni ce qui leur fait du mal ; mais le malade qui pourra faire ce discernement, & louer ou blâmer avec justice le regime qu'il aura suivi, trouvera que ce qui l'aura sauvé est précisément l'effet de la Medecine. Les fautes mêmes qu'il aura faites, ne sont pas des preuves moins éclatantes, de son existence, que tout ce qui luy aura réussi. Car ce

qui luy a fait du bien , ne luy en a fait qu'à cause qu'il s'en est servi à propos & comme il falloit , & ce qui luy a fait du mal , ne luy en a fait que par les raisons contraires. Or par tout où le bien & le mal ont leurs causes marquées , il faut nécessairement qu'il y ait un Art : car où il n'y a point d'Art , là ni le bien ni le mal n'ont de route certaine , ou plutôt il n'y a ni bien ni mal. Et comment veut-on qu'où le bien & le mal se rencontrent, là il n'y ait point d'Art? Cela est impossible , & on ne sçauroit l'imaginer.

D'ailleurs si la Medecine & les Medecins n'operoient la guerison des malades que par des remedes purgatifs , ou par des remedes astringents , ma preuve ne seroit peut-être pas dans toute sa force ; mais tous les Medecins les plus habiles gue-

rissent leurs malades & par le regime, & par toutes les autres fortes de remedes. Ce que personne, je ne dis pas un Medecin, mais l'homme le plus ignorant ne peut attribuer qu'à des regles certaines & à une methode seure, & c'est ce qui constitue l'Art.

Puis qu'il n'y a donc rien dans la Medecine ni dans les bons Medecins, dont on ne se serve tres-utilement, & que dans la plupart des choses que la terre produit, ou que l'industrie des hommes opere, on trouve des remedes tres-efficaces & tres-excellens, ceux qui se sont gueris sans le secours des Medecins, ne peuvent plus attribuer leur guerison au hazard, avec quelque sorte de justice, car le hazard se trouve n'estre rien quand on vient à l'examiner, & tout ce qui se fait a une cause certaine, & cette cause

DE LA MEDECINE. 13
en a encore une autre qui la
produit pour une certaine fin ;
& ainsi du reste. Or le hazard
n'existe point dans la nature ;
ce n'est qu'un vain nom au lieu
que la Medecine existe verita-
blement, & qu'on la connoist
& par sa nature & par l'usage
qu'elle fait des causes qui ne
manquent pas de produire les
effets qu'elle en attend. Voila
ce qu'on peut répondre à ceux
qui veulent, à quelque prix que
ce soit qu'il n'y ait point d'Art,
& qui rapportent leur guérison
à la Fortune.

Pour ceux qui alleguent con-
tre la Medecine tant de mala-
des qui sont morts entre ses
bras, j'admire quelle raison si
évidente & si certaine ils peu-
vent avoir, pour s'en prendre
plûtôt à l'ignorance des Me-
decins, qu'à l'intemperance des
malades. Il n'y a donc que les

Medecins qui puissent faire des fautes. Quoy ! le Medecin est capable d'ordonner ce qu'il ne faut pas au malade, & le malade est incapable de negliger ou de passer les ordres du Medecin ! Certainement il y a plus d'apparence & plus de raison à dire que le malade n'a pû exécuter l'ordre du Medecin, qu'à soutenir que le Medecin a ordonné ce qu'il ne falloit pas au malade. En effet lorsqu'un Medecin, je dis un veritable Medecin, entreprend un malade, il est sain & de corps & d'esprit, il voit l'état present de la maladie. Il joint à cela les conséquences qu'il tire du passé, & voit ce qui luy a réussi en pareille rencontre, & ce qui a guéri de semblables malades de leur propre aveu. Au lieu que le malade ne sçait ni quel est son mal, ni ce qui l'a causé. Il ignore ce que

DE LA MEDECINE. 15
sa maladie peut devenir, & ce
qui est arrivé en de semblables
rencontres. Il sçait seulement
qu'il est entre les mains du Me-
decin. Il est tourmenté du pre-
sent, & effrayé de l'avenir; Il
est plein de son mal, & vuide
de nourriture; Il cherche bien
plus ce qui le flatte, que ce qui
le peut guerir. Ce n'est pas que
la mort luy paroisse agreable;
mais c'est qu'il trouve le reme-
de horrible, & qu'il n'a pas la
patience de le souffrir. En cet
état, lequel est le plus vrai-sem-
blable, ou que le malade obeit
comme il faut aux ordonnances
du Medecin, sans en oublier la
moindre circonstance; ou que
le Medecin, qui a toutes les
qualitez necessaires, luy ordon-
ne ce qu'il ne faut pas? N'y a-
t-il pas beaucoup plus d'appa-
rence que le Medecin ordonne
bien, & que le Malade obeit

mal, & qu'il meurt par sa desobéissance. Mais ceux qui jugent mal des choses, accusent de sa mort celuy qui en est innocent, & en dechargent le seul qui en est coupable.

Il y en d'autres qui sous pre-
texte que les Medecins n'entre-
prennent pas les Malades qui
sont desja vaincus & surmontés
par le mal, condamnent entie-
rement la Medecine, & disent
qu'elle guerit les maux qui gue-
riroient assés d'eux mesmes, &
qu'elle ne touche pas à ceux qui
ont le plus grand besoin de se-
cours. Or, ajoutent-ils, s'il y
avoit un Art de Medecine, il
gueriroit les derniers comme les
premiers. Ceux qui tiennent ce
langage auroient plus de raison
de se plaindre d'un Medecin
qui les traiteroit d'un autre mal
que d'une pure folie, qu'ils n'en
ont d'accuser la Medecine com-
me

me ils font. Car tout homme qui demande d'un Art ce qui n'est point du ressort de cet Art, & de la Nature, ce qui passe les forces de la Nature, est dans une fort grande ignorance, ou pour mieux dire, il est moins ignorant que fou. Tout ce que nous pouvons operer par les instrumens que la Nature & l'Art nous fournissent, nous le faisons, & nous n'en avons point d'autres. Or quand un homme est attaqué d'un mal plus fort que tous les Instrumens de la Medecine, il ne faut pas attendre que la Medecine puisse le guerir. Sans aller plus loin, de tous les feux dont la Medecine se sert pour brusler, le feu naturel est celui qui brusle au degré le plus haut, tous les autres feux, qu'on peut appeller artificiels, sont beaucoup plus foibles. Puisqu'il est donc certain que le plus foible ne surmonte

Tome I.

B

pas le plus fort parmi les foibles, comment ne veut-on pas comprendre que ce qui est très fort, ne peut estre gueri par ce qui n'est pas plus fort que luy Il est aisé de voir que ce que le feu naturel ne peut faire, doit nécessairement estre laissé à un autre Art, & ne peut rien attendre de celuy qui n'a que ce même feu pour instrument.

Il en est de même de tous les autres instrumens qui servent à la Medecine. Quand ils ne réussissent pas dans les Operations où on les employe, il ne faut pas s'en prendre à l'Art de la Medecine, mais en accuser la force & la violence du mal. Reprocher aux Medecins de ne pas entreprendre les Malades qui sont surmontez par la maladie, c'est leur ordonner de tenter ce qui ne dépend pas de leur Art, comme ce qui en dé-

pend : Et ceux qui ordonnent une chose si déraisonnable , sont admirez & suivis par les Charlatans , qui ne sont Medecins que de nom ; mais ils sont moquez & méprisez par les Medecins habiles.

Ceux qui possèdent l'Art de la Medecine ne se reglent , ni par les loüanges , ni par les reproches de gens si insensés. Ils se conduisent par la raison , & ils ne regardent uniquement qu'à ce qui peut les mener à leur but , & rendre leurs Operations parfaites ou imparfaites. Mais il y a deux sortes d'imperfections , les unes qu'on doit imputer aux Ouvriers , & les autres dont on doit accuser l'Ouvrage ou le sujet même. Je me reserve à parler dans un autre temps de ce qui concerne les autres Arts ; je me renferme icy dans celui de la Medecine. J'ay déjà commencé à

B ij

faire voir ce qu'il est & ce qu'il en faut juger, & je vais pour suivre.

Tous ceux qui sont bien instruits de cet Art conviennent, qu'il y a deux sortes de maladies. Les premières sont celles qui se jettent sur des parties exposées aux yeux, elles sont en petit nombre. Et les autres sont celles qui affectent des endroits cachez, & elles sont en fort grand nombre. Celles qui sont tournées au dedans, sont des maladies cachées; & celles qui paroissent sur la peau par des rougeurs ou par des enflures, sont des maladies découvertes.

Car, & par la veüe & par le tact, on peut discerner s'il y a de la dureté ou de l'humidité, & si elles sont froides ou chaudes; & connoistre les qualitez de tout ce qu'elles ont, & de ce qui leur manque. La cure de

cès dernières maladies doit estre parfaite, & sans faute. Ce n'est pas qu'elle soit facile, mais c'est qu'il y a une methode seure pour la trouver. Elle ne se découvre pas à tout le monde; mais seulement à ceux qui sont capables de la chercher, & il n'y a de capables de cette recherche, que ceux qui ont joint le travail & l'étude à un heureux naturel. Voila de quelle maniere l'Art doit réussir à traiter les maladies découvertes; mais il faut aussi qu'il ne manque pas de remedes pour celles qui sont moins exposées aux yeux.

Les Maladies cachées sont celles qui se tournent vers les os & le ventre. Or, il y a plusieurs ventres ou cavités dans le corps: car déjà il y en a deux qui reçoivent & rendent les alimens, & il y en a encore d'autres qui

sont connus de ceux qui se mêlent de cet Art. Tous les membres qui ont une chair ronde, qu'on appelle Muscle, ont tous une cavité. Car tout ce qui est détaché, soit qu'il soit couvert de peau ou de chair, est creux; & s'il est sain, il est plein d'esprits; au lieu qu'il est plein de sanie, s'il est malade. Telle est la chair des bras, des jambes, & des cuisses. Les parties décharnées en ont aussi-bien que les parties charnuës; car ce qu'on appelle le Thorax, qui couvre le foye, le coffre de la teste où est le cerveau, & le dos, la region ou est le poulmon, ce sont autant de parties creusées, toutes pleines de retranchemens, ou interstices qui servent presque tous de vaisseaux, toujours remplis ou de ce qui est utile, ou de ce qui est préjudiciable.

D'ailleurs il y a une infinité de veines & de nerfs, qui ne paroissent point sur la peau, mais qui s'étendant le long des os, sont les ligamens des articles. Il y a de plus ces articles où se font les emboëstures des os, qui sont humectez par un suc écumeux, & qui ont de petites cellules, comme on le découvre par la sanie qui en sort en quantité quand elles s'entr'ouvrent, & qui cause souvent de grands maux.

Aucune de ces parties n'est exposée aux yeux ; c'est pourquoy je les ay appellées Cachées & Invisibles, comme en effet l'Art juge & montre qu'elles le sont. Ce n'est pas qu'elles ne puissent estre apperceuës. Cela dépend des Malades, qui font le rapport de leur mal, & de l'habileté des Medecins, qui les interrogent. Elles peuvent estre connues

& veuës comme à l'œil, pourveu qu'on y employe & plus de temps & plus de travail. Car ce que les yeux du corps ne peuvent découvrir, les yeux de l'esprit le penetrent : Et tous les maux que les Malades souffrent, quand on ne découvre pas assez promptement la partie affectée, ne doivent pas estre imputez aux Medecins ; mais ou à la qualité des malades, ou à celle de leur mal. Le Medecin qui ne peut ni voir de ses yeux la partie qui souffre, ni l'apprendre par le rapport du Malade même, se sert du raisonnement pour le connoistre ; car tous les Malades, qui ont des maladies cachées, & qui tâchent de les découvrir à leur Medecin, en parlent plutôt par opinion que par connoissance : & une marque certaine de cette verité, c'est que s'ils avoient cette connoissance,

DE LA MÉDECINE. 25
noissance, ils ne seroient pas en-
tre les mains des Medecins; car
la mesme science qui fait con-
noistre le mal, enseigne aussi à
y appliquer tous les remedes qui
peuvent ou le guerir ou l'arre-
ster. Ainsi donc quand un ma-
lade ne peut donner à son Me-
decin une connoissance certai-
ne de sa maladie, il faut que le
Medecin travaille à la connoî-
tre d'ailleurs. Et par conséquent
il ne faut pas imputer ces lon-
gueurs à l'Art de la Medecine,
mais à la nature des corps.

La Medecine ne demande
qu'à connoistre le mal & qu'à le
guerir. Mais elle n'entreprend
rien à l'étourdie; elle veut se
conduire avec prudence & avec
connoissance, & ne pas tomber
dans une hardiesse temeraire, qui
ne peut devoir qu'à un miracle
un heureux succez: & elle cher-
che à employer plutôt la dou-

Tome I.

C.

ceur que la force , & tout malade dont le mal peut estre connu , peut aussi estre gueri , si ce n'est que la maladie se soit rendue la plus forte , ou parce qu'elle est trop prompte & trop aiguë , ou parce que le malade a trop tardé à appeller les Medecins ; car en ce cas là rien n'est capable de le sauver , il faut qu'il perisse : mais la maladie n'est point trop aiguë lorsque le remede la suit de près. Elle ne l'est que quand elle le devance ; & elle le devance , ou parce que les corps estant trop cachez , les maladies ne sont pas toujours visibles ; ou par la negligence des malades qui different toujours , & n'ont recours au Medecin que lorsque la maladie est toute formée.

C'est pourquoy il est bien plus juste d'admirer l'Art de la Medecine quand il guerit une

de ces maladies cachées, que lors qu'il entreprend ce qu'il ne sauroit exécuter. Car on ne voit rien de semblable dans tous les autres Arts qui ont esté inventez jusques icy. Ceux qui s'exercent par le feu, demeurent oysifs & inutiles, si le feu leur manque; & font leur ouvrage si tost que le feu est allumé. Il en est de mesme de tous ceux qui travaillent sur des matieres qui peuvent estre corrigées, comme sur le bois, sur le cuir, sur l'airain, sur le fer & autres semblables. Tous leurs ouvrages ne se font ni promptement, ni comme en passant, quoy qu'ils puissent estre corrigez; mais on y employe tout le temps nécessaire pour les faire comme il faut, & pour leur donner toute la perfection dont ils sont capables; & s'il manque quelque instrument, on s'arreste & ils demeu-

rent imparfaits. Et dans tous ces Arts, quoique la lenteur soit plus préjudiciable qu'utile, cependant elle est loüée, & on la préfère à la precipitation. La Medecine est la seule où, quoique les fautes y soient presque toujours irreparables, l'on veut que l'Ouvrier satisfasse, non pas aux regles de son Art, mais à l'impatience du malade. Cependant la Medecine est privée de la faculté de voir & de toucher une infinité de maux. Car, comme tout le monde sçait, elle ne voit le mal ni de ceux qui ont un abcès crevé dans la poitrine, ni de ceux qui sont malades du foye, ni de ceux qui ont mal aux reins, ni à quelque ventricule. Ainsi elle est obligée d'appeller à son secours d'autres facultez qui luy aident & qui la conduisent. Elle considere donc la clarté ou la difficulté de la voix, elle exa-

mine toutes les humeurs qui sortent par les lieux ordinaires, & tirant ses conséquences de leur odeur, de leur couleur, de leur épaisseur ou de leur fluidité, il juge de la qualité du mal & de l'état du malade; & par ces signes il découvre, non seulement tout ce qu'il a déjà souffert; mais tout ce qu'il peut souffrir encore. Que si ces signes ne paroissent point, & que la Nature refuse de les donner d'elle-même, l'Art trouve le moyen de luy faire de douces violences, & de l'irriter de manière, que sans aucun risque elle donne tous les signes dont il a besoin.

La nature ainsi aidée & excitée, ne manque pas d'indiquer aux habiles Médecins ce qu'ils doivent faire. Car d'un costé, par l'acreté des viandes & des breuvages, la Médecine force la chaleur naturelle de pousser

C. iij.

au dehors une pituite sur laquelle elle juge des choses qu'elle veut connoistre ; & de l'autre costé par des courses penibles en des lieux rudes & escarpez , elle oblige l'haleine , ce fidele delateur , à acuser juste. D'ailleurs attirant dans quelques-uns , par les exhalaisons d'eaux chaudes , des sueurs, elle tire de là ses consequences. Tres-souvent mesme ce qui sort de la vessie indique plus seurement la maladie que tout ce qui sort des chairs. C'est pourquoy cet Art a inventé des remedes, qui estant plus chauds que ces humeurs qui échauffent , les fondent & les font couler ; ce qu'elles ne feroient point sans la violence qu'elles souffrent ; mais comme il y a différentes maladies , il y a aussi differens remedes & differens signes. Car une chose est attirée par cecy , & l'autre par

DE LA MEDECINE. 31
cela ; & cecy indique une chose , & cela une autre.

C'est pourquoy on ne doit pas s'étonner qu'on employe tant de temps à acquérir une connoissance certaine , & que les cures soient si lentes , puisqu'il faut recourir à des choses étrangères pour avoir les signes des maladies , & pour connoistre les remedes qui peuvent les guerir. Mais que la Medecine ait une methode seure pour traiter avec succès les maladies qui sont capables de guerison , & qu'elle ne manque pas de raisons solides pour ne pas entreprendre celles qui sont incurables , ou du moins si elle les entreprend , pour disculper les Medecins , c'est ce qui paroist par ce Traité , & par les preuves évidentes qu'en donnent tous les jours ceux qui sont habiles dans cet Art , & qu'ils font voir plus volontiers par des

C iiij

32 DE L'ART DE LA MED.
effets que par des paroles. Car
ils ne cherchent point à estre élo-
quens, persuadez que le Public
aime mieux ajouter foy & se
rendre à ce qu'on luy fait voir
devant ses yeux, qu'à tous les
beaux raisonnemens qu'on luy
fait entendre.



REMARQUES
S U R
LE TRAITE DE L'ART.

*C*E n'est pas, comme je pense, qu'ils p. 2.
esperent d'y réussir.] Hippocrate
ne les veut pas croire assez fous pour
esperer de venir à bout de décrier les
Arts; parce que c'est une chose en-
tierement impossible. Car les Arts sub-
sistent independamment de l'opinion
qu'on en a, & des efforts qu'on fait
pour les détruire. Mais Hippocrate ju-
ge peut estre trop favorablement de
ces sortes de fous. Combien en voit-on
encore aujourd'huy qui pretendent se-
rieusement refuter ce qu'il y a de plus
solide dans certains Arts, & qui est le
plus averé, & le plus confirmé par l'ex-
perience?

*Car bien loin de faire tomber ce qui p. 34.
est bon, ils ne sont pas mesme capables de
se moquer de ce qui est mauvais.]* J'ay
suivi un autre sens que celuy que Zuin-
gerus a donné à ce passage, parce qu'il

34 REMARQUES.

m'a paru que ce sçavant homme n'avoit pas bien pris celuy d'Hippocrate, qui n'a pu, à mon avis, vouloir dire que ces ignorans dont il parle, s'attachent à reprendre ce qui est bon, & ce qui est mauvais. Ces ignorans sont tres capables du premier par leur aveuglement, mais ils sont incapables de l'autre. S'ils connoissoient ce qui est mauvais, ils connoistroient aussi ce qui est bon : car c'est une seule & mesme operation d'un seul & mesme principe.

pag. 4. *Que chacun donc soutienne son Art.]* Car la Medecine n'est pas la seule qui ait des ennemis; tous les Arts ont des Sophistes qui les combattent.

Et si cette réponse est hardie par rapport à ceux qu'elle attaque.] Car ces gens là estoient considerables & par leur nombre & par leur rang.

A cause de la certitude de l'Art qu'elle deffend.] Certitude prouvée par mille & mille exemples, c'est à dire par toutes ses operations.

A cause des bonnes raisons dont elle sera fortifiée.] Car ces raisons feront voir la verité de ses preceptes. C'est ce qu'Hippocrate appelle icy *οφίλιον*, qui est le fondement de l'Art.

Il me semble donc en general qu'il n'y a point d'Art qui n'existe : car il est absurde & contradictoire de dire qu'une chose soit sans estre.] Cet argument paroist d'abord captieux, mais il est au fond tres-solide. Ce qui n'existe point, ne peut estre ni vû ni connu. Car dire que ce qui n'est point peut estre connu, c'est dire que ce qui n'est point est, ce qui est tres-*absurde*. L'art de la Medecine est vû & connu, donc il existe.

Mais il est toujours certain que ce qui est peut estre vu & connu] Vû immédiatement par les sens, & connu par la raison. Et voila les deux choses qui constituent l'art. Les sens sont affectez par les choses particulieres, & la raison ramasse ces choses particulieres dont elle forme l'art.

Et il n'y en a pas un seul qui ne soit vû par quelque espece] Hippocrate veut faire voir que les Arts existent. Il l'a déjà prouvé par leur forme, & il va encore le prouver par leur methode. Car il n'y a point d'art qui ne s'exerce sur quelque sujet connu par les sens. Et c'est ce sujet qui fait son existence, c'est son fonds. Hippocrate appelle ce

sujet & cette matiere *espece*, comme il l'appelle ailleurs *chose*. Il n'y a donc point d'art qui ne soit connu par la nature des choses qu'il embrasse, & dont il traite.

Car il est ridicule de penser que les especes naissent des noms] Car il ne se peut que les noms précédent les choses.

Indices établis par la coutume & par la volonté des hommes] Car ce sont les hommes qui ont donné les noms aux choses; & ces noms ont ensuite esté receus & suivis d'un commun consentement, qu'Hippocrate appelle *loy*: C'est pourquoy Platon enseigne dans son *Cratylus*, que les noms ne sont pas *donnés* par la nature, mais *faits* par l'imposition.

pag. 6. *Mais des generations*] Les choses sont l'ouvrage de Dieu, & les denominations l'ouvrage des hommes.

Il faut qu'on ait recours à d'autres Traitez] C'est à dire aux Traitez de Logique, à qui cela appartient. Aussi Platon en a traité dans son *Cratylus*.

pag. 7. *Car ses plus grands ennemis soutiennent que de tous les malades qui sont*

malades des mesmes maladies, les uns meurent & les autres guerissent] Ce passage estoit defectueux dans le texte. Je l'ay suppléé & corrigé sur une Remarque manuscrite qui est à la marge d'un Hippocrate de Zuingerus, qui m'a esté presté par M. Bourdelot dont le merite est si connu. Toutes les remarques qui enrichissent la marge de ce livre, au moins sur les premiers Traitez, sont d'une main sçavante, & m'ont esté d'un fort grand secours.

Pour moy je n'ay garde de vouloir priver la fortune de ce qui luy est dû] Hippocrate admet la fortune dans la Medecine comme dans tous les autres Arts; mais par ce mot de fortune il n'entend pas ce que nous appellons hazard & événement fortuit. Car au contraire il reconnoist ailleurs qu'ils ne sauroient avoir lieu dans cet Art, qui ayant ses regles certaines, & enseignant à connoitre les divers temperamens & toutes les differentes occasions, ne peut errer à l'avanture & dépendre du hazard. Celuy qui sçait la Medecine de cette maniere, ajoute-t-il, n'attend point la fortune, mais sans elle & avec elle il fait toujours bien. Par ce mot de

fortune il entend donc un succez heureux, qui est ordinairement le fruit de la science & de la bonne conduite; comme le malheur est l'effet de l'ignorance & du defect d'Art. Voicy comment il s'explique luy-mesme à la fin du beau Traitté des lieux dans l'homme. Tous ceux qui bannissent de la Medecine & de tous les autres Arts la fortune, & qui soutiennent que ceux qui font leurs operations selon les regles de l'Art, ne la connoissent point, me paroissent se tromper. Car il me semble au contraire que ceux qui font bien & ceux qui font mal, sont les seuls heureux & les seuls malheureux, c'est à dire les seuls qui réussissent ou qui ne réussissent point. Réussir c'est bien faire, & c'est l'action de ceux qui sont habiles dans l'Art. Ne point réussir c'est mal faire ce qu'on ne sçait pas : car comment réussir dans les choses qu'on ignore? & quand mesme on réussiroit en quelque façon, ce succès ne seroit pas considerable, celui qui fait mal ne pouvant jamais réussir, parce qu'il ne fait pas toutes les autres choses necessaires qui seules peuvent asseurer ce succès & le rendre parfait. Ces paroles

sont tres-considerables. On voit donc que par ce mot de *fortune* Hippocrate entend la bonne conduite, & avec elle la benediction de Dieu qui seul peut donner cette bonne conduite, & la mener à une heureuse fin. Voila en quoy le Medecin & le malade ont besoin de fortune. Aussi Hippocrate dans la Lettre qu'il écrit à Cratevas, dit : *Le malade ne demande pas seulement de nous ce qui est en nostre puissance, mais il demande encore ce qui n'y est pas. Ainsi nous combattons toujours entre deux fins, l'une de l'homme, & l'autre de l'art. La premiere est obscure, & l'autre a ses regles certaines ; mais l'on a besoin de fortune dans toutes les deux.* Il reconnoist par là que le Medecin a besoin du secours de Dieu & dans celles qui dépendent de son Art, & dans celles qui n'en dépendent pas.

*Car dès là qu'ils se sont abandonnez pag. 21
à ses regles, ils ne peuvent ne pas convenir qu'ils n'ayent esté persuadez de son existence]* Car ce seroit une pure folie d'appeller à son secours un Art de l'existence duquel on ne seroit pas persuadé.

Il est tres-possible que sans avoir appelé de Medecins ils soient tombez entre les mains de la medecine.] C'est ce qui fait dire à Plinè qu'il y a beaucoup de nations qui vivent sans Medecin, mais non pas sans Medecine: seu verò non millia gentium sine Medicis degant, nec tamen sine medicina. Le peuple Romain a esté près de six cens ans sans Medecin, mais toujours dans l'usage & la pratique de la Medecine. Caton luy-mesme, ce grave Censeur, & cet ennemi déclaré des Medecins, nous a laissé dans ses écrits des remèdes qu'il donne comme tres-excellens. Cela suffit pour faire voir qu'on peut pratiquer les regles de la Medecine sans appeller de Medecin, soit qu'on le fasse par hazard ou par connoissance.

pag. 11. Or par tout où le bien & le mal ont leurs causes marquées, il faut necessairement qu'il y ait un Art.] Il est aisé d'en faire la demonstration. Ce qui n'est point ne peut estre cause ni du bien ni du mal. Le bien & le mal ne sauroient venir que de quelque cause préexistente, & cette cause préexistante est necessairement relative à quelque

quelque Art; de maniere qu'on peut assurer qu'il ne se fait aucun bien ni aucun mal dans la Nature qui ne soit selon les regles ou contre les regles de quelque Art; ou de plusieurs Arts: car tous les arts subalternes ont deux fins, l'une particuliere, qui leur est propre; & l'autre generale, qui appartient aux arts superieurs. Ainsi en manquant contre la fin particuliere d'un Art subalterne, on peche contre la fin generale qui est la fin particuliere de l'Art superieur. On peut voir les deux premiers chapitres des Morales d'Aristote.

Ma preuve ne seroit peut-estre pas dans toute sa force] Car on pourroit dire que ces malades qui ont esté gueris fortuitement, l'ont esté par des remedes purement naturels, & qu'ainsi ils sont obligez de leur guerison, non pas à l'Art, mais à la Nature. Hippocrate répond à cela en faisant voir que la Medecine guerit les malades non seulement par des remedes naturels, mais aussi par des remedes artificiels qu'elle invente. Hippocrate, pour abreger la dispute, & pour avoir plutôt fait, ne veut pas se servir de tous ses avantages: car il est certain

que quand même la Medecine ne se feroit que de remedes naturels, l'art ne laisseroit pas de subsister. Ce n'est pas le remede qui fait l'Art, c'est l'application convenable du remede. Ainsi sans les remedes artificiels, la Medecine ne laisseroit pas d'être un Art; elle seroit seulement moins parfaite & moins étendue. Voila pourquoy Hippocrate a mis *peut-estre*.

pag. 12. *Le hazard n'existe point dans la Nature ce n'est qu'un vain nom.*] C'est le nom d'une chose qui n'existe point, & qui ne peut être, ni veüe ni connue; les sens & la raison prouvant au contraire qu'elle n'est point. Aristote a fort bien dit, que la Fortune n'est rien en elle-même, & que quand on approfondit ce que c'est qu'on appelle de ce nom, on trouve que c'est le premier de tous les estres, que c'est Dieu même, & que ce qui passe pour venir de la Fortune est conduit & gouverné par une puissance divine qui est au dessus de nôtre raison.

pag. 14. *En effet lorsqu'un Medecin, je dis un veritable Medecin, entreprend un malade, il est sain & de corps & d'esprit.*] En opposant l'état du Medecin à celui

du malade , Hippocrate fait voir qu'il y a beaucoup plus d'apparence que les fautes viennent du côté du malade que du côté du Medecin. Car en toutes sortes d'affaires, les prejugés sont toujours contre celui qui a eu le plus d'occasions de faire la faute ; & c'est le malade sans contredit.

Tout ce que nous pouvons operer par les pag. 17; instrumens que la Nature & l'Art fournissent, nous le faisons.] La Medecine n'a que deux sortes d'instrumens pour operer ; les uns naturels, & les autres artificiels. Elle ne peut donc guerir que les maux qui sont soumis à ces sortes d'instrumens, & l'on est injuste de luy demander qu'elle guerisse les autres. C'est ce qu'on ne demande d'aucun Art.

Puisqu'il est donc certain que le plus foible ne surmonte pas le plus fort parmi les foibles.] Ce passage m'a paru defectueux dans le texte, je l'ay corrigé en suivant le sens d'Hippocrate qui veut dire, que si un leger caustere artificiel ne peut guerir un mal, qui, quoyque leger demande un feu plus fort, il ne faut pas esperer que les maux très violens qui demandent des

44 REMARQUES.

remedes caustiques puissent être gueris, quand ils ne cedent pas au feu naturel; car la Medecine n'a pas d'instrument plus fort qu'elle puisse employer. Ainsi dans ces occasions, elle demeure inutile: ces maux ne sont plus de son ressort.

§ 19. *Il y a deux sortes d'imperfections, les unes qu'on doit imputer aux Ouvriers, & les autres, dont on doit accuser l'Ouvrage, ou le sujet même.]* Non seulement dans la Medecine, mais dans tous les autres Arts, quand on ne parvient pas à la fin qu'ils se proposent, cela ne peut venir que par la faute de l'Ouvrier, ou par la faute de l'Ouvrage, c'est-à-dire, du sujet qu'on traite. Il ne peut y avoir de milieu.

Je me reserve à parler dans un autre temps de ce qui concerne les autres arts.] Hippocrate designe icy à mon avis, ce qu'il execute dans le 1. Livre de la Diete.

§ 20. *Conviennent qu'il y a deux sortes de maladies.]* Cette même division des maladies en maladies cachées, & en maladies découvertes & visibles, se trouve dans Herodote contemporain d'Hippocrate.

Et il n'y a de capables de cette recherche que ceux qui ont joint le travail & l'étude à un heureux naturel.] La Nature & l'éducation sont encore plus nécessaires pour faire un bon Medecin que pour faire un excellent Poëte. Par le mot d'éducation, Hippocrate entend l'étude & le travail. Le travail fournit les experiences; l'étude les applique à l'Art, & la Nature donne les dispositions nécessaires du corps & de l'esprit pour réussir dans l'un & dans l'autre. Ces trois choses sont nécessaires pour réussir même dans les maladies découvertes; combien le sont-elles davantage pour les maladies cachées!

Les maladies cachées sont celles qui se tournent vers les os & le ventre.] C'est-à-dire autour des os, ou dans les parties qui les environnent, comme la chair, les muscles, les nerfs, les artères, les veines, &c.

Il y en a encore d'autres qui sont connus de ceux qui se meslent de cet art.] Car il appelle ventre, toutes les cavitez qui sont dans le corps.

Car tout ce qui est détaché.] C'est *pag. 223* ainsi que j'explique ἀσύνευτον; c'est-

à dire, qui est *contigu* & non pas *contigu* ; & telle est la chair des muscles.

Car ce qu'on appelle le Thorax qui couvre le foye.] Il semble qu'Hippocrate appelle icy thorax tout le tronc du corps, ou les deux capacitez, celle de la poitrine, qu'il désigne par le mot de *dos*, où est le poulmon, & celle du ventre, où est le foye, la rate, &c. Il dit donc, qu'il y a des cavitez dans les parties décharnées, comme dans le ventre supérieur, dans le crane, il y en a dans le cerveau, dans le ventre du milieu qu'il appelle *dos*, c'est-à-dire dans la poitrine ; il y en a dans le cœur & dans le poulmon qu'elle renferme, & dans le ventre inférieur il y en a encore, car il y en a dans le foye, dans la rate, dans les reins.

Fig. 23. *Cela dépend des malades qui font le rapport de leur mal.*] Le Grec dit mot à mot, *Elles le peuvent autant que les natures des malades donnent lieu à les examiner & approfondir, & que celles des medecins sont capables de cette recherche.* Un malade qui veut être promptement secouru doit aider au Medecin, autrement la Medecine est plus lente; car il faut qu'elle se serve du rai-

sonement pour découvrir ce qu'elle ne peut sçavoir par le rapport du malade.

Car ce que les yeux du corps ne peuvent découvrir, les yeux de l'esprit le penetrent.] Un habile Medecin qui sçait ce que toutes les parties, dont nôtre corps est composé, peuvent & doivent faire, selon qu'elles sont bien ou mal disposées, peut par le raisonnement parvenir à la connoissance d'un mal caché. Car par le raisonnement il tire les conséquences des signes que donne la maladie. C'est ce qui a fait faire à Hippocrate tant de pronostics qui nous paroissent si surprenants.

Car la même science qui fait connoître le mal, enseigne aussi à y appliquer les remedes.] C'est une verité certaine. On ne peut connoître la nature d'une maladie & sa cause, sans connoître en même temps les remedes qui peuvent la guerir. Ces deux connoissances ne peuvent que marcher ensemble.

Elle veut se conduire avec prudence & avec connoissance] Cela regarde la theorie. La Medecine veut connoître bien certainement la maladie avant que de la traiter; & au contraire les

Charlatans traittent tous les maux avant que de les connoître. Ils donnent tous les jours dans ces hardiesses téméraires qui depouplent les Villes & les Etats, & qui demeurent impunies.

Et elle cherche à employer plutôt la douceur que la force.] Cela regarde la pratique. Le Medecin est le ministre de la Nature & non pas son ennemi.

pag. 27. *Sur des matières qui peuvent être corrigées.*] Car les fautes qu'on fait sur ces matières peuvent être facilement corrigées; & quand elles ne le pourroient pas, on les changeroit, & la perte ne seroit pas considerable.

pag. 28. *Et dans tous ces arts, quoique la lenteur soit plus incommode qu'utile, elle est pourtant louée, & on la prefere à la precipitation.*] Je n'ay pas suivi le sens de Zuingerus qui m'a paru fort éloigné de celui d'Hippocrate. Dans tous les Arts qui travaillent sur des matières qui peuvent être corrigées, il semble que la promptitude devroit être préférée à la lenteur. Car la lenteur est incommode, & pour l'ouvrier qui gagneroit davantage s'il travailloit plus promptement, & pour celui qui attend l'ouvrage, & dont l'impatience souffre

souffre de cette lenteur. Cependant c'est tout le contraire. On veut que les ouvriers ne precipitent pas leur travail, & qu'ils donnent tout le temps necessaire à leurs ouvrages. Il n'y a que dans la Medecine où l'on demande cette précipitation, quoy qu'elle soit presque tou jours funeste.

La Medecine est la seule, où quoy que les fautes y soient presque toujours irréparables.] J'ay ajouté ces deux lignes, pour mieux éclaircir la pensée d'Hippocrate qui merite bien d'être mise dans tout son jour.

Ni de ceux qui ont un abcès crevé dans la poitrine.] De ceux qui ont un empyeme. Ce mot empyeme se prend pour un abcès du poulmon, & pour le pus de cet abcès épanché dans la poitrine.

Car d'un côté par l'acreté des viandes & des breuvages, la Medecine force la chaleur naturelle de pousser en dehors une pituite.] Une pituite épaisse ne peut être chassée que par la chaleur. La chaleur est excitée par l'acreté des viandes & des breuvages ; ainsi cette acreté fait que la chaleur fond & resoud cette pituite, & la dispose à sortir.

Tom. I.

E

pag. 30. *Et de l'autre côté par des courses pénibles.*] Pour voir si le mal ne vient pas de la poitrine & des organes de la respiration.

Par des exhalaisons d'eaux chaudes.] Par des étuves humides où l'on faisoit suer par la vapeur d'une eau chaude.

C'est pourquoy cet Art a inventé des remèdes qui étant plus chauds.] Des remèdes diuretiques, qui faisant uriner, donnent au Medecin le moyen de juger par les urines des causes de la maladie.

Mais comme il y a différentes maladies, il y a aussi differens remèdes & differens signes.] J'ay tâché d'éclaircir la pensée d'Hippocrate en l'étendant un peu plus qu'il n'a fait; car il est trop court. Il appelle τὰ διούλα, les choses qu'on fait prendre aux malades, comme les remèdes diuretiques, ceux qui fondent la pituite, ceux qui font suer; & il appelle τὰ ἐξαγγέλλοντα, les signes qui font juger des maladies. Les uns & les autres sont differens, & par eux-mêmes, & par la qualité des maladies, & par la nature des parties. Ainsi il ne faut pas s'étonner, si par leur moyen

REMARQUES. 51

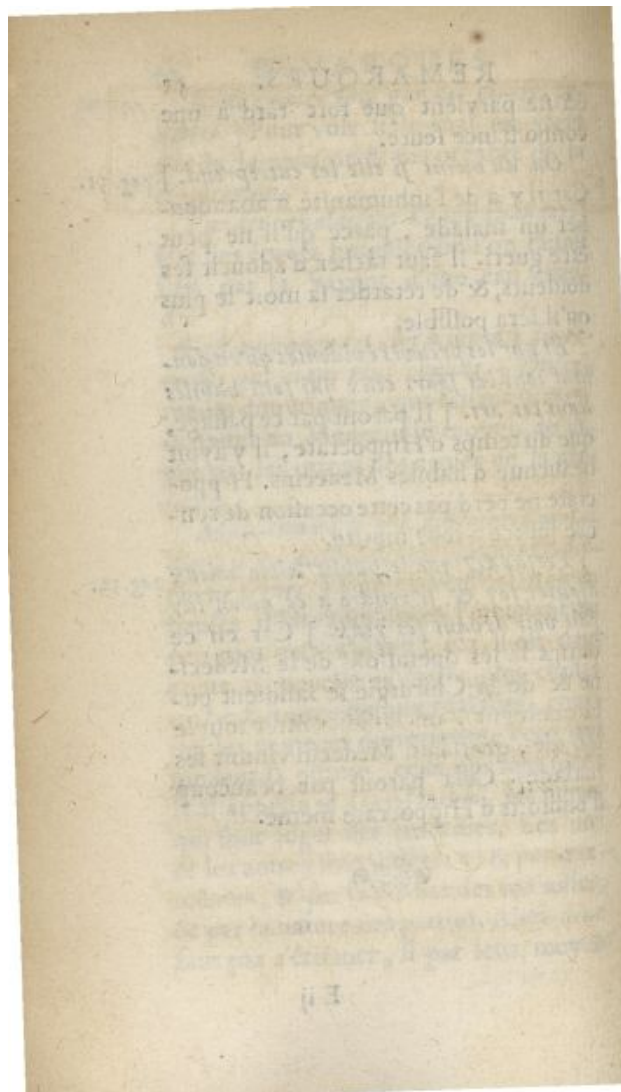
on ne parvient que fort tard à une connoissance seure.

On du moins si elle les entreprend.] pag. 31.
Car il y a de l'inhumanité à abandonner un malade , parce qu'il ne peut être guéri. Il faut tâcher d'adoucir ses douleurs, & de retarder sa mort le plus qu'il sera possible.

Et par les preuves évidentes qu'en donnent tous les jours ceux qui sont habiles dans cet art.] Il paroît par ce passage, que du temps d'Hippocrate, il y avoit beaucoup d'habiles Medecins. Hippocrate ne perd pas cette occasion de rendre justice à leur merite.

Persuadez que le public aime mieux pag. 32.
ajouter foy & se rendre à ce qu'on luy fait voir devant ses yeux.] Car en ce temps là les operations de la Medecine & de la Chirurgie se faisoient publiquement , on laissoit entrer tout le monde , quand un Medecin visitoit ses malades. Cela paroît par beaucoup d'endroits d'Hippocrate même.







DE L'ANCIENNE
MEDECINE.



Ans le premier Traitté Hippocrate a défendu la Medecine contre les ignorans qui la combattoient & qui nioient son existence. Dans celui-cy il la défend contre les entreprises de quelques nouveaux Sophistes, qui en introduisant quelque nouvelle méthode pleine de suppositions chimeriques & entièrement contraire aux découvertes des anciens Medecins, ruïnoient tous ses fondemens. Ce Traitté est parfaitement beau, & doit être regardé comme le fondement de toute la Medecine; car Hippocrate y prouve admirablement cette grande

E iij

& importante verité, que ce ne sont
 pas les premières qualitez, le froid,
 le chaud, le sec, l'humide, qui agis-
 sent dans nos corps, & qui causent
 nos maladies, mais les secondes qui
 les accompagnent, comme l'acide, l'a-
 mer, le doux, le salé. Il y a pour-
 tant des Critiques, qui avec une au-
 dace très condamnable ont prononcé,
 que ce Traitté n'étoit pas d'Hippo-
 crate, & il y a encore aujourd'uy
 quelques Medecins dans ce sentiment.
 Comme leurs raisons n'ont rien de so-
 lide, il seroit inutile de les rappor-
 ter. Je me contenterai de dire, que
 non-seulement les Anciens ont recon-
 nu ce Traitté, mais que du consente-
 ment mesme des Medecins de ce temps
 les plus éclairez & les plus versez
 dans la lecture & dans la doctrine
 d'Hippocrate, parmi tous les écrits
 de ce grand homme il n'y en a point
 de plus digne de luy, qui luy fasse
 plus d'honneur, & qui soit plus de
 sa manière & de son stile.

TOUS ceux qui ont entrepris de parler ou d'écrire de la Medecine, & qui ont pris pour hypothese & pour fondement de leurs discours, le froid & le chaud, le sec ou l'humide, ou telle autre chose qu'il leur a plu, reduisant ainsi à un ou à deux principes les causes des maladies de tous les hommes & de leur mort, se sont manifestement trompez dans la plûpart des choses qu'ils ont avancées; & il est juste de s'en plaindre au nom de la Medecine, puisqu'elle existe, qu'on s'en sert tous les jours dans les grandes occasions, & qu'on honore infiniment les habiles gens qui la professent. *Car si la Medecine n'avoit pas existé, ces*

Dans la Medecine il y a de bons & de mechans Ouvriers; ce qui n'arriveroit pas si cet Art n'existoit, & si l'on n'y avoit fait des observations & des découvertes; car tous les hommes *Sophistes auroient été plus excusables.*

y feroient également ignorans, & le hazard décideroit du sort de tous les malades. Or c'est ce qui n'est point, au contraire on voit que dans la Medecine, comme dans tous les Arts, il y a des Ouvriers plus excellens les uns que les autres, & pour la teste & pour la main, c'est-pourquoy il n'est nullement necessaire d'avoir recours à de vaines suppositions, comme dans les choses obscures & douteuses où l'on ne sauroit s'en passer quand on entreprend d'en parler ou d'en écrire. Par exemple, celuy qui traite des choses qui se passent dans les cieux & sous la terre, quelque persuadé qu'il soit de son Systeme, ne peut pourtant jamais être luy-même bien assuré, que tout est comme il le dit, ni en convaincre certainement les autres, parce qu'il n'a pas de principe fixe & indubitable,

auquel il puisse remonter pour prouver la verité de ses découvertes, au lieu que cela se trouve merveilleusement dans la Médecine. Elle subsiste depuis longtemps, & elle a des principes seurs & un chemin certain, par lesquels on a trouvé dans le cours de plusieurs siècles une infinité de choses dont l'expérience a confirmé la bonté. Tout ce qui manque pour la perfection de cet Art, se trouvera sans doute, si des gens habiles & bien instruits des regles anciennes, en font la recherche, & tâchent d'arriver à ce qui est inconnu par ce qui est connu. Mais tout homme, qui, ayant rejeté les anciennes regles & pris un chemin tout opposé, se vante d'avoir trouvé cet Art, il trompe les autres, & il est trompé. Car cela est absolument impossible, & je m'en vais le démontrer en fait.

58 DE L'ANCIENNE
fant voir que l'Art de la Medecine existe. Car, il s'ensuit de là necessairement & évidemment, qu'on ne sauroit le trouver par aucun autre chemin, que par celui qu'on a déjà tenu; mais en traittant cette matière, il ne faut rien dire que le peuple ne puisse entendre. Car tous nos discours & toutes nos recherches ne doivent avoir pour but que les maladies dont il peut être attaqué.

Or comme le peuple est fort ignorant, il ne sauroit de luy-même connoître, ni comment ses maladies se forment, ni comment elles finissent, ni ce qui les irrite, ni ce qui les adoucit; mais cela luy devient aisé, quand on le luy explique. Car il n'y a rien dont on se ressouvienne avec moins de peine, que de ce que l'on a senti. Quand un Medecin ne peut se faire entendre au plus

ignorant d'entre le peuple, ni le desabuser, & le convaincre, on peut dire qu'il est encore loin de la verité; c'est pourquoy la Medecine n'a nullement besoin de suppositions. Si cela étoit elle n'auroit jamais été trouvée, on ne se feroit pas même donné la peine de la chercher. En effet elle n'auroit été d'aucune utilité aux malades qui auroient observé la même manière de vivre & mangé les mêmes viandes que les hommes sains, si elle n'eust pû leur enseigner un meilleur regime, & leur ordonner de meilleures viandes pour les soulager.

C'est donc la necessité seule qui a fait chercher & trouver cet art; car on a vû que les malades se trouvoient fort mal de manger les mêmes viandes que les hommes sains, comme cela arrive encore. Je suis même per-

fladé qu'au commencement on n'auroit pas trouvé le regime, & les viandes dont se servent aujourd'huy ceux qui se portent bien, si les mêmes choses, dont les chevaux, les bœufs, & tous les autres animaux se nourrissent, leur avoient suffi, comme l'herbe, le foin, les fruits, & toutes les autres productions de la terre; car tous ces animaux en sont fort bien nourris, & vivent sains & dispos, sans avoir besoin d'aucune autre nourriture.

En effet je ne doute pas que les hommes n'ayent eu d'abord la même nourriture que les bestes, & que celle, dont on se sert aujourd'huy, n'ait été trouvée dans la suite des temps, par ce que cette première, qui étoit trop simple, trop forte, trop animale, & trop indigeste, leur causoit les mêmes maux qu'elle causeroit encore aujourd'huy.

Car il ne faut pas douter, qu'elle ne causast de grandes douleurs & de grandes maladies, & qu'elle n'abregeast même nos jours. Il est vray que l'habitude la rendoit alors moins dangereuse & plus supportable; mais elle ne laissoit pas de faire de grands ravages. Ceux qui n'avoient pas le temperament assez fort pour la surmonter, mouroient bientôt, & ceux qui étoient plus robustes, résistoient plus longtemps; comme nous voyons tous les jours que les uns surmontent aisément une viande trop forte, & que les autres ne la surmontent qu'avec beaucoup de peine & de travail. Voila quelle a été la nécessité qui a obligé les hommes à chercher un regime convenable à leur Nature, & qui leur a fait trouver celuy qui est en usage aujourd'huy.

Après avoir donc battu &

lavé le froment, l'avoir bien purgé, l'avoir fait moudre, & fasser, ils l'ont petri & fait cuire, & en ont fait du pain. Ils ont pris aussi de l'orge, & après l'avoir fait bouillir & rôtir, ils

Maza. en ont fait des gâteaux en y ajoutant plusieurs autres sortes de choses, & en mêlant & détrempant les alimens les plus forts avec les plus foibles, & en les accommodant & les proportionnant à la Nature & aux forces de l'homme, dans la pensée que tout ce qu'on mange de trop fort, & que la Nature ne peut surmonter, cause des douleurs, des maladies, & la mort même, & que tout ce dont elle peut se rendre la maîtresse, fait la bonne nourriture, l'accroissement, & la santé. Et quel nom plus propre & plus convenable peut-on donner à cette invention, que celui de Medecine ? puis-

qu'elle n'a été trouvée que pour la nourriture & la santé des hommes, & pour leur conservation, au lieu de ce regime brutal & sauvage, qui ne peut causer que des douleurs & des maladies.

Que si l'on soutient, que ce n'est pas un Art, il n'y a rien là d'absurde ; car dans toutes les choses que personne n'ignore, & que tout le monde sait également pour ses necessitez & pour son usage, on ne peut pas dire qu'il y ait des gens qui en fassent une profession particulière, en un mot, que ce soit un Art. Cependant il est certain que c'est une invention très importante & l'effet d'une grande methode & d'une forte reflexion, & nous voyons encore aujourd'huy, que ceux qui sont preposez sur les lieux d'exercice & qui ont soin d'entretenir & de reparer les forces des A-

64 DE L'ANCIENNE
thletes, font tous les jours de
nouvelles découvertes, en cher-
chant, par la même voye, des ali-
mens que la Nature puisse sur-
monter, & qui donnent de nou-
velles forces.

Voyons donc si ce qu'on ap-
pelle communément la Medeci-
ne, qui a été inventée pour le
soulagement des maladies, me-
rite ce nom, si elle a des gens
qui la professent, & sur qui elle
domine, & quels ont été ses com-
mencemens. Pour moy je suis
persuadé, comme je l'ay déjà
dit, que personne ne se seroit
avisé de chercher l'Art de la Me-
decine, si les mêmes viandes &
le même regime eussent été pro-
pres aux malades & aux sains.
Aussi voyons-nous que ceux qui
n'ont point l'usage de la Mede-
cine, toutes les nations barba-
res, & les Grecs même qui
sont leurs voisins, vivent en tout
comme

comme ceux qui jouissent d'une santé parfaite, c'est-à-dire qu'ils rapportent tout à la volupté, ne s'abstiennent d'aucune des choses qu'ils desirent, & s'abandonnent à tout; au lieu que ceux qui ont cherché & trouvé la Médecine, ont eu la même pensée & les mêmes vûes que ceux dont j'ay déjà parlé, & ont commencé à retrancher de la quantité des viandes & à en donner beaucoup moins qu'ils ne faisoient.

Comme on a veu que cette diminution reussissoit & faisoit du bien à quelques-uns, & qu'elle ne soulageoit nullement les autres qui étoient trop malades & trop foibles pour digérer même cette petite quantité d'alimens, on a trouvé que ces derniers avoient besoin d'une nourriture plus foible. Voilà pourquoy on a inventé la nourriture liquide ce que nous appellons,

Tom. I. F.

rhophemata, *sorbitions*, en mêlant un peu de ces alimens forts avec beaucoup d'eau, & en leur faisant perdre leur force par ce mélange & par la maniere de les faire cuire.

Comme
nous di-
rions des
pana-
des.

Quand il s'est trouvé des malades qui n'ont pas même pû porter cette nourriture, on la leur a retranchée, & on les a reduits aux simples breuvages, dont on a réglé & l'usage & la quantité, afin de n'en donner ni trop, ni trop peu, par rapport à leur foiblesse. Car il est certain, que lorsque les *sorbitions* nuisent au malade au lieu de le soulager, toutes les fois qu'on luy en donne, on augmente son mal & sa fièvre, & l'on voit manifestement, que c'est ce qu'on luy fait prendre qui nourrit & augmente sa maladie, & qui affoiblit & corrompt son corps.

Tous ceux donc qui étant en

cet état, prendront une nourriture sèche, des gasteaux d'orge, *ΜΑΖΑΙ* ou du pain, quelque peu qu'ils en prennent, ils en seront dix fois plus malades, que s'ils avoient pris une nourriture liquide ou sorbition, & cela ne vient que de la trop grande force de cet aliment par rapport à leur foiblesse. Il en est de même de ceux qui ne doivent prendre qu'une nourriture liquide, des *sorbitions*, & qui ne sont pas en état de manger, s'ils mangent beaucoup, ils seront fort malades; & s'ils mangent peu, ils le seront moins, mais ils le seront. Ainsi toutes les causes des maladies se reduisent à celle-cy, à la trop grande force des aliments, qui nuit aux sains & aux malades. Quelle difference peut-on donc mettre entre la methode de cet homme qu'on appelle Medecin, & qui pratique effec-

tiyement cet art, lequel a trouvé ce regime pour les malades, & la conduite de celuy qui au commencement a inventé pour tous les hommes cette manière de se nourrir dont nous nous servons aujourd'huy, au lieu de cette première nourriture sauvage & brutale? Pour moy je trouve que c'est la même chose, & un seul & même Art. Le premier a retranché des alimens trop forts & trop sauvages que les plus sains ne pouvoient surmonter; & le dernier a interdit ceux qui étoient encore trop forts pour chaque malade, de quelque sorte d'indisposition qu'ils fussent attaquez. Quelle difference y a-t-il entre l'un & l'autre, sinon que le champ de ce dernier étant plus vaste & plus étendu, demande par conséquent, & plus de travail & plus d'expérience; mais il est toujours certain que la première invention

a donné lieu à la dernière.

Que si l'on compare le régime de ceux qui se portent mal, avec celui des personnes saines, on trouvera que la nourriture de ceux qui sont en santé, est plus pernicieuse aux malades, que la première nourriture sauvage & brutale ne pourroit l'estre à ceux qui sont sains. Par exemple qu'un malade, dont l'indisposition ne soit, ni tout à fait dangereuse, ni tout à fait légère, & qui ne connoisse pas luy-même son mal, mange du pain, ou de la viande, ou enfin de quelque autre chose que ceux qui se portent bien mangent avec succès; qu'il n'en mange pas beaucoup; mais moins qu'il n'en mangeroit s'il se portoit bien: Et qu'au contraire une personne bien saine, dont le temperament ne soit, ni bien fort ni bien foible, mange des mêmes choses dont se

nourrissent les bœufs & les chevaux , pourvû qu'il en mange moins qu'il ne pourroit , il est certain que ce dernier se trouvera moins mal de cette nourriture sauvage , que ce malade qui n'aura mangé que du pain, de la viande & du gasteau mal à propos. Et ce sont des preuves certaines , que l'Art de la Medecine peut être trouvé quand on le cherchera par raison & par methode.

S'il n'y avoit seulement , comme quelques uns le pensent , que les viandes trop fortes qui fussent nuisibles , & que les plus foibles fussent également bonnes aux sains & aux malades , il n'y auroit rien de plus aisé. On n'auroit qu'à reduire les hommes à une nourriture très foible ; mais malheureusement ce n'est pas une moindre faute , & on ne leur fait pas moins de mal , quand

on les nourrit trop peu , que quand on les nourrit trop. Car la faim a un grand pouvoir sur la nature de l'homme , soit pour l'affoiblir , pour le guerir , ou pour le tuer ; & l'inanition cause une infinité de maux fort differens de ceux que cause la repletion , mais tout aussi grands. Voila pourquoy cette derniere espece de Medecine est beaucoup plus étendue que la premiere , & demande plus d'exactitude & plus de soin. Car il s'agit de trouver une mesure. Or il n'y a ni mesure , ni poids , ni nombre plus juste & plus seur , pour parvenir à ce regime precis , que le sentiment du corps ; mais il est très-difficile de le connoître de maniere que l'on ne peche , ni par le trop , ni par le trop peu. Le plus habile est celui qui s'en éloigne le moins ; Car d'en trouver qui ne s'en é-

72 DE L'ANCIENNE
cartent point du tout, c'est ce
qui est très rare.

La plupart des Medecins sont
comme les méchants Pilotes. Les
fautes, que ces derniers font dans
une grande bonnace, ne s'ap-
perçoivent point; mais, s'ils sont
surpris par un grand vent, &
battus par une furieuse tempe-
ste, alors on voit manifestement
que c'est par leur faute & par
leur ignorance, qu'ils ont laissé
perir leur vaisseau. Il en est de
même des méchants Medecins;
quand ils traittent des maladies
legeres, où ils peuvent faire les
plus grandes fautes sans danger;
& il y a beaucoup plus de ces
petites maladies, qu'il n'y en a
de grandes, alors toutes leurs
beveuës ne paroissent point aux
ignorans. Mais si par malheur on
les appelle pour une maladie vio-
lente & dangereuse, alors tout
le monde peut s'appercevoir de
leurs

leurs fautes & de leur ignorance dans leur Art. Car la punition ne se fait pas long-temps attendre , elle arrive tres-promptement.

Or que l'inanition hors de propos , cause autant de maux que la repletion , on peut s'en convaincre par l'exemple de ceux qui jouissent d'une bonne santé. Les uns se trouvent fort bien de ne faire qu'un repas, & pour leur utilité ils observent cette regle. Les autres sont forcez par la même utilité d'en faire deux. Je ne parle pas de ceux qui par débauche ou par rencontre observent l'un & l'autre de ces deux regimes. Car il y a bien des gens à qui il est indifférent de ne faire qu'un seul repas ou d'en faire deux , quoy-qu'ils n'y soient pas accoutumez, & qui ne sont incommodez ni de l'un ni de l'autre.

Tom. I.

G

Mais il y en a qui ne scauroient s'écarter du regime qui leur est necessaire, sans en ressentir le jour même de fort grandes incommoditez. Car si ceux qui ne disnent point viennent à disner, ils se sentent d'abord lâches & pesants de corps & d'esprit, ils baaillent, sommeillent & brulent de soif; & si après cela ils soupent, ils ont des vents & des tranchées qui leur déchirent le ventre; & ç'a été pour plusieurs personnes le commencement d'une grande maladie, d'avoir fait deux repas lorsqu'ils avoient accoustumé de n'en faire qu'un seul, quoyqu'ils n'eussent mangé que des mêmes viandes & rien de plus. D'un autre côté, quand ceux qui ont accoustumé de disner, ne disnent point, l'heure n'est pas plûtost passée, qu'ils se sentent défaillir ont des tremblements & tom-

bent en foiblesse, leurs yeux sont batus & leurs urines épaisses & échauffées, ils ont la bouche amere, & il leur semble que leurs entrailles tirent & aillent tomber; ils ont des vertiges, se mettent facilement en colere, & sont tristes & chagrins. La même chose leur arrive, quand après avoir soupé contre leur coutume, ils viennent à dîner le lendemain; car ils n'ont pu digerer ce qu'ils ont mangé la veille, & toutes ces viandes descendant avec grand bruit, leur causent des tranchées & leur bouchent le ventre; de sorte qu'ils ne dorment qu'avec peine, & sont inquiétez par des songes pleins de tumulte & de confusion: Et c'est par là qu'ont commencé très-souvent de grandes maladies. Il faut donc tâcher de connoître les causes de tous ces accidens.

Celuy qui a accoustumé de ne

C'est-à-dire, qui soupe & ne dîne point. faire qu'un repas, n'est incommodé du dîner du lendemain, que parce qu'il n'a pas assez attendu, qu'au lieu de donner le temps à son estomac & aux autres parties de jouir parfaitement de ce qu'il a mangé la veille, d'en faire la distribution & l'assimilation, de chasser ce qu'il y a d'inutile, & de se reposer, il le remplit de nouvelles viandes dans le temps de sa plus grande fermentation. Car ces sortes d'estomacs digèrent bien plus lentement que les autres, & par conséquent ils ont besoin d'un plus long relâche, & d'un plus grand repos, & celui qui ayant accoutumé de dîner, ne dîne point, ne tombe dans les accidens dont j'ay parlé, que parce qu'il n'a pas donné à son corps une nouvelle nourriture dès qu'il en a eu besoin, qu'il a eu consumé la première, & qu'il n'a plus rien trouvé de

quoy se nourrir ; c'est la faim qui le mine & qui le consume ; car tout ce qu'il souffre , je l'attribuë uniquement à la faim.

Il est évident par-là que tous les hommes , qui seront deux ou trois jours sans manger , tomberont dans les mêmes accidens que ceux , qui ayant accoustumé de dîner ne dînent pas. Tous les temperamens qui se sentent violemment & promptement des moindres fautes , sont les plus foibles. Car la foiblesse approche bien de la maladie , la maladie n'étant qu'une foiblesse un peu plus grande ; c'est pourquoy le malade est encore plus incommodé quand il n'observe pas un regime exact , & qu'il ne mange pas à ses heures. Mais comme la Medecine demande une très-grande exactitude , il est bien difficile de rencontrer toujours cette perfection. Car pour y ar-

river, il y a dans cet Art plusieurs chemins tous differens qu'il faut bien connoître, & dont nous parlerons; c'est-pourquoy ce n'est pas une raison de rejeter l'ancienne Medecine, comme fausse & mal assurée, sous pre-
 texte qu'elle n'est pas arrivée en tout à cette exacte perfection. Au contraire, parce qu'elle ap-
 proche de cette exactitude par-
 faite, & qu'elle peut y conduire par le raisonnement, il faut d'au-
 tant plus l'admirer qu'elle a trou-
 vé ces grandes veritez dans le
 tems d'une profonde ignorance;
 & reconnoître que ses découver-
 tes sont vrayes & seures, & qu'el-
 les sont le fruit d'une methode
 certaine, & non pas l'effet du
 hazard.

Mais revenons à ceux qui pour
 trouver cet Art, se font une mé-
 thode nouvelle, & bâtissent sur
 des fondemens supposez. Si c'est

le chaud ou le froid, le sec ou l'humide qui nuisent à l'homme, & s'il faut qu'un habile Medecin corrige les uns & les autres par leurs contraires, qu'il remédie au chaud par le froid & au froid par le chaud, à l'humide par le sec & au sec par l'humide, qu'on me donne un homme d'un temperament foible, que cet homme mange du bled comme on l'apporte de l'aire, & de la chair crüe, & qu'il boive de l'eau pure, il est certain qu'un tel regime luy causera beaucoup de maux très dangereux. Il sentira de grandes douleurs, son corps deviendra foible, son estomac se gâtera, & il n'aura qu'une vie fort courte. Quel secours luy donnera-t-on? le froid? le chaud? le sec? l'humide? Car ils sont tous fort simples. Et si c'est l'un des quatre qui fait tout le mal de cet homme, il faut le guerir par

G. iiij

son contraire, comme le prétendent ces nouveaux Auteurs. Cependant le remède le plus seur & le plus prompt, c'est de luy faire changer de régime, de luy donner du pain au lieu de bled, de la chair bouillie au lieu de chair crüe, & du vin au lieu d'eau. Il est impossible que ce changement ne le rétablisse, à moins que le temps & le long usage de cette méchante nourriture ne l'ayent entièrement corrompu. Que dirons-nous donc de sa convalescence ? Dirons-nous que ses maux étant causés par le froid, ont été dissipés par la nourriture chaude qu'on luy a donnée ? Où sera-ce le contraire ? Je suis persuadé pour moy qu'on seroit fort embarrassé à répondre à ces questions.

En effet, celui qui fait du pain, ôte du bled le chaud, le froid, le sec, ou l'humide. Car le pain

est fait avec de l'eau & du feu
& plusieurs autres choses dont
chacune a ses qualitez & ses ver-
tus. Ainsi il a perdu une partie
de ce qu'il avoit, & a acquis ce
qu'il n'avoit pas. Je sçay aussi
qu'il y a bien de la difference
pour le corps de l'homme, entre
le pain blanc & le pain noir; en-
tre celui qui est fait de bled bien
purgé & bien lavé, ou de bled
qui ne l'est pas; entre celui qui
est petry avec beaucoup d'eau,
ou avec peu d'eau; entre du pain
bien cuit & du pain mal cuit,
& mille autres circonstances qui
mettent des differences infinies.
Il en est de mesme du gasteau
d'orge. Dans chacun de ces é-
tats, le pain a des vertus diffe-
rentes qui ne se ressemblent en
rien. Comment se peut-il donc
que celui qui les ignore & qui
n'y a jamais fait de reflexion,
connoisse les maladies des hom-

Marq.

82. DE L'ANCIENNE
mes, car chacune de ces choses les
change & les altere visiblement,
& d'elle dépend la vie des sains,
des convalescens & des malades.
Il n'y a donc rien de plus neces-
saire que de bien connoître tou-
tes ces différentes qualitez. Car
ceux qui ont cherché l'Art de la
Medecine par methode & par
raison, ont trouvé toutes ces dif-
ferences par rapport à la Nature
de l'homme. Et cette invention
a paru si merveilleuse, qu'on l'a
attribuée & qu'on l'a attribué en-
core à un Dieu. Ces premiers
Auteurs n'ont pas estimé que ce
fust le froid ou le chaud, le sec
ou l'humide qui fissent du bien
ou du mal à l'homme; mais ils
ont crû que l'unique source de
tous ses maux étoit ce qu'il y a
de plus fort dans chaque chose,
& que la Nature ne peut surmon-
ter, & voila ce qu'ils ont cher-
ché à retrancher. Or ce qu'il y

a de plus fort dans les choses douces, c'est ce qui est très-doux; dans les choses ameres, ce qui est très amer; dans les choses acides, ce qui est très acide; & ainsi dans chaque chose, ce qui est porté au plus haut degré. Car ils ont vû que toutes ces qualitez étoient dans l'homme & nuisoient à l'homme. En effet dans l'homme se trouve l'amer, le salé, le doux, l'acide, l'acerbe, & l'insipide, & mille autres qualitez qui ont toutes des puissances & des vertus différentes, selon leur quantité & leur force. Toutes ces choses bien meslées ensemble & tempérées les unes par les autres, ne sont point sensibles & ne font aucun mal; mais lorsqu'il y en a quelqu'une qui se sépare & qui est seule, elle devient sensible, & fait un grand ravage dans le corps. Il en est de même des alimens. Tous ceux

qui ne nous sont pas propres, sont amers, violens, salez, ou acides, ou enfin trop forts; c'est pourquoy, ils nous causent les mêmes incommoditez que les humeurs dont j'ay parlé; mais ceux qui nous sont propres ne participent nullement de ces qualitez trop fortes & nuisibles. Tels sont le pain & le gasteau d'orge, & autres de pareille nature, dont l'homme a accoustumé de se nourrir, & dont il mange abondamment. Je ne parle point icy des ragoufts & des viandes préparées & assaisonnées pour flatter le goust & pour irriter l'appetit & qui sont pernicieuses; jé parle de la nourriture commune qui ne cause aucun trouble ni aucune séparation des humeurs & qualitez du corps, & qui au contraire, le fortifie, le nourrit, & le fait croître. Car elle ne luy fait tout ce bien que

parce qu'elle n'a rien de trop dominant ni de trop fort, & qu'elle est si bien temperée, qu'elle est une & simple, & n'a rien de trop violent.

Je ne voy donc pas comment ces nouveaux Auteurs, qui veulent reduire la Medecine à des suppositions chimeriques, se prendront à traiter les malades selon leur Systeme. Car ils n'ont rien trouvé, à mon avis, qui soit de luy-même chaud ou froid, sec ou humide, sans participer à aucune autre qualité, & je ne pense pas qu'ils ayent d'autres viandes & d'autres breuvages que ceux dont nous nous servons. Mais il leur plaist de supposer, que l'un est chaud & l'autre froid, que celui-cy est sec & celui-là humide. Il n'y a pourtant rien de plus incertain & de plus équivoque, que d'ordonner à un ma-

lade ce qui est chaud; car le malade ne manquera pas de demander d'abord, ce que c'est qu'on appelle chaud. De sorte qu'il faudra, ou que le Medecin ne dise que des extravagances, ou qu'il ait recours à des choses connuës & d'usage. Or si ce qui est chaud peut être en même temps chaud & acerbe, chaud & fade, chaud & piquant, car il y a plusieurs sortes de choses qui sont chaudes & qui ont des vertus toutes contraires, de quelle espece de chaud faudra-t-il se servir? sera-ce de celuy qui est chaud & acerbe, ou de celuy qui est chaud & fade? employera-t-on le froid & acerbe, car il y en a de cette sorte? ou le froid & insipide? Je sçay certainement que chacun d'eux produit des effets tout contraires, non-seulement dans l'homme, mais aussi sur le cuir, sur le bois & sur

beaucoup d'autres choses qui n'ont pas tant de sentiment que l'homme. Car ce n'est pas le chaud qui a beaucoup de vertu, c'est l'acerbe, c'est le fade, ou l'insipide, & toutes les autres qualitez dont j'ay parlé, qui l'accompagnent & qui agissent tant dans l'homme que hors de l'homme, soit qu'elles se trouvent dans le boire & dans le manger, ou dans les choses dont on se frotte, ou dans les remèdes qu'on applique de telle autre manière qu'on voudra. En un mot le froid & le chaud sont à mon avis de toutes les qualitez celles qui ont le moins de pouvoir sur nos corps, par les raisons que j'ay expliquées.

Pendant que le chaud & le froid sont bien mêlez ensemble, ils ne sçauroient faire de mal. Car par le moyen de ce mélange, le froid est temperé par le

chaud, & le chaud par le froid. Ils ne sont donc nuisibles que quand ils sont separez & que l'un ou l'autre domine. Mais alors voicy ce qui arrive. Si c'est le froid qui nous gagne & qui nous cause un mal fort prompt, le chaud interieur vient tout aussitost pour le combattre, sans avoir besoin d'autre secours ni d'autre preparation, & il guerit seul les maux que le froid peut causer aux sains & aux malades.

C'est ce que l'experience confirme. Si un homme qui se porte bien se refroidit beaucoup en hyver, soit en se baignant dans l'eau froide, soit en se tenant à l'air, ou de quelque autre maniere que ce puisse être, plus il sera refroidi, à moins que son corps ne soit entièrement gelé, plus il se rechauffera en se mettant seulement à couvert, & en reprenant

reprenant ses habits. Tout de même , si un autre s'échauffe beaucoup, ou par un bain chaud ou par un grand feu , & qu'ensuite avec le même habit il se tienne quelque temps dans le même lieu où s'est tenu celui qui a souffert ce grand froid , il fera beaucoup plus gelé que le premier. Il en est de même de celui qui dans un grand chaud s'évante pour se donner luy même de la fraîcheur ; la chaleur qu'il sent après cela est dix fois plus grande que s'il n'avoit rien fait. Mais voicy des preuves encore plus fortes. Ceux, qui pour avoir marché sur la neige ou sur la glace , ont souffert un très grand froid aux pieds , aux mains , ou à la tête , dès que la nuit est venue & qu'ils sont à couvert & auprès du feu, ils souffrent de grandes chaleurs & d'excessives demangeaisons ; il y en a

même à qui il sort de petites vesfies , comme à ceux qui se sont brûlez , & cela ne leur arrive qu'après qu'ils se sont rechauffez. Tant il est vray que ces deux contraires se suivent promptement , & se succedent l'un à l'autre.

Je pourrois citer beaucoup d'autres exemples ; mais sans aller plus loin, voyons ce qui arrive aux malades : N'est-il pas vray que ceux qui ont eu les plus violens frissons , ont ensuite la fièvre la plus ardente ? & si la fièvre n'est ni violente, ni longue, ni dangereuse, & que pendant qu'elle a duré, elle ait échauffé également tout le corps, il est certain qu'en finissant elle se retire aux pieds où le frisson a été le plus long & le plus violent. Et après que la fièvre s'en est allée par les sueurs, le malade est beaucoup plus frais que

s'il n'avoit jamais eu de fièvre. Puis donc que les deux contraires se suivent si promptement & temperent d'eux-mêmes leur force, quel mal en peut-il arriver ? & qu'est-il besoin de recourir pour cela à de grands remedes ?

Mais dira-t-on, ceux qui ont des fievres ardentes, des inflammations de poulmon, ou d'autres violentes maladies, ne sont pas délivrez promptemēt du chaud, & ne sentent pas le secours du froid. Je répons que c'est une preuve évidente, qu'alors ce n'est pas le chaud qui fait la fièvre, & qui est la seule cause du mal ; c'est le chaud amer, le chaud acide, le chaud salé, & mille autres de differente nature ; comme aussi le froid joint à d'autres qualitez. Voilà la cause de ses maux. Le chaud a naturellement de la force, mais il

H ij

faut qu'une autre qualité le guide, l'irrite & l'augmente. Car de luy-même il n'a d'autre force & d'autre vertu que celle qui luy est propre.

C'est une verité constante & que l'on ne sauroit mieux prouver que par les experiences que nous faisons très-souvent. Quand nous avons un grand rhume ou enchifrenement, & que l'humeur coule par le nez, n'est-il pas vray que cette humeur est plus acre & plus piquante que celle qui couloit auparavant, qu'elle fait enfler le nez, & qu'elle l'enflamme & le rend brûlant, comme on le sent si l'on y porte la main; & si la fluxion dure quelque temps, il se fait des ulceres sur la partie, quoy qu'elle soit decharnée & dure. Or cette ardeur cesse, non pas tandis que l'humeur coule, car c'est ce qui fait l'inflammation, mais

lorsquelle devient plus épaisse, moins acre, plus cuite & qu'elle se mêle mieux avec la premiere.

Il y a aussi des enchifrenement causez par le froid seul, sans aucune autre cause qui y contribue ; & ces enchifrenemens se guerissent par le chaud, de même que ceux qui sont causez par le chaud seul, se guerissent par le froid sans autre remede ; comme ils viennent tres-promptement, ilss'en vont de même, sans avoir besoin d'aucune coction. Il n'en est pas de même des autres qui viennent de l'acreté & de l'intemperie des humeurs, ils ne peuvent guerir que lorsque ces humeurs sont bien cuites & bien tempérées.

La même chose arrive aux fluxions qui tombent sur les yeux, & qui ayant beaucoup de force, & toute sorte d'acreté, ulcerent les paupieres, rongent

le haut des jouës, & les parties qui sont au dessous des yeux, & rompent & mangent la membrane qui les couvre. Les douleurs, l'ardeur & l'inflammation qu'elles causent, durent jusqu'à ce que les humeurs soient cuites, & qu'étant devenuës plus épaisses, elles forment de la chassie. Car cette coction vient du mélange & de la juste température des humeurs.

Il en est de même des fluxions qui tombent sur la gorge, & qui causent les enrouëmens, les esquinancies, les eresypeles, les inflammations de poulmon. Toutes ces humeurs sont d'abord salées, humides & piquantes, & ce sont ces qualitez qui constituent & entretiennent ces maladies. Mais lorsqu'elles deviennent plus épaisses & plus meures, & qu'elles ont perdu toute leur acreté, alors seulement la

fièvre cesse & le mal s'en va. Ainsi il faut toujours prendre pour la cause de chaque maladie, tout ce qui la fait naître par sa présence, & finir par son absence ou par son changement. Toutes les fois donc qu'une maladie viendra de froid ou de chaud, sans qu'aucune autre qualité y contribuë, elle finira assurément quand on aura changé le froid en chaud & le chaud en froid, & ce changement se fait de la maniere que j'ay dite.

Tous les maux qui arrivent aux hommes viennent de ces qualitez. Par exemple lorsqu'une certaine humeur amere qu'on appelle bile jaune, se sépare & se répand dans le corps, quelles inquietudes, quelles chaleurs, quelles foiblesses ne sent-on point ? Quand ce torrent est passé, & que nous en sommes

96 DE L'ANCIENNE
purgez, ou par la force de la Nature, ou par la vertu des remèdes, si la purgation s'est faite à propos, nous sommes delivrez sur l'heure même de toutes ces ardeurs, & des douleurs qui les accompagnent; mais pendant que cette humeur est exaltée, crüe, & sans aucun mélange, il n'y a point de remède qui puisse calmer la fièvre, ni appaiser les douleurs: Et quand on a des humeurs acres, piquantes & une espece de bile verte, quelle rage, quels déchiremens d'entrailles & de poitrine, dans quel desespoir n'est-on point! Tous ces accidens ne cessent qu'après que cette bile est purgée ou calmée, & qu'elle est contrainte de se mêler avec les autres humeurs.

Pour cet effet il faut la cuire, la changer, l'affoiblir & l'épaissir à propottion des autres humeurs par plusieurs differentes voyes, &c
c'est

c'est à quoy les crises & les nombres des temps ont beaucoup de pouvoir; mais le froid & le chaud sont incapables de ces sortes de changemens, car ils ne peuvent, ni se cuire ni s'épaissir. Que dirons-nous donc que sont le froid & le chaud, & quel est leur usage? C'est d'agir l'un contre l'autre uniquement; le chaud a beau être mêlé avec toute autre chose, il ne cesse d'être chaud que quand il est mêlé avec le froid, & le froid ne cesse d'estre froid, que lorsqu'il est mêlé avec le chaud, au lieu que toutes les autres qualitez qui se rencontrent dans l'homme, plus elles se trouvent mêlées avec un plus grand nombre de choses, plus elles sont douces & loüables, & l'homme ne se porte jamais mieux, que lorsque ces humeurs sont bien cuites, qu'il est en repos, & qu'il ne sent aucun

98 DE L'ANCIENNE
ne qualité qui domine : Et c'est
ce que je pense avoir assez de-
montré.

*Des So-
phistes.*

Il y a des *Charlatans*, & mê-
me des Medecins qui disent
qu'il est impossible de sçavoir la
Medecine, si on ne fait bien au-
paravant ce que c'est que l'hom-
me, & comment il est fait & for-
mé; mais pour moy je suis per-
suadé que tout ce que ces Char-
latans & ces Medecins écrivent
de la Nature est moins utile aux
Medecins qu'aux Peintres, &
qu'on ne peut bien apprendre à
connoistre la Nature que de la
Medecine seule. Il faut même,
pour la bien connoistre, estre in-
struit de la Medecine à fond, &
embrasser la Medecine entière.
J'ay vû assez de gens qui sça-
voient tout ce dont traittent ces
Auteurs, & qui pouvoient dire
parfaitement ce que c'est que
l'homme, les causes qui l'ont

formé, & le reste ; mais ce que le Medecin doit connoître particulièrement de la Nature, & ce qui doit faire la principale étude, s'il veut réussir & faire bien son métier, c'est de sçavoir ce que c'est que l'homme, par rapport à ce qu'il mange & à ce qu'il boit, & ce qui peut luy arriver de chaque chose. Car il ne suffit pas qu'il dise simplement que le fromage est mauvais, parce qu'il cause des douleurs à ceux qui en mangent trop ; Il faut qu'il sache quelles sont ces douleurs, pourquoy il les cause, & à quelle partie de l'homme il nuit principalement, car parmi les choses qu'on mange & qu'on boit, il y en a beaucoup qui sont mauvaises, & qui cependant n'affectent pas l'homme de la même façon.

Je diray par exemple, le vin pur, quand on en prend avec

excès, rend l'homme foible. Tous ceux qui en feront l'experience connoistront, que telle est la vertu du vin , & qu'il est seul la cause de cette foiblesse ; & l'on sçait sur quelles parties de l'homme il agit. Je veux donc que l'on decouvre de même la verité de chaque chose ; car le fromage, puisque nous nous sommes servis de cet exemple , n'est pas contraire à tout le monde. Il y a une infinité de gens qui en mangent beaucoup, & n'en ressentent aucun mal. On trouve même, qu'il est merveilleux pour ceux qui sont maigres. Il est vray qu'il y en a aussi beaucoup qui n'en sauroient manger sans en être incommodés. Cela vient de la difference du temperament ; & cette difference est causée par une humeur qui étant ennemie du fromage, en est émeüe & agitée. Et ceux en qui cette hu-

meur est la plus abondante & la plus forte en sont aussi le plus incommodez. Si le fromage étoit contraire à la Nature humaine, il feroit du mal à tous les hommes également. Ceux qui connoîtront bien toutes ces choses n'ont rien à craindre & ne tomberont dans aucun inconvénient. Dans les convalescences, comme dans les longues maladies, il arrive beaucoup d'accidens fâcheux. Les uns viennent d'eux-mêmes sans qu'on y ait contribué; mais les autres viennent uniquement des choses qu'on a employées temerairement & sans connoissance.

J'ay connu beaucoup de Médecins, qui, comme les plus ignorans du peuple, ne manquoient jamais d'attribuer ces accidens à ce qu'on avoit fait ce jour-là d'extraordinaire. Par exemple, si on s'étoit baigné, si on s'étoit

promené, si on avoit mangé de quelque chose qu'on n'eust pas accoutumé de manger, ils s'en prenoient uniquement à cela, quoyque souvent il eust été mieux & plus avantageux de l'avoir fait que de l'avoir negligé, & ignoroient la véritable cause, condamnant ainsi, & défendant au hazard ce qu'il y avoit de meilleur & de plus utile. Or c'est ce qu'il ne faut pas, mais il faut qu'un Medecin sache ce que peuvent faire un bain pris mal à propos, & une lassitude à contre temps. Car le même inconvenient ne naist pas de ces deux choses, ni d'aucune autre, non pas même de la repletion, & de telle & telle viande. Tout homme donc qui ne connoitra pas ce que chaque chose est par rapport à l'homme, ne connoitra, ni les effets qu'elles produisent, ni les services qu'il en peut tirer.

Il me semble aussi qu'il doit connoître les maux qui arrivent aux hommes, des facultez qui sont en eux, & ceux qui viennent de la figure des parties. J'appelle facultez, le souverain degré & la force des humeurs, & j'appelle figure, la conformation des parties qui composent le corps humain. Car les unes sont creuses & vont en étressissant, les autres sont également étenduës; celles-là sont solides & rondes, celles-cy plates & pendantes. Il y en a de larges & de longues, de fermes & ferrées, & de rares & lâches, & de spongieuses & molles. Parmi ces parties, quelles croit-on les plus propres à attirer l'humidité d'un autre corps? Celles qui sont creuses & également étenduës, ou les solides & rondes, ou celles qui sont creuses & qui vont en étressissant? Ce sont sans doute les

dernières, & l'on peut s'en convaincre par des expériences sensibles & exposées aux yeux; par exemple un homme qui ouvrira la bouche, n'attirera aucune humidité; mais s'il avance les levres en les joignant & en les pressant ensemble des deux côtez, de maniere qu'il n'y ait qu'une petite ouverture au milieu, ou en prenant même un chalumeau, il attirera tout ce qu'il voudra sans aucune peine. C'est ce qui a donné lieu aux ventouses, dont le ventre large aboutit à un col étroit; car c'est pour attirer les humeurs des chairs. Il y a dans la Nature plusieurs autres choses semblables; mais parmi les parties du corps humain, celles qui ont cette figure sont, la vessie, la tête, & dans les femmes la matrice; ce sont les parties qui attirent manifestement, aussi sont-elles tou-

jours pleines de l'humidité qu'elles ont attirée. Celles qui sont creuses & étendues également, contiennent mieux que les autres l'humidité qui s'y est glissée; mais elles ne peuvent l'attirer. Et pour celles qui sont solides & rondes, elles ne peuvent, ni l'attirer, ni la contenir. Car elle coule de tous côtez & se perd ne trouvant point de lieu qui l'arreste & qui la retienne.

Les parties qui sont spongieuses & rares, comme la ratte, le poulmon & les mamelles, boivent l'humidité qui les approche, & par-là se gonflent & deviennent dures. Car lorsque ces parties ont en elles des humeurs & qu'elles se chargent encore des humeurs du dehors, elles ne peuvent les vider tous les jours. Mais lorsqu'elles en sont bien pleines, & que toutes leurs parties rares & molles en sont bien

106 DE L'ANCIENNE
abbreuées & imbibées jusqu'
aux plus petites, de manière que
ce qui étoit rare & mou, est de-
venu dur & ferré, elles ne peu-
vent, ni les cuire, ni s'en dé-
charger, c'est ce qui leur arrive
à cause de leur figure.

Toutes les choses qui causent
des vents & des tranchées dans
le corps, doivent nécessairement
faire du bruit dans les parties
creuses & spacieuses, comme la
poitrine & le ventre. Car com-
me elles ne les remplissent pas
entiérement, de manière qu'el-
les demeurent fermes, qu'elles
ont du mouvement, & qu'elles
peuvent changer de place, il est
impossible qu'elles n'y causent
du bruit & des émotions sensi-
bles.

Les parties charnuës & mol-
les sont le siege des engourdis-
semens & des palpitations, com-
me on en voit dans les chairs

des animaux qui viennent d'être égorgez.

Quand les vents rencontrent une partie large qui leur est opposée, & où ils trouvent de la résistance, si cette partie n'est naturellement, ni assez forte pour résister à leur effort, & pour n'en ressentir aucun mal, ni assez molle & assez percée, pour leur céder & pour leur donner passage; mais qu'elle soit tendre, vermeille, sanguine & ferrée, comme le foye, sa condensation & sa largeur font qu'elle résiste & ne cède point. Les vents irrités par cette résistance en deviennent plus forts, & battent plus violemment cette partie, & comme elle est tendre & sanguine, il ne se peut qu'elle n'en ressente de grands maux. Voilà ce qui fait qu'on ressent des douleurs si aiguës & si fréquentes dans le foye, qu'il s'y engendre du pus,

& qu'il s'y forme des tumeurs. La même chose arrive au diaphragme, quoy qu'avec beaucoup moins de violence. Car le diaphragme est une partie étendue & qui résiste; mais comme elle est plus nerveuse & plus forte, elle est moins sensible; l'on y ressent pourtant des douleurs, & il s'y forme des abcès.

Le corps humain a au dedans & au dehors beaucoup d'autres sortes de figures très-differentes entre elles, & qui contribuent différemment aux accidens qui arrivent aux sains & aux malades, comme la teste grosse ou petite, le col gros ou menu, long ou court, les ventres longs ou ronds, la poitrine & les costes larges ou étroites, & mille autres, qu'on doit toutes connoître, & dont il faut savoir jusqu'à la moindre différence, afin qu'en connoissant la Nature de

chacune, on l'ait toujours presente, & qu'on ne s'en éloigne jamais.

Pour ce qui est des qualitez des humeurs, il faut savoir ce que chacune d'elles peut faire à l'homme, comme je l'ay déjà dit, & connoître la ressemblance ou l'affinité qu'elles ont entre elles. Je veux dire qu'il faut savoir, par exemple, si l'humeur douce se change en une autre espece, non par aucun mélange, mais d'elle-même, en degenerant de sa première nature, & si elle devient premièrement amere, ou salée, acerbe, ou acide. L'humeur acide est la plus nuisible de toutes les humeurs utiles, si l'humeur douce en est la plus salutaire. Celui qui par ses recherches & par ses experiences aura acquis cette connoissance parfaite, tant des choses internes que des externes, fera toujours capable de

prendre en toutes choses le meilleur party. Or en toutes choses le meilleur party, c'est celuy qui est le plus éloigné de tout ce qui est incommode & nuisible.



REMARQUES

SUR LE TRAITE'
de
L'ANCIENNE MEDECINE.

E*T il est juste de s'en plaindre au nom pag. 55.
de la Medecine puisqu'elle existe.]*
C'est le sens qu'on peut tirer du texte
de la manière dont il est écrit. Cepen-
dant j'ay toujours crû ce passage defec-
tueux. Je n'aurois pas osé tenter de le
corriger ; mais je rapporteray avec
plaisir une Remarque manuscrite que
j'ay trouvée à la marge de l'Hippocra-
te de M. Bourdelot. Je ne sçay si c'est u-
ne différente leçon que l'Auteur de ces
Remarques eust trouvée dans quelque
manuscrit , ou une correction qu'il ait
faite luy-même : Au lieu de , μάλλον δὲ
ἀξιον μέμνησθαι ἀπὸ τέχνης ἐκείνης, &c. il lit,
μᾶλλον δὲ ἀξιον μέμνησθαι ὅτι πρὸς ἀμφοῖν τέχνης
ὡς ἂν ἐκείνη διαλεχθῆναι, &c. En recevant
cette correction , il faudroit traduire :
*Et il est encore plus juste & plus neces-
saire d'accuser & de refuter ces innova-*

teurs, qu'il ne l'étoit de refuter ces Dis-
cours qui nient l'existence de la Mé-
decine, puisqu'on s'en sert dans toutes
les grandes occasions, & qu'on honore
infiniment les habiles gens qui la profes-
sent. Hippocrate, pour rendre son Le-
cteur attentif, relève l'importance de
la matière de ce Traitté qu'il met fort
au dessus de celle du Traitté que nous
venons de lire. En effet il n'est pas fort
nécessaire de refuter ceux qui nient
l'existence de la Médecine; car la Mé-
decine se défend assez d'elle-même;
puisque ceux-là même qui la nient &
qui la combattent ne laissent pas d'y
avoir recours; mais il est tres-impor-
tant de refuter ceux qui l'exercent sur
de faux principes & qui renversent la
methode des anciens Medecins, me-
thode appuyée sur la raison & sur l'ex-
perience. Cette Remarque me paroist
importante: Les Maistres en juge-
ront.

*Dans la Médecine il y a de bons &
de méchans ouvriers, ce qui n'arriveroit
pas si cet Art n'existoit.] Dans toutes
les choses où il y a de bons & de mé-
chans ouvriers, il y a un Art, car il y
a des regles seures, comme il le de-
montre*

montre dans le Traitté precedent. Or dans tout Art qui est connu la methode doit estre accommodée au sujet. Le sujet de la Medecine est connu par les sens, donc sa methode doit estre exposée aux sens, & par conséquent il ne faut pas avoir recours à des suppositions, qui sont tout au moins incertaines & douteuses.

Et pour la teste & pour la main.] pag. 564
 Pour la teste, c'est-à-dire, pour la science & la theorie. Pour la main, c'est-à-dire, pour la pratique.

C'est-pourquoy il n'est nullement necessaire d'avoir recours à de vaines suppositions.] Car tout ce qui tombe sous les sens n'a pas besoin de supposition, & telle est la Medecine.

Comme dans les choses obscures & douteuses, où l'on ne sçauroit s'en passer.] Dans toutes les choses qui ne tombent pas sous les sens, & qui ne peuvent estre connues que par la raison, les suppositions sont d'une necessité absolue, car il faut un fondement sur lequel on puisse bâtir. Et de là vient cette diversité de systemes.

Tout ce qui manque dans la perfection de cet Art se trouvera sans doute pag. 572

si des gens habiles & bien instruits des regles anciennes.] Hippocrate estoit bien éloigné de croire que la Medecine fust parfaite de son temps. Il croyoit seulement que ce qu'on y avoit déjà trouvé serviroit de flambeau pour conduire à de nouvelles découvertes, & c'est ainsi qu'on perfectionne tous les Arts en allant d'observation en observation. Quand on neglige les regles anciennes, qui ont esté bien établies, bien loin d'avancer les Arts on les tient toujours, s'il est permis de parler ainsi, dans leur premiere enfance.

Car cela est absolument impossible.] Il n'y a qu'un chemin pour arriver à la verité. Quand on a une fois trouvé ce chemin, si on le quitte pour en prendre un autre, au lieu d'approcher de son but on s'en éloigne.

pag. 18. Quand un Medecin ne peut se faire entendre au plus ignorant d'entre le peuple, ni le persuader & le convaincre, on peut dire qu'il est loin de la verité.] Car le plus ignorant peut juger de ce qui est exposé aux sens, quand on le luy explique. Et de là Hippocrate tire cette consequence que dans la Medecine

il ne faut point de supposition.

*Si cela étoit elle n'auroit jamais été pag. 59.
trouvée.]* Car la supposition ne mene
jamais à l'évidence du sentiment, el-
le est toujours douteuse ou suspecte.
Et dans la Medecine on ne reçoit que
ce qui est conforme aux sens, & c'est
par là qu'on a trouvé d'abord l'Art
diætétique, ou du regime, en faisant
voir par des experiences seures & in-
contestables qu'une telle viande étoit
meilleure qu'une autre, non seule-
ment pour les malades, mais aussi pour
les sains. C'est par l'évidence de la
demonstration, & non pas par l'incer-
titude & l'obscurité de la supposition
qu'on a prouvé la verité de ces décou-
vertes.

*En effet, je ne doute pas que les hom- pag. 60.
mes n'aient eu d'abord la mesme nour-
riture que les bestes.]* C'est le senti-
ment de toute l'antiquité, & l'on peut
dire que c'est une verité appuyée sur
la parole de Dieu même, qui dit dans
le premier chap. de la Genèse, qu'il
leur a donné l'herbe & les arbres afin
qu'il leur servent de nourriture & à
tous les animaux de la terre, à tous
les oyseaux du Ciel, &c. La nourri-

K ij

ture simple & naturelle a precedé nécessairement la nourriture préparée & artificielle.

pag. 62. Ils ont pris aussi de l'orge, & après l'avoir fait bouillir & roir, ils en ont fait des gâteaux, en y ajoutant plusieurs sortes de choses, &c.] L'explication de ce passage d'Hippocrate doit à mon avis être tirée de Pline chap. VII. Liv. XVI. où ils disent la manière dont on faisoit ces gâteaux, car je n'ay point d'autre terme pour exprimer le *Maza* des anciens, qui n'étoit pas proprement un gâteau. Voicy comment Pline en parle. *Græci perfusum aquâ hordeum siccant nocte una, ac postero die frigunt, deinde molis frangunt. Sunt qui diutius tostum rursus exiguâ aquâ aspergant, siccantque prius quam molant. Alii verò virentibus spicis decussum hordeum recens purgant, madidumque in pila tundunt, atque in corbibus eluunt, ac siccatum sole rursus tundunt, & purgatum molunt. Quocumque autem genere preparato, vicenis hordei libris ternas seminis lini, & coriandri selibras salisque acetabulum, torrentes ante omnia miscent in mola, &c.* Les Grecs après avoir lavé l'orge dans de

l'eau, le font secher la nuit, le lendemain ils le rotissent, & le font moudre. Il y en a qui, après l'avoir fait extrêmement rotir, l'arrosent encore avec un peu d'eau, & le font encore secher avant que de le moudre. D'autres tirent l'orge de ses épis tout verds, le purgent bien, & après l'avoir mouillé, ils le pilent tout humide dans un mortier, ils le lavent ensuite sur des paniers, & après l'avoir fait secher au soleil, ils le pilent pour la seconde fois, & après l'avoir bien purgé, ils le font moudre. De quelque manière qu'on le prépare, en le faisant moudre on y mêle sur vingt livres d'orge trois livres de graine de lin, demi livre de coriandre, & deux onces trois drachmes de sel, après les avoir fait rotir auparavant, &c. C'est ce qu'Hippocrate a voulu faire entendre par ces mots, en y ajoutant plusieurs sortes de choses, car il a voulu parler de la graine de lin, de la coriandre, du sel. Il y avoit encore d'autres manieres de préparer ces gâteaux, on peut les voir dans le .II. liv. de la Diète.

Et quel nom plus propre & plus convenable peut-on donner à cette invention,] Car d'abord la Médecine a

commencé par la Diætétique, ou l'Art du regime, qui, quoique commun, ne laissoit pas d'être un Art, comme Hippocrate va le prouver ensuite.

pag. 63. *Que si l'on soutient que ce n'est pas un Art, il n'y a rien là d'absurde.* Hippocrate parle ainsi pour s'accommoder à l'opinion du peuple, qui n'appelloit Art que ce qui étoit caché, & dont les mysteres n'étoient revelez qu'aux initiez & aux disciples. La Diætétique est une chose connue & commune, ce n'est donc pas un Art. Voila comme on raisonnoit du temps d'Hippocrate; mais ce grand homme, sans entrer dans une dispute de nom, découvre l'illusion de ce principe. La Medecine, la Diætétique, ne devoit pas être comme les autres Arts, elle auroit été inutile si elle avoit été cachée ou peu connue; un Art necessaire à tous les hommes doit être connu de tous les hommes. D'ailleurs il n'est pas vray qu'elle soit si connue qu'on n'y fasse pas tous les jours de nouvelles découvertes, & qu'on ne pèche jamais contre ses regles. Mais quand même cela seroit, il ne s'ensuivroit pas de là que ce ne fust pas un Art. Que

tous les hommes deviennent excellens Geometres, Musiciens & Poëtes, la Geometrie, la Musique & la Poësie ne laisseront pas d'être des Arts. Cette qualité d'être connus de tout le monde ne pouvant leur ôter leur caractère, autrement il arriveroit qu'une même chose seroit un Art & ne le seroit pas. Car elle seroit Art pour ceux qui l'ignoroient, & ne le seroit pas pour ceux qui en seroient instruits. Ce qui est donc absurdité manifeste.

Toutes les Nations barbares, & les Grecs même qui sont leurs voisins.] J'ay suivi la leçon d'un Manuscrit, & τῶν ἑλλήνων οἱ ὄμιλοι. Et ceux des Grecs qui sont leurs voisins, & non pas, Ceux qui sont voisins des Grecs. Hippocrate comprend icy tous les Grecs Asiaticques & les Grecs Italiques ou de la grande Grece. Tous ces peuples, aussi-bien que les Barbares vivoient sans aucune connoissance de la Medecine, & s'abandonnoient à toutes sortes de dissolutions, ne suivant que leurs plaisirs sans aucune retenue. Sous ce nom de Barbares, Hippocrate comprenoit aussi les Romains & tous les Peuples d'Italie, qui par leurs infames débauches

120 REMARQUES.

avoient mérité que leur nom passast en injure & fust donné à tous les débauchez. Et c'est de quoy Caton le Censeur se plaignit long temps après, lorsqu'il écrivit à son fils, en parlant des Medecins Grecs, & ayant peut-être devant les yeux ce passage d'Hippocrate : *Nos quoque dictitant barbaros, & spurcius nos quàm alios, opicos appellatione fœdant. Ils nous traittent de barbares, & pour nous ravaller encore davantage, ils nous donnent l'odieux nom d'Opici; c'est-à-dire, de brutaux, & infames débauchez.*

pag. 65. Et ont commencé à retrancher de la quantité de viandes.] Voila le premier degré par lequel on a commencé à changer le regime; avant que de penser à la qualité des viandes, on a diminué de leur quantité.

Voila pourquoy on a inventé la nourriture liquide que nous appellons, *rhophemata; sorbitions.*] Nous n'avons point en nôtre Langue de terme qui puisse exprimer ce que les Grecs appelloient *ρῶφημα*, & les Latins, *sorbitiones*; c'est-pourquoy j'ay conservé ces deux termes en les expliquant par ceux de *nourriture liquide*. Car ces sorbitions

bitions étoient proprement comme nos panades, nos orges mondez, nos commomez, les ptisanes épaisses prises avec tout le grain; enfin toute nourriture forte qu'on delaye & qu'on détrempé dans de l'eau pour l'affoiblir.

Et on les a réduits aux simples breuvages.] Comme le vin, l'eau, l'hydromel, l'oxymel, le simple suc de ptisane.

Mais malheureusement ce n'est pas une moindre faute.] On peut voir l'Aphor. 5. du Liv. 1.

Voilà pourquoy cette dernière espece de Medecine est plus étendue que la première.] La première ne visoit qu'à éviter le trop, en retranchant de la quantité, ce qui est très facile; mais la dernière veut aussi éviter le trop peu en proportionnant la nourriture aux forces du malade, ce qui est infini, chaque homme demandant une mesure différente.

Car la punition ne se fait pas long-temps attendre.] Comme la perte du vaisseau suit de près les fautes des Pilotes dans une grande tempeste, de même la mort des malades suit de près les fautes des Medecins dans les gran-

des maladies; & c'est pourquoy Hippocrate appelle cette mort *la punition des fautes du Medecin: Culpam pœna premit comes.*

p. 75. *Ils se mettent facilement en colere.]* C'est sur cela que Plaute a fort bien dit, *fames & mora bilem in nasum con- ciunt.*

p. 76. *Qu'au lieu de donner le temps à son estomac & à toutes les parties de jouir parfaitement de ce qu'il a mangé la veille, d'en faire la distribution & l'assimilation, de rejeter ce qu'il y a d'inutile, & de se reposer.]* Hippocrate marque icy bien précisément le temps que l'on doit être sans manger. Il faut attendre, dit Zuingerus, non seulement que la première & la seconde coction soient faites; mais encore la troisième, qu'il explique icy par quatre termes remarquables, ἀπολαυσις, ἐπίκρισις, διάταξις, & ἵσχυρις. ἀπολαυσις, lorsque le sang se répand dans toutes les parties, & ce terme comprend l'apposition & l'agglutination de Galien. ἐπίκρισις, lorsqu'il s'assimile à la partie & devient de même substance. διάταξις, lorsque ce qu'il y a d'inutile se sépare. ἵσχυρις, le temps de repos qu'il faut laisser entre

deux avant que de recommencer.

Il y a dans cet Art plusieurs chemins tout differens qu'il faut bien connoître, & dont nous parlerons.] Hippocrate designe icy les Livres de la Diete, où il a traité cette matière à fond.

*Mais revenons à ceux qui, pour trou- p. 78.
ver cet Art, se font une methode nouvelle.]* Après avoir prouvé que l'Art de la Medecine subsistoit depuis longtemps, & que les découvertes que les Anciens y avoient faites étoient le fruit d'une methode certaine, il vient au but qu'il s'étoit proposé, qui est de refuter les opinions nouvelles de certains Medecins de son temps, qui s'éloignant des regles anciennes, supposoient que les premieres qualitez, le sec & l'humide, le froid & le chaud, étoient les seules causes de la santé & de la maladie. Il va faire voir que ce sentiment est contraire, & à la pratique, & à la theorie.

*En effet celuy qui fait du pain ôte du p. 80.
bled, le froid, le chaud, le sec ou l'humide.]* Celuy qui prend du bled & qui en fait du pain, ôte certainement à ce bled quelqu'une de ces premières qualitez. Que ces nouveaux Medecins di-

L ij

sent donc , quelle est celle qu'il luy fait perdre , pour faire voir quelle est celle qui luy reste après qu'il est fait pain , & qui guerit le malade. C'est ce qu'ils ne sçauoient faire , & par conséquent il n'y a rien de plus faux que leur supposition.

p. 81. *Entre celui qui est fait de bled bien purgé & bien lavé.*] Car le pain est bien meilleur , quand il est fait d'un bled qu'on a lavé avant que de le mou- dre.

Et autres circonstances.] Qu'il explique dans le 1. Liv. de la Diete.

p. 82. *Ont trouvé toutes ces differences par rapport à la Nature de l'homme.*] Ils n'ont pas suivi des idées & des suppositions chimeriques , ils ont toujours consulté la Nature de l'homme , ils l'ont toujours eue devant les yeux , & tout ce qu'ils ont établi , ils l'ont établi sur le sentiment , & sur la différente manière dont ils voyoient que cette Nature étoit affectée.

Qu'on l'a attribuée & qu'on l'attribuée encore à un Dieu.] A Apollon. Par ces fictions les Payens faisoient entendre , que tout ce qui est bon & parfait est un don de Dieu , & ne peut venir que de Dieu.

Ces premiers Auteurs n'ont pas estimé que ce fust le froid ou le chaud, le sec ou l'humide.] Ce ne sont pas les premieres qualitez qui font les maladies des hommes, mais les secondes. Car comme quelques Auteurs modernes l'ont prouvé, les premieres qualitez ne procedent pas des levains & des semences, & par conséquent elles n'ont seules aucune vertu d'agir. Ce sont les levains qui alterent les humeurs, selon leur saveur ou qualité, & leur force.

*En effet dans l'homme se trouve l'a- p 83.
mer, le salé, le doux, l'acide.] Voila la saine doctrine des anciens medecins, voila la baze de la Medecine. Elle a été abandonnée pendant long-temps, les modernes l'ont enfin renouvelée, & ce n'est que par elle qu'on peut élever la Medecine au plus haut degré de perfection.*

Et mille autres qualitez qui ont toutes des puissances & des vertus differentes.] En effet le nombre de ces qualitez ou saveurs est infini ; car cette diversité innombrable est causée par les différentes combinaisons des petites particules salines, tant entre elles qu'avec

d'autres corpuscules, qui mettent en mille manières différentes le chyle, le sang, la bile, & la lymphe hors de leur état naturel.

Mais lorsqu'il y en a quelqu'une qui se separe & qui est seule.] Ainsi selon Hippocrate, l'unique moyen de conserver ou de rétablir la santé, est d'entretenir ou de rétablir cette harmonie entre ces qualitez ou puissances, & pour cet effet quand l'une est trop exaltée, il faut la corriger & la rabaisser, ou relever la puissance abbatuë, & rétablir ainsi l'équilibre. Il faut faire pour la santé ce qu'on fait pour la Politique, où l'on tâche toujours de rabaisser un voisin trop fort & trop puissant, en relevant celui qui est trop abatu & trop foible.

p. 84. *Tels sont le pain.*] Hippocrate donne icy la raison pourquoy le pain est de tous les alimens celui dont on se lasse le moins; car cela vient de ce qu'il n'a point de qualité trop dominante, & qu'il est proportionné à la nature des corps dont il entretient l'harmonie.

Je ne parle pas des ragousts & des viandes préparées & assaisonnées pour flater le goust & pour irriter l'appetit.] Platon écrit dans le troisième Liv. de sa

Repub. qu'Homere ne fait jamais manger à ses Heros, ni poisson, quoyqu'ils fussent campez sur le rivage de la mer, ni ragousts, ni autres viandes agréablement assaisonnées. Car il n'y a rien de plus pernicieux pour la santé. Toutes ces viandes produisent l'intemperance, & l'intemperance est un fonds inépuisable de maladie. C'est-pourquoy Platon bannissoit de sa Republique les tables delicatesses des Siciliens, la bonne chere de Corinthe, & les ragousts & les patisseries des Atheniens.

De sorte qu'il faudra, ou que le Medecin ne dise que des extravagances.] En voulant chercher une sorte de chaud, qui ne soit que chaud, & qui n'ait aucune autre qualité qui l'accompagne.

Ou qu'il ait recours à des choses connues & d'usage.] Et toutes ces choses connues & d'usage auront avec la chaleur d'autres qualitez, & quand on viendra à l'examen, il se trouvera que ce sont ces autres qualitez qui font tout le bien & tout le mal.

Mais aussi sur le cuir, sur le bois, & sur beaucoup d'autres choses qui n'ont

L. iiij

pas tant de sentiment que l'homme.]
 Toutes ces différentes sortes de chaud produisent sur les corps naturels & artificiels des effets differens & très-remarquables, mais qui ne sauroient être imputez à la chaleur. L'expérience prouve qu'ils sont produits par les saveurs ou qualitez qui l'accompagnent; & c'est ce qu'on voit à l'œil.

f. 87. *En un mot le froid & le chaud sont, à mon avis, de toutes les qualitez celles qui ont le moins de pouvoir sur nos corps.]*
 Il ne rejette pas absolument ces premières qualitez comme si elles étoient sans action; mais il prétend qu'elles n'agissent pas absolument d'elles-mêmes. Elles n'agissent considérablement que par la vertu des secondes qui les irritent. Le froid & le chaud sont plutôt les suites & les effets de ces secondes qualitez qu'elles ne sont les causes des maladies. Par exemple, lorsqu'on a vuide la bile, qui faisoit beaucoup de désordre dans le corps, ne voit on pas manifestement que la chaleur cesse, & que l'intemperie des viscères s'évanouit.

Pendant que le chaud & le froid sont bien mêlez.] Il va prouver que le chaud

& le froid ne peuvent être la cause des maladies. Ils ne le peuvent quand ils sont bien mêlés, car alors ils sont temperez l'un par l'autre, & ils ne le peuvent pas non plus quand ils sont séparés. Et il le prouve par la vicissitude continuelle de ces deux qualitez qui succèdent très-promptement l'une à l'autre. Or il est impossible que ce qui va être incessamment combattu & corrigé par son contraire, puisse faire beaucoup de mal.

C'est le chaud amer, le chaud acide, p. 91. le chaud salé.] Car lorsqu'une de ces qualitez domine, elle rompt l'harmonie & excite une fermentation irrégulière & vicieuse. Aussi voit on que les choses les plus chaudes ne causent pas tant la fièvre que les fruits & toutes les autres choses qui se corrompent & s'aigrissent facilement dans l'estomac, & que tout ce qui est salé ou amer & qui rend le sang trop acré.

Or cette ardeur cesse, non pas tandis p. 92. que l'humeur coule.] Si c'estoit le chaud ou le froid qui causast le mal, ce mal cesseroit dès que cette première qualité seroit altérée; mais il ne cesse que par la coction, & par conséquent c'est

l'effet d'une humeur acre & piquante,
&c.

p. 96. *Ou calmée.*] *Applanie*, κατεσπείρα, qu'il oppose au mot μετέωρα, dont il vient de se servir. Ces deux termes sont empruntez de la mer. Dans la tempeste elle élève ses flots jusqu'aux nuës, & quand la tempeste cesse, elle s'abaisse & s'applanit.

Et l'épaissir à proportion des autres.] Zuingerus a traduit en une sorte d'humeur loüable & utile. Il a donc lu, ἐς χυμῶν εἶδος ὀδύνημον, ou bien, ἐς ἀσπὴν χυμῶν εἶδος. Mais cela ne me satisfait pas. Je croy qu'Hippocrate avoit écrit, ἐς ἄλλων χυμῶν εἶδος.

p. 97. *Et c'est à quoy les crises & les nombres des temps ont beaucoup de pouvoir.*] Car les jours critiques & les crises ont beaucoup de force pour affoiblir l'humeur peccante, la purger, & l'épaissir.

p. 98. *Et moins utile aux Medecins qu'aux Peintres.*] Car il est fort inutile au Medecin de savoir en general ce que c'est que l'homme; au lieu que cette connoissance est fort utile aux Peintres & aux Statuaires, qui ne sçauroient être habiles dans leur Art, s'ils ne conoissent la forme du corps humain qu'ils veulent imi-

ter, & la proportiō de toutes les parties.

Et qu'on ne peut bien apprendre à connoître la Nature que de la Medecine seule.] En effet la Physique enseigne à connoître en general les causes qui ont formé l'homme, & la manière dont il a été formé. Mais la Medecine enseigne à connoître en particulier chaque homme, & les differences qui se trouvent entre un tel & un tel, & c'est ce qui est utile au Medecin.

C'est de savoir ce que c'est que l'homme par rapport à ce qu'il mange & à ce qu'il boit.] Car en connoissant ainsi la nature de chaque partie, il connoîtra les alimens qui luy sont propres ou contraires.

On trouve même qu'il est merveilleux pour ceux qui sont maigres.] Car il nourrit. On voit dans Homere, que les descendants d'Esculape mêlent du fromage dans la boisson qu'ils font prendre à Eurypilus blessé, marque certaine non-seulement qu'ils ne croyoient pas le fromage ennemi de la nature humaine en general, mais qu'ils le croyoient même très propre en certains états. Pline décrit au long les remedes qui se tirent du fromage, & l'on peut voir ce

qu'Hippocrate en dit dans le 11. Liv. de la Diete.

Et cette difference est causée par une humeur.] Le fromage augmente la pituite qui est dans le corps, & agite la bile qui est son ennemie, & qu'elle surmonte, & c'est cette inégalité qui fait tout le mal.

p. 101. *Il arrive beaucoup d'accidens fâcheux.*] Il y a dans le texte *συμπατάξεις*; c'est à dire proprement *des combats*. Hippocrate considère tous ces accidens qui arrivent dans les maladies, comme autant de combats qui se font entre la nature & l'humeur morbifique, chacune tâchant d'avoir le dessus. En cet état tout ce qu'on employe n'est pas indifférent; car s'il est amy de la Nature, il vient à son secours & luy aide à surmonter le mal; mais si c'est son ennemy il combat contre elle. Et voila ce que doit bien connoître un Medecin.

p. 105. *Celles qui sont creuses & étendues contiennent mieux que les autres l'humidité qui s'y est glissée.*] Comme le ventre & les intestins. Ils reçoivent les humeurs, mais ils ne les attirent point. Quand Hippocrate parle de sucer &

d'attirer, il parle en Medecin ; car il n'ignoroit pas , que cette attraction n'est proprement qu'une impulsion qui se fait par le mouvement des fibres.

Mais pour celles qui sont solides & rondes.] Comme les os, les tendons, les cartilages, les muscles : Toutes ces parties n'attirent point l'humeur des parties voisines, & quand elle y affluë, elles ne peuvent la retenir.

Car lorsque ces parties ont en elles de l'humidité (des humeurs) & qu'elles se chargent encore des humeurs du dehors.] Ce Passage est fort embroüillé dans le texte. J'ay tâché de l'éclaircir, & j'en ay tiré le sens qui m'a paru le plus juste. Hippocrate parle icy des maux qui arrivent aux parties rares & spongieuses, à cause de leur figure & de leur conformation. Quand elles sont une fois bien imbibées d'humeurs, elles ne peuvent, ni s'en décharger, ni les cuire, il faut avoir recours aux remedes de la Medecine pour les purger.

Toutes les choses qui causent des vents p. 1064 & des tranchées dans le corps.] Après qu'Hippocrate a parlé des maux qui sont causez par les humeurs, il parle de ceux que causent les vents. Car les

deux causes generales des maladies ce
sont les vents & les humeurs , *περὶ αἵματος
& μύκτου* , comme Platon le recon-
noist dans le 3. Liv. de sa Repub. sui-
vant en cela la doctrine d'Hippocrate,

*Les parties charnues & molles sont le
siege des engourdissemens & des palpi-
tations, comme on voit dans les chairs des
animaux qui viennent d'être égorgées.]*
Hippocrate pour rendre sensible ce
qui arrive dans les parties charnues &
molles, se sert d'une comparaison em-
pruntée des sacrifices, car comme on
voyoit tous les jours immoler des vi-
ctimes, on pouvoit remarquer tous les
jours, que les chairs des bestes qu'on
égorgoit étant pleines d'esprits pen-
dant qu'elles étoient chaudes palpi-
toient jusqu'à ce que les esprits fussent
entièrement sortis.

*L'humeur acide est la plus nuisible de
toutes les humeurs.]* C'est ordinaire-
ment l'acide qui cause la fièvre; car se
mêlant avec la masse du sang, il excite
cette effervescence qu'on appelle fié-
vre; comme lorsqu'on mêle de l'esprit
de vitriol ou quelque autre acide avec
de l'huile de tartre ou autre alkali, il
se fait une ebullition sensible.



LA LOY D'HIPPOCRATE.



Comme dans les Etats & dans les Républiques il y a une regle qui apprend aux Citoyens à distinguer le juste d'avec l'injuste & cette regle n'est autre chose que la Loy : tout de mesme dans les Arts il doit y avoir une regle certaine, qui apprenne aux hommes à distinguer ceux qui les professent veritablement d'avec les Sophistes & les Charlatans qui les deshonorent. C'est cette regle qu'Hippocrate propose icy pour la Medecine, c'est-pourquoy il luy a donné le nom de LOY.

LA Medecine est le plus illustre de tous les Arts ; mais par l'ignorance de ceux qui la professent, & de ceux qui prennent ces Charlatans pour des Medecins, elle est devenue de tous les Arts le plus vil & le plus méprisable. Cette erreur vient, à mon avis, de ce que la Medecine est la seule profession contre laquelle les Villes n'ont point ordonné de punition quand elle est mal exercée, on ne la punit que par l'ignominie. Or l'ignominie ne blesse point ceux qui en sont comme paitris & qui en subsistent. Car ils sont justement comme les Acteurs muets d'une Tragedie; ils ont la figure, l'habit & le masque des veritables Personnages, & ne le sont pourtant point. Ainsi on trouve beaucoup de Charlatans qui se disent Medecins; mais peu de Medecins qui le soient en effet, & qui
ayent

D'HIPPOCRATE. 137
ayent veritablement ce caractere.

Pour acquerir la science de la Medecine , on a besoin de ces six choses : D'un heureux naturel ; de bons preceptes ; d'un lieu propre aux études ; de commencer jeune ; d'aimer beaucoup le travail , & de travailler plusieurs années. Le premier & le principal , c'est l'heureux naturel ; car si la Nature est contraire tout est inutile , & si elle est favorable on apprend aisement un Art qui doit être appris avec prudence & avec sagesse. Il faut commencer jeune , & dans un lieu propre à cette sorte d'étude , & travailler beaucoup & long-temps , afin que cette science jettant de profondes racines , & devenant comme naturelle , porte heureusement de bons fruits.

Car l'étude de la Medecine
ressemble parfaitement à la cul-

Tom. I.

M

138 LA LOY
ture des fruits de la terre. Nô-
tre Nature, c'est-à-dire nôtre
esprit, c'est le champ ; les pre-
ceptes, c'est la semence ; com-
mencer de bonne heure, c'est
jetter cette semence dans la bon-
ne saison ; le lieu propre à cette
étude, c'est le bon air qui nour-
rit cette semence & la fait croî-
tre ; le travail, c'est toutes les
façons qu'il faut donner à ce
champ pour le rendre fertile ;
& enfin la longueur du temps,
c'est ce qui fortifie, nourrit &
meurit toutes choses.

Voilà les secours dont il faut
être muni, pour acquérir cette
science, & quand on l'a verita-
blement acquise, il faut voyager
dans les Villes, pour n'estre pas
seulement Medecin de nom, mais
pour l'estre en effet ; car le def-
faut d'experience est un très-
méchant fonds pour ceux qui le
possèdent, & un pernicieux tresor

D'HIPPOCRATE. 139
& en songe & en effet, c'est l'en-
nemi de la tranquillité que don-
ne une conduite sage & de la
bonne confiance, & la source de
l'audace & de la timidité, car
l'impuissance produit la timidi-
té, & l'audace est la fille de l'i-
gnorance. Il n'y a que deux cho-
ses, la science & l'opinion. La
première fait qu'on sçait, & la
seconde fait qu'on ignore. Mais
les choses saintes ne doivent être
montrées qu'aux saints; & c'est
un sacrilege de les communiquer
aux prophanes, avant qu'ils
ayent été purgez des erreurs de
l'opinion, & initiez aux myste-
res de la science.



M ij

REMARQUES SUR LA LOY D'HIPPOCRATE.

p. 136.

ET cette erreur vient, à mon avis, de ce que la Médecine est la seule profession contre laquelle les Villes n'ont point ordonné de punition.] Il y avoit des punitions ordonnées contre toutes les autres especes de Sophistes ; car on les bannissoit des Villes, & on confisquoit leurs biens. La Médecine a toujours été le seul Art où l'on fait tout impunément. C'est de quoy Pline se plaignoit aussi de son temps : *Nulla praterea lex que puniat inscitiam capitale, nullum exemplum vindictæ. Discunt periculis nostris, & experimenta per mortes agunt, Medicoque tantum hominem occidisse impunitas summa est.* D'ailleurs il n'y a aucune loy qui punisse l'ignorance capitale ; il n'y a aucun exemple de vengeance. Ils apprennent à nos perils & fortunes, & font leurs experiences par des morts. Il n'y a que le Medecin qui en tuant les hommes soit assuré de l'impunité.

Car ils sont justement comme les Acteurs muets d'une Tragedie.] Avec cette difference pourtant que les Acteurs muets d'une Tragedie accompagnent les veritables Acteurs, & servent à orner & à remplir la scene, & que les Charlatans font l'opprobre de la Medecine, & ruinent & deshonnorent les Medecins.

D'un lieu propre aux études.] C'est p. 137. à-dire d'un lieu où se trouve tout ce qui est necessaire, tant pour la theorie que pour la pratique de la Medecine.

Il faut commencer jeune.] C'est pourquoy les veritables Medecins étoient appelez *Enfâns de l'Art*, pour faire entendre qu'ils avoient succé cet Art avec le lait, & qu'ils y étoient nez.

Le lieu propre à cette étude, c'est le p. 138. bon air qui nourrit cette semence & la fait croître.] Car dans un lieu propre à cette étude, il faut trouver tout ce qui est necessaire à la perfection de cet Art, comme un bon air doit avoir tout ce qui est necessaire pour amener les fruits à une maturité parfaite. Or ce qui est necessaire pour la perfection de la Me-

decine, ne se trouve que dans les grandes Villes fort peuplées. Encore faut-il suppléer par les voyages à ce qui manque en un seul lieu.

Et un pernicienx trésor & en songe & en effet.] J'ay suivi le texte, *& en songe & en effet* ; Il y en a d'autres qui ont lû, *non en songe mais en effet*, & Hippocrate fait allusion à un passage d'Homere du 19. Liv. de l'Odyssée : *ὅτι οὐκ ἔστιν ὅτι οὐκ ἔστιν*. Ce n'est pas un songe mais une verité avantageuse, &c.

Et la source de l'audace & de la timidité, car l'impuissance produit la timidité.] Il fait voir comment l'inexpérience produit deux choses aussi contraires que sont l'audace & la timidité. Elle produit l'audace par l'ignorance, c'est à dire qu'ils entreprennent hardiment toute sorte de maux, parce qu'ils ne savent pas distinguer ceux qui peuvent être guéris d'avec ceux qui sont incurables ; & elle produit la timidité par l'impuissance, parce que lorsqu'il faut mettre la main à l'œuvre, ils sont comme un Pilote fort ignorant qui est battu d'une grosse tempeste, ils ne savent remédier à rien, & tout les épouvante. Hip-

postrate oppose donc la bonne confiance *εὐθυμία*, à l'audace *δραστήριον*, & la tranquillité qui vient d'une conduite sage *εὐφροσύνη*, il l'oppose à la timidité *δυσία*. Ce passage est fort beau & fort remarquable.

Il n'y a que deux choses, la science & l'opinion. La première fait qu'on fait, & la seconde fait qu'on ignore.] Hippocrate avoit connu cette grande vérité, que le savoir vient de l'intelligence, & l'opinion de l'erreur. Et c'est ce que saint Augustin a fort bien dit : *Quod intelligimus debemus rationi, quod opinamur errori: Nous devons à la Raison ce que nous entendons par l'intelligence, & à l'erreur ce que nous ne savons que par l'opinion.* Car l'opinion fait qu'on croit savoir ce que l'on ne fait pas, ou qu'on ne fait pas bien certainement, l'opinion n'étant qu'une conception fautive ou incertaine de la chose conceüe, au lieu que la science est une conception vraie, & qui s'accorde avec la chose qu'on conçoit.

Et initié aux mystères de la science.] C'est à dire avant qu'ils aient appris les sciences qui ouvrent le chemin de la

LE SERMENT

344 REMARQUES.
Medecine & qui sont la baze & le fonde-
ment de cet Art. V. le Traitté de la
Decence.



LE SERMENT



LE SERMENT D'HIPPOCRATE.



'Est le formulaire du serment qu'on faisoit faire à ceux, qui après avoir étudié la Medecine dans les écoles publiques, vouloient avoir la liberté de la pratiquer, & ce serment étoit different de celui qu'on exigeoit de ceux qui se presentoient pour estre Disciples, & dont il est parlé dans celui-cy.

JE jure par Apollon le Dieu de la Medecine; par Esculape; par la Déesse Hygea, qui preside à la santé; par la Déesse Panacée, qui preside à la guerison;

Tome I.

N

Par tous les Dieux & par toutes les Déesſes, & je les prens à témoin, que j'accompliray de tout mon pouvoir & ſelon mes connoiſſances, l'obligation que je contracte aujourd'huy, & que je tiendray ce ſerment comme je le jure & qu'il eſt écrit. Je regarderai toujours comme mon pere celuy qui m'a enſigné cet Art; je luy aideray à vivre & luy donneray toutes les choſes dont il aura beſoin. Je tiendray lieu de frere à ſes enfans, & s'ils veulent ſe donner à la Medecine, je la leur enſigneray ſans leur demander, ni argent ni promeſſe. Je les inſtruiray par des preceptes abbregez & par des explications étenduës, & autrement, avec tout le ſoin poſſible. J'inſtruiray de même mes enfans & les diſciples qu'on aura mis ſous ma conduite, qui auront été immatriculez & qui auront

fait le serment ordinaire , & je ne communiqueray cette science à nul autre qu'à ceux-là.

J'ordonnerai aux malades, autant que je le pourray & que je le sauray, le régime le plus propre pour haster leur guérison, & je ne leur donneray jamais rien qui puisse les blesser ou les incommoder en quelque manière. Je ne conseilleray jamais à personne d'avoir recours au poison, & j'en refuseray à tous ceux qui m'en demanderont. Je ne donneray à aucune femme des remèdes pour la faire accoucher avant son terme. Je conserveray ma vie pure & sainte, aussi-bien que mon Art. Je ne tailleray jamais ceux qui ont la pierre, & laisseray faire cette operation aux Maistres que cela regarde particulièrement. Je n'entreray jamais dans quelque maison que ce soit que pour assister ceux qui

148 LE SERMENT D'HIPP.
auront besoin de mon secours,
& n'abuseray jamais des entrées
que cet Art donne, pour faire
aucune injustice, ni pour cor-
rompre personne en aucune fa-
çon, & moins encore pour dé-
baucher homme ou femme, es-
clave ou libre.

Tout ce que je verray ou que
j'entendrai dans le commerce des
hommes, soit dans les fonctions
ou hors des fonctions de mon mi-
nistere, & qui ne devra point
être rapporté, je le tiendray
trés-sécret, comme un des plus
grands mysteres. Ainsi puissay-je
vivre long temps dans une santé
parfaite, réussir dans mon Art,
& être celebre parmy tous les
hommes dans tous les siècles,
comme je garderay ce serment,
sans en violer un seul Article, &
si j'y manque & que je me parju-
re, qu'il m'arrive tout le contrai-
re de ce que j'ay souhaitté.

REMARQUES
SUR LE SERMENT
D'HIPPOCRATE.

JE jure par Apollon le Dieu de la Médecine.] Il se présente icy naturellement une difficulté ; c'est de savoir si Hippocrate avoit trouvé ce serment établi, s'il avoit été obligé de le prêter, ou s'il en est luy-même l'Auteur. Le dernier sentiment est le plus vraisemblable. Il paroît même que c'est celui de l'antiquité. Car S. Hierosme écrit : *Hippocrates adjurat discipulos suos antequam doceat, & in verba sua jurare compellit, extorquet sacramento silentium, sermonem, incessum, habitum, moresque praescribit.* Hippocrate, après avoir donné dans le Traitté précédent des loix pour la theorie, en donne icy pour la pratique. Ainsi il doit être regardé comme l'Auteur & le Fondateur de cette profession, qui avant luy étoit en proye à tous les Charlatans & Sophistes.

N° iij

p. 146. *Je les instruiray par des preceptes abrégés, par des explications étendues & autrement.*] Par le mot *παρρησιας*, Hippocrate entend des maximes générales & aphoristiques; par celui d'*απορρησιας*, il entend les explications étendues de ces maximes & preceptes généraux; & par cette expression *ἐν τῷ λόγῳ καὶ τῷ ἔργῳ*, & par toute autre manière d'enseignement; il entend les exemples en leur faisant voir la pratique de ce qui leur a été enseigné.

Qui auront été immatriculés & qui auront fait le serment ordinaire.] Car avant qu'un jeune homme pût être reçu au nombre des disciples, Hippocrate vouloit qu'on le fît jurer, qu'il n'abuseroit point de cet Art, & qu'il ne communiqueroit les secrets à personne.

p. 147. *Et je ne communiqueray cette science à nul autre qu'à ceux-là.*] Ce n'étoit, ni par envie, ni par jalousie, qu'Hippocrate vouloit qu'on prît cette précaution, de ne communiquer cette science qu'aux véritables disciples, c'étoit au contraire par amour du public; car alors il n'y avoit rien de plus dangereux que de divulguer les secrets

de la Medecine, à cause des Sophistes qui en abusoient & qui ne s'en servoient que pour le gain.

Et je ne leur donneray jamais rien qui puisse les blesser ou les incommoder.] Les blesser, c'est-à-dire les faire mourir ou les rendre malades actuellement ; les incommoder, c'est-à-dire avoir des suites fâcheuses, comme en ont d'ordinaire les philtres, & toutes les choses qui altèrent la raison, ou qui jettent dans une grande foiblesse. Sous ce dernier genre Hippocrate comprend aussi tous les prestiges, les enchantemens & les nœuds, qui étoient fort en usage dans ce temps-là, & que Platon appelle, *αἰνίαι ἰνίστες*, qui est le propre terme dont Hippocrate s'est servi. On peut voir l'onzième Liv. des Loix. p. 933. & 934. de l'Edit. de Serres.

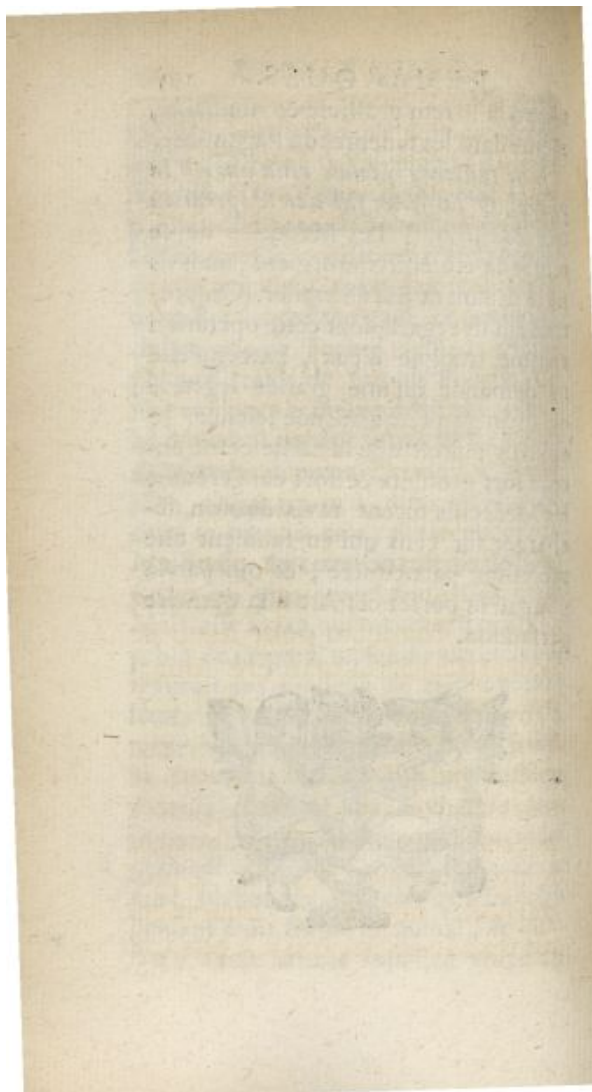
Je ne conseilleray jamais à personne d'avoir recours au poison.] Ce passage est remarquable : Hippocrate reconnoissoit que les hommes n'avoient pas le droit de se faire mourir eux-mêmes, D'ailleurs y a-t-il rien de plus injuste que de faire servir à la destruction des hommes, un Art, qui n'a été inventé que pour leur salut ?

Je ne donneray jamais à aucune femme des remèdes pour la faire accoucher avant son terme.] Cependant dans le *Traité de la Nature de l'enfant* Hippocrate rapporte luy-même qu'il fit blesser une Chanteuse, qui n'étoit grosse que de six jours. Ceux qui ne sçauroient accorder ce passage avec ce serment, disent que ce *Traité* n'est pas d'Hippocrate, mais de son fils Polybe. Ce sera toujours la même difficulté. Polybe n'avoit il pas fait le même serment ? D'où vient donc qu'il le viole ? Il y a plus d'apparence à dire qu'Hippocrate se porta à cela, persécuté par la Maîtresse de cette Chanteuse & pour éviter un plus grand mal. Car cette Maîtresse avare, qui tiroit un très grand profit de la prostitution de son esclave, n'auroit pas manqué de tenter toutes sortes de voyes, & de faire mourir la mere en voulant perdre son fruit. D'ailleurs il paroît par un passage d'Aristote dans le VI. Liv. de ses *Politiques*, qu'en ce temps-là on étoit persuadé, qu'il n'y avoit de crime à faire blesser les femmes que lorsque l'enfant étoit formé & animé, & qu'il n'y avoit aucune injustice avant ce

temps-là. Erreur grossière & étonnante, même dans les ténèbres du Paganisme.

Je ne tailleray jamais ceux qui ont la pierre, & laisseray faire cette operation aux Maistres.] Les Medecins de ce temps-là étoient Chirurgiens; mais ils ne se mêloient pas de tailler. On prétend qu'ils regardoient cette operation comme indigne d'eux, parcequ'elle ne demande qu'une grande legereté de main & presqu'aucune science. Je croirois plutôt que la taille étant encore fort grossière & fort dangereuse, les Medecins furent ravis de s'en décharger sur ceux qui en faisoient une profession particulière, & qui par-là pouvoient porter cet Art à sa dernière perfection.







DU MEDECIN.



CE Traitté regarde plus le Chirurgien que le Medecin, car en ce temps-là on commençoit l'étude de la Medecine par la Chirurgie.

CE Traitté est fait pour enseigner la conduite que doit tenir un Medecin pour avoir de l'autorité, & la manière dont il doit préparer le lieu où il travaille. Pour ce qui est de sa conduite, il doit tâcher d'avoir le teint bon & de se bien porter autant que son temperament le peut permettre, car la plupart des hommes, s'imaginent qu'un Medecin, qui n'a pas une

bonne fanté, ne sauroit donner aux autres ce qu'il ne se donne pas à luy-même. Il doit être propre sur sa personne, n'avoir que des habits honnêtes, & ne se parfumer que d'odeurs qui ne soient ni dangereufes, ni suspectes; cela plaist aux malades & les rejouit. Il doit être d'une sagesse à toute épreuve, non-seulement pour garder le silence, mais pour être modéré & retenu en tout, car rien ne contribue tant à la reputation d'un Medecin que les bonnes mœurs & une vie sans reproche. Il faut qu'il sache joindre la gravité avec l'humanité, la trop grande facilité estant toujours méprisée, quelque commode qu'elle soit. Mais il doit bien distinguer les occasions où il a la liberté de se servir de l'une ou de l'autre, c'est à dire de faire paroistre, ou sa gravité, ou son :

humanité. Car les mêmes choses ne plaisent pas toujours aux mêmes gens ; pour plaire il faut qu'elles soient rares. Il faut qu'il ait l'air d'un homme sérieux & pensif, sans qu'il paroisse sur son visage aucune marque de chagrin ni d'amertume, ce qui le feroit passer pour misanthrope, ou pour glorieux. D'un autre côté celui qui aime trop à rire & qui paroist trop gay devient importun & insupportable ; c'est pourquoy ce dernier défaut est autant à éviter que le premier. Il faut que la justice & la probité l'accompagnent en toutes rencontres, rien n'étant si nécessaire à un Medecin à cause de l'étroit commerce qu'il a avec ses malades. En effet les malades s'abandonnent entièrement à leur Medecin. Le Medecin entre à toute heure chez eux, il voit leurs femmes & leurs filles, & il est

toûjours au milieu de tout ce qu'il y a de plus precieux dans la maison. Il faut donc qu'il ait les mains pures, & qu'il resiste à toutes sortes de tentations. Voila comme un Medecin doit être pour le corps & pour l'ame.

Venons aux preceptes qui sont necessaires pour la pratique de son Art , & descendons jusques aux premiers principes, afin qu'un homme puisse commencer à apprendre par-là; aussi-bien tout ce qui se fait dans la maison du Medecin regarde proprement ceux qui apprennent. Il faut qu'il ait dans sa maison un lieu qui soit commode & bien situé ; & il le fera , s'il n'est point trop exposé au vent & au soleil, car le grand jour n'est pas desagréable au Medecin ; mais il est très-agréable aux malades. Il faut sur tout qu'il évite le jour qui

fait mal aux yeux, & qu'il prenne bien garde, qu'il ne l'ait en face; car il incommode beaucoup ceux qui ont la veuë foible, & la moindre chose fuffit pour la troubler. Il faut que les lieges ne soient, ni trop hauts ni trop bas, afin que les malades y puissent être assis commodement, & les Medecins faire tout ce que leur Art demande.

Je veux qu'il n'employe l'airain que pour ses instruments; ces vases d'airain dont on se sert pour l'ornement me paroissent d'une parade non-seulement inutile, mais insupportable. Il faut que l'eau dont il se sert soit pure & bonne à boire; & que ses frottoirs soient les plus propres & les plus doux qu'il se pourra. Il ne doit employer que du lin-ge de lin pour les yeux; & pour les playes il peut se servir d'éponges; car ces choses-là paroissent

Hippo-

crate

défend

les vases

inutiles,

En plu-

tôt pour

la para-

de que

pour l'u-

sage; tels

que sont

la plu-

part de

ceux qui

ornent

les bou-

tiques

de nos

Apoti-

quaires.

sent toutes seules d'un grand secours. Tous les instrumens dont il se sert doivent être bien faits & accommodés aux usages auxquels il les destine, soit pour la grandeur, soit pour la pesanteur, ou pour la legereté. Il doit prendre garde que toutes les choses qu'il employe soient très bonnes, & particulièrement celles qui sont long-temps sur les parties malades, comme les bandages, les drogues, les linges qu'on met sur les playes, les cataplasmes; car toutes ces choses y demeurent long temps, au lieu qu'on en employe très peu à les ôter, à rafraîchir les parties, à les nettoyer, & à faire des fomentations avec de l'eau.

Or il faut bien prendre garde à ce qu'on fait quand il s'agit du plus ou du moins à l'égard du temps; l'un & l'autre sont très-bons quand on s'en sert à propos

pos ; mais il ne faut pas les confondre.

Le bandage le plus propre & le plus convenable à la Medecine, c'est celuy qui donne beaucoup de soulagement aux malades & qui aide beaucoup le Medecin. Toute sa science consiste principalement ; à savoir serrer où il faut, & lâcher où il faut. Mais on doit sur tout avoir égard à la saison, pour voir s'il faut couvrir ou non, c'est à dire mettre des linges & des compresses sous la ligature, & faire un bandage serré ou lâche, afin qu'on ne peche point en couvrant & en serrant une partie foible trop ou trop peu. Il faut mépriser les bandages ajustez & qui ne sont faits que pour l'ostentation & pour la pompe. Car ils sont ridicules, & sentent le Charlatan ; souvent même ils font beaucoup de tort aux ma-

Tome I. O.

lades; & il faut se souvenir que les malades cherchent du secours & non pas de l'ornement.

Pour ce qui est des operations de la Chirurgie, la vitesse & la lenteur sont également recommandables & necessaires dans celles qui se font par le fer & par le feu. Toutes les fois qu'on n'a besoin que d'une incision seule, il faut la faire le plus promptement qu'on peut; car, comme ceux qu'on incise sentent une grande douleur, cette douleur ne sauroit être trop courte; mais quand il faut faire plusieurs incisions, il faut les faire très-lentement; c'est à dire qu'il faut mettre beaucoup de temps entre les unes & les autres; les incisions trop promptes, qui se suivent de trop près, causent une grande douleur & une douleur continuelle; au lieu que celles qui sont lentes, c'est-à-di-

re, qui se font à plusieurs reprises éloignées, donnent du relâche au malade, qui par-là est mieux en état de les souffrir.

Je diray la même chose des instrumens. Il faut se servir de grandes ou de petites lancettes, selon les différentes occasions. Car il y a des parties dans le corps d'où le sang vient avec peine ; & d'autres d'où il vient si facilement, qu'on a même de la peine à l'arrester. Telles sont les veines des jambes & quelques'autres. Dans ces dernières on ne doit faire que de petites ouvertures ; car il ne faut pas que le sang vienne trop abondamment, & il suffit d'en tirer, quoyqu'on n'en tire pas beaucoup ; mais dans les premières où il n'y a point de danger, & dont le sang n'est point trop subtil, il faut se servir de grandes lancettes pour faire de grandes

ouvertures, parce qu'autrement le sang ne viendrait pas. Or il n'y a rien de plus honteux dans la Chirurgie que de ne pas operer ce que l'on veut.

*Ventou-
ses non
scari-
fiées.*

Il y a deux sortes de ventou-
ses dont on peut se servir. Lors-
que la fluxion est fort éloignée
de la superficie des chairs, il faut
que la ventouse ait le col étroit,
& qu'elle ne soit pas ventruë,
mais longue vers la main, & fort
legere; car de cette manière el-
le attire en droiture les humeurs
les plus éloignées. Mais lorsque
le mal est répandu dans les
chairs, il faut que la ventouse
soit en tout comme cette pre-
mière, excepté qu'elle doit a-
voir le col large; car une ven-
touse qui n'a pas le col large, ne
peut pas embrasser beaucoup de
chairs, & si elle est pesante, elle
affaisse la superficie, ce qui em-
pêche l'attraction, & fait par

consequent qu'on laisse l'humeur
qui cause la maladie : Et au
contraire si lorsque la fluxion est
éloignée de la superficie & fort
profonde, on se sert de ventouses
à col large, elles attirent beau-
coup des autres chairs, & l'hu-
meur, qu'elles en attirent, empê-
che le cours des serositez qu'on
devroit attirer. On laisse ce qui
cause la maladie ; & on attire ce
qui ne fait aucun mal. Il faut
donc juger de la grandeur que
doivent avoir des ventouses qu'
on veut rendre utiles, par rap-
port aux parties sur lesquelles
on veut les appliquer.

Quand il est nécessaire de sca-^{Ventou-}
rifier les ventouses, il faut le fai-^{ses sca-}
re jusqu'au fond, car il faut tou-^{rifiées.}
jours que le sang des lieux qu'on
incise, paroisse manifestement,
autrement il ne faut pas toucher
au rond que la ventouse a élevé.
Car la chair de l'endroit malade

est fort tenduë & gonflée. Il faut se servir de lancettes courbes par la pointe, & qui ne soient pas trop étroites, car il vient souvent des humeurs gluantes & épaisses, & il y a du danger qu'elles ne s'arrestent au passage, quand l'ouverture est trop petite.

Pour ce qui est des veines des bras, il faut les arrester par des ligatures, car il arrive souvent que la chair qui couvre la veine n'est pas bien jointe avec elle, de sorte que la chair venant à glisser, les deux ouvertures ne répondent plus l'une à l'autre, & la veine étant couverte, n'a plus d'issuë, ce qui empêche le sang de couler & est cause qu'il se forme souvent du pus dans cette partie, & cette méchante operation produit deux grands inconveniens, beaucoup de douleur à celuy qui la souffre, & u-

ne grande honte à celuy qui la fait. Il faut user de la même circonspection pour toutes les veines. Voilà les instrumens qui sont nécessaires à un Medecin qui veut devenir Artiste. Tout le monde se peut servir des instrumens à arracher les dents, & à couper ou inciser la luette, & autres de cette nature, leur usage paroissant très-simple.

Pour ce qui est des tumeurs ou abcés & des ulceres qui sont de grandes maladies, il faut beaucoup plus d'art pour les découvrir, quand ils se forment, pour les dissoudre, & pour les empêcher de grossir. Après ce premier degré d'habileté, le second est de les faire aboutir à un endroit visible qui soit très-petit, & à les traiter de manière, que la matière qui les forme, soit égale par tout. Car si elle est inégale, il y a du

danger qu'ils ne crevent, & qu'ils ne forment un ulcere très-difficile à guerir. Il faut donc la tenir égale en la faisant également meurir, ne les point percer avant le temps & ne pas permettre qu'ils percent d'eux-mêmes. Dans nos autres Traitez, nous avons marqué les choses qui peuvent les faire meurir également.

Les ulceres semblent avoir quatre chemins tout differens; car les uns vont en bas, ce sont les fistules & tous les ulceres qui ont du pus caché & qui sont creux en dedans. Les autres vont en haut, ce sont ceux qui paroissent sur la chair. Les troisièmes s'étendent au large; & ce sont ceux qu'on appelle rampants. Et les quatrièmes s'étendent également; & ce dernier mouvement paroist plus conforme à la Nature. Voila donc les accidens qui arrivent aux chairs,

&

& pour tous il y a les mêmes remèdes.

Dans les autres Traitez on a expliqué leurs signes, & la manière dont il faut les traiter, & l'on a suffisamment enseigné les moyens qu'il faut employer pour les guerir, tant ceux qui s'étendent également & ceux qui se remplissent de chair, que ceux qui sont profonds & ceux qui s'étendent en large.

Pour ce qui est des Cataplasmes, voicy comment on doit s'en servir. On ne sauroit apporter trop de soin & d'exactitude pour les linges qu'on met sur l'ulcere. Il faut proportionner le linge à l'ulcere, & faire le cataplasme tout autour du mal; car cet usage du Cataplasme est conforme aux regles, & est d'un très grand secours, la vertu du cataplasme qu'on met tout autour s'étendant jusqu'à

Tome I.

P

l'ulcere, & le linge dont on le couvre l'empêchant d'en être offensé.

Pour ce qui est du temps où il faut se servir de toutes ces choses, & de la manière dont il faut apprendre leur force & leur vertu, ce n'est pas icy le lieu d'en écrire ; car cela demande une grande connoissance de la Medecine, & ne doit être l'étude que de ceux qui sont déjà fort avancez dans cet Art. Après cela vient naturellement cette partie de la Chirurgie qui enseigne à panser les blessures, & à arracher les traits qui sont restez dans le corps. Cette science ne peut être apprise dans nos Villes ; car pendant la vie d'un homme, il arrive très rarement que nos Villes ayent la guerre entre elles ou avec leurs voisins. Mais on peut fort bien l'apprendre chez les Etrangers ; c'est-

pourquoy celuy qui veut devenir bon Chirurgien, doit chercher la guerre chez les Etrangers, & suivre les armées, où il sera dans un exercice continuél qui peut seul le rendre habile.

Ce qu'il y a de plus difficile & de plus profond dans cet Art, c'est de bien connoître les signes des traits qui sont restez dans le corps; car par ce moyen quand un blessé aura été mal pensé, on sera en état de corriger cette faute, & on ne sera pas réduit à l'abandonner; il n'y a qu'un homme qui connoitra parfaitement ces signes, qui puisse entreprendre cette cure, y réussir. Mais dans nos autres Traitez nous avons assez parlé de toutes ces choses.



R E M A R Q U E S
SUR LE TRAITE'
DU MEDECIN.

§. 155. *L doit tâcher d'avoir le teint bon & de se bien porter.*] Dans Platon Socrate est d'un sentiment bien opposé à celui-cy ; car il veut que le Medecin ait eu toutes sortes de maux , & qu'il soit fort valetudinaire ; & cela par deux raisons : La première , afin qu'il connoisse toutes les maladies par sa propre experience ; Et la seconde , afin qu'il paroisse qu'il entretient & conserve sa vie par la force de son Art. Les malades seront assez du goust de Socrate , mais celui d'Hippocrate plaira davantage aux Medecins.

§. 156. *Mais il doit bien distinguer les occasions où il a la liberté de se servir de l'une ou de l'autre , c'est à dire de faire paroître sa gravité ou son humanité , &c.*] J'ay étendu ce passage qui est fort court & fort obscur dans le Texte. Hippocrate dit , qu'il faut que le Medecin

connoisse bien les occasions où il doit être humain ; car s'il a toujours de la gravité , il passera pour un orgueilleux & un superbe , & s'il est toujours humain , il passera pour un flatteur qui cherche des pratiques.

Aussi bien tout ce qui se passe dans la maison du Medecin regarde proprement ceux qui apprennent.] Il veut dire à mon avis , que tous les malades qui alloient ou qu'on portoit dans les boutiques étoient le sujet de l'étude des apprentifs ; c'est à dire des Chirurgiens ; car tous les malades de maladies externes alloient se faire traiter dans les maisons des Medecins ; au lieu que les Medecins alloient dans les maisons des malades qui avoient des maladies internes & cachées , & cette dernière sorte de Medecine fut appelée *Clinicé* , parce que les Medecins alloient voir les malades dans leurs lits ; & ce fut Hippocrate qui la renouvela , ou qui la fonda.

Et qu'il prenne bien garde qu'il ne l'ait en face.] Le Medecin a besoin du grand jour , mais il ne faut pas qu'il l'ait en face dans ses operations ; car si le grand jour peut nuire au malade ,

il peut aussi nuire au Medecin en l'ébloüissant.

Car ces vases d'airain dont on se sert pour l'ornement.] Les Charlatans qui ne pouvoient attirer le monde par leur habileté dans leur Art, tâchoient de luy donner dans les yeux par une vaine pompe, en étalant dans leurs boutiques une infinité de boëtes & de vases d'airain qui étoit alors fort estimé.

p. 160.

Or il faut bien prendre garde à ce qu'on fait quand il s'agit du plus ou du moins à l'égard du temps.] Car il y a bien moins de danger aux fautes qu'on fait dans les choses qui ne servent que peu de temps, que dans celles qu'on fait dans les choses qui servent long-temps. Celles-cy sont d'une très-grande conséquence; au lieu que les autres sont legeres & se reparent facilement.

p. 164.

Il y a deux sortes de ventouses dont on peut se servir.] Les ventouses que l'on scarifie, & les ventouses que l'on ne scarifie point. Il commence par les dernières.

p. 165.

Car la chair de l'endroit malade est fort tendue & gonflée.] A cause de la fluxion & des humeurs que la ventouse a attirées, & par conséquent les in-

cissions sont inutiles si elles ne sont profondes.

Pour ce qui est des tumeurs ou abcès, p. 167. & des ulcères qui sont de grandes maladies.] Hippocrate ne parle icy que des tumeurs & ulcères qui sont très-considérables, car les autres se guérissent facilement d'eux-mêmes par la Nature seule, sans le secours du Medecin.

Ne les point percer avant le temps, & p. 168. ne pas permettre qu'ils percent d'eux-mêmes.] C'est à dire qu'il ne faut, ni les percer, ni souffrir qu'ils percent d'eux-mêmes avant que la matière soit bien meure, bien cuite.

Dans nos autres Traitez nous avons marqué les choses qui peuvent les faire meurir également.] Dans le Traitté des ulcères, & dans celuy des playes de la teste.

Les uns vont en bas.] C'est à dire au profond, de la circonference au centre, comme les fistules, les cancers cachez qui creusent toujours.

Les autres vont en haut.] Du centre à la superficie, comme toutes les excroissances de chair.

Et les quatrièmes s'étendent également.] J'ay ajoûté au texte ce dernier

mot *ἐς ὅταν* également, qui seul peut rendre ce passage intelligible.

p. 169. Et pour tous il y a les mêmes remèdes.] J'ay suivi une correction manuscrite qui est à la marge de l'Hippocrate de M. Bourdelot, *πάντας δὲ νοσήν τοι σκεῖται*. Il designe les remèdes qui dessèchent ; car ils sont bons pour toutes sortes d'ulceres.

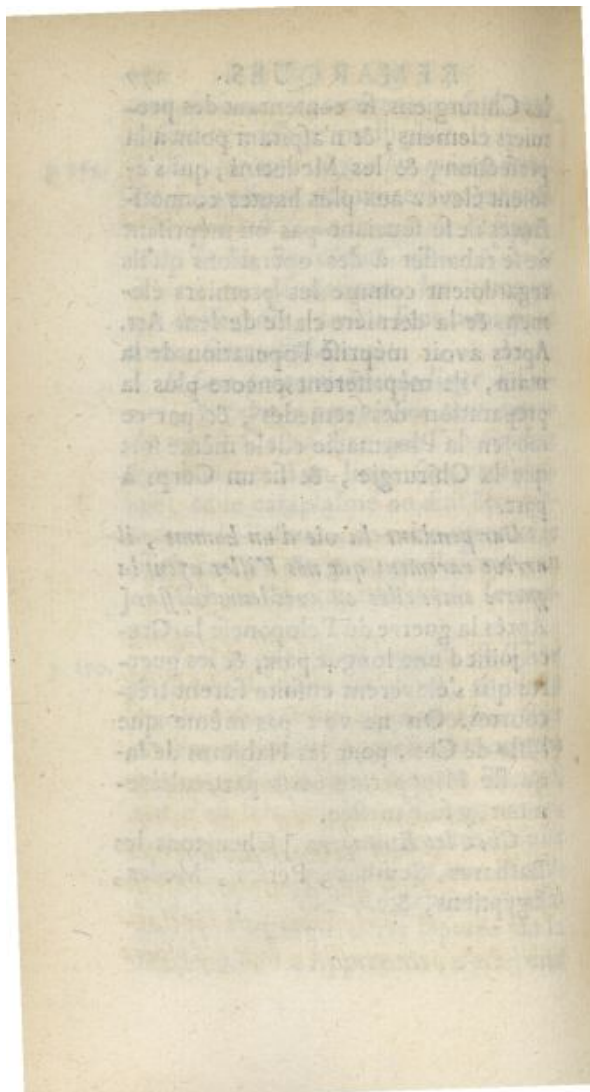
Il faut proportionner le linge à l'ulcere, & faire le cataplasme tout autour du mal.] C'est à dire que l'ulcere doit être couvert d'un linge sans cataplasme, & le cataplasme ne doit être qu'autour de l'ulcere ; de cette manière le linge couvre & garantit l'ulcere, en empêchant le cataplasme de le toucher.

p. 170. Pour ce qui est du temps, où il faut se servir de toutes ces choses, & de la manière dont il faut apprendre leur force & leur vertu.] Hippocrate ne juge pas à propos d'expliquer dans un Traité, qui n'est fait que pour les apprentifs, des choses qui ne sont propres qu'aux véritables Medecins, qu'aux Medecins parfaits. Et voila comment peu à peu la Chirurgie a été séparée de la Medecine, les Apprentifs, c'est à dire

les Chirurgiens, se contentant des premiers élemens, & n'aspirant point à la perfection, & les Medecins, qui s'étoient élevez aux plus hautes connoissances ne se souciant pas ou méprisant de se rabaisser à des operations qu'ils regardoient comme les premiers élemens & la dernière classe de leur Art. Après avoir méprisé l'operation de la main, ils mépriserent encore plus la preparation des remedes, & par ce moyen la Pharmacie eut le même sort que la Chirurgie, & fit un Corps à part.

Car pendant la vie d'un homme, il arrive rarement que nos Villes ayent la guerre entre elles ou avec leurs voisins. Après la guerre du Peloponese la Grece jouit d'une longue paix, & les guerres qui s'éleverent ensuite furent très-courtes. On ne voit pas même que l'Isle de Cos, pour les Habitans de laquelle Hippocrate écrit particulièrement, y fust meslée.

Chez les Etrangers.] Chez tous les Barbares, Scythes, Perses, Medes, Egyptiens, &c.





DE LA DECENCE
 ET
 DE LA MODESTIE
 NECESSAIRES
 A
 UN MEDECIN.



C E Traitté est tres-beau
 & très-digne d'un grand
 Philosophe, car il est
 plein de grands principes;
 Mais il est écrit si obscurément, &
 d'ailleurs corrompu en tant d'en-
 droits, que c'est naviger sur une mer
 pleine d'écueils que d'entreprendre de
 le traduire. Je n'oserois pas me flat-
 ter a'y avoir reussé en tout; J'espere

seulement qu'on le trouvera un peu plus clair & plus intelligible qu'il n'a paru dans les Traductions latines.

CE n'est pas sans raison qu'on a dit que la Sagesse (*la Philosophie*) est utile à tout. Je parle de la Sagesse qui conduit les hommes dans le commerce de la vie ; car on donne ce nom à beaucoup de choses, qui n'ont pour but qu'une vaine curiosité & qui n'enseignent rien d'utile. Ce n'est pas que dans ces mêmes choses on n'y trouve des parties qui sont bonnes, & dont on peut tirer quelque profit, quand elles ne serviroient qu'à faire éviter l'oisiveté, & la corruption qui regne parmy les hommes ; car il n'y a point de vice où il n'y a point d'oisiveté. L'oisiveté & l'inoccupation cherchent le vice & s'y laissent.

entraîner, au lieu que l'occupation & la meditation tirent des disputes même les plus inutiles quelque avantage pour l'honnêteté & pour l'ornement de la vie. Mais la Sagesse habillée en Art est plus agréable & plus utile aux autres, pourvu que ce soit un Art où l'on ait pour but la Decence & la veritable Gloire. Car tous les Arts qui ne se proposent ni un gain deshonnête, ni la vanité, ont une methode artificielle (*seure*) au lieu que ceux où l'innocence ne regne point, *changent tous les jours*, & sont enfin proscripts, comme des corrupteurs de la jeunesse. Car les jeunes gens qui sont tombez entre les mains de ces malheureux qui les professent, quand ils sont hommes faits ne sçauroient les regarder sans honte, ni soutenir leur veüe sans fremir. Et quand ils sont *super.*

vieux , la haine & la vengeance les portent à faire des Loix qui les chassent des Villes. En effet ce sont des Charlatans qui rodent de Ville en Ville , & qui font des assemblées pour tromper les hommes par un vain babil qui n'a rien de solide & qui ne visé qu'au gain.

Il est aisé de les connoître à leurs habits & à leurs manières. On ne sauroit trop fuir ceux qui sont ajustez avec trop de soin & de pompe , & au contraire on ne sauroit trop rechercher ceux qui n'ont rien d'affecté ni de superflu. La simplicité & la modestie dans les habits marquent un homme , qui a soin de sa réputation , qui pense , qui est renfermé en luy-même & qui ne cherche qu'à se perfectionner dans son Art. Ceux qui dans leurs mœurs & dans toutes leurs manières font paroître cette for-

te de sagesse, ne sont, ni répandus en choses vaines, ni curieux. Ils sont graves avec ceux qui ne les abordent que pour les amuser; toujours prêts à refuter & à convaincre ceux qui s'opposent à leurs sentimens; ils sont gracieux & affables avec leurs semblables; civils & moderez avec tous les autres; severes dans les revoltes & dans les contradictions; d'un secret impenetrable; prompts & habiles à profiter de l'occasion, & patients pour l'attendre; sobres & nullement difficiles pour leur manger; contents de peu; expeditifs dans leurs discours qui sont toujours solides; Ils ne disent rien qu'ils ne demontrent. Ils parlent purement sans affectation; Ils sont pleins de douceur & de grace, & fortifiez par la gloire qui leur revient de toutes ces qualitez, ils sont toujours en état de dé-

fendre avec succès la vérité de leur Art , & de purger les esprits de toutes sortes d'erreurs par des démonstrations claires & sensibles.

Le guide le plus sûr pour y parvenir c'est la Nature. Ceux qui s'attachent aux Arts , & à qui elle est favorable , peuvent réussir sans beaucoup de peine dans toutes les choses qu'on vient d'expliquer. Car l'usage même , qui ne se peut enseigner , ni dans la Sagesse , ni dans l'Art qui luy est adjoint , peut être enseigné par la Nature , de manière que cela fera le commencement de l'Art. En effet la Nature même se confond & se mêle avec la Sagesse , pour faire connoître ce que la Nature fait. Cependant il y a beaucoup de gens , qui étant entêtés de l'un ou de l'autre de ces deux moyens , (de
la

la Nature seule , ou de l'Art seul) se trompent , & se trouvent tous les jours fort loin de leur compte , parce qu'ils ne les joignent pas tous deux pour faire leurs demonstrations dans les sujets qui se presentent. Et si l'on examine aux rayons de la verité ce qu'ils avancent dans leurs beaux discours , on ne le trouve point du tout conforme à la Nature , on voit au contraire qu'ils se sont éloignez du chemin de leurs Maîtres , & par conséquent de la verité. De là vient que se trouvant nuds & dépouillez des vrais principes , ils se couvrent & s'envelopent de leur méchanceté , & triomphent de leur infamie. Mais ceux-là parlent toujours bien qui ne parlent que des choses qu'ils ont bien apprises *par raison & par experience* , & tout ce qui est fait par méthode selon

Tome I.

Q

les regles de l'Art, est un effet de la Raison; au lieu que ce qui est dit selon les regles de cet Art, & qui n'est pas executé de même, est une preuve évidente d'une méthode incertaine, & qui n'est point appuyée sur des regles seures. Car discourir ou avancer des opinions & ne rien executer, c'est un signe certain d'ignorance & de défaut d'Art, & ces discours pleins d'opinion, particulièrement dans la Medecine, deshonnorent ceux qui les font, & tuent le plus souvent ceux qui s'y fient. Ceux qui sur ces beaux discours se persuadent qu'ils savent ce que la science jointe à l'experience peut seule enseigner, se découvrent dans la pratique, comme l'or faux se découvre par le feu; car tous ces discours generaux ne font d'aucun usage pour conduire à la connoissance des ou-

vrages particuliers de la Nature, & l'inutilité de leur science est démontrée par la fin, au lieu que le temps fait reussir & prosperer les efforts des autres, c'est-à-dire de ceux qui sont dans le bon chemin, & rend sensible le progrès de ceux qui suivent à peu près la même voye. C'est pourquoy en resumant ce que nous avons dit, il faut toujours accommoder & joindre la Sagesse, à la Medecine, & la Medecine à la Sagesse, car le Medecin est un Philosophe presque égal aux Dieux; & il n'y a presque pas de difference entre ces deux choses. Car tout ce qui est necessaire pour la Sagesse, l'est aussi pour la Medecine; le desinteressement, l'application, la bonne vie, la pudeur, la modestie, ou l'humilité, la bonne reputation, le jugement, la tranquillité d'esprit,

Qij

la douceur, la pureté, la doctrine, la gravité du langage, la connoissance des purifications utiles & nécessaires, une véritable aversion pour toute sorte de gain honteux, une solide piété éloignée de toute superstition, & une ame élevée au dessus de toutes les choses terrestres. Car toutes ces qualitez sont nécessaires pour reprimer & refrener l'intemperance, l'ignorance, l'avarice, la convoitise, les rapines & l'impudence. De-là dépend la connoissance de tous ses devoirs, sur tout de la manière dont on doit se gouverner avec ses amis, avec ses enfans & dans toutes sortes de rencontres. Ainsi la Medecine a un véritable rapport & une entière conformité avec la Sagesse. Et on ne peut pas douter qu'un véritable Medecin n'ait la plûpart de ces grandes qualitez, sur tout la con-

DU M E D E C I N. 189
noissance des Dieux est forté-
ment imprimée dans son esprit.
En effet dans toutes les mala-
dies & dans tous les symptômes;
on voit le grand respect que la
Medecine a pour les Dieux. Les
Medecins reconnoissent qu'ils
sont inferieurs aux Dieux, &
qu'ils ne sont que leurs Minis-
tres. Car il ne faut pas s'imagi-
ner que la Medecine regarde la
Divinité comme une cause im-
puissante ou inutile, soit dans
les maladies dont elle opere la
guerisson, soit dans celles qui
guerissent d'elles mesmes. Ils
connoissent que tout le succès
vient de Dieu; ils avoient qu'ils
ne sont riches que de ses ri-
chesses. Le chemin que la Me-
decine tient, conduite par la Phi-
losophie, d'où l'a-t-elle appris,
que de Dieu? Aussi luy en fait-
elle honneur; & non-seulement
elle est persuadée de cette veri-

té, mais elle en donne les preuves en faisant voir dans tous les accidens qui arrivent aux corps, que tout ce qu'elle opere vient de Dieu, & qu'elle n'est qu'une cause seconde, soit qu'elle force les maux de changer de Nature ou de lieu, soit qu'elle guerisse par l'operation de la main, ou qu'elle donne du secours par les remedes ou par le regime. En un mot tout ce qui vient d'elle se rapporte à Dieu, & sert à faire connoître Dieu.

Cela étant comme je viens de le dire, il faut que le Medecin soit doux, simple, affable & de bonne humeur, car l'austerité fait peur aux sains comme aux malades. Il doit se tenir toujours decemment, de maniere qu'il ne montre point trop de parties de son corps. Il ne doit point s'amuser à converser avec le peuple, si ce n'est par necessité, car

ces conversations passent aisément pour des violences ou pour des brigues qu'il fait en veuë d'avoir des pratiques. Or il ne faut rien faire par ambition, ni avec trop d'empressement. Il doit avoir toujours une bonne provision de ce qui est nécessaire pour réussir dans son Art ; car autrement on se trouve toujours court dans les necessitez pressantes. Il doit se gouverner avec beaucoup de modestie dans les fonctions de son ministere, sur tout dans les frictions, dans les oignemens, dans les fomentations, & prendre garde que tout cela se fasse avec beaucoup de délicatesse & d'adresse. Pour ce qui est du charpi, des compresses, emplastres, bandages, ligatures, de tout ce qui est nécessaire selon les différentes faisons & les différentes occurrences, & des remedes pour les bles-

lures, & pour les maux d'yeux, il faut qu'il en ait toujours de toutes les sortes, comme aussi les instrumens, les machines & les ferremens dont il a besoin; car d'en manquer, outre les maux qui en arrivent, on fait voir par là son ignorance, ou le peu d'application qu'on a pour son Art.

Mais pour la Campagne, il faut qu'il ait une provision plus simple & plus portative. La plus aisée c'est celle qu'on fait par methode. Car il n'est pas possible qu'un Medecin parcouré généralement tous les maux, pour avoir précisément ce qu'il faut pour chacun en particulier. Il faut qu'il ait dans sa memoire tous les remedes, leurs vertus simples, & leurs descriptions, s'il a envie de réussir dans la cure des maladies, & qu'il connoisse toutes leurs differences, en combien de façons ils se preparent,

&

& quels sont les differens effets qu'ils produisent dans le corps. Car voila le tout de la Medecine ; c'est le commencement, le milieu & la fin.

Il faut qu'il ait preparé aussi ^{Malag-} des emplastres emollients de toutes ^{maia.} les sortes pour les differens besoins, & les recettes des potions incisives & aperitives.

Il doit avoir aussi de toutes les drogues dont on se sert dans la pharmacie pour les purgations, & qui doivent avoir été cueillies en bon lieu, & être preparées comme il faut, selon les maladies, & leur grandeur, de manière qu'elles puissent se conserver sans être gâtées. Celles qui doivent être employées toutes fraîches, il les preparera dans le temps ; & ainsi des autres choses, en se conduisant toujours avec prudence, afin que lorsqu'il ira chez un malade, il

Tom. I.

R

ne manque d'aucune des choses qui luy peuvent être nécessaires.

Avant que d'entrer dans la chambre des malades, il doit savoir ce qu'il y a à faire; car très-souvent le mal ne laisse pas le temps de raisonner, & demande un secours très-prompt, & il faut qu'il soit en état par son expérience de prédire ce qui doit arriver. Cela est glorieux & facile.

Dans ses visites il doit s'affeoir decemment; être modeste & propre; avoir de la gravité; parler peu; ne rien faire dans l'agitation & le trouble; se tenir près du malade *sans rien craindre*; ne rien négliger; répondre promptement à ce qu'on luy objecte; avoir de la constance & de la fermeté pour s'opposer aux tumultes qui s'élèvent, & de l'autorité pour les appaiser, & être

prest à tout ce qui regarde son ministere. Sur tout qu'il se souvienne de la première preparation dont j'ay parlé, sinon, pour ne point faire de faute, qu'il se mette au moins en état de ne manquer de rien de tout ce qui regarde la seconde.

Qu'il visite souvent ses malades, qu'il les considere avec une grande attention & un grand soin, afin que sur les changemens qui arrivent, il puisse corriger les fautes qu'on aura faites; par là il les connoistra plus facilement, & sera plus en état d'y apporter du remede; car tout ce qui est humide est mobile & inconstant, c'est-pourquoy il peut être facilement changé par la Nature & par la Fortune, & si on perd l'occasion de faire ce qu'il faut, il previent & tuë faute d'un prompt secours, car beaucoup de choses concourent

R ij

en même temps à faire du mal, au lieu que ce qui arrive conséquemment donne plus de prise à l'expérience, & est plus aisé à connoître & à rétablir.

Il doit aussi bien prendre garde aux fautes des malades; car il y en a eu beaucoup qui ont trompé le Medecin sur les choses qu'il leur avoit ordonnées, & qui n'ayant pas pris les medecines qui leur étoient désagréables, & venant ensuite à être traittez conséquemment, ou par la pharmacie, ou par le regime, sont morts comme on dit, entre les bras de la medecine. Le malade s'en va sans avouer sa faute, & sa mort est imputée au Medecin.

Il faut qu'il considere bien les lieux où les malades couchent, & par rapport à la saison, & par rapport à la Nature des lieux mêmes. Car les uns couchent

dans les lieux hauts & airez, & les autres dans des lieux bas & obscurs. Il doit aussi les éloigner de toute sorte de bruit & d'odeur, sur tout de l'odeur du vin, qui est la plus mauvaise, & les faire porter ailleurs. Tout cela doit être fait doucement & facilement.

Il ne doit jamais découvrir aux malades ce qu'il veut faire, mais les exhorter & les consoler avec un visage gay & serain, afin de leur faire passer leurs fantaisies. Il faut qu'il mesle sagement la douceur avec la rudesse, & qu'il sache les gronder d'un côté avec ton aigre & menaçant, pendant qu'il les console de l'autre avec bonté, & qu'il leur donne de l'esperance, mais toujours sans leur rien déclarer de ce qui est, ou de ce qui doit être; ces sortes de confiden-

R. iij

ces ont souvent jetté les malades dans l'un ou dans l'autre excès.

Il faut aussi qu'il ait toujours près du malade un de ses Disciples, qui luy fasse exécuter ses ordres sans aigreur, & qui luy serve comme de second. Pour cet effet, il choisira les plus avancés & les plus habiles, afin qu'ils puissent faire & donner sûrement la plupart des choses qui seront nécessaires, & qu'il soit assuré de savoir précisément tout ce qui se sera passé dans les intervalles. Il ne confiera jamais la moindre chose aux ignorans, autrement il aura à répondre de leurs sottises qui retomberont toutes sur luy; mais s'il fait voir clairement le chemin que tiendra la maladie, en la traitant dans les regles de l'Art, il évitera toutes sortes de

reproches, & ne sera point responsable d'un succès qu'on attribuera à la qualité du mal; c'est-pourquoy à mesure qu'il travaillera, il découvrira tout à ceux qui doivent en avoir connoissance.

Toutes ces choses étant donc nécessaires pour la gloire & pour la decence, aussi-bien dans la sagesse que dans la Medecine & dans tous les autres Arts, il faut que le Medecin les reveste toutes, pour ainsi dire, qu'il les observe inviolablement, & qu'il les enseigne aux autres par son exemple; car étant fort celebres parmi les hommes, elles se conservent & ne perissent jamais. Ceux qui les suivront seront recommandables à leur siècle & à la posterité. Et ceux qui n'auront pas les connoissances nécessaires pour y par-

R. iiij

200 DE LA DECENCE, &c.
venir, surmonteront enfin toutes ces difficultez par le travail
& par l'experience.



REMARQUES
SUR LE TRAITTE'
DE LA DECENCE.

DE la Decence & de la Modestie p. 179.
nécessaires à un Medecin.] J'ay
crû devoir traduire ainsi μετ'εὐνοίας ; car ce mot renferme les
mœurs & les qualitez tant interieures
qu'exterieures, en un mot tout ce qui
sied, ce qui est d'une très-grande éten-
duë.

*Je parle de la Sageſſe qui conduit les p. 180.
hommes.*] C'est-à-dire de la Sageſſe qui
n'est pas oisive mais agiſſante, qui
conſiſte dans la pratique & non pas
dans la theorie, & qui accommode les
regles aux Arts neceſſaires pour l'uſage
de la vie. Car celle qui s'arrete à la
ſpeculation & qui ne paſſe pas ces bor-
nes eſt inutile, c'eſt plutôt un babil
Sophiſtique qu'une veritable Sageſſe.

*Ce n'eſt pas que dans ces mêmes cho-
ſes on n'y trouve des parties qui ſont
bonnes.*] Voila la ſeule bonne choſe
qu'Hippocrate trouve dans la Philoſo-

phie qui se contente de la Theorie, c'est que ceux qui s'y appliquent, évitent l'oïveté, & par conséquent la corruption ; mais en cela même, ils ne sont utiles qu'à eux-mêmes, & ce n'est pas assez pour la Sageſſe, il faut qu'elle ſoit utile aux autres, & elle ne le peut qu'en ſe reduiſant en Art, & en ſ'accommodant aux Arts.

¶ 181. *Mais la Sageſſe habillée en Art eſt plus agreable & plus utile aux autres.*] Voila la difference qui eſt entre la theorie & la pratique ; la theorie n'eſt tout au plus utile qu'à celui qui l'a, mais la pratique eſt utile aux autres. Et quand la Philoſophie la Science univerſelle deſcend dans les choſes d'uſage & ſ'accommode avec les Arts, elle eſt plus gratieufe & plus utile.

Pourvu que ce ſoit un Art, où l'on ait pour but la Decence & la veritable gloire.] Il va au devant d'une objection qu'on luy pouvoit faire ; car les Sophiſtes pretendoient reduire leur Science en Art ; mais dans leur Art ils n'avoient en veü, ni la Decence, ni la veritable gloire ; au lieu de chercher la Decence ils ne viſoient qu'au gain, & au lieu d'aspirer à la verita-

ble gloire ils étoient pleins d'ignorance, comme il l'a dit ailleurs.

Ont une methode artificielle.] C'est-à-dire qu'ils ont une raison universelle tirée de la Philosophie même & accommodée à un certain usage, une raison qui rapporte tout à l'action.

Quand ils sont hommes faits, ne sauroient les regarder sans honte.] Hippocrate designe icy en termes couverts le malheur qui arrivoit d'ordinaire aux jeunes gens qui se mettoient entre les mains des Sophistes. Ces infames Séducteurs, au lieu de leur enseigner la vertu, les corrompoient; c'est-pourquoy Platon appelloit les Sophistes, les Veneurs des jeunes gens insensés & riches.

Il est aisé de les connoître à leurs habits & à leurs manières.] Car ces Sophistes qui ne pouvoient acquérir du credit & de l'autorité par leur science & par leur vertu, tâchoient d'en acquérir par l'ostentation & par la pompe, en menant avec eux grand nombre de Disciples & d'Esclaves, en s'habillant magnifiquement & en portant des bagues de prix. Aussi Aristophane dans ses nuées, appelle ces Medecins, ou

plûtost ces Charlatans d'un mot dithyrambique, qui signifie des gens voluptueux & oisifs, qui s'ajustent avec soin, & qui portent des bagues jusqu'au bout des ongles. Rien ne marque plus un homme de petit entendement & d'imagination foible que cette affectation dans les habits.

p. 183.

Contents de peu.] Non-seulement dans leur manger, mais aussi dans ce qu'ils exigent de leurs malades. Le contraire de toutes ces qualitez, qu'Hippocrate attribué aux vrais Medecins se trouvoit dans ces Sophistes, & il n'y a rien de plus juste que cette opposition.

p. 184.

Et de purger les esprits de toutes sortes d'erreurs.] C'est-pourquoy Platon dit dans le 1. Liv. des Loix, qu'il est du devoir d'un bon Medecin d'enseigner les malades, & de ne leur rien ordonner, dont il ne leur demonstre la necessité & l'utilité. Aussi a-t-on remarqué, qu'Aristote étant malade, dit un jour à son Medecin : Je t'obéiray ; mais je t'obéiray en Philoſophe, quand tu m'auras démontré & prouvé ce que tu dis. Mais malheureusement si les bons Medecins ſont rares, les Philoſo-

phes ne le sont pas moins.

Car l'usage même qui ne se peut enseigner.] L'usage ne se peut enseigner, à cause du nombre infini des choses singulières qu'il renferme, qui ont chacune leur cause, & cela est vray dans la Sageste ou la Philosophie, & dans l'Art qui luy est adjoint, c'est-à-dire, qui est l'effet de la Sageste qui en résulte & qui en est la perfection.

Peut être enseigné par la Nature ; de manière que cela fera le commencement de l'Art.] Tout cecy est extrêmement profond. L'usage peut être enseigné par la Nature, parce qu'en approfondissant la Nature, on trouve qu'elle tient une seule & même methode dans une infinité de choses singulières ; de sorte qu'en appliquant cette regle commune à ces choses singulières, c'est le moyen d'avoir une connoissance générale du tout, & cette observation générale sur les operations singulières de la Nature devient le commencement de l'Art, & si on ose parler ainsi, comme l'ébauche de l'usage.

En effet la Nature même se confond & se mêle avec la Sageste pour faire connoître ce que la Nature fait.] C'est-à-dire,

que la Nature d'elle-même emprunte
 es regles & les preceptes de la Phi-
 losophie pour faire mieux connoître
 ses operations singulières par les pre-
 ceptes generaux de la Science, car
 l'Art & la Science ont pour objet les
 choses generales, & la Nature les
 choses singulières; ainsi par le moyen
 de la Science la Nature fait connoi-
 tre ses operations particulières, en
 les rendant en quelque façon gene-
 rales par l'assemblage qu'elle fait de
 plusieurs qu'elle comprend sous une
 regle commune.

*Cependant il y a beaucoup de gens qui
 étant entêtez de l'un ou de l'autre de ces
 deux moyens.] Comme les Empiriques
 entêtez de la Nature seule, & denuez
 du secours de l'Art; & les Methodi-
 ques ou Artistes entêtez de l'Art seul,
 ou de la Science seule, & privez du se-
 cours de l'Experience. Les uns & les
 autres se sont toujours trompez quand
 ils n'ont pas joint ces deux moyens, qui
 doivent être inséparables; car l'Art
 fait connoître les choses en general, &
 l'Experience les fait connoître en par-
 ticulier. C'est-pourquoy aussi Dieu a
 donné à l'homme la raison, ou l'esprit,*

& les sens, afin que par les sens il joigne la connoissance des choses particulières à celle des choses générales qu'il connoist par la raison. De là vient que Platon dit dans le xii. Liv. des Loix: *L'esprit joint à des sens très-fins & très justes, & devenu une même chose avec eux doit être appelé & est effectivement le salut des hommes.*

Ne se trouve point du tout conforme à p. 185: la Nature.] Car la Nature veut qu'on joigne la connoissance des choses singulières, à celle des choses générales; & celle des générales, à celles des singulières; que l'on confirme l'Art par l'Experience, & que l'on perfectionne l'Experience par l'Art.

De-là vient que se trouvant nuds & depouillez des vrais principes, ils se couvrent & s'enveloppent de leur méchanceté & triomphent de leur infamie.] Cela arrive toujours dans toutes les Sciences & dans tous Arts, & il n'est pas nécessaire de remonter au siècle d'Hippocrate & à celui de Platon pour en avoir des exemples, nôtre siècle nous en fournit dans tous les genres un plus grand nombre & de plus surprenants.

p. 186. *Car discourir ou avancer des opinions & ne rien executer.*] Car il ne suffit pas d'avancer des preceptes generaux , il faut agir & être exercé dans les operations particulières. Car l'opinion seule est non-seulement inutile , mais elle rend même suspects de mensonge les preceptes les plus vrais.

Et ces discours pleins d'opinion, &c.] Car l'opinion , qui n'est pas fondée sur l'Experience, trompe toujours.

Car tous ces discours generaux ne sont d'aucun usage pour conduire à la connoissance des ouvrages particuliers de la Nature.] Car la connoissance des choses generales dépend de la connoissance des choses particulières . & par consequent celui qui ne connoîtra pas les dernières par l'Experience, ne connoîtra jamais bien les premières par la Raison. Ainsi cette connoissance generale ne pouvant jamais être parfaite quand elle manque d'experience, ne sauroit conduire à la connoissance particulière ; au lieu de *ομεγνενον* qui est fort obscur, je lis *μεροζωον*, qui est très-intelligible.

p. 187. *Et l'inutilité de leur Science est démontrée par sa fin.*] Car ils ne parviennent

viennent jamais au but qu'ils se proposent.

Au lieu que le temps fait réussir & prospérer les efforts des autres.] Car plus ils employent de temps à s'instruire des choses particulières par l'expérience, plus ils se fortifient dans la connoissance des choses générales, & plus ils s'affaiblissent de la vérité de la méthode universelle.

Il faut toujours accommoder & joindre la Sagesse à la Médecine, & la Médecine à la Sagesse.] Car l'une est la perfection de l'autre. La Médecine rend la Philosophie utile, & la Philosophie rend la Médecine saine.

La modestie ou l'humilité.] Qui le rende capable de s'abaisser à des choses qui paroissent serviles, & qui sont pourtant de son devoir.

Le jugement.] Pour bien juger des actions & des passions.

La gravité du langage.] Que ses paroles paroissent plutôt des oracles qu'un langage commun. p. 182.

La connoissance des purgations utiles & nécessaires à la vie.] Car la Philosophie a les purgations, dont elle se sert pour purger les esprits, & la Médecine les

siennes pour purger les corps. Et comme la Medecine est une espece de Philosophie, & la Philosophie une espece de Medecine; elles se servent chacune des purgations de l'autre. La Medecine employe les purgations de la Philosophie pour purger les corps en purgeant les esprits, & la Philosophie emprunte les purgations de la Medecine pour purger les esprits en purgeant les corps. Ainsi la Philosophie & la Medecine marchent toujours ensemble, comme Hippocrate le dit.

Et une ame eslevée au dessus de toutes les choses terrestres.] Le Grec dit en un mot, & une prééminence divine.

p. 189. *Les Medecins reconnoissent qu'ils sont inferieurs aux Dieux.]* Tout ce qu'Hippocrate dit icy de la pieté des veritables Medecins est fort beau. Il faut entendre tout le contraire des Sophistes, ils attribuoient tout à leur Art, & rien à Dieu.

Car ils ne faut pas s'imaginer que la Medecine regarde la Divinité comme une cause impuissante ou inutile.] Dieu étant le Maistre de la Nature, & agissant toujours par les causes secondes, il faut necessairement que par ces cau-

ses secondes on remonte jusques à luy. Cela est expliqué plus au long dans le Traitté de la Maladie sacrée, ou mal caduc.

Le chemin que la Medecine tient conduite par la Philosophie d'où la-t-elle appris que de Dieu?] Dieu étant l'Auteur de la Nature, & la Nature fournissant des exemples infinis d'operations singulières, l'entendement humain conduit par la Philosophie, après avoir diligemment observé toutes ces différentes operations, a établi sur ces modeles les regles d'une méthode universelle qui constituë l'Art. Ainsi Hippocrate dit admirablement, que la Medecine conduite par la Philosophie, a appris de Dieu le chemin qu'elle tient, & cela s'accorde avec ces paroles de l'Ecclesiastique: *Medicum creavit Altissimus, à Deo enim est omnis medicina.*

Car ces conversations passent aisément pour des violences ou pour des brigues qu'on fait en vue d'avoir des pratiques.] J'ay suivi le sens que prescrit naturellement la lettre du texte, Βίη ἐσ' ἀντιμαχίαν ἀρετῆς, est très élégant pour dire, *une violence, une brigue pour*

appeller, faire venir des pratiques. L'explication que Zuingerus a donnée à ce passage n'a aucun fondement ; car il ne s'agit point dans tout cecy d'un Medecin qui tâche d'excuser ses fautes & ses mauvais succès auprès du peuple.

p. 192. *La plus aisée c'est celle qu'on fait par methode.*] C'est-à-dire en divisant les maux par genre, & non pas par espece.

p. 194. *Avant que d'entrer dans la chambre des malades il doit savoir ce qu'il y a à faire.*] En interrogeant les parens des malades, ou ceux qui l'ont assisté depuis le commencement de leur mal.

Cela est glorieux & facile.] Pour glorieux, ouy ; mais pour facile, il y a peu de Medecins qui en conviennent ; cependant Hippocrate le trouvoit ainsi. Cette prediſtion est aisée à ceux qui ont un grand usage & une grande experience.

Et se tenir près du malade sans rien craindre.] J'ay ajouté ces trois derniers mots, pour expliquer la pensée d'Hippocrate qui veut dire, que ni la malpropreté, ni l'infection, ni le méchant air, ne doivent pas faire peur au Medecin, & l'empêcher de se tenir

long-temps près des malades pour les bien confiderer.

Sur tout qu'il se souviene de la première preparation dont j'ay parlé, sinon &c.] C'est le sens le plus naturel que j'ai pû tirer des paroles du texte, qui sont très obscures. Hippocrate veut dire, que le Medecin doit avoir tout prests les remedes, & tout ce qui est necessaire selon chaque espece de maladie. Voila la première preparation dont il a parlé, lorsqu'il a dit qu'il en ait de toutes les sortes, sinon qu'il ait au moins ceux qui sont preparez par methode, non pas selon les especes, mais selon les genres.

Car tout ce qui est humide est mobile & inconstant.] C'est pourquoy il demande un attention bien plus grande. Car il arrive souvent que l'humeur prend dans un moment un autre cours que celuy que le Medecin avoit attendu, & emporte les malades dans l'interval de ses visites.

Par la Nature & par la Fortune.] C'est à-dire, & de soy-même, & par quelque cause externe.

Et par rapport à la saison.] Pour p. 196. voir s'ils sont trop froids ou trop

chauds, trop humides, ou trop secs & s'ils sont trop exposez aux vents contraires à leurs maux.

Et par rapport à la Nature des lieux mêmes.] Car les lieux trop hauts & trop airez sont mauvais pour certains maux, & les lieux trop bas & trop obscurs le sont pour d'autres.

p. 198. *Dans l'un ou dans l'autre excès.*] C'est à-dire les ont souvent portez à rejeter toutes sortes de medecines, & à aimer mieux vivre malheureux, ou même à se donner la mort par desespoir, pour ne vouloir pas essuyer la cruauté des remedes.

Il ne confiera jamais la moindre chose aux ignorans.] Le Grec dit aux particuliers, à ceux de parmy le peuple, *Idiotis*. Aujourd'huy on se rapporte de tout aux gardes; il ne faut donc pas s'étonner s'il arrive tant de mauvais succès.

p. 199. *Car étant fort celebres parmy les hommes, elles se conservent & ne perissent jamais.*] Il n'est pas au pouvoir des Charlatans d'abolir & de fouler aux pieds des regles si salutaires & si saintes, elles subsistent toujours & s'élèvent contre leur impudence. Sopho-

cle a dit de même dans l'OEdipe qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'abolir les regles sacrées qui leur ont été prescrites par les Loix. Elles vivent malgré leur injustice.

Ceux qui les suivront se rendront recommandables à leur siècle & à la postérité.] C'est dans le même sens qu'il est dit dans l'Eclesiastique 38.3. *Disciplina Medici exaltabit caput, & in conspectu Magnatorum collaudabitur: La Science du Medecin luy fait lever la tête, & il sera loué devant les Grands.*

Et ceux qui n'auront pas les connoissances nécessaires.] Hippocrate ajoute cela, afin qu'il n'y en ait aucun qui puisse s'excuser, toutes ces qualitez pouvant être acquises par l'étude & par l'experience.



LES PRECEPTES



LES PRECEPTES D'HIPPOCRATE.



C E Traitté est très-beau, très profond, & très-digne d'un grand-Philosophe ; mais il est écrit fort obscurément ; car outre qu'Hippocrate y employe des termes fort peu ordinaires, il y affecte une brieveté qui ressent fort le stile & la gravité des oracles. Son but est d'instruire le Medecin ; Ainsi ce Traitté embrasse plus de matière que celui de la Dénée, où il ne forme que les mœurs & les manières du Medecin, & ne travaille à lay donner que l'ornement qui se tire de la Philosophie. Dans le Traitté du Medecin il a

Tom. I.

T

aussi donné des Preceptes pour cet Art, mais, outre qu'il n'y parle qu'aux Apprentifs & non pas aux Maîtres, il y instruit plutôt le Chirurgien que le Medecin ; Au lieu qu'icy il parle aux Maîtres, & leur donne des Preceptes generaux, qu'il appelle Επαγγελίας, c'est-à-dire des Preceptes courts & sentencieux qui renferment beaucoup de sens en peu de paroles.

LE temps est ce qui renferme l'occasion, & l'occasion n'est qu'une petite partie du temps. La guerison consiste quelquefois dans le temps, & quelquefois dans l'occasion. Il faut bien connoître cette difference, & ne pas entreprendre des cures fondées seulement sur des raisonnemens, quelque vraisemblables qu'ils puissent être. Il faut adjoûter l'exercice & l'expérience au raisonnement ; car

LES PRECEPTES

le raisonnement est une espece de ressouvenir qui rassemble ce qu'on a receu par les sens, & qui s'est conservé dans l'imagination. En effet les sens sont les premiers affectez. A proprement parler, c'est le canal qui mene l'objet à l'intelligence, qui l'ayant receu, le conserve au dedans tel qu'il est, & qu'elle la receu, & le represente ensuite. Je louë donc le raisonnement pourvû qu'il naisse des choses qui tombent sous les sens, & qui sont connûes par l'experience, & qu'il tire methodiquement ses inductions & ses consequences de ce qui paroist. Car si le raisonnement naist de ce qui est apparent & visible, on ne peut pas douter que ce ne soit l'effet & la vertu de l'intelligence, & qu'il ne soit dans le pouvoir de l'intelligence, qui a receu chaque chose par l'organe des sens.

Il faut donc conclure de-là, que la Nature est excitée & instruite par toutes sortes de sujets, par une nécessité cachée, qui agit toujours de même; car la pensée empruntant & recevant ses idées de la Nature, comme je viens de le dire, les applique ensuite à la vérité. Mais si, au lieu de se fonder sur des observations évidentes faites sur des faits sensibles, elle se contente de bâtir des raisonnemens vray-semblables, voila ce qui met souvent les malades dans un état très-fâcheux & très-dangereux, & qui couvre les Medecins de honte en les privant du succès qu'ils avoient attendu. Encore s'en consoleroit-on, si ceux qui font les fautes en étoient seuls punis; mais ce sont toujours les malades qui en portent la peine. Ce n'est pas assez de la violence de leur maladie,

s'ils n'y ajoutent l'ignorance du Medecin. Cela suffit pour prouver qu'on ne peut attendre aucun avantage solide du raisonnement sans l'experience, ni de l'experience sans le raisonnement; car toute affirmation fondée sur l'opinion, est glissante & sujette à l'erreur. Il faut donc connoître, & les choses generales, & les choses particulieres, si on veut acquerir cette habitude seure & facile, qu'on appelle Medecine. C'est la seule source de la guerison des malades & de la gloire des Medecins. Il ne faut pourtant pas negliger d'interroger ceux avec qui l'on se trouve, pour savoir s'ils n'imaginent rien dont on puisse se servir dans l'occasion. C'est par là, je pense, que tout l'Art de la Medecine a été trouvé, puisque sur la connoissance des choses particulieres, qu'on a

*Tom. I.

T iij

222 LES PRECEPTES
découvertes par l'expérience, on
a fait des observations generales
qu'on a assemblées, & qui con-
stituent l'Art.

Il faut donc, sur toutes choses, s'attacher aux expériences & à ce qui arrive ordinairement & travailler plutôt avec simplicité, tranquillité & modestie que de faire de grandes promesses qui demandent ordinairement une apologie après l'action. Il est aussi très-sage d'avertir des differens remedes qu'il faudra donner aux malades; & il ne faut pas assurer trop affirmativement qu'un seul les guérira, car toutes les maladies sont difficiles & opiniâtres à cause des changemens & des divers accidens qui leur arrivent.

Il n'est pas inutile d'avertir le Medecin, qu'il doit commencer par faire marché avec son malade; car cela fait un très grand

bien, en ce que le malade est persuadé par-là que son Medecin ne l'abandonnera point, au lieu que s'il ne traite pas d'abord avec luy, il s' imagine qu'il le negligera, & n'aura pas de luy tous les soins necessaires. Il faut donc convenir du prix de la guerison, rien n'étant plus capable de faire grand tort au malade que cette pensée qu'on l'abandonnera, sur tout dans les maladies aiguës, car ces maladies ne donnent pas le temps d'attendre un bon intervalle, & alors le Medecin doit negliger son interest pour ne penser qu'à sa reputation. Il vaut donc mieux dans ces occasions qu'il s'expose à toute l'ingratitude de son malade, quand il l'aura guerri, que de le tourmenter à contre temps dans un peril si manifeste; quoyqu'il y ait des malades qui veulent faire valoir con-

T iiij

tre leur Medecin le droit d'hospitalité, ou qui prétendent même que leur guérison n'est pas difficile ; ceux-là mériteroient véritablement d'être abandonnez, mais ils ne méritent pas d'être punis ; & dans ces rencontres le Medecin doit se comparer à un homme, qui dans une grande tempeste est obligé de jeter son bien dans la mer. Tout bon Medecin aime mieux guérir son malade en faisant son devoir, que de l'abandonner cruellement par un esprit de cruauté ou de défiance. Dès le commencement donc il examinera bien sa maladie, luy ordonnera les choses nécessaires pour sa guérison ; il en aura soin, & ne les negligera en aucune manière ; & pour ce qui est de la récompense, il ne l'exigera jamais que dans la vue de s'en servir pour s'avancer dans son Art ;

lvi T

& je l'exhorte à être en cela très-doux & très-humain, & à s'accommoder toujours aux facultez de ses malades; il y en a même souvent qu'il doit traiter pour rien, préférant le plaisir d'obliger à celui de s'enrichir; & quand il y aura des Etrangers ou des pauvres qui auront besoin de son secours, il les assistera non-seulement de ses remedes, mais encore de sa bourse; car dès qu'un Medecin aime les hommes, il aime son Art. Et il y a souvent des malades, qui étant en grand danger, sont plutôt gueris par la bonté & par la facilité du Medecin, que par la force des remedes. Or s'il est glorieux d'avoir soin des malades pour rétablir leur santé, il ne l'est pas moins d'avoir soin des sains pour les empêcher d'être malades. Un Medecin est même obligé d'avoir soin de ces

226 LES PRECEPTES
derniers par honneur & par bien-
seance.

Mais ceux qui sont dans une
profonde ignorance de l'Art, ne
comprendront point du tout ces
Preceptes, car comme ils ne sont
pas initiez dans les mysteres,
que ce ne sont que le rebut des
hommes & des misérables qui
se sont élevez tout d'un coup,
& qui ont besoin de fortune, ils
s'attachent à des personnes ri-
ches, qui sont leurs dupes, & a-
près s'être tirez de la misère par
leur moyen, ils font ensuite les
vains, & s'enfonçant de plus
en plus dans cet abîsme d'igno-
rance, ils ne pensent qu'à vivre
dans le luxe & négligent les re-
gles & les principes de la Mede-
cine qui font la gloire des veri-
tables Medecins, de ces Mede-
cins habiles qui sont appelez
les Enfans de l'Art, au lieu que
ceux-cy font leurs cures facile-

ment sans manquer à rien de tout ce que leur Art exige, & que la plus grande misère ne seroit pas capable de les porter à faire la moindre démarche contre des principes si bien établis; car ils ne sont ni des perfides ni des parricides, comme ces Charlatans, qui ne vivent que de rapines & d'injustices, qui cherchent les meilleures pratiques, & les malades du plus grand éclat, qui empêchent qu'on n'appelle d'autres Medecins, & qui, de peur de ce secours vantent extrêmement leur savoir, & méprisent celui des autres. Cependant les malades chagrins de leur mal, nagent au milieu de deux grands maux, parce qu'ils n'ont pas la patience de continuer jusqu'à la fin, de se faire traiter selon les véritables regles de la Medecine; car dès qu'ils entendent dire qu'un ma-

lade a receu quelque soulagement, cela les remplit d'esperance, & dans l'empressement qu'ils ont pour recouvrer leur sante, ils n'ont plus que du degoust pour leurs premiers remedes, & brulent d'envie d'essayer d'autres Medecins. S'ils n'ont pas le moyen de faire beaucoup de depense, ils sont bassement rampants, & ne se font pas une affaire d'être ingrats dans la suite; & s'ils sont riches, l'envie extreme qu'ils ont de guerir, fait qu'ils s'épuisent & se ruinent en promesses; Ils ont tant de maisons, tant de rentes; mais sont-ils gueris, ils sont pauvres, & seroient bien fachez de rien prendre sur leur revenu pour payer leur Medecin. Cet avertissement suffit; car le Medecin doit se gouverner en cela differemment, selon que la maladie est plus ou moins pressante.

Il n'est point honteux à un Medecin qui se trouve embarrassé dans quelque occasion auprès d'un malade, & que son peu d'expérience empêche de voir clair, il ne luy est point honteux, dis-je, d'appeller d'autres Medecins, afin de consulter avec eux sur l'état du malade, & qu'ils luy aident à trouver les remèdes dont il a besoin; car dans une longue maladie, le mal venant à s'augmenter, il échape beaucoup de choses sur la conjoncture présente pour n'avoir pas pris conseil. Dans ces occasions il faut s'armer de constance & de force; car pour moy je suis persuadé, qu'il n'est jamais permis de rejeter ce qui vient de l'Art & qui est selon les regles. Et alors il ne faut pas s'amuser à disputer ensemble & à se mocquer les uns des autres; car c'est une chose certaine, &

que je puis affirmer par serment que jamais un Medecin sage & habile, ne nuira & ne portera envie à un autre Medecin, il se feroit tort à luy-même, & découvrirait son incapacité. Il faut laisser faire cela aux Charlatans qui cherchent les places publiques, & qui n'aiment que le gain, & ce n'est pas sans necessite & sans raison, qu'on a trouvé la ressource des consultations, car les hommes sont si bornez & si misérables, que dans la plus grande abondance, il ne laisse pas de s'y trouver de la pauvreté.

Une grande marque encore de l'existence de cet Art, c'est lorsqu'un Medecin en traitant son malade selon les regles, le console & l'encourage en l'exhortant de ne pas se troubler pour vouloir guerir trop tost, & pour courir avec trop de précipitation au devant de la santé. Ces

fortes d'exhortations ne font ni inutiles, ni contraires à son Art; car il arrive souvent que les longues douleurs jettent les malades dans le desespoir, & les portent à renoncer à la vie. Or un Medecin qui a entrepris un malade, doit faire voir que son métier est de rétablir & de conserver la Nature, & non pas de la changer; s'il le fait, il remportera sur l'heure même la récompense de sa sincérité, c'est-à-dire la confiance du malade, au lieu que s'il tient un autre langage, il n'en sera nullement cru. Car la bonne habitude, la bonne complexion de l'homme, est une certaine Nature qui ne souffre point de mouvement étranger, dont les esprits, la chaleur & la coction des humeurs sont bien d'accord, & qui est entretenue & confirmée par le bon regime & par toutes les au-

tres choses qui contribuent à la santé; & si dès la naissance ou dès le commencement il y est arrivé quelque petit deffaut, il faut le corriger en retablissant la Nature, & en la ramenant à ses premiers principes; car ces deffauts, quoyque legers, ne laissent pas d'être contre la Nature, & ne se guerissent qu'avec le temps.

Un Medecin doit aussi, pour acquérir de l'autorité, éviter de faire parade de mouchoirs à se frotter & à oster la sueur, & n'être point trop parfumé; car en ces choses là l'excès expose infailliblement à la raillerie; au lieu que la moderation mene toujours à la Decence qui consiste dans la simplicité. Il en est de cela comme d'un mal, lorsqu'il n'occupe qu'une partie, il est petit; & quand il est répandu dans

dans tout le corps, il est fort grand. Ce n'est pas que je défende la bonne grace, & que j'empêche qu'on ne tâche de plaire. Car au contraire, c'est ce qu'un Medecin doit chercher; mais je ne veux pas qu'il s'occupe du soin de plaire par des choses vaines, superflues & trop marquées, comme sont les instrumens de son Art.

Que si un Medecin, pour se faire écouter d'une assemblée, veut faire des discours publics, il souhaite là une chose qui n'est pas fort glorieuse, qu'il le fasse donc sans ostentation, & qu'il évite de se servir du témoignage des Poètes; car s'il s'en sert, il fera paroître qu'il n'aime pas son Art, & qu'il ne cherche qu'à tromper & qu'à cacher sous une vaine pompe de mots son peu d'expérience. Or je n'aime pas

qu'on employe à d'autres usages des Etudes qu'on a faites avec peine, & qu'on les fasse servir à orner un Art qui est assez gracieux de luy-même, & qui n'a pas besoin de ce secours étranger pour se faire valloir, autrement on ne fait qu'imiter le vain bruit, & la vaine pompe du frelon.

Il faut souhaiter la disposition où il ne se trouve aucun des vices de ceux qui ont appris tard la Medecine ; & cette disposition ne s'acquiert pas par la veüe des choses presentes, si on n'y joint en même temps le souvenir des absentes. Les Medecins, qui ont appris tard, sont pour les malades un très-grand malheur & une peste très-dangereuse ; car foulant aux pieds toutes sortes de devoirs & de bienseances, & aussi ignorans dans leurs definitions, qu'info-

lens dans leurs promesses & dans leurs sermens, où ils rejettent leurs fautes sur les Dieux mêmes, ils ne peuvent, ni avoir l'attention que les malades demandent, ni appaiser ni instruire les particuliers, qui se trouvent auprès d'eux, qui desiroient qu'ils leur fissent entendre ce qu'ils disent par des comparaisons sensibles & qui se sont assemblez pour connoître l'évenement de la maladie, avant que les Medecins aient eu le temps de l'observer.

Pour moy, si ces fortes de gens étoient appelez par des malades que je traitasse, je ne consulteroïs pas avec eux sur la manière, sur la methode, qui dépend de la connoissance de l'Art qu'ils n'ont point, mais je leur demanderoïs hardiment leur avis. Car la connoissance de l'histoire generale & qui consti-

tuë l'Art, est répandue dans ce qu'ils disent, & quoyqu'ils soient nécessairement ignorans, étant privez de la connoissance des dogmes & des preceptes généraux, je soutiens qu'on peut se servir utilement de leur expérience. Eh! qui est-ce qui peut prétendre de parvenir véritablement à la connoissance des dogmes, qui sont infinis, sans le secours & la certitude de l'expérience & de la pratique? C'est pourquoy j'exhorte les véritables Medecins, d'écouter avec attention ce que disent ces Empiriques, & de les empêcher de faire ce qu'ils voudroient.

Ne fait pas observer longtemps une diete fort resserrée; car elle augmente l'appetit du malade, comme aussi d'un autre côté, l'indulgence ne fait qu'augmenter son mal. N'est-il pas vray que si quelqu'un accordoit

à un aveugle tout ce qu'il demanderoit, il l'exposeroit à un danger évident, & qu'il n'y a rien, que l'on deust tant craindre. Il ne faut donc point avoir de ces complaisances qui détruisent l'unité.

Evitez avec soin les troubles soudains de l'air.

Dans la fleur de la jeunesse tout est agreable & gracieux; c'est tout le contraire dans la vieillesse.

La difficulté de la langue vient, ou d'une maladie, ou des oreilles, ou de ce qu'avant que d'avoir prononcé une chose, on en dit une autre, ou de la confusion des pensées, lorsqu'avant que d'avoir exprimé la première, il en vient une seconde qui luy nuit. Cette difficulté, qui n'est causée par aucun mal visible, arrive ordinairement à

238 LES PRECEPTES
ceux qui s'appliquent aux Arts
& aux Sciences.

Quand la maladie est petite,
on peut attendre beaucoup de
l'âge, qui ordinairement a beau-
coup de force.

Quand la maladie est tran-
quille, c'est-à-dire qu'elle est
constante, sans changer ni va-
rier, c'est une marque qu'elle
sera longue, & la crise c'est la
fin.

La moindre chose empêche
la guérison d'une maladie, lors-
qu'une partie noble est atta-
quée.

Puisque la tristesse se commu-
nique par sympathie, il ne faut
pas douter que les maux corpo-
rels ne puissent se communiquer
de même.

Le grand bruit est ennemy
des malades.

Dans de grandes douleurs on

D'HIPPOCRATE. 239
peut avoir pour eux quelque
conplaisance.

Les lieux agreables sont utiles
à la santé.



REMARQUES
SUR
LES PRECEPTES
D'HIPPOCRATE.

p. 218. *LA* guérison consiste quelquefois dans le temps, & quelquefois dans l'occasion.] Celle des maladies Chroniques, c'est-à-dire longues, consiste dans le temps, & celle des maladies aiguës, consiste dans l'occasion; il ne faut pas se tromper en confondant ces deux temps.

p. 219. *Car le raisonnement est une espece de ressouvenir, qui rassemble ce qu'on a reçu par les sens.*] Cela est absolument vrai dans toutes les choses naturelles & sensibles, le raisonnement pour mériter ce nom, doit être un ressouvenir qui rassemble les choses sensibles, que les sens ont imprimées dans l'imagination, & qui s'y sont conservées, comme dans un trésor, & dont l'intelligence juge. Toutes les fois que le raisonnement n'est pas de cette nature, c'est
une

une imagination, & non pas un raisonnement; car il est privé d'un de ses plus solides fondemens qui est l'expérience. La raison & l'expérience sont toutes deux nécessaires pour la connoissance de la vérité. Il n'en est pas de même dans les choses invisibles & spirituelles; nôtre ame en juge & en raisonne sans le secours des sens & de l'imagination. Ainsi cette maxime commune, *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, n'est pas vraie en tout; car nous avons une infinité d'idées qui n'ont point passé par les sens.

Je louë donc le raisonnement, pourvu qu'il naisse des choses qui tombent sous les sens & qui sont connues par l'expérience.] Le Grec dit cela tout en un mot *ἐμπειρίαν*, qui signifie proprement, une chose que le hazard a découverte, une expérience faite fortuitement, qui est la première sorte d'expérience, qui a donné lieu ensuite à toutes les autres. Hippocrate l'employe pour l'expérience en general de quelque manière qu'elle ait été faite.

Et qu'il tire méthodiquement ses inductions & ses conséquences de ce qui paroist.] Car de ce qu'une telle

chose arrive en tant d'occasions singulières la raison tire de là son induction, que la même chose qu'elle a veu arriver en particulier, arrivera en general, & toujours de même. Ainsi par la Nature des choses singulières elle connoît celle des universelles.

Et qu'il ne soit dans le pouvoir de la pensée.] C'est-à dire, & que la pensée ou l'intelligence ne puisse donner lieu au même raisonnement toutes les fois qu'elle voudra. Le raisonnement sera toujours le même, parce qu'il est fondé sur des choses que la pensée ne connoît pas par opinion, mais par experience.

Il faut donc conclurre de là que la
 f. 210. *Nature est excitée & enseignée par toutes sortes de sujets, par une nécessité cachée qui agit toujours de même.]* Le sens de ces paroles est fort caché. Hippocrate veut dire sans doute, que le mouvement de la Nature se remarque dans une infinité de choses ou d'espèces particulières, & que la raison conduite par les sens, se sert de la connoissance de ces faits particuliers pour en tirer des inductions generales, & pour s'assurer qu'il y a une même cause, qu'il appelle icy *nécessité*, qui opère

re toutes les choses qui arrivent de la même manière, & c'est ce qui luy a fait dire dans le Traitté precedent : *Que l'usage, qui ne peut être enseigné de luy-même, est enseigné par les operations de la Nature.*

Car la pensée empruntant & recevant ses idées de la Nature, comme je viens de le dire, les applique ensuite à la vérité.] p. 221.

La pensée remplie des idées & des connoissances que la Nature luy fournit par ses operations singulières, & qui vont à elle par le ministère des sens, les applique ensuite à la vérité, c'est-à-dire, qu'elle s'en sert pour connoître la Nature en general. La vérité des choses qui sont hors de l'entendement produit la vérité des choses & des conceptions qui sont dans l'entendement.

Cela suffit pour prouver qu'on ne peut attendre aucun avantage solide du raisonnement sans l'expérience, ni de l'expérience sans le raisonnement.] Car si la connoissance des choses generales est inutile sans la connoissance des particulières, la connoissance des particulières l'est aussi sans celle des generales. Il faut donc connoître en même temps, celles cy par le raisonnement

& celles-là par l'expérience.

Car toute affirmation fondée sur l'opinion est glissante & sujete à l'erreur.] Le Grec dit : *Car toute affirmation avec babil*, c'est-pourquoy j'ay mis *fondée sur l'opinion*. Car l'opinion a besoin de longs discours, au lieu que la vérité en demande peu. C'est le sens d'Hippocrate qui donne icy la raison de ce qu'il vient de dire, que le raisonnement est inutile sans l'expérience, & l'expérience sans le raisonnement. Car, dit-il, *toute affirmation, &c.* Cela sert aux deux. Toute affirmation que feront les partisans du raisonnement sans aucune expérience, & les partisans de l'expérience sans aucun raisonnement, est glissante & sujete à l'erreur, parce qu'elle vient de l'opinion, & non pas de la vérité de la chose, qui demande qu'on joigne les deux.

Il ne faut pourtant pas negliger d'interroger les particuliers avec qui on se trouve.] Hippocrate veut qu'un Medecin interroge les plus ignorans qui se trouvent auprès des malades; car ils peuvent avoir fait des observations, dont ils ne sauroient se servir utilement eux-mêmes, parcequ'ils n'ont pas l'Art;

mais dont le Medecin peut tirer une grande utilité.

Il faut donc sur toutes choses s'attacher à l'expérience & à ce qui arrive ordinairement.] Comme il est impossible aux jeunes Medecins de connoître toutes les maladies, qui sont infinies, ils doivent s'attacher premièrement à avoir une exacte connoissance de celles qui sont les plus ordinaires. Celles-là les conduiront ensuite seurement aux autres.

Il est aussi très-sage d'avertir des differens remedes qu'il faudra donner aux malades.] C'est contre les Sophistes & les Empiriques, qui avec un seul remede promettoient de guerir toutes les maladies.

Qu'il doit commencer par faire marché avec son malade.] Car les malades s'imaginoient, que le marché n'étant point fait, les Medecins les quitteroient pour une pratique plus considerable, ou que pour avoir une plus grande recompense ils feroient durer le mal plus long-temps. Voila pourquoy Hippocrate, pour prevenir ce foubçon des malades, qui pouvoit leur être fort nuisible, vouloit que le

Medecin fist marché avec eux. Ce precepte est aujourd'hui très inutile.

2. 224. *Et dans ces rencontres le Medecin doit se comparer à un homme, &c.]* Ce passage est entièrement corrompu dans le Texte. Je l'ay corrigé ainsi: *μετὰ βολῆς ἐν σάλυ περιεμβόλος*, comme un homme battu d'une grande tempeste est obligé de jeter son bien dans la mer, tout de même un Medecin engagé auprès d'un malade, qui ne le payera point, est obligé, pour conserver sa reputation, de mépriser la recompense & d'achever ce qu'il a entrepris. C'est le meilleur sens que j'ay pû tirer de ces paroles corrompues qui n'en font aucun, *μεταβολῆς ἐν σάλυ περιεμβόλοι in inconstantia salo versantibus*, qui se trouvent sur cette mer d'agitation & d'inconstance.

Il ne l'exigera jamais que dans la venue de s'en servir pour s'avancer dans son Art.] Un Medecin ne doit pas exiger la recompense de ses travaux par avarice, pour amasser du bien, ou pour vivre dans le luxe ; mais seulement pour s'en aider dans l'exercice de son Art, & pour avoir les choses nécessaires.

2. 225. *Et quand il y aura des étrangers ou des pauvres qui auront besoin de son se-*

cours, il les assistera, non-seulement de ses remèdes mais de sa bourse.] Voilà un précepte digne d'un Chrétien. Hippocrate joint les Etrangers & les pauvres, après Homere qui avoit déjà dit ce beau mot. *Tous les Etrangers & les Pauvres viennent de Dieu.*

Car dès qu'un Medecin aime les hommes, il aime son Art.] Cette vérité peut s'étendre à tous les Arts; car ils n'ont été inventez que pour l'utilité des hommes; mais elle convient encore mieux à la Medecine qui n'a été trouvée que pour leur salut. Un Medecin qui n'aime pas les hommes ne sauroit aimer son Art, & il est impossible qu'il y réussisse.

Par honneur & par bienfaisance.] Afin qu'on ne puisse pas l'accuser de regarder les maladies comme un revenu.

Que ce ne sont que le rebut des hommes & des misérables.] Car ces Empiriques étoient ordinairement de vils esclaves; c'est-pourquoy Platon dans les Livres des Loix, met une si grande différence entre les Medecins esclaves & les Medecins libres. p. 226.

Cependant les pauvres malades, chargés de leur mal nagent au milieu p. 227.

de deux grands maux.] Leur premier mal, c'est le dégoût qu'ils ont pour les premiers remèdes qu'ils ont fait suivant les règles de l'Art ; & le second mal, c'est l'envie qu'ils ont de vouloir qu'un Charlatan essaye sur eux tous les remèdes nouveaux qu'il peut imaginer, & qu'il suive, non la raison qu'il ne connoît point, mais leur caprice, auquel il s'accommode par intérêt. C'est ainsi qu'on a expliqué ce passage ; pour moy je l'entendois plus simplement : Leur premier mal c'est leur propre maladie ; & le second l'impatience qu'ils ont de se jeter entre les mains d'un Charlatan, & d'essayer différents remèdes.

p. 228. *Car le Medecin doit se gouverner en cela différemment, selon que la maladie est plus ou moins pressante.*] Cela regarde le marché qu'il dit qu'un Medecin doit faire avec son malade si la maladie le permet & qu'elle en donne le temps. Car si elle est fort aiguë, il faut que le Medecin ne parle point de son intérêt, & qu'il travaille uniquement à guerir son malade.

p. 229. *Car pour moy je suis persuadé qu'il n'est jamais permis de rejeter ce qui*

vient de l'Art, & qui est selon les regles.] Raison admirable pour porter les Medecins à appeller d'autres Medecins dans les occasions pressantes, c'est qu'il ne faut jamais rejeter ce qui vient de l'Art. Un Medecin ne peut jamais faire tort à un autre Medecin; car s'il est habile, il ne dira rien qui ne soit tiré de son Art. Ainsi ce sera toujours l'Art de la Medecine qui aura tout l'honneur de la guerison des malades, ce que les veritables Medecins doivent chercher.

Et ce n'est pas sans raison & sans necess. p. 230. *sité qu'on a trouvé cette ressource.*] Il dit que ce n'est pas sans raison qu'on a établi cette coutume dans les necessitez pressantes d'avoir recours aux consultations des Medecins. Car un homme seul quelque sçavant qu'il puisse être, ne sauroit tout savoir, les choses singulieres, sur lesquelles il travaille, étant en trop grand nombre; c'est-pourquoy il a besoin du secours des autres Medecins dans les occasions extraordinaires.

Car les hommes sont si bornez & si p. 231. *miserables.*] Voicy un aveu qui marque bien la grande modestie d'Hippo-

erate, & qui doit faire grand-honte à ces arrogants qui veulent persuader qu'ils n'ignorent rien.

Or un Medecin qui a entrepris un malade doit faire voir que son métier est de rétablir & de conserver la Nature, & non pas de la changer.] Par là il vaincra l'impatience du malade, & gagnera sa confiance, en luy faisant voir que sa guérison dépend du temps.

p. 232. *Et par toutes les autres choses.]* Comme les purgations, les exercices, &c. Hippocrate comprend icy en peu de mots toutes les causes de la bonne santé.

Un Medecin doit aussi, pour acquérir de l'autorité, éviter de faire parade de mouchoirs à se frotter & à ôter la sueur.] Du temps d'Hippocrate le commerce que les Grecs avoient avec les Barbares avoit déjà commencé à corrompre leur simplicité. Ils avoient pris d'eux beaucoup de nouveautez pour les habits, & entre autres choses ils portoient comme eux de grands mouchoirs de toile très fine pour se frotter, dont ils faisoient parade. Hippocrate blâme cela dans un Medecin, qui doit être frugal & simple.

Et n'estre point trop parfumé.] Car outre que cela marquoit en eux beaucoup de mollesse & d'affectation, ces odeurs pouvoient fort incommoder les malades.

Il en est de cela comme d'un mal, lorsqu'il n'occupe qu'une partie il est petit.] Cette comparaifon est fort juſte ; lorsqu'un Medecin ne peche que peu contre cette Decence, qui luy ordonne d'estre habillé proprement ſans affectation, c'eſt comme un petit mal, qui n'occupe qu'une partie ; mais lorsque cela eſt outré, & qu'il n'y garde ni meſures ni bornes, c'eſt comme un grand mal qui a gagné tout le corps, & qui eſt par conſéquent ſans remede.

Mais je ne veux pas qu'il s'occupe du p. 233. *ſoin de plaire par des choſes vaines, ſuperflues, &c.*] J'ay tiré des paroles du Texte, qui eſt fort obſcur, le ſens que le raisonnement d'Hippocrate m'a paru demander, quoyque la lettre permette auſſi de traduire : *Mais je veux qu'il ſe faſſe valoir par le bon uſage de ſes inſtrumens, par les démonſtrations qu'il donnera des cauſes des maladies, par les ſignes, & par toutes les choſes*

qui se tirent de son Art & qui le regardent.

Or je n'aime pas qu'on fasse servir à d'autres usages des études qu'on a faites avec beaucoup de peine.] L'Eloquence & la Poësie sont assez nobles pour n'être pas reduites à être comme les servantes de la Medecine, & d'un autre côté la Medecine est assez belle d'elle-même, elle n'a pas besoin de leur secours pour paroître avec grace & avec pompe. Celle-cy a son langage à part comme les autres, & les écrits d'Hippocrate en sont une preuve digne d'admiration. Il est aussi éloquent qu'aucun Orateur Grec; mais c'est d'une éloquence particulière, d'une éloquence de son Art; & dans tous ses Ouvrages il ne luy est peut-estre pas arrivé trois fois de se servir du témoignage des Poëtes, & quand il l'a fait il n'a pas recherché un ornement inutile, il l'a fait par nécessité.

p. 234. *Autrement on ne fait qu'imiter le vain bruit & la vaine pompe du frelon.] C'est une comparaison fort juste. Car comme les frelons font plus de bruit que les abeilles, les troublent dans leur ouvrage, & consomment leur miel, tout*

de même ces grands parleurs qui ne cherchent que l'ornement des paroles, troublent les véritables Medecins qu'ils empêchent de recueillir le fruit de leur travail, & ne font rien qui soit digne de louange.

Et cette disposition ne s'acquiert pas par la vue des choses présentes.] Ceux qui ont appris tard un Art, ne le conduisent que sur ce qu'ils voyent; car leur principal guide est l'expérience: Or dans l'Art de la Medecine principalement les choses présentes ne suffisent pas, il faut être en état de rappeler par le raisonnement les choses absentes ou passées, car c'est l'union de ces deux choses qui constitue l'habitude & qui fait qu'on réussit dans cet Art. On a vu ce qu'Hippocrate a dit du raisonnement, que c'est un ressouvenir qui rassemble ce qu'on a reçu par les sens, &c. Sans ce ressouvenir les expériences présentes sont inutiles. On en pourroit faire une démonstration.

Pour moy si ces sortes de gens étoient appelez.] Precepte très important sur la conduite que doivent tenir les Medecins lorsqu'ils se trouvent avec des Empiriques. Ils doivent les regarder com-

me des gens qui ne connoissent pas le fond de l'Art ; mais en même temps ils doivent les considérer comme des gens qui ont fait des expériences qui peuvent être très-utiles , pourvû que la pratique en soit réglée par ceux qui savent l'Art.

Car la connoissance de l'Histoire generale, & qui constitue l'Art, est répandue dans ce qu'ils disent.] Car la connoissance des dogmes & des preceptes generaux dépend de la connoissance des faits particuliers , qui en sont le fondement. Ainsi ces Empiriques ne parlant que de leurs expériences , ne laisseront pas de pouvoir enrichir l'Art, & de servir par conséquent à la connoissance generale.

p. 236. *C'est pourquoy j'exhorte les veritables Medecins d'écouter avec attention ce que disent ces Empiriques, & de les empêcher de faire ce qu'ils voudroient.]* Ce precepte seroit très-utile s'il pouvoit être bien pratiqué. La Medecine consiste dans l'Art & dans l'Experience. Ceux qui ont l'Experience peuvent donner de grands secours à ceux qui ont l'Art ; mais il faut que ceux cy les empêchent de pratiquer eux-mêmes.

mes ce qu'ils n'ont appris que par l'Experience ; car comme ils manquent de methode , ils ne savent pas appliquer le remède au mal , & tombent le plus souvent dans des fautes irreparables , ou s'ils réussissent quelquefois ce n'est que par hazard : Or le Medecin ne donne rien au hazard , il attend tout de la methode.

Ne faites pas observer long-temps une diete trop resserree.] Dans cette dernière partie Hippocrate ramasse quelques preceptes qu'il donne comme un échantillon dont les autres recueils de sentences doivent être regardez comme la suite. Ce premier precepte est de la diete. Si elle est exacte il ne faut pas la faire durer long-temps , parce qu'elle augmente l'appetit du malade , & l'affoiblit de manière , qu'il ne sçau-roit y resister dans le cours d'une maladie. Mais si la diete trop exacte est dangereuse , celle qui est trop relâchée ne l'est pas moins : Il ne faut avoir pour les malades , ni trop d'indulgence , ni trop de rigueur.

Qui détruisent l'unité.] Par le mot d'unité Hippocrate entend icy le juste mélange , le juste temperamment des

humeurs, où rien ne domine & ne trouble l'harmonie & la concorde en excitant une sedition.

Evitez avec soin les troubles soudains de l'air.] Hippocrate étoit bien éloigné de condamner ceux qui, connoissant le grand pouvoir que l'air a sur nos corps, évitent avec un grand soin les changemens soudains, & tâchent d'entretenir les lieux, qu'ils habitent, dans une certaine égalité conforme à leur Nature. Si cela est nécessaire pour les sains, il l'est encore plus pour les malades. Ce qui suit, *Dans la fleur de la jeunesse*, ne me paroît pas un nouveau precepte, mais la suite de celui-ci. Dans la jeunesse on peut negliger ce precepte, & s'exposer hardiment aux troubles soudains de l'air; car à cet âge on est incommodé de très-peu de chose, au lieu que dans la vieillesse on est blessé de rien.

La moindre chose empesche la guérison d'une maladie.] On a traduit aussi cette sentence de cette manière : *Une legere maladie se guerit aisément par les remedes quand une partie noble n'est pas offensée.*

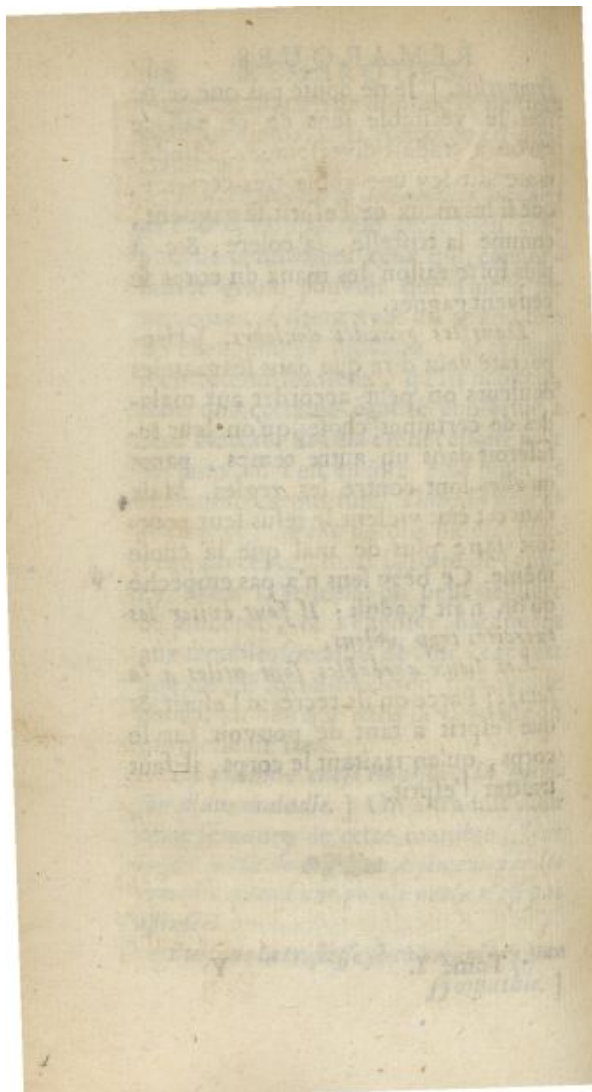
Puisque la tristesse se communique par sympathie.]

sympathie.] Je ne doute pas que ce ne soit le véritable sens de ce passage qu'on a traduit diversement. Hippocrate dit icy une chose très-certaine, que si les maux de l'esprit se gagnent, comme la tristesse, la colere, &c. à plus forte raison les maux du corps se peuvent gagner.

Dans les grandes douleurs.] Hippocrate veut dire que dans les grandes douleurs on peut accorder aux malades de certaines choses qu'on leur refuseroit dans un autre temps, parce qu'elles sont contre les regles. Mais dans cet état violent le refus leur pourroit faire plus de mal que la chose même. Ce beau sens n'a pas empêché qu'on n'ait traduit: *Il faut éviter les exercices trop violens.*

Les lieux agréables sont utiles à la santé.] Parce qu'ils recréent l'esprit, & que l'esprit a tant de pouvoir sur le corps, qu'en traitant le corps, il faut traiter l'esprit.







DE LA NATURE
HUMAINE,

ou

DE L'HOMME.



N ne peut pas douter que ce Traitté ne soit d'Hippocrate, car il luy est attribué par Platon dans son Phedre; & d'ailleurs son stile, sa méthode & sa profondeur le feroient assez connoître à ceux qui seroient accoutumés aux Ouvrages de cet Auteur. Il traite de la Nature humaine; c'est-à-dire, de la matière dont le corps de l'homme est formé. Car tout Medecin qui veut réussir dans son Art, doit connoître auparavant la Nature des corps,

Y ij

& savoir s'ils sont simples ou com-
 posez ; car de cette connoissance dé-
 pend le succès de sa méthode. S'ils sont
 simples, il faut examiner leur vertu
 ou leur puissance, pour savoir com-
 ment & sur quoy ils agissent & ce
 qui agit sur eux ; & s'il sont compo-
 sez, il faut distinguer & connoître de
 même toutes leurs parties, & savoir
 ce que chacune d'elles est capable de
 faire & de souffrir. Cette sorte de
 Dialectique n'est pas particulière à
 la Medecine, elle est nécessaire dans
 tous les autres Arts, & Platon a fort
 bien prouvé, que l'Eloquence mesme
 ne sauroit subsister sans elle ; car il a
 fait voir que c'est un de ses plus soli-
 des fondemens. Ce Traitté d'Hip-
 pocrate est très-utile. Son but est en
 établissant sa doctrine de refuter les
 anciens Philosophes & les anciens
 Medecins qui soutenoient que la
 Nature & l'Homme n'avoient qu'
 un seul élément, un seul principe, &
 il le fait avec tant de force & de

*netteté, qu'on ne sauroit rien opposer
à ses preuves.*

Celuy qui a accoustumé d'entendre discourir de la Nature humaine au de-là de ce qui appartient à la Medecine, n'a que faire de lire ce Traitté; car je ne donne point du tout dans ce principe, que l'homme soit seulement, ou air, ou feu, ou terre, ou eau, ou quelque'autre chose que ce puisse estre; parce qu'il ne paroist pas clairement qu'il n'y ait qu'une seule chose dans l'homme; mais je permets de soutenir cette doctrine à ceux qui font profession de cette sorte de Philosophie. Je diray seulement que ceux qui la soutiennent, ne la connoissent pas bien; car ayant tous le même principe, ils ne s'accordent pas entre eux, & ne tiennent pas le même langage, quoyqu'ils tirent la

même conclusion. Ils disent tous qu'il n'y a qu'un seul & même principe, quel qu'il soit; & que ce principe est ce qu'ils appellent, *l'Unité* & *l'Univers*; mais ils ne s'accordent pas sur les noms qu'ils luy donnent; car l'un dit que cette Unité & cet Univers est l'air; l'autre dit que c'est le feu; celui-cy assure que c'est l'eau, & celui-là soutient que c'est la terre; & chacun appuie son sentiment sur des autorités & sur des preuves qu'il rapporte, & qui ne sont d'aucun poids; car puisqu'ayant tous le même sentiment, ils ne tiennent pas le même langage, c'est une preuve évidente, qu'ils ne connoissent pas ce qu'ils disent, & c'est de quoy on sera encore mieux convaincu si l'on assiste à leurs disputes; car lorsque ces Philosophes disputent devant les mêmes Auditeurs, on ne trou-

vera jamais que le même homme avec la même cause, & les mêmes raisons remporte l'avantage trois fois de suite. Tantôt c'est celui-cy qui est supérieur, tantôt c'est celui-là, & une autre fois ce sera le plus beau parleur & celui qui plaît le plus au peuple. Cependant il seroit juste que celui qui se vante de bien connoître les choses rendist toujours son Systeme supérieur, s'il étoit vray qu'il connust bien la verité & qu'il pût la démontrer avec évidence ; mais il me paroist que tous ces Discoureurs se contredisent eux-mêmes dans leurs preuves par un effet de leur ignorance, & qu'ils établissent plutôt le sentiment de Melissus que le leur ; & cela suffit pour ce qui les regarde. Pour ce qui est des Medecins, à l'exemple de ces Philosophes, les uns disent que l'homme n'est que sang ; les

autres qu'il n'est que bile ; & il y en a qui soutiennent qu'il n'est que pituite. Ils tirent tous la même conclusion, que l'Homme n'est qu'une seule chose à laquelle chacun donne le nom qu'il luy plaist ; que cette seule chose change de forme & de qualité ou de vertu, par la force du froid & du chaud ; & qu'elle devient douce & amère, blanche & noire, & acquiert toutes sortes d'autres qualitez. Pour moy, il me paroist qu'il n'y a rien de moins vray. Cependant la plupart soutiennent ces sortes d'opinions, ou autres semblables, comme de grandes veritez. Mais moy je dis que si l'Homme n'étoit qu'une seule chose, il ne sentiroit jamais de douleur ; car il n'y auroit rien en luy qui püst créer cette douleur, puisqu'il ne seroit qu'une seule chose ; ou s'il sentoit de la douleur,

douleur, il n'y auroit qu'un seul remede. Or il y en a plusieurs ; car il y a dans le corps humain plusieurs choses , qui s'échauffant , se refroidissant , se desséchant , s'humectant les unes les autres plus qu'il ne faut , par leur différent mélange , y causent des maladies. De sorte que, comme il y a plusieurs especes de maladies, il y a aussi plusieurs especes de remedes pour les guerir.

J'estime donc , que celuy qui assure que l'homme n'est que sang, & rien autre chose , doit demontrer qu'il ne change jamais , & qu'il ne devient pas tout autre, & qu'il doit trouver seulement une saison de l'année ou un des âges de l'homme, pendant lesquels il ne paroisse en luy que du sang. Car il est bien vray-semblable qu'il y a un certain temps où il paroist qu'il n'est qu'une seule chose. Je dis

Tome I.

Z

de même de celui qui soutient qu'il n'est que pituite; & de celui qui assure qu'il n'est que bile; car pour moy, je feray voir que les choses, dont je diray que l'homme est composé, sont toujours les mêmes, selon la Nature, (c'est.à-dire dans la pure verité) & selon l'opinion generale des hommes, dans sa jeunesse, dans sa vieillesse, pendant le chaud, pendant le froid; j'en rapporterai des preuves évidentes, & je feray voir clairement, quelle est la necessité qui les force chacune d'elles, d'augmenter ou de diminuer dans le corps.

Premièrement, il est absolument impossible que la generation de l'homme se fasse par une seule chose; car comment ce qui n'est qu'un pourroit-il engendrer rien de semblable, s'il n'étoit mêlé avec quelque autre chose; puisque même plusieurs

HUMAINE. 267
choses mêlées ensemble, si elles ne sont de même espece, & qu'elles n'ayent la même vertu, n'engendreront rien, & ne feront rien qui leur ressemble. Encore faut-il qu'il y ait un juste temperament & comme une espece d'équilibre entre le froid & le chaud, le sec & l'humide; car si l'un l'emporte sur l'autre, & que le plus foible soit surmonté par le plus fort, il n'y a plus de generation. Quelle apparence donc qu'une seule chose en produise d'autres, lorsqu'on voit que plusieurs choses mêlées ensemble, ne produisent pourtant rien, si elles n'ont entre elles ce juste temperament qui leur est nécessaire? Et par conséquent, puisque la Nature est toujours la même, aussi bien dans l'homme que dans toutes ses autres productions, il est d'une nécessité absolue, que l'homme
Z ij

me ne soit pas une seule chose ; mais que chacune des choses qui ont contribué à sa generation ayent dans son corps la même force & la même vertu qu'elles y ont apportée & contribué.

C'est aussi une suite également nécessaire, qu'après la mort de l'homme, chaque chose, qui le compose, s'en retourne à sa propre nature ; que l'humide s'en retourne à l'humide ; le sec au sec ; le chaud au chaud ; & le froid au froid. La Nature des animaux est la même que de tous les autres estres ; ils naissent tous de la même manière, & meurent tous de la même manière ; car leur Nature est composée des mêmes principes & se resout dans les mêmes principes dont chacun d'eux est composé. Le corps humain a en luy du sang, de la pituite & deux sortes de bile, la jaune & la noire. Voila la Nature

du corps, & voila ce qui fait qu'il se porte bien & qu'il est malade.

En effet il est en parfaite santé quand toutes ces choses sont bien meslées, qu'elles ont entre elles un juste temperament, & qu'aucune ne peche, ni en quantité, ni en qualité. Comme au contraire, il est malade, quand l'une est plus ou moins forte, qu'elle se retire dans quelque endroit du corps, & qu'elle ne se mesle pas bien avec les autres; car lorsque quelqu'une se sépare & demeure seule, il faut de toute nécessité, non-seulement que l'endroit d'où elle se retire se porte mal, mais encore que celui, où elle se jette & où elle affluë à cause de sa trop grande quantité, sente la même douleur, & la même maladie; car même, lorsque quelqu'une de ces humeurs est évacuée hors du corps en plus grande

Z ij

quantité que celle par où elle peche, cette évacuation cause de la douleur; & par conséquent si la même évacuation se fait dans le corps par la separation de l'une de ces humeurs qui passe d'un endroit à un autre, il faut necessairement, comme nous l'avons dit, qu'elle cause une double douleur, l'une dans l'endroit qu'elle a quitté, & l'autre dans celui où elle s'est jettée.

J'ay promis de demontrer que les choses dont je dirois que l'homme est composé, sont toujours les mêmes, & selon la Nature, c'est-à-dire par elles-mêmes, dans la pure verité & selon l'opinion des hommes. Je dis donc que l'homme est composé de sang & de bile jaune & noire & de pituite. Et je soutiens en premier lieu que selon le langage & l'opinion des hommes, leurs noms sont tous differens;

& ensuite, que selon la Nature
& dans la pure verité, elles sont
toutes d'une espece différente,
& que la pituite ne ressemble
en rien au sang, ni le sang à la
bile, ni la bile à la pituite. Com-
ment ces humeurs se rassembler-
roient-elles ? puisqu'aux yeux el-
les ne paroissent pas de la même
couleur, & qu'au toucher on
n'y trouve rien de semblable ;
car elles ne sont, ni également
chaudes, ni également froides,
ni également seches, ni égale-
ment humides. Etant donc si
différentes, & par leur forme,
& par leur qualité, c'est une
suite nécessaire, qu'elles ne
soient pas une seule & même
chose ; car ce n'est pas une seu-
le & même chose que le feu &
l'eau. Et une expérience qui peut
vous convaincre de cette verité,
que toutes ces humeurs ne sont
pas une seule & même chose,

Z iiij

& qu'elles ont chacune leur Nature & leur vertu, c'est que si vous donnez à un homme une medecine pour purger la pituite, il ne vomira que de la pituite: Si vous luy en donnez une pour purger la bile, il ne vomira que de la bile, & même de la bile noire, si la Medecine n'est que pour purger la bile noire: Et si vous le blessez en quelque endroit du corps, il en sortira du sang; & cela arrivera toujours de même, la nuit, le jour, en esté, en hyver, pendant qu'il sera en état d'attirer l'air & de le rendre, c'est-à-dire de respirer; & il sera en état de le faire, jusqu'à ce qu'il soit privé de quelqu'une de ces choses qui sont nées avec luy.

Or ces choses que je viens d'expliquer, c'est à dire, ces humeurs qui sont nées avec luy, comment n'y feroient-elles pas

nées ? Premièrement il est certain que l'homme les a toujours toutes en luy, pendant qu'il est en vie ; il n'aïst d'un homme qui les a de même ; & enfin il est nourri par une mere qui les a aussi, comme je viens de le démontrer.

Les Medecins qui soutiennent que l'homme n'est qu'une seule chose, ont, à mon avis, fondé ce sentiment sur ce qu'ils ont vû des hommes, après avoir pris des Medecines trop violentes, mourir par d'excessives évacuations, & rendre, les uns de la bile, & les autres de la pituite, & sur cela ils ont crû que chacun n'étoit que ce qu'il avoit vomî. Et ceux qui ont dit qu'il n'étoit que de sang, se sont fondés sur une semblable experience ; car sur ce qu'ils ont vû des hommes égorgés ne rendre que du sang, ils se sont imaginé que

le sang étoit l'ame de l'homme,
& voila les seules preuves qu'ils
rapportent de leur opinion.

Mais premièrement je soutiens qu'on n'a jamais vû mourir personne par d'excessives évacuations, qui n'ait fait que de la bile; car tout homme qui aura pris une Medecine pour purger la bile, rendra d'abord de la bile, ensuite de la pituite; après la pituite il rendra avec de grands efforts de la bile noire; & enfin en mourant, il fera du sang tout pur. La même chose arrivera à celui qui aura pris une Medecine pour purger la pituite; il rendra d'abord de la pituite, ensuite la bile jaune, après cela la noire; & enfin en mourant il rendra le sang tout pur. Car toute medecine de quelque nature qu'elle soit, quand elle est entrée dans le corps, purge premièrement de

toutes les humeurs, ce qui est selon sa Nature, & ensuite elle purge & entraîne les autres.

Comme les choses qu'on plante ou qu'on sème ne sont pas plutôt dans le sein de la terre, qu'elles attirent chacune ce qu'elles y trouvent de conforme à leur Nature, car il y a dans la terre de l'acide, de l'amer, du doux, du salé, & toutes sortes d'autres qualitez: Elles attirent donc d'abord abondamment celle qui est selon leur Nature, & ensuite elles attirent les autres; les medecines font la même chose dans le corps; celles qui sont pour purger la bile, purgent d'abord la bile très-pure, & ensuite de la bile mêlée. Tout de même les medecines pour la pituite commencent par purger la pituite toute pure, & elles entraînent ensuite de la pituite qui est mêlée. Ceux qu'on

a égorgez ou bleffez rendent d'abord le fang très chaud & très-rouge, & ensuite ils le rendent plus meflé de pituite & de bile.

La pituite s'augmente en hyver dans le corps de l'homme; car de toutes les humeurs, c'est celle qui est la plus conforme à la Nature de l'hyver, parce qu'elle est très-froide; & une marque de cette verité, c'est que si vous touchez de la pituite, de la bile & du fang, vous trouverez que la pituite est très froide, quoyqu'elle soit très visqueuse, & qu'après la bile noire, elle soit la plus difficile à entraîner par force, (& l'on fait que tout ce qui est poussé par force devient plus chaud, à cause de la violence qu'il souffre.) Cependant cela n'empêche pas que la pituite ne paroisse de sa Nature très-froide au prix des autres.

humeurs. Or que l'hyver remplisse le corps de pituite, vous pouvez vous en convaincre par ces marques sensibles; c'est que les hommes crachent & mouchent des humeurs pituiteuses en hyver, & que dans cette saison les tumeurs deviennent très-blanches & toutes les autres maladies deviennent pituiteuses.

Dans le printemps la pituite est encore forte dans le corps & le sang s'augmente, par ce que le froid s'en va & que les pluies viennent. Or il n'y a rien qui augmente tant le sang que l'humidité & la chaleur des jours; car de toutes les saisons c'est celle qui est la plus conforme à sa Nature, étant humide & chaude. En voici des preuves sensibles, c'est qu'au printemps & en esté les hommes sont sujets à des dysenteries, à des saignements de nez, & que dans ces temps-là ils sont

trés-chauds & fort rouges. En esté le sang a encore de la force, & la bile s'éleve dans le corps & dure jusqu'à l'automne, & à l'automne le sang diminuë, parceque cette saison est contraire à sa Nature ; mais la bile domine pendant l'esté & pendant l'automne, comme on le voit clairement, parce que dans ces temps-là, les hommes vomissent d'eux-mêmes de la bile, & quand ils se purgent ils ne rendent que des matières bilieuses. On le voit aussi par les fièvres qu'ils ont, & par la couleur de leur teint. La pituite est plus foible en esté que dans les autres saisons, parce que l'esté est plus contraire à sa Nature, étant sec & chaud. Le sang diminuë très considérablement en automne, parce que l'automne est sèche, & qu'elle commence à refroidir l'homme. La bile noire est très abondante

& très forte en automne; mais dès que l'hyver est arrivé, la bile, étant refroidie, diminuë & la pituite s'augmente, tant à cause de l'abondance des pluyes que de la longueur des nuits.

Le corps humain a donc en soy toutes ces choses en tout temps; mais chacune d'elles est tantost plus abondante & tantost moins, par rapport à la saison, selon le tout, & la partie. Comme toute l'année participe de toutes ces qualitez, du froid, du chaud, du sec & de l'humide, car aucune d'elles ne subsisteroit un seul moment sans le secours de toutes celles qui sont dans le monde, & si une seule venoit à manquer, toutes periroient sans ressource; car elles sont liées & unies par la même nécessité, & elles s'entretiennent & se nourrissent reciproquement les unes les autres;

Tout de même , s'il venoit à manquer au corps quelque'une des choses qui sont nées avec luy, l'homme ne sauroit vivre.

Dans l'année c'est tantost l'hyver qui est le plus fort & qui domine , tantost c'est le printemps, une autre fois c'est l'esté , & une autre fois l'automne. Il en est de même dans l'homme , tantost c'est la pituite qui domine , tantost c'est le sang , & tantost c'est la bile , premièrement la jaune & ensuite la noire. Et une marque évidente de cela , c'est que si vous donnez quatre fois dans un an , c'est-à-dire une fois à chaque saison, la même Medecine à un homme , il vomira en hyver des matières très pituiteuses, au printemps des matières très humides, en esté des matières très bilieuses , & en automne des matières très noires.

Cela

Cela étant ainsi, c'est une suite nécessaire, que les maladies, qui se fortifient & s'augmentent en hyver, cessent en esté, & que celles qui s'augmentent en esté, cessent en hyver, quand elles ne cessent pas dans un certain circuit de jours. J'expliqueray ailleurs ce que j'entends par ce circuit de jours. De celles qui viennent au printemps, on en fera delivré l'automne; & de celles qui viennent en automne, on n'en fera delivré qu'au printemps. Toute maladie qui passera ces temps-là, on doit s'assurer qu'elle durera toute l'année. Il faut donc que le Medecin en traitant ses malades se souvienne toujours, que chacune de ces humeurs domine dans le corps pendant la saison qui est la plus conforme à sa Nature.

Il faut aussi qu'il sache, que *Tout ce qui suit ne pa-*
toutes les maladies qui viennent

Tome I.

A a

voit a- de repletion, se guerissent par
voir au- l'évacuation ; que celles qui
cune viennent d'évacuation, se gue-
Laison rissent par la repletion ; que cel-
avec le les qui naissent du travail finis-
sujet sent par le repos ; & que celles
qu'Hip- que le repos cause, finissent par le
ocrate travail.
traite ;
c'est -

pourquoi Sur tout il faut qu'un Mede-
on a cru cin sache s'opposer aux mala-
qu'il a- dies naissantes , aux tempera-
voit été mens, aux saisons, aux differens
ajouté. âges, & prevenir ce qu'ils ont
Voyez de mauvais , relâcher ce qui
les Re- est trop tendu , & tendre ce
marques qui est trop relâché ; car par ce
 moyen ce qui fait le mal cessera,
 & c'est ce que j'appelle guerison.

Les maladies viennent, ou du
 regime que nous gardons, ou de
 l'air que nous respirons ; & voi-
 cy comment il faut connoistre &
 discerner les unes & les autres.

Lorsquedans le même temps
 plusieurs personnes sont atta-

quées de la même maladie, il faut en attribuer la cause à ce qui est le plus commun & qui est le plus à nôtre usage, & c'est l'air que nous respirons; car on ne sauroit en accuser le regime que nous gardons tous, puisque la maladie se jette également sur les femmes & sur les hommes; sur les jeunes & sur les vieux; sur ceux qui vivent de gasteau, & sur ceux qui se nour-^{Maz.} rissent de pain; sur ceux qui boivent le vin pur, & sur ceux qui ne boivent que de l'eau; sur ceux qui travaillent beaucoup & sur ceux qui se tiennent en repos. Ce n'est donc pas le regime qui cause ces maladies, puisque tant d'hommes qui observent tous différents regime, en sont surpris.

Mais lorsque toutes sortes de maladies naissent en même tems, alors il est évident que ce sont les

Aa ij

regimes differens qui les causent & il faut les traiter, en s'opposant dans chacun à la cause de la maladie, comme je l'ay dit ailleurs, & le faire changer de regime; car il est certain que celui qu'il a gardé, ne luy est pas bon, ou en tout, ou dans la plus grande partie, ou du moins en quelque chose, & il faut le connoître pour le changer, & en regardant principalement à la Nature de chaque malade, à son âge, à son temperament, à la saison de l'année & à la qualité de la maladie, il faut le traiter, soit en ajoutant, soit en retranchant, comme je l'ay dit il y a déjà long-temps, de manière que tant dans les remedes que dans les regimes, vous vous opposiez toujours aux âges, aux saisons, aux temperamens & aux maladies.

Lorsqu'il regne une maladie

Epidemique, il est évident que ce n'est pas le regime qui la cause, mais l'air que nous respirons, Et alors on ne sauroit douter qu'il n'y ait dans l'air une exhalaison vicieuse. Voicy les conseils qu'on doit donner dans ces occasions. Il faut exhorter les hommes, non pas à changer de regime, car ce n'est pas le regime qui cause ce mal, mais à tenir leur corps dans un état qu'il soit le moins gros, le moins bouffi & le plus foible qu'il sera possible, en retranchant de leur nourriture ordinaire & de leur boisson peu à peu; car s'ils changeoient tout d'un coup leur regime, il y auroit du danger que ce changement ne produisist dans leur corps quelque nouveauté; mais il faut qu'ils continuent leur regime ordinaire, si l'on voit qu'il ne leur fasse aucun mal. Ils prendront seulement gar-

de bien soigneusement de ne laisser entrer dans leur corps que le moins d'air qu'il sera possible, & tâcheront de faire enforte que cet air soit le plus étranger. Pour cet effet ils quitteront, s'il leur est possible, les lieux infectez de la maladie, & travailleront à atténuer leur corps; car en atténuant leur corps, ils n'auront pas besoin de tant d'air.

Au reste toutes les maladies qui viennent des parties les plus fortes du corps, sont les plus violentes; car si la maladie demeure dans la partie où elle a commencé, comme c'est la partie la plus forte qui souffre, il faut de nécessité que tout le corps souffre aussi; & si elle quitte cette partie forte pour se jeter sur quelqu'une de celles qui sont plus foibles, elle est difficile à guérir; au lieu que celles qui passent d'une partie foible, à

une plus forte, se guerissent facilement; parce que la partie a la force de consumer & de dissiper les humeurs qui y affluent.

Il y a dans le corps quatre paires de grosses veines. La première paire vient de la tête par derrière, passe par le cou, s'étend le long de l'épine du dos, des deux côtez en dehors, descend par les cuisses jusques aux jambes en dehors, & se termine aux pieds. Dans les douleurs de dos & de cuisses, il faut ouvrir l'une de ces veines aux jarrets & aux malleoles extérieures.

La seconde paire, ce sont les deux veines appellées jugulaires; elles partent de la teste, passent près des oreilles dans le cou, & s'étendent en dedans le long de l'épine du dos près des lombes, & passant par les cuisses & les jarrets en dedans & par le gras des jambes, elles se rendent aux

malleoles interieurs & aboutissent aux pieds. Dans les douleurs des lombes & des testicules, il faut ouvrir ces veines aux jarrets & aux malleoles interieurs.

La troisième paire vient des tempes, descend par le cou, passe sous les omoplates, se rend au poulmon, l'une va par la droite à la partie gauche, & l'autre par la gauche à la partie droite. La droite passant par dessous la mammelle se rend à la ratte & au rein; & celle qui va de la gauche à la droite passant sous la mammelle, se rend au foye, & à l'autre rein, & elles aboutissent toutes deux à l'intestin droit.

La quatrième paire part du devant de la teste & des yeux, passe par le cou, les clavicules, le haut des bras, les coudes & le dessus des mains, & aboutit
au

au bout des doigts ; ensuite du bout des doigts, elles remontent par les jointures des mains, des coudes, & par la partie interieure des bras jusques aux aisselles, & par le haut des côtes des deux côtez ; l'une va passer par la rate, & l'autre par le foye : & l'une & l'autre passant au dessus du ventre aboutissent aux parties naturelles. Voila pour ce qui regarde les grosses veines.

Du ventre sortent plusieurs rameux de toutes sortes de veines, qui s'étendant par tout le corps, y portent la nourriture. Il en sort aussi d'autres de toutes les grosses veines, & elles portent la nourriture dans le ventre & dans les autres parties du corps du dedans en dehors & du dehors en dedans. Les veines interieures & les exterieures se communiquent les unes aux autres. Il faut donc faire les saignées selon cette si-

tuation des vaisseaux, & toujours le plus loin qu'il est possible des endroits où l'on sent la douleur, & où le sang s'amasse ; car par ce moyen il n'arrivera point de grand changement tout d'un coup, & en faisant prendre au sang un autre chemin, vous luy ferez perdre l'habitude de s'amasser en cet endroit.

☉ Ceux qui n'ayant point de fièvre crachent beaucoup de pus ; ceux dans les urines desquels on voit un sédiment plein de pus, quoy qu'ils n'aient point de douleur ; les hommes de trente-cinq ans, ou au dessus, dont les selles sont sanglantes, comme dans les dysenteries, & durent longtemps, ils sont tous malades de la même cause. Il faut nécessairement que ce soient des ouvriers, des gens accoutumés à travailler de leur corps dès leur jeunesse, qui ayant ensuite re-

noncé au travail, se sont engrais-
sez & ont fait une chair molle
fort différente de la première;
de manière que le corps qu'ils
ont en cet état ne ressemble
en rien à celui qu'ils avoient
avant que de s'être engraissez de
cette manière. Quand ces gens,
qui ont acquis une telle habitu-
de, viennent à estre attaquez
d'une maladie, ils en guérissent
très promptement, mais après la
maladie, leur corps se fond avec
le tems, & une humeur sereuse &
sanglante coule par les venes où
elles sont les plus grosses; si cette
humeur descend dans le bas ven-
tre, elle sort par les selles qui
sont telles que cette humeur qui
est dans le corps; & comme elle
trouve beaucoup de facilité à
sortir, elle ne séjourne pas long-
temps dans l'intestin.

Quand elle se jette dans la poi-
trine, elle y engendre du pus; car

B b ij

la purgation n'en étant pas aisée, parce qu'elle ne se peut faire que par le haut, & l'humeur croupissant long temps dans la poitrine, elle s'y pourrit & se change en pus.

Quand elle se décharge dans la vessie, elle devient chaude & blanche, à cause de la chaleur de cette partie, & elle est poussée dehors par les urines; ce qu'il y a de plus subtil nage au dessus, ce qu'il y a de plus épais va au fond; & c'est ce qu'on appelle du pus.

Les pierres se forment dans les enfans à cause de la chaleur de cette partie & de celle de tout le corps; mais elle ne se forme point dans les hommes âgés, parce que leur corps est froid; car il faut savoir que les hommes dans leur premier âge sont très-chauds, c'est-à-dire, aussi chauds qu'ils puissent être; & dans le

dernier âge ils sont très-froids ; car c'est une nécessité qu'un corps qui croist & qui augmente par force soit chaud ; comme au contraire lorsqu'il commence à se flétrir & à tomber, il ne se peut qu'il ne devienne plus froid. Par la même raison, plus il croist dans ce premier âge, plus il est chaud, & plus il se flétrit dans le dernier, plus il est froid.

Ceux donc qui sont ainsi disposés deviennent sains deux-mêmes, la plupart le quarante-cinquième jour après qu'ils ont commencé à se fondre & à maigrir ; ceux qui passent ce temps-là guérissent d'eux-mêmes au bout de l'an, s'il ne leur arrive point d'autre accident fâcheux.

Toutes les maladies qui viennent dans un moment & dont les causes peuvent être facilement connues, on peut assurer qu'elles ne sont pas dangereuses. Et

B b. iij

294 DE LA NATURE
pour les bien traiter il faut
s'opposer à la cause ; car par ce
moyen on détruit le mal.

Ceux qui ont au fond de leur
urine du sable ou de petites pier-
res, ont dans la grosse veine des
tumeurs qui s'y sont formées dès
le commencement. Ces tumeurs
étant pleines de pus, & ne cre-
vant pas assez-tôt, il s'est formé
des pierres de ce pus qui s'est
épaissi, & ces pierres sont pouf-
sées avec les urines dans la ves-
sie.

Quand les urines sont san-
glantes, les veines ont souffert
de la douleur.

Quand avec une urine fort
épaisse il sort de petites chairs
comme des cheveux, cela vient
des reins & des fluxions de la
goutte. Quand l'urine est pure,
& que de temps en temps on voit
nager au dessus comme du son,
on peut dire que la gale est dans
la vessie.

La plupart des fièvres viennent de la bile ; il y en a de quatre fortes , outre celles que causent les grandes douleurs. Voicy leurs noms. La fièvre continuë, la fièvre quotidienne, la fièvre tierce, & la fièvre quarte. La continuë vient de beaucoup de bile, & d'une bile très-pure, & a ses crises en peu de temps ; car un corps qui n'est pas rafraîchi un seul moment, est bien-tôt fondu par la grande chaleur. La quotidienne est, après la continuë, celle qui vient d'un plus grand amas de bile, elle se termine aussi plus promptement que les autres ; mais elle dure d'autant plus long-temps que la continuë, qu'elle vient d'une moindre quantité de bile, & que le corps jouit de quelque relâche, au lieu que dans la fièvre continuë il n'en a aucun.

La fièvre tierce est plus longue

B b iiij

que la quotidienne, car elle est causée par un moindre amas de bile, & comme que le corps jouit d'un plus grand relâche dans cette fièvre que dans la quotidienne, elle dure aussi d'autant plus long-temps.

Il en est de même de la fièvre quarte, à proportion elle est d'autant plus longue que la fièvre tierce, qu'elle participe moins de cette bile qui fait la chaleur, & qu'elle laisse plus long-temps le corps se rafraîchir; & elle a cela de plus de la bile noire, qu'elle est très-difficile à chasser; car de toutes les humeurs qui sont dans le corps, la bile noire est la plus visqueuse & la plus adhérente.

Vous connoîtrez certainement que la fièvre quarte participe beaucoup de la mélancholie ou bile noire, si vous prenez garde qu'elle regne particulièrement en Automne, & depuis l'âge de

vingt-cinq ans jusqu'à quarante-cinq, parce que c'est l'âge qui participe le plus de la bile noire, & que l'Automne est la saison la plus conforme à cette bile. Ceux qui auront la fièvre quarte dans une autre saison & dans un autre âge, peuvent s'asseurer qu'elle sera courte, si quelque autre mal ne survient à celui qui en est attaqué.



REMARQUES
SUR LE TRAITTE'
DE LA NATURE HUMAINE.

p. 61. **C**Eluy qui a accoustumé d'entendre
discourir de la Nature humaine au
delà de ce qui appartient à l'Art de la
Medecine.] Hippocrate déclare que
ceux qui sont accoustumés au langage
& aux disputes des Physiciens, qui en
traittant de la Nature remontent jus-
qu'aux élemens, & veulent prouver
par des raisonnemens fort obscurs, qui
ne sont fondés sur aucune expérience,
qu'il n'y a qu'un seul & même principe
de l'univers; & qu'il n'y en a par con-
séquent qu'un seul de chaque partie
de cet univers même; que ces gens-là,
dis je, doivent ne pas lire ce traité, qui,
à cause de la préoccupation où ils sont,
leur sera entièrement inutile. Les
Physiciens & les Medecins tiennent
un chemin bien différent: les premiers
prennent pour fondement de leurs
systèmes, des choses qui ne sont nulle-
ment connues, ou du moins qui sont fort
incertaines, & qu'on peut fort bien
leur disputer. Au lieu que les Medecin

ne se fondent que sur l'évidence des sens & sur l'expérience. C'est pourquoy la Nature ne sçauroit être connue que par la Medecine, comme Hippocrate l'enseigne ailleurs. Et c'est pourquoy Aristote a dit, *qu'ou le Physicien finit, le bon Medecin commence.*

Que l'homme soit seulement, ou air, ou feu, ou terre, ou eau.] Anaximenes de Lampsaque soutenoit que l'univers, & l'homme par consequent, n'avoient qu'un seul principe qui étoit l'air. Hippasus de Metapont, & Heraclite d'Éphese que c'étoit le feu. Thales de Milet que c'étoit l'eau; Hesiodé & après luy Pherecydes, que c'étoit la terre.

Ou quelque autre chose que ce puisse être.] Il dit cela, parce qu'il y avoit des Philosophes, comme Nicolaus le Peripateticien & Diogené d'Apolonie, qui soutenoient que le principe de tout étoit une matiere moyenne entre le feu & l'air: Et d'autres, comme Anaximander & Melissus, qui établissoient pour seul principe une matiere infinie & indéterminée qu'il s'appelloient *Univers & cakos.*

Mais je permets de soutenir cette Doctrine à ceux qui font profession de cette

sorte de Philosophe.] Hippocrate ne veut pas disputer de la Nature avec des Philosophes qui ne sont pas Medecins, car leur opinion ne tire point à consequence & ne nuit point à ceux qui voudront suivre les regles de la Medecine & se rendre aux experiences qu'elle fournit. Leurs systemes sont proprement des songes de gens oisifs.

p. 264. *Si l'homme n'étoit qu'une seule chose, il ne sentiroit jamais de douleur.*] Il ne sentiroit ni plaisir, ni douleur; car ces passions ne peuvent venir que d'un agent contraire. Or si tout étoit un, il n'y auroit d'agent contraire, ni dans le corps, ni hors du corps. Les Auteurs de cette opinion ridicule, pour éluder la force de cette raison, disoient que cet un étoit alteré & affecté par le froid & par le chaud, & qu'à cet égard il devenoit comme étant plusieurs choses, changeant par là de forme & de qualité. Mais cette réponse n'étoit qu'une illusion: car & ce froid & ce chaud sont d'eux-mêmes quelque chose, ce qui détruit leur principe de l'unité, ou ce sont des accidens des estres qui sont un, & en ce cas le froid & le chaud leur conviendront égale-

ment, & ils altereront les estres, en se succédant l'un à l'autre; mais ils ne pourront causer de la douleur, puisque la douleur n'est qu'une affection contre Nature & qui la détruit.

Où s'il sentoit de la douleur, il n'y auroit qu'un seul remede.] Hippocrate ne veut pas tirer avantage de ce premier raisonnement, qui est très-certain. Il veut bien supposer que l'homme n'étant qu'un, il pourroit pourtant sentir de la douleur, mais il s'enfuivroit de là qu'il n'y auroit qu'un seul remede: car ce qui n'est qu'un, ne scauroit avoir qu'un seul contraire qui agisse contre luy. Or l'expérience fait voir qu'il y a plusieurs remedes; il y a donc plusieurs maux, & par conséquent l'homme n'est pas un.

Et selon l'opinion generale des hommes. p. 265.] C'est ce qu'il appelle *la Loy*; car ce consentement des hommes, & ce langage universel est comme une Loy à laquelle tout doit se soumettre. Cette opinion generale des hommes paroît en ce qu'ils ont donné divers noms à ces humeurs qui composent l'homme, ce qu'ils n'auroient pas fait assurément si l'homme n'avoit été qu'un.

seule chose, car à quoy bon appeller une seule chose sang, pituite, bile jaune, bile noire?

Il est impossible que la generation de l'homme se fasse par une seule chose.] Il n'y a point de generation sans mélange, & il n'y a point de mélange dans ce qui n'est qu'un.

p. 271. *Comment ces humeurs se ressembleroient-elles, puisqu'aux yeux elles ne paroissent pas de la même couleur. & qu'au toucher.*] Toutes choses, qui sont différentes quant à leurs qualitez externes sensibles, différent aussi quant à leur essence interne. On voit manifestement que leurs humeurs différent exterieurement; elles different donc interieurement & ne sont pas une seule chose, à moins qu'on ne veuille soutenir que le feu & l'eau ne sont qu'un élément. Cette dernière opinion n'est pas plus ridicule que l'autre.

p. 723. *Ils ont crû que chacun n'étoit que ce qu'il avoit vomi.*] Quand cela seroit vrai, il ne laisseroit pas de ruiner leur système: car il prouveroit toujours qu'il y auroit quatre principes au lieu d'un. Ils ne se trouveroient jamais ensemble, mais ils ne laisseroient pas d'estre.

On les voit aussi par les fièvres qu'ils p. 278.
ont.] Car alors on voit regner principalement des fièvres tierces, des fièvres continuës.

Selon le tout & la partie.] Il y a dans le texte, *selon la partie & la Nature.* Hippocrate employe quelquefois le mot de *Nature* pour dire *le tout*. Cela étant, quand il dit *selon le tout & la partie*, il veut dire selon le lieu qu'elles occupent. La bile par exemple est plus abondante en Esté qu'en toute autre saison, & cela selon le *tout*, selon la nature du tout, c'est à-dire, dans tout le corps. Et pour ce qui est des parties, la vessie du fiel qui est le réservoir naturel de la bile, en est plus pleine l'Hyver que toutes les autres parties, qui n'en sont pas le réservoir propre, ne le sont l'Esté. Galien explique ce passage des parties de l'année, & de la constitution de l'année entière.

Dans l'année c'est tantôt l'Hyver qui p. 2803
domine.] Toutes les saisons de l'année participent de ces quatre qualitez, du froid, du chaud, du sec & de l'humide. Mais comme chacune de ces qualitez domine en certain temps, & l'une après l'autre, on a distingué par là les saisons. Celle où le froid domine, c'est

l'Hyver ; celle où le chaud domine, c'est l'Esté, ainsi des autres. Il en est de même de l'homme en tout temps, il a ces quatre humeurs ; mais chacune de ces humeurs domine en certain temps & dans la saison qui est la plus conforme à sa Nature. La pituite en Hyver, parce qu'elle est froide ; le sang au Printemps, parce qu'il est très-humide & très-chaud ; la bile en Esté, parce qu'elle est très-chaude ; & en Automne la bile noire, la mélancholie, parce qu'elle est très-seiche.

Au Printemps des matieres très-humides.] C'est-à-dire, ce qu'il y a de plus clair & de plus sereux dans le sang & qui marque le plus son abondance.

p. 281. *Cela étant ainsi, c'est une suite nécessaire que les maladies qui se fortifient & qui s'augmentent en Hyver, cessent & se guérissent en Esté.*] Car elles se doivent guérir dans la saison dans laquelle domine la qualité qui est la plus contraire à l'humeur qui cause la maladie. Il n'y a rien de plus opposé à ce qui est très-froid que ce qui est très-chaud. Les maladies d'Hyver se guériront donc en Esté, qui est la saison la plus chaude, la plus contraire à la pituite ; & les ma-

ladies

maladies d'Esté se guérissent l'Hyver par même raison. Les maladies du Printemps viennent du sang qu'est humide & chaud. Il n'y a rien de plus contraire à ce qui est humide & chaud, que ce qui est froid & sec. Les maladies du Printemps se guériront donc en Automne, & celles de l'Automne au Printemps.

Quand elles ne cessent pas dans certain circuit de jours.] Dans les jours critiques, comme toutes les maladies aiguës.

J'expliqueray ailleurs.] Dans le prothétique ou les prédictions, dans le Traité des crises & dans celui des jours critiques.

Toute maladie qui passera ce temps-là, on doit s'assurer qu'elle durera toute l'année.] Car n'étant pas vaincue par la saison contraire, mais seulement affoiblie, elle reprend de nouvelles forces quand cette saison est passée, & dure une ou plusieurs années, jusqu'à ce, ou que les remèdes, ou que la saison contraire prennent enfin le dessus.

Il faut donc que le Médecin en traitant ces maladies se souvienne toujours que chacune de ces humeurs domine & est très-forte dans le corps pendant

la saison qui est la plus conforme à sa nature.] C'est un precepte très-important & que les Medecins ne doivent jamais perdre de veüe; car par là il sçavent précisément quel est le principal ennemy qu'ils ont à combattre, & ils connoissent le temps auquel il peut estre le plus facilement vaincu: par exemple, la pituite est très-forte en Hyver, & par conséquent très-difficile à vaincre. Le sang est très fort & très-abondant au Printemps; mais il est très-foible & tres-petit en Automne. La bile est très forte l'Esté, mais très-foible l'Hyver; la mélancolie très forte l'Automne & tres-foible le Printemps.

Il faut aussi qu'il sçache que toutes les maladies qui viennent de repletion, &c.] Toute la fin de ce Traité n'a aucune liaison avec le sujet qu'Hippocrate a entrepris de traiter: c'est pourquoy Galien assure, qu'elle n'est n'y d'Hippocrate ni de son disciple Polybe. Il y oublie pourtant fort souvent cette censure; car il cite en beaucoup d'occasions des endroits de cette fin comme étant d'Hippocrate même; cela n'empêche pas que la censure ne soit juste. Ceux qui ont grossi ce Traité peuvent

avoir tiré des autres Ouvrages d'Hippocrate la plus grande partie de ce qu'ils y ont ajouté. En effet, si l'on en excepte l'endroit où il est parlé des veines & celui de la durée des fièvres, tout le reste paroît d'Hippocrate & est très-conforme à sa doctrine, cōme on le verra dans les Remarques. Galien dans les Commentaires qu'il a faits sur ce Traité marque l'origine de ces additions, & elle mérite d'estre rapportée. Il dit qu'il y avoit une telle jalousie & une si grande émulation entre les Attales Rois de Pergame & les Ptolemées Rois d'Egypte, à qui auroit la plus belle Bibliothèque & les Livres les plus beaux & les plus curieux ; que cela fit naître l'envie aux Libraires ou Copistes, qui étoient des esclaves fort intéressés, de grossir tous les Traitez qui leur paroissent trop petits, pour les mieux vendre dans ces Cours là, où on les achetoit à proportiō de la grosseur du Volume. Ainsi ces falsifications ne commenceront qu'après la mort d'Alexandre, & par conséquent les témoignages antérieurs ne peuvent estre suspects.

Que celles qui viennent d'évacuation se guérissent par la repletion.] Le mot

p. 282.

Cc ij

de repletion ne marque pas icy un excès, mais une nourriture modérée. Tout ce qui est dit icy est fort bon : toutes les maladies se guérissent toujours par les contraires, qui seuls vont à la source & combattent la cause du mal. C'est pourquoy Hippocrate a dit dans le vi. Liv. des Malad. Epidem. *Dans les maladies il faut observer le regime contraire.*

Relâcher ce qui est trop tendu, & tendre ce qui est trop relâché.] Ce passage peut être aussi traduit de cette manière, *Dissoudre ce qui s'amasse & s'unit, & assembler ce qui se dissout & se separe.* Il parle des humeurs qui causent les maladies.

Les maladies viennent ou du regime.] Par le mot *διαιτα* on entend quelquefois le alimens ; mais en cet endroit il a une signification plus étendue : car il comprend tout le regime, toute la manière de vivre.

p. 283. *Il faut en attribuer la cause à ce qui est le plus commun.*] Cela est vray, une maladie generale & commune doit venir d'une cause qui le soit aussi ; mais on n'en doit pas toujours accuser l'air, il faut quelquefois s'en prendre

à la nourriture generale, comme dans les temps de famine. Quelquefois la faute en est aux eaux, qui sont gâtées & corrompues.

Comme je l'ay dit il y a déjà longtemps.] Dans les Livres de la Diète ou du Regime.

De maniere que tant dans les remedes p. 284^e que dans les regimes vous vous opposiez toujours.] J'ay suivi le sens que Galien donne icy au mot *αερισμένον* qu'il explique *αερισμένον ἐξ ὑπερβολῆς*, aller à l'encontre, s'opposer : & la maxime est constante.

Mais l'air que nous respirons.] Soit p. 285^e que l'air soit si corrompu, qu'il agisse immédiatement sur les hommes, ou qu'il n'ait fait que corrompre les aliments dont ils se servent le plus ordinairement. Dans ce dernier cas, en observant les regles qu'Hippocrate donne icy, il faut aussi changer de regime, comme il seroit aisé de le prouver par d'autres endroits d'Hippocrate même.

Que cet air soit le plus étranger.] D'au. p. 286^e tres au lieu de *ἐξ ὑπερβολῆς* le plus étranger, ont lu *ἐκ τῆς ἀλλοτρίου* le plus sec. Mais la premiere leçon que j'ay suivie est la

meilleure sans contredit, la suite seule le prouve. Pour cet effet ils quitteront, s'il leur est possible, les lieux infectez de la maladie; ce qui marque la necessité de l'air étranger.

p. 287. *Parce que la partie a la force de consumer & de dissiper les humeurs qui y affluent.*] Car ou elle les cuit, ou elle les dissipe par une insensible transpiration. Galien reprend icy avec raison ceux qui par ces parties fortes ou foibles, ont entendu les parties principales, ou moins principales; car dans ce sens-là il n'y auroit rien de plus faux que cette sentence, puis qu'aucontraire selon Hippocrate & selon la raison, c'est une très bonne marque quand l'humeur qui cause la douleur quitte une partie principale pour se jeter sur une qui l'est moins, & c'en est une très-mauvaise quand le contraire arrive.

Il y a dans le corps quatre paires de grosses veines.] Tout ce qui est dit icy de ces quatre paires de grosses veines est faux, on n'a qu'à voir ce que Galien en a écrit dans son Commentaire, où il assure que pour peu que l'on soit versé dans l'Anatomie, on ne peut pas manquer de trouver cette doctrine ex;

REMARQUES. 311

travagante, & entierement semblable aux rêveries d'un malade ou d'un homme fou. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne sçauoit l'attribuer à Hippocrate, puisqu'elle est contraire à ce qu'il établit dans le second Livre des maladies Epidem. Il est impossible de remonter jusqu'à la source de cette addition, & de découvrir l'Auteur ou le temps même d'une ignorance si grossière; car quoyque l'Anatomie n'eût pas été portée dans sa perfection du temps d'Hippocrate, il y avoit déjà long temps qu'on en sçavoit plus, qu'il n'en falloit pour ne pas tomber dans des erreurs si visibles, que la veüe d'une seule dissection pouvoit dissiper. Cependant quelques grandes que soient ces erreurs, elles sont accompagnées de beaucoup de choses très-remarquables & très-utiles, tâchons de les démêler.

La premiere paire vient de la tête.]
C'est un des passages qui ont attiré à Hippocrate le reproche d'avoir crû que les veines tirent leur origine de la tête, & d'avoir ignoré qu'elles naissent du foye; mais ce reproche est très-injuste: car outre que cecy n'est pas de luy, il établit clairement ail-

leurs que les veines viennent du foye ; les artères du cœur , & les nerfs du cerveau. Mais quand même Hippocrate auroit employé la même expression, *les veines viennent de la tête*, il parleroit non de leur origine, mais de leur étendue en commençant par un bout.

Vient de la tête par derrière.] Voicy ce que m'a répondu Monsieur Passerat un des plus grands Anatomistes & des plus habiles Chirurgiens de France, que j'ay consulté sur tout cet endroit. Cette doctrine est fautive, soit que par les veines on entende les vaisseaux sanguins qui tendent de la circonférence au centre, soit qu'on entende ceux qui tendent du centre à la circonférence. Quand cet Auteur dit, la première partie vient de la tête par derrière ; nous pouvons entendre les veines vertebrales qui se joignent avec plusieurs autres aux veines sous-clavieres. Les veines sous-clavieres se réunissent dans la veine cave supérieure ou descendente, & la veine cave supérieure s'ouvre dans l'oreille droite du cœur. Ainsi tout le sang qui revient de la tête, du cou, des bras, des mammelles, du mediastin, des muscles intercostaux, est porté dans la veine cave supérieure,

— la membrane adhérente à la veine &

de celle-cy dans le ventricule droit du cœur.

Dans les douleurs de dos & de cuisses, il faut ouvrir l'une de ces veines au jarrets & aux malleoles exterieurs.] Cette pratique est fondée en raison ; car par ce moyen la saignée est directe & l'humour morbifique se vuide plus promptement ; car les veines & les artères qui passent par le jarret & le malleole exterieur arrosent ces parties.

La seconde paire ce sont les deux veines appellées jugulaires.] Ces veines raportent le sang des sinus de la dure mere dans la veine cave superieure, & celle-cy dans le ventricule droit du cœur.

Dans les douleurs des lombes & des testicules, il faut ouvrir ces veines aux jarrets & aux malleoles interieurs.] Par la même raison qui a été expliquée avant la remarque precedente ; car les veines qui arrosent ces parties passent par les jarrets & les malleoles interieurs, ainsi la saignée est directe.

La troisième paire vient des tempes, p. 282. passe par le poulmon, &c.] Cet article est rempli d'absurditez. Il est impossible qu'elle se rende au poulmon. Il n'y a cer-

Tom. I.

D d

sainement que deux vaisseaux sanguins qui se rendent à ce viscere, l'artere du poulmon & l'artere bronchiale. Il n'y a d'autre mouvement de sang vers la rate que par l'artere splenique. La veine qui en sort n'est pas des dépendances de la veine cave, elle appartient à la veine porte. Le ventricule, les intestins, le mezentere, le pancreas, l'épiploon, la rate, ont, comme les autres parties, des arteres qui leur portent le sang. Le residu entre dans des veines independantes de la veine cave, qui toutes se réunissent dans la veine porte, qui entre dans le foye avec l'artere hepaticque & les nerfs. A l'égard du rein, il n'y a d'autre mouvement du sang que par l'artere émulgente. Le retour s'en fait par la veine qui porte le même nom, dans la veine cave inferieure ou ascendante, qui ramassant plusieurs autres veines dans son cours entre dans le ventricule droit du cœur après avoir percé le diaphragme. Galien se plaint icy de ce que cet Auteur n'a point parlé des occasions où il falloit ouvrir ces deux dernieres paires de veines.

La quatrième paire vient du devant de la tête & des yeux.] Cela est suffi-

sement détruit par les remarques précédentes, puisqu'il est très-veritable que le cœur pousse le sang à toutes les parties par les artères, & que de toutes les parties il revient au cœur par les veines.

Et ensuite du bout des doigts elles remontent.] Cela est vray, les veines qui aboutissent aux bouts des doigts, ce sont les artères qui y portent le sang du cœur, & ce sang remonte par les veines.

Du ventre sortent plusieurs rameaux de toutes sortes de veines.] Si l'on traduit, *Du ventricule sortent, &c.* Ce passage pourroit être expliqué favorablement, en disant que par le ventricule Hippocrate entend les ventricules du cœur, d'où les artères portent la matière de la nourriture dans toutes les parties, & les veines la rapportent dans le cœur. Mais on pretend qu'Hippocrate a mis icy le ventre pour les intestins, & que par ces veines il designe les veines lactées & lymphatiques, qui certainement étoient connues des Anciens, puis qu'Aristote & Erasistrate les nomment. On aû aussi de la veine cave.

Les veines interieures & les exterieures se communiquent les unes aux autres.]

D d ij

Cela est très vray , & voila encore une preuve que la circulation du sang étoit connuë des anciens. Les artères & les veines se communiquent mediatement , puisque le sang passe de l'extrémité des artères dans le commencement des veines par de petits milieux. Et les vaisseaux de même genre, c'est à-dire les veines, avec les artères & les artères avec les artères se communiquent par embouchure immediate, qu'on appelle *Anastomose*. Mais on n'en a pas trouvé entre les artères & les veines. Voyez le *Traité des lieux dans l'homme* , & le *Traité des articles*.

Le plus loin qu'il est possible des endroits où les douleurs ont accoustumé de se former.] Galien se plaint avec raison de ce que cet Auteur ne s'est pas expliqué assez clairement , & qu'il ne fait pas bien entendre s'il veut que l'on fasse cette revulsion quand les parties sont déjà attaquées & que le mal est formé, ou lorsqu'on est menacé & que l'on se porte bien encore. Il prétend pour luy qu'il enseigne ce qu'il faut faire pour prévenir le mal.

Il faut nécessairement que ce soient des ouvriers, des gens accoustumés à tra-

vailler de leur corps.] Ou des gens accoutumés dès leur jeunesse à des exercices fort violents. Galien écrit qu'il a vu souvent des gens après avoir renoncé à ces violents exercices, faire des selles sanglantes; mais qu'il n'a jamais vu rendre du pus, à moins que par ce mot de pus Hippocrate n'ait entendu de certaines mucosités blanches, comme des crachats bien cuits, qu'il a souvent vus dans les urines & dans les selles de ceux qui passaient d'un travail fort pénible à une grande oisiveté.

Car c'est une nécessité qu'un corps qui croît & qui s'augmente par force soit chaud.] C'est ainsi que Galien a expliqué ce passage; & si c'est le véritable sens, il a eu raison d'accuser l'Auteur de cette Sentence d'avoir eu une fautive idée lorsqu'il a cru que l'action de croître étoit dans la jeunesse la cause de la chaleur, & qu'il regarde cette action comme un exercice qui chauffe; car au contraire c'est la chaleur qui fait croître. En effet, les jeunes gens ne croissent que parce qu'ils sont chauds & humides: mais on peut expliquer ce même passage plus favorablement; *car c'est une nécessité qu'un corps qui croît*

D d iij

Et qui augmente en force soit chaud. Cela est vray, il ne croîtroit point s'il n'avoit beaucoup de chaleur naturelle.

Ceux donc qui sont ainsi disposez deviennent sains d'eux-mêmes.] Il parle de ceux qui étant accoûtumés dès leur jeunesse à des exercices fort violens, & s'étant jettés dans une vie sédentaire & oisive, ont des dyfenteries sanglantes & rendent comme du pus dans leurs selles & dans leurs urines. Il dit donc que ces fortes de gens sont guéris par la Nature seule, sans le secours d'aucun remède : les uns en quarante-cinq jours, ou selon d'autres en quarante, & les autres dans un an. Et Gallien assure qu'il en a vû plusieurs exemples, non-seulement dans ces deux termes précis ; mais encore en d'autres plus courts que ce dernier, mais plus longs que l'autre, selon que la Nature avoit plus ou moins de force pour se purger de ces superfluités.

Toutes les maladies qui viennent dans un moment.] Il ne parle pas des maladies aiguës qui viennent, qui se manifestent tout d'un coup, comme Sabinus & les autres Interprètes d'Hippocrate l'ont crû ; mais il parle des maladies

REMARQUES. 319

dont la cause est momentanée, & si on l'ose dire, qu'on prend sur le fait; car la cause étant connue, le mal est aisé à guérir. Il n'y a qu'à s'opposer à la cause; la maladie vient d'un grand chaud, il faut refroidir; d'un grand froid, il faut échauffer, &c.

Ont dans la grosse veine des tumeurs.] p. 294. Cela peut venir aussi de même du vice des reins, sans aucune tumeur précédente.

Quand avec une urine fort épaisse il sort de petites chairs comme des cheveux.] Voyez l'Aphor. LXXVI. du Livre IV.

Quand l'urine est pure.] Voyez l'Aphor. LXXVII. du Livre IV. cette Sentence sert à l'expliquer.

La plupart des fièvres viennent de la bile.] Car ce sont les causes les plus ordinaires des fièvres, comme Hippocrate l'a fait entendre dans le Traité de l'ancienne Médecine.

La fièvre continuë.] Galien remarque que l'Auteur de cette Sentence se sert icy d'un mot qui marque manifestement que cette fin n'est pas d'Hippocrate; car il appelle la fièvre continuë

D d iij

συνοχὴ Synoque. Or Synoque est un terme qui n'étoit pas connu du temps d'Hippocrate, qui l'appelle toujours *συνοχὴ*. Ce ne fut que long-temps après le siècle d'Hippocrate que ce mot *Synoque* commença à être employé par les Medecins; mais si la doctrine étoit vraie, ce ne seroit pas un argument invincible pour attribuer ces paroles à un autre Auteur; car ces Traitez ont passé par tant de mains, qu'un copiste peut enfin avoir mis au lieu de *συνοχὴ, συνοχὴ*, qui étoit le terme usité de son temps.

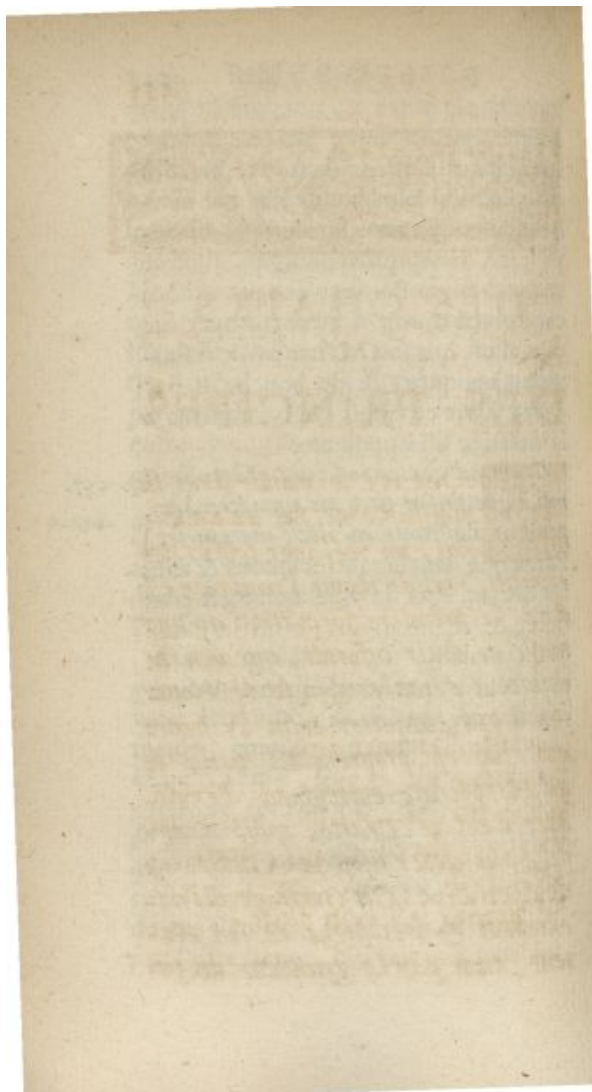
p. 296. *Et a sēs crises en peu de temps.*] Cela est vray, la fièvre continuë est la plus aiguë, comme Hippocrate l'a écrit dans le premier Livre des maladies Epidem.

Elle se termine aussi plus promptement que les autres.] Il semble que cela devroit être ainsi, & Platon l'a crû de même, comme on peut l'inferer de ce qu'il a écrit, *Que la fièvre continuë vient du feu, la quotidienne de l'air, la fièvre tierce de l'eau, & la fièvre quarte de la terre.* C'est à-dire que chacune de ces fièvres tient de la qualité de ces élemens; mais cela est démenti par l'expérience, qui fait voir tous les

jours que la fièvre quotidienne est plus longue que la fièvre tierce, comme Hippocrate l'assure dans le 1. Liv. des maladies Epidem. Ainsi voilà une marque sûre que cette fin n'est pas d'Hippocrate. Ceux qui veulent qu'elle soit de son disciple Polybe n'ont pas raison; car Polybe auroit-il pû se tromper sur une chose que son Maître avoit si souvent expliquée, & de bouche & par écrit? Tout ce qui suit est conforme à la doctrine d'Hippocrate.

*Ceux qui auront le fièvre quarte dans p. 257.
une autre saison & dans un autre âge,
peuvent s'assurer qu'elle sera courte.]*
Parce que dans les autres saisons & dans les autres âges la bile noire est plus foible & regne moins; ainsi la cause de la maladie sera moins grande & plus courte par conséquent. Voyez l'aphor. xxv. du Liv. 11.







DES CHAIRS
OU
DES PRINCIPES.

COMME le monde dans sa naissance ne fut qu'un chaos, un mélange confus des élémens, tout de même l'homme n'est dans sa première formation qu'une masse de chair informe, qui venant ensuite à s'étendre & à se développer peu à peu, acquiert enfin la figure qui luy est propre ; Et voila ce qu'Hippocrate entreprend d'expliquer dans ce Traité, qu'il a appelé par cette raison des Chairs ou des Principes. Cet Ouvrage est très-excellent & très-digne de son Auteur, tant par la grandeur du su-

jet, & par la maniere dont il est expliqué, que par la profondeur des connoissances dont il est rempli. Hippocrate y développe avec beaucoup de netteté & de clarté les mystères de la Nature, que personne n'avoit sondez avant luy, & il y explique très-solidement des secrets qui avoient esté cachez à tous les autres Philosophes. Mais si ses découvertes sont admirables, la modestie avec laquelle il les publie ne l'est pas moins.

DAns les Traitez que j'ay faits jusques icy, je me sers de raisons tirées des Principes generalement receus, que j'ay prises en partie de ceux qui m'ont précédé, & en partie de mon propre fonds; car celui qui veut écrire de la Medecine doit necessairement bâtir sur des Principes generaux

qui soient connus de tout le monde, & dont tout homme raisonnable soit obligé de convenir. Et je n'ay recours à la Physique qu'autant qu'elle a du rapport à l'homme & à tous les autres animaux, & qu'elle est nécessaire pour faire connoître ce que c'est que l'ame, ce que c'est que la maladie, & que la santé; ce qui est bon ou mauvais à l'homme, & ce qui le fait mourir. Presentement je m'en vais écrire mes propres pensées. Premièrement donc, il me semble que ce que nous appellons le chaud (le feu) est un estre immortel qui connoît tout, qui voit tout, qui entend tout, & qui fait tout, tant ce qui, est que ce qui doit estre. Quand toutes choses furent mêlées & cōfonduës dans le premier cahos, & qu'elle commencerent à se démêler, la plus grande partie de ce feu se retira à la plus

haute region , à la plus haute circonference : & c'est à mon avis ce que les Anciens ont appelé *Æther*. La seconde partie demeura dans le lieu le plus bas avec la matiere la plus grossière; & c'est ce qu'on appelle la terre qui est froide & seiche, qui a beaucoup de mouvement & qui conserve beaucoup de chaleur. La troisième partie occupa la moyenne region , qui est celle de l'air, qui conserve quelque sorte de chaleur. Et la quatrième occupa la place qui est au dessous, & le plus près de la terre, & c'est celle de l'eau qui est très-humide & très-épaisse. Tous ces élemens étant donc mus en rond lorsque ce cahos commença à se démêler, il resta beaucoup de ce feu, de ce premier élement, dans la terre, beaucoup en un endroit, moins en l'autre, très-peu dans celui-cy & beau-

coup plus dans celuy-là ; & avec le temps la terre étant desséchée par la chaleur *du dehors*, *c'est-à-dire, du Soleil & des Astres*, ces parties du feu qui avoient été laissées au dedans agirent dans ses entrailles, & envelopées comme dans de petites cellules y produisirent la putrefaction : & c'est de cette putrefaction que la chaleur produisit enfin la matière des corps dans la suite des siècles. Tout ce qui se trouva de gras dans cette corruption de la terre & de moins humide étant échauffé, fut très promptement brûlé & changé en os. Ce qu'il y eut de plus gluant & qui participoit du froid étant échauffé, prit une autre forme, & devint des nerfs solides ; car il ne put être ni desséché ni brûlé, *pour devenir os*, parce qu'il n'avoit rien de gras ; ni devenir coulant & liquide, parce qu'il n'avoit pas assez d'humide ; mais les veines

avoient beaucoup de froideur, ainsi la partie extérieure & la plus gluante de cette matière froide étant brûlée par la chaleur, devint la membrane & la tunique qui constituë les veines; & la partie intérieure & froide étant surmontée par le chaud, se fondit & se tourna en liqueur & humidité. Par la même raison le gosier, l'estomac, le ventre & les intestins, jusques à l'anus sont creux de la même manière; car la matière froide étant incessamment échauffée, tout ce qu'il y avoit de visqueux & de gluant tout autour en dehors fut brûlé; & c'est ce qui fit la membrane ou tunique, & ce qui étoit en dedans se fondit & devint liquide, parce qu'il n'y avoit pas beaucoup de matière visqueuse & grasse. Il en fut de même de la vessie, cette quantité de matière froide qui avoit été laissée, étant échauffée, le dedans

dans se fondit & devint liquide, parce qu'il n'y avoit rien de gras ni de visqueux, & le dehors devint tunique. Il en est de même de toutes les autres cavitez. Tout ce où il y avoit plus de matiere gluante que de matiere grasse devint membrane, tunique; & tout ce où il y avoit plus de matiere grasse que de gluante, devint os. On doit dire la même chose de os; car la matiere qui n'avoit rien de visqueux, mais qui étoit grasse & froide, estant bien tôt brûlée, à cause de sa graisse, fit des os très solides & très-durs: & celle qui étoit également grasse & visqueuse, fit des os spongieux. Et voicy la raison de cette difference. Le froid coagule & resserre, & le chaud dissout & fond; & aussi avec le temps il desseiche. Que s'il y a un peu de graisse, il brûle & desseiche plus promptement: que s'il

Tome I.

Ee

y a du visqueux avec le froid sans aucune graisse, cette matiere ne brûlera point, mais étant échauffée avec le temps, elle se coagule & se prend. Or le cerveau est la metropole du froid & du visqueux, & la matiere chaude est la metropole du gras; car étant échauffée elle se fond avant toutes choses & devient grasse. Voilà pourquoy le cerveau où il y a très-peu de gras & beaucoup de visqueux, ne peut estre brûlé par le chaud; mais avec le temps il se revest d'une tunique, qui est une meninge épaisse; *la dure mere*: & cette tunique est environnée d'os tout autour, où le chaud a été le plus fort, & où il s'est trouvé de la graisse, & la moëlle qu'on appelle de l'épine du dos descend du cerveau, & comme luy, elle n'a pas plus de gras que de visqueux. Voilà pourquoy c'est injustement qu'elle est ap-

pellée moëlle, puisqu'elle ne ressemble point à la moëlle qui est dans les autres os ; car elle est la seule qui ait une membrane, la moëlle des autres os n'en ayant point. Et on peut facilement s'éclaircir de ces veritez par l'expérience ; car si l'on fait rotir une chair fort nerveuse & fort visqueuse, tout le reste se rotit promptement ; mais ce qu'il y a de visqueux & de nerveux ne se rotit point, parce qu'il a très-peu de graisse. Et ce qui est très-gras & très-onctueux est très-promptement roté. Et pour les viscères, voicy comment ils ont été faits. J'ay déjà parlé des veines. Le cœur a beaucoup de matière visqueuse & froide, qui étant échauffée par le chaud, est devenue une chair dure & visqueuse, & en dehors il est envelopé d'une membrane. Il est creux non pas de la même manière que les

E e ij

veines. Il est planté à la tête de la veine cave; car il y a deux veines caves au cœur: l'une est appelée artère, & l'autre veine cave, à la tête de laquelle est le cœur. L'artère a beaucoup plus de chaleur que la veine cave, c'est le réservoir des esprits. Outre ces deux veines il y en a d'autres par tout le corps; mais la veine cave, au bout de laquelle est le cœur, passe par tout le ventre & le diaphragme, & se partage aux deux reins: elle se partage aussi aux lombes, & s'étend dans les autres parties, & descend aux deux cuisses; mais elle monte aussi au dessus du cœur vers le cou, à droite & à gauche, gagne la tête & se partage aux tempes des deux côtes. Les grosses veines peuvent estre fort bien comptées. En un mot, de la veine cave & de la grande artère sortent les autres veines qui se distri-

buent dans tout le corps, mais les plus grosses sont celles qui montent au cœur, au cou & à la tête, & qui descendent au dessous du cœur jusques aux cuisses. Le cœur & les veines ont le plus de chaleur : voila pourquoy le cœur est rempli d'esprits, étant la partie la plus chaude de tout le corps. Et il est aisé de voir que les esprits sont chauds, car le cœur & les arteres sont dans un continuel mouvement, & il y a beaucoup de chaleur dans les veines. C'est pourquoy le cœur attire beaucoup, parce qu'il a plus de chaleur que toutes les autres parties. On peut se convaincre de cette verité d'une autre maniere. Qu'on allume du feu dans une chambre si bien fermée qu'il n'y puisse entrer aucun vent, la flamme ne laisse pas d'estre agitée tantôt plus, tantôt moins. Il en est de même

334 DES CHAIRS
d'une lampe allumée, elle est
agitée tantôt plus, tantôt moins,
quoy qu'il n'y ait aucun vent. Or
la nourriture du chaud c'est le
froid; aussi l'enfant dans le ven-
tre de la mere comprimant les
lèvres succe de la matrice & at-
tire la nourriture & l'air au de-
dans du cœur, (qui est la plus
chaude de toutes ses parties)
lorsque la mere attire l'air par la
respiration. Et c'est cette chaleur
qui fournit le mouvement à tou-
tes les autres parties du corps,
comme à tous les autres animaux.
Et si l'on demande comment on
sait que l'enfant dans le ventre
de sa mere succe & attire l'ali-
ment ? on n'a qu'à luy répondre
que les enfans & tous les ani-
maux naissent avec des excré-
mens dans les intestins, & qu'ils
s'en déchargent dès qu'ils sont
nés. Or est-il qu'ils n'en au-
roient point, s'ils n'avoient

succé l'aliment dans le ventre de la mere. Ils ne sçauroient pas même succer le lait d'abord après leur naissance, s'ils n'avoient succé dans le ventre. Et voilà comment se fait le mouvement du cœur & des arteres.

Le poulmon se forma près du cœur de cette maniere. Le cœur échauffant ce qu'il y avoit de plus visqueux dans l'humidité, le desseicha bien-tôt comme de l'écume, & le rendit spongieux ou caverneux, & le mesla de quantité de petites veines, qui se firent de cette maniere : ce qu'il y avoit de froid dans la matiere visqueuse se fondit par la chaleur & devint liquide, & ce qu'il y avoit de visqueux devint tunique.

Mais le foye se forma de cette maniere. Comme il y avoit beaucoup d'humide renfermé avec le chaud sans aucune matiere vis-

queuse ni grasse, la matiere froide surmonta la chaude, & se coagula. Et en voicy une preuve très-évidente. Quand on a égorgé une victime, le sang est liquide pendant qu'il est chaud, & dès qu'il est froid, il se fige & se coagule; mais si on le remue, il ne se fige point; car ses fibres sont froids & visqueux.

La rate se forma de cette maniere; avec le chaud & le visqueux il se trouva beaucoup de matiere chaude & peu de froide, autant qu'il en falloit seulement pour coaguler le visqueux, qui n'est autre chose que les fibres qui sont dans la rate, & qui sont que la rate est molle & fibreuse.

Voicy comment les reins furent formez: un peu de matiere visqueuse, & un peu de matiere chaude, avec beaucoup de matiere froide; celle-cy ayant figé & coagulé le tout, c'est ce qui forma

ma

ma ce viscere qui est très dur & nullement rouge, à cause du défaut de chaleur.

Il en est de même des chairs. La matiere froide figea coagula & fit la chair, & ce qu'il y avoit de visqueux fit les petits canaux qui contiennent l'humeur comme elle est contenuë dans les grosses veines.

La chaleur est répanduë dans tout le corps; il y a aussi beaucoup d'humidité, & dans cette humidité il y a beaucoup de froid, & autant qu'il en faudroit pour figer & coaguler l'humidité, s'il n'étoit pas vaincu & surmonté par le chaud, qui le fond & qui le dissout. Et une preuve certaine que cette humidité est chaude, c'est qu'en quelque endroit qu'on pique ou que l'on coupe le corps d'un homme, il coule un sang chaud, & pendant qu'il est chaud, il est fluide.

de , & quand il est refroidi , tant par le froid du dedans que par celui du dehors , il se couvre d'une petite peau, d'une membrane : que si l'on ôte cette membrane , & qu'on le laisse là quelque-temps , on verra qu'il s'en formera un autre ; & si l'on continue de l'ôter toujours , le froid en formera toujours une nouvelle. Je me suis un peu étendu sur cette matiere , pour faire voir que la derniere partie du corps (c'est-à-dire la superficie) qui est exposée à l'air , doit estre necessairement convertie en peau par le froid & par l'air qui la coagulent & la figent.

Les articles ont esté formez de cette maniere : Dans la formation des os tout ce qu'il y avoit de gras fut bien-tôt brûlé , comme je l'ay dit au commencement ; mais ce qu'il y avoit de visqueux , n'ayant pû estre brûlé , demeura entre deux , entre le

sec & le brûlé, & c'est ce qui fit les nerfs (les ligamens) & la mucofité, l'humidité glaireuse; car ce qu'il y avoit de plus humide ou liquide dans le visqueux étant chauffé, s'épaissit, & fit cette humidité glaireuse qui nourrit & entretient les ligamens qui furent faits de la partie la plus sèche. De cette même matiere visqueuse sont formez aussi les ongles; car ce qu'il y a de plus humide, de plus fluide, ne pouvant estre employé à la formation des os & des articles devient visqueux, & étant desséché & roti par la chaleur, il est poussé dehors & converti en ongles.

Les dents se forment les dernières par cette raison; c'est que les os de la tête & ceux des mâchoires croissent. Tout ce qu'il y a de visqueux & de gras étant desséché par la chaleur, se brûle

Ff ij

& se change en dents, qui sont les plus durs de tous les os, parce qu'il n'y a aucune matiere froide. Les premieres dents viennent aux enfans de l'aliment qu'ils ont pris dans la matrice, & du lait qu'ils ont tété après leur naissance. Ces premieres dents tombent ensuite par le boire & par le manger, & elles tombent lorsque les enfans ont accompli les années de la premiere nourriture; & quelquefois plutôt, quand elles ont esté formées d'une nourriture corrompue & mal-saine; mais à la pluspart elles tombent quand ils sont parvenus à l'âge de sept ans. Celles qui viennent après cela vieillissent avec eux, à moins que quelque maladie ne les corrompe. Voicy donc pourquoy les dents naissent plus tard que toutes les autres parties. Dans la machoire il y a des veines, &

ces veines fournissent à cet os seul de la nourriture qu'elles attirent de l'estomac. Or les os sont des os, comme toutes les autres parties fournissent un accroissement de même nature qu'elles. Du ventre donc & des intestins, qui sont le receptacle des alimens après qu'ils ont esté échauffez, (digerez) ces veines attirent ce qu'il y a de plus clair & de plus humide; & ce qu'il y a de plus épais descend & fait les excremens dans le plus bas des intestins. Je dis que les veines attirent le plus clair des alimens du ventre & des intestins, qui sont au dessus de l'intestin *jejunum*, après qu'ils sont échauffez, (digerez) & quand les alimens ont passé par les intestins *jejunum* & *ileon*, & qu'ils sont receus dans les intestins inferieurs, ils s'épaississent & deviennent excremens. La nourriture étant

donc portée aux parties s'affimile à chaque partie à laquelle elles s'applique; car chaque partie arrosée par la nourriture, croît & s'augmente selon sa nature, le froid & le chaud, le visqueux & le gras, le doux & l'amer, les os & toutes les autres parties du corps de l'homme. Les dents naissent donc les dernières, parce que comme je l'ay déjà dit, les mâchoires sont les seuls de tous les os qui ayent des veines: c'est pourquoy la nourriture y est attirée plus abondamment que dans tous les autres os. Ayant donc plus de nourriture & une affluence plus continuelle, ils convertissent cette matiere en une substance semblable à la leur, pendant tout le temps que l'homme croît, jusques à ce qu'il soit parvenu à sa parfaite stature; & il croît pendant que sa cruë est sensible; & elle est

ſenſible principalement depuis ſept ans juſqu'à quatorze. Dans ce temps-là viennent toutes ſes dents ; tant les plus groſſes que les autres , après la chute de celles qui étoient formées de la nourriture qu'il avoit priſe dans le ventre de la mere. Il croît auſſi juſqu'au troiſième ſeptenaire, dans lequel commence l'adoleſcence , & juſqu'au quatrième & au cinquième : & dans le quatrième ſeptenaire naiſſent à la pluſpart des hommes les deux dents , qu'on appelle les dents de ſageſſe.

Les cheveux naiſſent de cette maniere: Cette excréſcence vient des os & du cerveau, c'eſt-à-dire, de la matiere viſqueuſe qui eſt tout autour , & dans laquelle il n'y a rien de gras, comme nous l'avons dit des nerfs ; car ſ'il y avoit du gras il ſeroit brûlé par la chaleur. Les cheveux ayant

Ff iiij

cette origine , on s'étonnera peut estre qu'il y ait du poil aux aisselles, aux parties naturelles, & souvent même par tout le corps ; mais on n'a qu'à se souvenir que dans toutes les parties du corps où il se trouve une matiere visqueuse , là le poil croît par la chaleur.

L'ouïe se fait ainsi. Les trous des oreilles aboutissent à un os dur & sec semblable à une pierre , & à cet os il y a une cavité cribleuse. Les sons vont donner contre cet os dur ; cet os étant creux , resonance à cause de sa dureté , & au dedans de l'oreille, près de cet os dur, est une membrane , fort deliée comme une toile d'araignée , qui est plus seche que toutes les autres membranes : Et l'on peut prouver par beaucoup d'experiences que ce qui est le plus sec rend le plus de son. Lorsque cette membra-

ne refonne beaucoup, nous entendons de même. Il y a pourtant des Auteurs qui, en écrivant de la Physique, ont soutenu que c'est le cerveau qui fait le son; ce qui est absolument impossible, car le cerveau est humide, il est envelopé d'une meninge ou membrane humide & épaisse, & cette membrane est couverte des os du test. Ce qui est humide ne rend point de son, il n'y a que ce qui est sec qui en puisse rendre: or l'ouïe n'est produite que par ce qui fait le son.

L'odorat se fait dans le cerveau qui est humide, & qui attire l'odeur des choses seches avec l'air, par le moyen des bronchies ou cartilages secs; car le cerveau s'étend jusques dans la cavité du nez; & là il n'y a au devant de luy aucun os, mais un cartilage mou comme une éponge, & qui n'est ni os ni chair. Quand

la cavité du nez est sèche, c'est alors que l'odorat est le plus subtil, & que le cerveau flaire le mieux les choses sèches : mais il ne flaire point l'eau, car l'eau est plus humide que le cerveau, à moins qu'elle ne soit corrompue, car l'eau corrompue devient plus épaisse, aussi bien que toutes les autres liqueurs. Mais lorsque les narines sont humides, elles ne peuvent flairer, car le cerveau n'attire point l'air à luy. La même chose arrive dans les fluxions du cerveau, lorsque le cerveau se fond & que la pituite tombe sur le palais, sur la gorge, sur le poulmon, & dans le reste de la poitrine ; ce que les hommes sentent fort bien, car ils disent que la fluxion leur tombe de la tête. Elle tombe aussi sur les autres parties du corps, & cela n'arrive point sans fièvre.

La veüe se fait de cette ma-

niere. De la membrane du cer-
veau descend une veine dans
chaque œil au travers du crane ;
par ces veines passe du cerveau,
& se filtre ce qu'il y a de plus clair
dans l'humeur très-visqueuse,
& fait tout autour la premiere
tunique de l'œil semblable à elle,
c'est-à-dire, transparente, qui est
exposée à l'air & aux vents ; &
cette tunique se fait de la même
maniere que j'ay expliquée en
parlant de la peau. Il y a plu-
sieurs autres tuniques au devant
de l'humeur transparente qui
fait la veuë, & toutes transparen-
tes comme elle. C'est dans cette
humeur transparente que la lu-
miere & tous les objets clairs &
visibles reluisent & impriment
leur éclat : & c'est cette impres-
sion de lumiere qui fait la veuë,
car ce qui n'est point éclairé
& qui ne reluit point n'est point
vû. Le reste qui est autour des

348 DES CHAIRS
yeux, & qu'on appelle le blanc
des yeux, est une chair. Or ce
qu'on appelle la prunelle paroist
noir, parce qu'il est dans l'en-
foncement & qu'il est environ-
née de tuniques noires. Nous
appellons tunique ce qui est
comme une peau, & ces tuni-
ques ne sont pas effectivement
noires à la veüe, mais au contrai-
re blanches & transparentes. Et
l'humeur de l'œil est visqueuse,
car nous avons souvent vû sortir
une humeur visqueuse d'un œil
crevé. Pendant que cette hu-
meur est chaude, elle est liqui-
de, & dès qu'elle est refroidie,
elle est sèche, comme un grain
d'encens transparent. Il en est
de même dans les animaux que
dans les hommes. Tout ce qui
tombe dans l'œil l'incommode,
comme aussi les vents, & toutes
les choses qui ont plus d'éclat &
de lumière qu'il n'en peut souff-

frir. L'œil ne ſçauroit voir ces objets, parce que leur lumiere eſt trop forte, & qu'il en eſt ébloui. Il ne ſçauroit voir non plus ceux qui ne ſont pas plus éclairez que luy : & ſi on en demande la raiſon, c'eſt parce qu'ils ſont de même couleur. Il en eſt de même des autres ſens. Du goût par exemple, la bouche, la langue, le palais, & l'orifice de l'eſtomac ſont humides, & ne ſçauroient goûter ce qui eſt plus humide qu'eux, ou ce qui eſt dans le même degré d'humidité.

La parole ſe forme de l'air ; car l'homme attire l'air dans tout ſon corps, & ſur tout dans les cavitez. Cet air étant pouſſé dehors par des lieux creux & vuides fait un ſon ; ce ſon reſonne dans la tête, & la langue battant contre le goſier pour moderer la ſortie de l'air, ou s'appliquant contre le palais, ou

550 DES CHAIRS
contre les dents, par les diffé-
rens mouvemens, articule la
voix & la rend intelligible. Et si
la langue ne serroit à cet usage,
l'homme ne sçauroit parler di-
stinctement, & n'auroit qu'une
voix qui seroit toujours la mê-
me. Une grande preuve de cet-
te verité, ce sont les muets de
naissance, car ils ne sçauroient
parler, & ne rendent qu'un son,
une voix uniforme. On peut
aussi le prouver par ceux qui tâ-
chent de parler en repoussant
simplement l'air sans remuer la
langue. On voit aussi que ceux
qui veulent crier fort haut atti-
rent l'air extérieur & le pous-
sent dehors, par ce moyen leur
voix est forte, & elle dure aussi
long temps que dure l'air qu'ils
ont attiré; après quoy elle baisse
& s'éteint. Il en est de même des
Musiciens quand ils sont obli-
gez d'élever leur voix & de la

soutenir, il attirent le plus d'air qu'il leur est possible, dont ils ménagent la sortie, de maniere que leur voix est forte, & qu'elle dure jusqu'à ce que l'air soit entièrement épuisé; mais dès qu'il ne fournit plus, elle cesse. Il paroist assez par là que c'est l'air qui fait la voix. J'ay souvent vû des gens qui ayant voulu se tuer s'étoient coupé entièrement la gorge; ces gens-là vivent quelque-temps; mais ils ne parlent point si leur gorge n'est recousüe ou rejointe, & alors ils parlent. On voit aussi que la gorge étant coupée, ils ne peuvent pas attirer l'air en dedans par l'inspiration, car il sort par la playe à mesure qu'il est entré. Et voila comment se forment la voix & la parole.

REMARQUES
SUR LE TRAITTE'
DES CHAIRS
OU
DES PNCIPES.

324. **D**Ans les Traitez que j'ay faits jusques icy.] Il designe particulièrement ces cinq Traitez. Le premier, de la semence, où il explique de quelle maniere le fœtus se forme dans la matrice. Le second, de la nature de l'enfant, où il explique comme il est porté pendant tout le temps de la grossesse. Le troisième & le quatrième, de l'accouchement à sept mois & à huit mois, où il y explique sa naissance. Et le cinquième, de la Nature humaine, où il explique comment il vit par luy-même après qu'il est né; car ce Traité des chairs paroist avoir esté fait après tous ces autres.

Car cèluy qui veut écrire de la Medecine doit bâtir sur des Principes généraux qui soient connus de tout le monde.] Cela est vray, non seulement quand

quand on veut écrire de la Medecine , mais aussi quand on veut traiter de quelque science que ce soit , qui est commune & qui appartient à tout le monde ; il faut la prouver par des raisons communes à tout le monde , & tirées , s'il faut ainsi dire , du sens commun , les autres sont inutiles. C'est pourquoy Hippocrate a dit dans le Traité de l'ancienne Medecine que tout Medecin qui dispute de son Art doit dire des choses que le peuple & les plus ignorans entendent.

Et je n'ay recours à la Physique.] Le Grec dit *aux meteoros* , l'espece pour le genre.

Premierement donc , il me semble que l. 235 *ce que nous appellons (le feu) est un estre immortel.*] Hippocrate explique icy le sentiment des anciens Philosophes , qui appelloient l'élément le plus pur *Dieu* , non pas qu'ils creussent que cet élément fût Dieu ; mais parce qu'ils le regardoient comme un ruisseau découlant de cette source immortelle , & comme l'instrument dont Dieu se servoit pour donner la vie & le mouvement à toutes choses. C'est ce qu'*Ennius* a dit :

Tome I.

G g

*Aspice hoc sublime candens quem
invocant omnes Jovem.*

Et Euripide :

*Vide sublime fufum, immoderatum
Æthera,*

*Qui tenero terram circumvæctu am-
plectitur;*

*Hunc summum habeto Divum,
hunc perhibeto Jovem.*

*La plus grande partie de ce feu se
retira à la plus haute region.] Ce
qu'il y avoit de plus subtil & de plus
pur, c'est-à-dire, la matiere du pre-
mier élément, s'éleva dans la region
élémentaire.*

p. 326. *La seconde partie demeura dans le
lieu le plus bas avec la matiere la plus
grosfiere.] Car le feu n'ayant pû élever
cette matiere épaisse & grosfiere, de-
meura embarrassé avec elle dans le lieu
le plus bas; c'est ce qu'on appelle la
terre. Elle est froide & seche, com-
parée aux autres éléments; mais à cau-
se du feu qui a resté dans ses entrailles,
elle ne laisse pas d'avoir du mouvement
& de la chaleur, & d'estre propre par
ce moyen à produire des estres.*

La troisieme partie occupa la moyen-

ne région, qui est celle de l'air.] Ce feu trouvant une matiere moins pesante que le terre, & moins legere que le premier élément, l'éleva a la moyenne région, entre ce premier élément & la terre & l'eau: c'est-pourquoy il dit que ce troisiéme élément conserve quelque chaleur à cause du voisinage du premier élément, cette chaleur ne pouvant estre excessive, parce qu'elle est temperée par le voisinage de la terre & de l'eau.

Et la quatrième occupa la place qui est au dessous de l'air.] L'eau étant plus pesante & plus épaisse que l'air ne peut estre élevée si haut; c'est-pourquoy elle demeura justement au dessous. Elle est très-humide & très-épaisse, par rapport à l'air & au premier élément; car elle est moins épaisse & moins grossiere que la terre.

Dans la suite des siècles tout ce qui se trouva de gras.] On croit d'abord qu'il manque icy quelque chose; car Hippocrate quitte tout d'un coup l'histoire des éléments pour passer à ce qui se fait dans la formation de l'homme; mais il n'y manque pourtant rien. Hippocrate n'a eu recours au chaos & au dé-

broûillement qui le suivit, que pour rendre plus sensible ce qui se passe dans l'homme, où la chaleur agit de la même manière que dans le cahos.

p. 318. *Se fondit, & se tourna en liqueur & humidité.] C'est-à-dire en sang.*

Et les intestins jusqu'à l'anus.] C'est-à-dire, depuis le commencement du duodenum, jusqu'au bout du rectum. Les trois intestins grêles, & les trois gros.

Et ce qui étoit au dedans se fondit & devint liquide.] C'est ce qui fit les excréments, qui étant inutiles sont poussés dehors.

p. 329. *Le dedans se fondit & devint liquide.] C'est ce qui fit l'urine.*

Il en est de même de toutes les autres cavitez.] Tant des cavitez membraneuses, comme de la bourse du fiel, que des cavitez charnues, comme des reins; car les cavitez viennent toujours de la matière froide qui se fond & qui s'écoule.

On doit dire la même chose des os.] Ils sont plus ou moins durs, selon qu'il y a plus ou moins de matière grasse & de matière visqueuse.

p. 330. *Or le cerveau est la metropole du*

froid & du visqueux.] La metropole, c'est-à-dire le siege, l'origine & la matiere.

Et la matiere chaude est la metropole du gras.] Comme le cœur, les veines & les arteres.

Mais avec le temps il se revest d'une tunique.] Ce qu'il y a de moins visqueux se coagule & devient une espece de chair blanchâtre & molle qui fait la substance du cerveau ; ce qu'il y a de plus visqueux fait le meninge, la dure mere, & la pie mere ; & ce qu'il y a de gras étant brûlé, fait l'os, le test.

Et comme luy elle n'a pas plus de gras que de visqueux.] Il veut dire qu'elle n'en a pas tant, qu'elle a plus de visqueux que de gras.

Car elle est la seule qui ait une membrane.] La moëlle de l'épine du dos est revêtue d'une membrane qui la separe de l'os, comme le cerveau ; au lieu que la moëlle des autres os n'en a point, elle est contigue à l'os. p. 338

Et pour les visceres.] Hippocrate comprend sous ce nom de viscere toutes les parties interieures qui contiennent quelque chose, les veines, les

cœur, le poulmon, la rate, les reins,
&c.

*Il est creux, non pas de la même
manière que les veines.*] Car la cavi-
té des veines est membraneuse, & cel-
du cœur est charnuë.

p. 332. *Il est planté à la tête de la veine ca-
ve.*] Il a égard à sa situation, & non
pas à son origine.

*L'artere a beaucoup plus de chaleur
que la veine cave.*] L'artere a plus de
chaleur & plus d'esprits, & la veine a
plus de sang.

Et se partage aux deux reins.] Par
les veines émulgentes.

p. 333. *C'est-pourquoy le cœur attire beau-
coup d'air.*] Par la respiration, afin que
le cœur en soit incessamment rafraî-
chi.

*La flamme ne laisse pas d'estre agitée,
tantôt plus, tantôt moins.*] Selon la
quantité d'air qu'elle attire.

*Or la nourriture du chaud, c'est le
froid.*] Et par consequent la chaleur
naturelle a toujours besoin d'un air
nouveau qui l'entretienne.

p. 334. *Aussi l'enfant dans le ventre de la
mere comprimant les lèvres, succe de la
matrice, & attire la nourriture & l'air.*]

Dans le Traité de l'accouchement a huit mois, Hippocrate a écrit que l'enfant ne tient à la matrice que par l'ombilic, que c'est par là qu'il participe à toutes les choses qui entrent dans le corps de la mere, que toutes les autres parties sont fermées & ne s'ouvrent que lorsque l'enfant sort du ventre, & qu'alors l'ombilic se retire, se ferme & se desseche. Sur cela on a accusé Hippocrate de s'être contredit, & après avoir soutenu en cet endroit que l'enfant ne se nourrit que par l'ombilic, d'avoir assuré icy qu'il succe aussi la nourriture par les lèvres. Mais il n'y a aucune contradiction, l'enfant reçoit beaucoup de nourriture par l'ombilic; Cela n'empêche pas qu'il n'en succe aussi avec les lèvres, & qu'il n'attire par là un peu d'air. Et les Modernes ont enfin reconnu la vérité de ces deux passages.

Or est-il qu'ils n'en auroient point s'ils n'avoient succé l'aliment.] Car Hippocrate pretend que l'excrement est l'effet de la premiere, & non pas de la seconde coction: Que cette premiere coction se fait dans l'estomac, & que l'aliment ne peut entrer dans l'estomac

l'enfant par les veines de l'ombilic;

* Tom. I.

mais seulement par la bouche.

p. 335. *Ils ne sauroient pas même sucer le lait d'abord après leur naissance.*] Zuingerus doute fort de la vérité de cette conséquence, car dit-il, l'enfant ne fait-il pas beaucoup de choses d'abord après sa naissance qu'il ne faisoit pas dans le ventre de sa mere? Mais ce raisonnement n'est pas fort sûr, il est certain que l'enfant ne succe étant né, que parce qu'il a succé dans le ventre de sa mere.

p. 336. *Car ses fibres sont froides & visqueuses.*] Et par conséquent étant agitées par le mouvement, elles se rōpent, ce qui les empêche de se figer & de figer le sang.

p. 337. *Et ce qu'il y avoit de visqueux fit les petits canaux qui contiennent l'humeur, comme elle est contenuë dans les grosses veines.*] Hippocrate appelle *αἰμαλὶα* les petites tuyaux, les petits canaux qui sont répandus par toute la chair & y portent le sang, de maniere que le sang sort en quelque endroit qu'on la pique. C'est ce que nous appellons les veines Capillaires.

Et la mucosité.] Il appelle icy *σάλις* cette mucosité, cette humité glaireuse, qui étant comme une espece d'huile

d'huile, rend les ligamens souples & propres au mouvement.

C'est que les os de la teste & ceux des machoires croissent.] Ainsi les dents ne naissent que du superflu de l'aliment, après que les os de la teste & les machoires ne croissent plus; c'est ce qu'il explique dans la suite.

Et elles tombent lorsque les en- p. 340.
fans ont accompli les années de leur premiere nourriture.] Car ce corps de lait, s'il faut ainsi dire, venant à changer, il faut que toutes les parties, qui viennent de la même nourriture, changent aussi, & fassent place à celles qui se forment d'une nourriture plus solide.

Or les os font des os comme toutes les p. 341.
autres parties fournissent un accroissement de même nature qu'elles.] L'os convertit en os toute la matiere qui y afflue pour la nourriture; & quand il cesse de se l'approprier, de ce superflu de matiere il ne laisse pas de faire des os; & voilà comment les dents se forment. De même toutes les autres parties font d'un surabondant de la matiere qui les nourrit, elles en font une substance semblable à elles, qui ne sert

ni à leur accroissement, ni à leur nutrition, mais est chassée hors du corps ou convertie en d'autres parties nécessaires, comme dans les machoires elle se convertit en dents, dans les mamelles en lait, &c.

[*Les veines attirent ce qu'il y a de plus clair & de plus humide.*] C'est-à-dire le chylé. Hippocrate ne nomme pas les veines qui se chargent du chylé. Les Anciens ont crû que c'étoient les veines mezaraiques, & les Modernes prétendent que ce sont les veines lactées.

[*Et des intestins qui sont au dessus de l'intestin jejunum.*] C'est à-dire, aux deux bouts de l'intestin jejunum, savoir de l'intestin duodenum d'un côté, & de l'intestin ileon de l'autre; car ces deux intestins sont séparés par l'intestin jejunum, & tiennent chacun à un de ses bouts, le duodenum en haut, & l'ileon en bas.

[*Dans les intestins inferieurs.*] Dans les gros intestins, le cecum, le colon, & le rectum.

p. 343. [*Car s'il y avoit du gras, il seroit brûlé par la chaleur.*] Et par conséquent converti en os.

p. 344. [*Aboutissent à un os dur & sec sembla-*

ble à une pierre.] Aussi est il appelé
l'os petreux.

*Est une membrane fort deliée , comme
une toile d'araignée.]* C'est la membra-
ne qu'on appelle le tambour ou le tym-
pan.

Car le cerveau s'étend jusques dans la p. 345:
cavité du nez.] De la partie anterieu-
re du cerveau descendent jusqu'au
dessus du nez , jusqu'à l'os cribleux ,
deux langues semblables à deux mam-
melles étroites & longues, qu'on appel-
le *processus mamillares* , les *productions*
mammillaires , elles sont les organes
de l'odorat , selon les Anciens , dont
Willis a renouvelé le sentiment, qu'on
peut fort bien accorder avec celui des
autres Modernes.

Et il n'y a au devant de luy aucun
os.] Cela n'est pas vray des produc-
tions mammillaires , car au devant
d'elles il y a l'os cribleux : mais par les
trous de cet os cribleux passent les fi-
lets de ces productions mammillaires
accompagnez de la dure mere , & vont
aboutir à la membrane interne du nez
par de petits mamillons. Quand
Hippocrate dit donc [qu'au devant
du cerveau il n'y a au haut du

H h ij

nez que la membrane cartilagineuse, par le mot de cerveau il entend les nerfs, ou les filets des productions mammillaires, qui passent par les trous de l'os cribléux ; Ainsi Hippocrate a parfaitement connu la cause & l'organe de l'odorat. Les corps odorans piquent la membrane : La membrane communique cette impression aux filets des processions mammillaires, qui passant par les trous de l'os cribléux, le portent jusqu'à la partie du cerveau où reside l'ame.

Mais un cartilage mou comme une éponge.] C'est une membrane cartilagineuse qui tapisse intérieurement le haut du nez. Quand elle est trop humectée, ou trop relâchée par la pituite ou la lymphe qui tombe, l'odorat est ou perdu ou diminué.

p. 346. *Mais il ne flaire point l'eau.]* Aussi remarque-t-on que les chiens de chasse ont moins de nez pendant le temps de pluie.

Dans les fluxions du cerveau, lorsque le cerveau se fond.] Les Anciens croyoient que les catharres, les fluxions de la teste venoient d'une pituite qui s'étoit amassée dans le cerveau, & qui en sortoit

par le trou de l'os criblé & de l'os sphénoïde, & se jettoit sur les parties inférieures; on n'a reconnu depuis que cette pituite ou lymphe ne vient que des vaisseaux lymphatiques & des glandes qui sont sous le cerveau.

Descend une veine dans chaque œil.] p. 347.
Il appelle veine le nerf optique.

Et fait tout autour la première tunique de l'œil.] C'est la tunique appelée cornée, parce qu'elle est transparente.

Et cette tunique se fait de la même manière que j'ay expliquée en parlant de la peau.] C'est à dire par le froid de l'air extérieur; car l'humeur visqueuse exposée à l'air se change en membrane.

Il y a plusieurs autres tuniques au devant de l'humeur transparente qui fait la vue.] Car on met au nombre des tuniques l'uvée, l'araignée, & la vitrée. Il y a même des Anatomistes qui comptent jusqu'à sept tuniques.

C'est dans cette humeur transparente.]
C'est l'humeur cristalline. Hippocrate ne parle ni de l'humeur aqueuse qui est devant, ni de l'humeur vitrée qui est après cette humeur cristalline.

H h iij

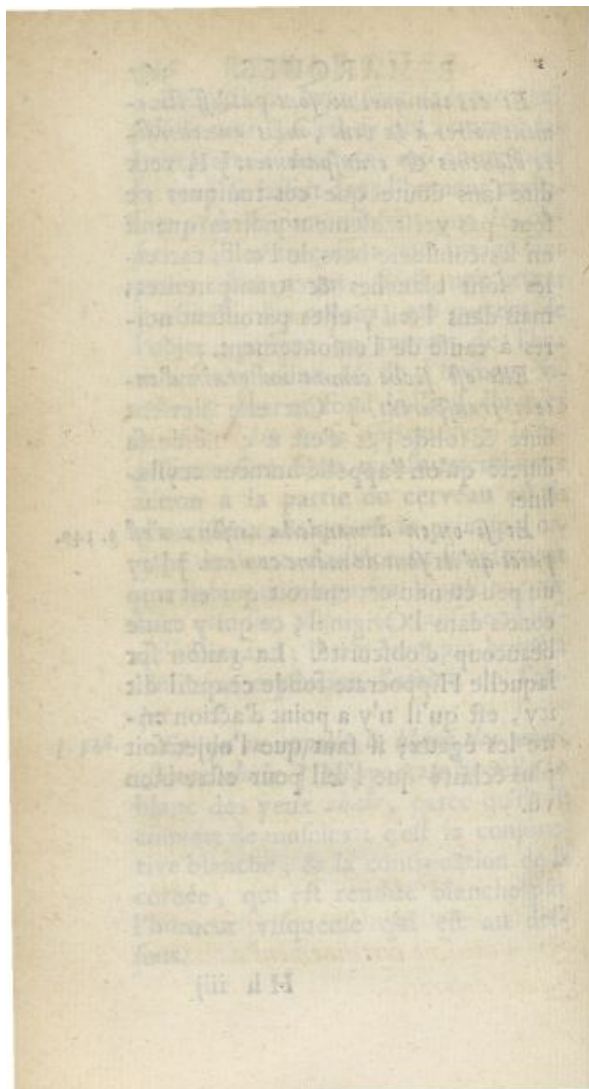
Et c'est cette impression de lumière qui fait la vue.] C'est ce qui a trompé les Interpretes d'Aristote, qui ont crû que la vue se faisoit dans l'humeur crystalline, où ils pretendoient que les objets visibles traçoient leur image sans passer plus avant. C'est une erreur grossiere ; les rayons, qui partent de l'objet, passent au travers de l'humeur crystalline & de l'humeur vitrée, & vont au fond de l'œil ébranler les filets des nerfs optiques qui le tapissent. Ces filets transmettent cette action à la partie du cerveau où ils aboutissent, & qui est le principal organe de l'ame. Aristote dit simplement que l'objet doit agir sur le milieu pour faire que son action se transmette jusqu'à l'organe ; il n'a donc pas borné à l'humeur crystalline l'action de l'objet.

p. 348. *Et qu'on appelle le blanc des yeux, est une chair.*] Hippocrate appelle le blanc des yeux *chair*, parce qu'il est couvert de muscles : c'est la conjonctive blanche, & la continuation de la cornée, qui est rendue blanche par l'humeur visqueuse qui est au dessous.

Et ces tuniques ne sont pas effectivement noires à la vue, mais au contraire blanches & transparentes.] Il veut dire sans doute que ces tuniques ne sont pas véritablement noires quand on les considère hors de l'œil, car elles sont blanches & transparentes; mais dans l'œil, elles paroissent noires à cause de l'enfoncement.

Elle est sèche comme un grain d'encens transparent.] Car elle devient dure & solide; & c'est à cause de sa dureté qu'on l'appelle humeur cristalline.

Et si on en demande la raison; c'est p. 349. parce qu'ils sont de même couleur.] J'ay un peu étendu cet endroit qui est trop concis dans l'Original, ce qui y cause beaucoup d'obscurité. La raison sur laquelle Hippocrate fonde ce qu'il dit icy, est qu'il n'y a point d'action entre les égaux; il faut que l'objet soit plus éclairé que l'œil pour estre bien vu.





DES VENTS.



GALIEN reconnoit ce *Traité* pour le véritable *Ouvrage* d'*Hippocrate*, quoy qu'il y ait quelques endroits où il semble que ce grand *Homme* marche moins seurement, soit pour s'estre soumis à l'autorité des *Philosophes* qui l'avoient précédé, soit pour avoir écrit ce *Traité* trop jeune, & avant que la profondeur de connoissance de cet *Art* l'eût fortifié contre des opinions que l'expérience seule détruit. Mais il n'y a que quelques endroits de cette nature, & tout le reste est très-digne de ce grand *Auteur*, qui traite icy des *Vents* qui se forment dans le corps, & qui y causent certainement de très-grands desordres.

IL y a des Arts dont toute la peine est pour ceux qui les professent, & toute l'utilité pour ceux en faveur desquels on les exerce. Les Maistres de ces Arts passent leur vie dans le travail & dans la tristesse, & le peuple jouit du fruit de leurs peines & de leurs travaux. Du nombre de ces Arts est celuy qu'on appelle la Medecine ; car le Medecin passe les jours & les nuits à voir des objets horribles ; il ne touche que des choses desagreables, & des maux d'autrui il contracte souvent quelque mal considerable & toujours beaucoup de tristesse & de chagrin. Cependant les malades sont guéris des plus grands maux par le moyen de cet Art. Il voyent cesser leurs maladies, appaiser leurs douleurs, dissiper leurs tristesses & éloigner même

la mort qui les menaçoit ; car la Medecine fournit des secours contre tous ces accidens. Or on peut connoître facilement tout ce qu'il y a d'éclatant dans cet Art ; mais il est difficile de bien sçavoir ce qu'il y a de vil & de peu considerable : c'est ce qui ne se découvre qu'aux grands Medecins, & le peuple ne sçau- roit le connoître ; car ce n'est pas l'ouvrage du corps , mais de l'esprit. Pour ce qui est de l'ope- ration de la main , cela doit ve- nir par l'exercice ; car la prati- que est le meilleur de tous les Maistres pour la main.

Dans les maladies cachées & difficiles, c'est bien plus l'opi- nion qui en juge que l'Art , quoique dans ces occasions l'ex- perience l'emporte extrême- ment sur la theorie ; car tout dépend de sçavoir quelle est la cause de ces maladies, & de con-

noître le commencement & la source des maux qui affligent le corps. En effet, celui qui connoîtra la cause de la maladie, fera très-capable d'y apporter les remèdes dont elle a besoin; il verra que les maladies ne viennent aux hommes que de ce qui leur est contraire. Or la Médecine est de tous les Arts celui qui est le plus selon la nature : par exemple, sans aller plus loin, la faim est une maladie, car on appelle maladie tout ce qui afflige l'homme. Quel est donc le remède de la faim ? c'est ce qui apaise & fait cesser la faim, c'est la nourriture. La nourriture est donc le seul remède qu'il faut prendre pour guérir ce mal ? La boisson guérit de même la soif ; & au contraire l'évacuation guérit la repletion, comme la repletion guérit l'évacuation. Le repos guérit le travail, & le

travail guérit le repos. En un mot, les contraires sont guéris par leurs contraires.

La Medecine n'est autre chose que retrancher & ajouter : retrancher ce qui est de trop ; & ajouter ce qui manque. Celuy qui fera excellemment ces deux choses sera un excellent Medecin ; & plus on s'éloignera de cette perfection , plus on sera éloigné de la perfection de la Medecine. Cela soit dit en passant , venons au sujet que nous avons promis de traiter.

Toutes les maladies sont de la même nature , mais les lieux qu'elles occupent sont differens ; & c'est cette diversité & cette difference de lieux qui font que les maladies paroissent n'avoir rien de semblable. Mais il est certain qu'il n'y a qu'une même espece de maladies , non plus qu'une même cause ; & c'est ce

que je tâcheray d'expliquer dans la suite de ce Traité.

Tous les corps, tant ceux des hommes que des autres animaux, sont nourris & entretenus par trois sortes d'alimens; ces alimens sont les viandes, les breuvages, & les esprits. Les esprits dans les corps sont appelez Vents, & hors du corps, ils sont appelez air. Or en tout cet univers l'air est le grand dominateur, c'est luy qui cause tous les accidens qui luy arrivent; c'est pourquoy il est nécessaire de connoître sa force & sa vertu.

Le vent est un flux & un ondoyement de l'air. Quand donc beaucoup d'air fait un flux fort violent, alors les arbres sont déracinez par la violence du Vent, les ondes de la mer s'élèvent, & les plus gros vaisseaux sont poussez dans la haute mer & deviennent le jouet des tempêtes. Voilà

quelle est en cela la force de l'air. Il est imperceptible aux yeux, mais le raisonnement le rend sensible & palpable; car qu'est-ce qui peut se faire sans air? Où est-ce que l'air n'est point? Où n'entre-t-il point? Tout ce qui est entre le ciel & la terre est rempli d'air. C'est la cause de l'hyver & de l'esté; car l'hyver l'air est resserré & froid, & l'esté il est doux & tranquille. Bien plus, le Soleil, la Lune & les Autres ne font leur cours que par le moyen de l'air; car l'air est la nourriture du feu, qui, privé de ce secours, ne sçauroit vivre. L'air étant délié, & coulant toujours, donne au Soleil le moyen de continuer sa course sans jamais se reposer. Que la mer même soit mêlée d'air cela est manifeste; car tous les animaux, quelle enferme, ne sçauroient vivre sans air; & comment auroient-ils de l'air s'ils ne le

3107

xiroient de l'eau , ou ne l'atti-
 roient au travers de l'eau ? L'air
 est l'échelle de la Lune & le char
 de la Terre. Enfin il n'y a rien
 qui soit vuide d'air. L'air est donc
 plus fort que toutes les autres
 choses , comme je viens de l'ex-
 pliquer. L'air est la source ou la
 principale cause de la vie & des
 maladies de tous les mortels ;
 & il leur est d'une si grande ne-
 cessité , qu'un homme, qui se pri-
 vera de toutes les autres choses
 du monde , & qui s'empêchera
 de boire & de manger , vivra
 pourtant deux ou trois jours , ou
 même davantage , par le moyen
 de l'air seul ; au lieu que s'il bou-
 choit les conduits de la respira-
 tion , il ne sçauroit vivre , non pas
 même la moindre partie d'un
 jour , tant l'usage de l'air est ne-
 cessaire. Bien plus , de toutes les
 fonctions ordinaires à l'homme , il
 n'y en a point qu'il ne quitte sou-
 vent

vent, & dans lesquelles il ne prend du relâche; car la vie est pleine de changement. Celle de la respiration est la seule qui demande un continuel exercice & qu'il ne peut jamais discontinuer; c'est l'occupation de tous les animaux qui vivent sur la terre; leur vie se passe à attirer & à rendre l'air.

Je viens d'expliquer la communion indispensable que les animaux ont avec l'air; il faut présentement faire voir qu'il est très-vraisemblable que l'air est la seule cause de toutes les maladies, lorsqu'on en reçoit trop ou trop peu, ou qu'il vient trop fréquent ou trop rare, ou qu'il entre dans nos corps altéré & corrompu par des qualitez nuisibles & contagieuses; Mais cela suffit en general. Venons maintenant aux choses mêmes, pour prouver que toutes les ma-

ladies *internes* naissent de l'air, ou en sont les suites necessaires.

Je commencerai par la maladie la plus commune, qui est la fièvre; car cette maladie est l'accompagnement ordinaire de toutes les autres grandes maladies, sur tout de l'inflammation, comme cela paroist par les accidens qui surviennent; car il n'y a point d'inflammation sans abscesses & sans fièvre. Il y a deux sortes de fièvres, pour dire encore cela en passant; l'une generale, qu'on appelle peste, & l'autre particuliere qui vient du mauvais regime. La cause de l'une & de l'autre c'est l'air.

La fièvre generale (la peste) est telle, parce que tous les hommes respirent le même air; car le même air entrant dans des corps tout semblables, il faut que les fièvres qu'il y produit

soient semblables. Mais dira quelqu'un, pourquoy ces maladies ne font donc elles pas communes à tous les animaux, & pourquoy s'attachent-elles à une seule espece? Je réponds que c'est parce qu'un corps est différent d'un autre corps, une nature d'une autre nature, & un aliment d'un autre aliment; car les mêmes choses ne sont ny bonnes ny contraires à toutes les especes d'animaux; mais les unes sont bonnes ou nuisibles aux uns sans l'estre aux autres. Quand donc l'air est chargé d'ordures, qui sont ennemies de la nature de l'homme, les hommes sont seuls malades. Quand il est chargé d'ordures contraires à une autre espece d'animaux, la maladie tombe sur cette espece. C'est avoir expliqué suffisamment les maladies generales, puisque nous avons fait voir pourquoy,

comment, à qui, & d'où elles viennent.

Je vais expliquer presentement ce que c'est que la fièvre qui vient du mauvais regime. Le mauvais regime est premiere-ment quand on donne à son corps plus d'alimens secs ou humides qu'il n'en peut porter, & qu'on ne contrebalance par aucun exercice, par aucun travail, cette nourriture excessive. Et en second lieu, quand on prend plusieurs sortes d'alimens de différente nature ; car ces alimens dissemblables font une sedition dans le corps, & les uns se digerent plutôt, & les autres plus tard. Or il est impossible qu'avec beaucoup d'alimens il n'entre aussi dans le corps beaucoup d'esprits ; car avec tout ce qu'on mange & qu'on boit il entre dans le corps des esprits tantôt plus, tantôt moins ; & ce qui

rend cela sensible & palpable, c'est que la plupart ont des rapports après avoir mangé & bu ; car l'air enfermé se fait une sortie, après avoir rompu les petites cellules dans lesquelles il est renfermé.

Quand donc le corps est rempli de viandes & qu'il s'est fait un grand amas d'esprits par le long séjour que les viandes font dans l'estomac, & elles y demeurent long-temps, à cause de leur excessive quantité, ces esprits, qui ne peuvent sortir, le bas ventre étant bouché, courent par tout le corps, & se coulant dans les parties les plus sanguines, les refroidissent : les parties, qui sont la source & le réservoir du sang, étant refroidies, le frisson gagne tout le corps ; car tout le sang étant refroidi, il faut nécessairement que tout le corps frissonne. Voilà pourquoy les

fièvres sont ordinairement précédées du frisson, & ce frisson est plus violent, selon que les vents, qui ébranlent le corps, sont plus forts, plus froids & en plus grande quantité. Les tremblemens, qui accompagnent les frissons, viennent de la même cause; car le sang craignant & fuyant le frisson, court par tout le corps & se retire dans les lieux les plus chauds comme dans un azyle, & delà viennent les tressaillemens: & le sang se retirant des extrémités du corps dans les viscères, les chairs & les viscères sont agitez par des tremblemens. Les viscères, parce qu'ils regorgent de sang, & les chairs, parce qu'elles en sont vuides. Celles-cy sont secouées par des tremblemens & des tressaillemens à cause du froid, parce que la chaleur s'est retirée; & les viscères, qui l'ont tout reçu & qui

en regorgent, tremblent à cause de la quantité de sang dont elles sont pleines, & causent des inflammations; car il est impossible que beaucoup de sang soit en repos.

Les baillemens précèdent aussi la fièvre; cette grande quantité d'air, qui est renfermée dans le corps, voulant sortir par le haut tout à la fois, fait violence à la bouche & l'ouvre malgré qu'elle en ait; car c'est le passage le plus facile: & comme il s'élève beaucoup de vapeurs d'une eau qui bout dans un chaudron, tout de même le corps étant échauffé & comme bouillonnant par la fièvre envoie des vapeurs, c'est-à-dire, un air qui se ramassant s'ouvre un chemin par la bouche avec violence.

Les jointures sont aussi relâchées avant les fièvres; car les nerfs & les muscles étant échauf-

fez se déjoignent & se relâchent.

Quand la plus grande partie du sang s'est ramassée, l'air, qui l'avoit refroidi, se rechauffe, étant vaincu & surmonté par la chaleur, & devenant enflammé & tout de feu, il porte l'embrasement dans tout le corps, aidé par le sang qui luy sert du véhicule; car, embrasé par cette chaleur, il se fond & se change en esprit, & cet esprit venant à heurter contre les pores, c'est ce qui fait les sueurs; car tout esprit arrêté & condensé se change en eau, & passant par les pores, sort en dehors de la même manière que la vapeur d'une eau bouillante venant à s'élever, & rencontrant un corps solide, s'épaissit, se condense & retombe en gouttes d'eau. Les douleurs de tête viennent dans la fièvre de la même cause; car les conduits du sang sont fort resserrez dans la tête,

parce qu'ils sont pleins d'air, & étant remplis & par conséquent fort enflés, ils causent de la douleur; car le sang, qui est chaud de sa nature, étant poussé avec violence dans un chemin trop étroit; ne peut passer assez vite, à cause des fréquents embarras & des fortes barrières qu'il rencontre; & c'est ce qui fait dans les tempes ces violens battemens. Voila donc comment s'engendrent les fièvres & les douleurs, & les accidens qui les accompagnent.

Les autres maladies, comme les passions Iliques, les douleurs des intestins, les tranchées & autres oppilations de cette nature, il est évident, & personne n'en peut douter, qu'elles viennent des vents; car leur unique cause c'est le passage des esprits, qui venant à pénétrer dans des lieux tendres, où ils n'avoient pas accoutumé de passer, comme un

trait qui perce & penetre les chairs, ils s'ouvrent un passage, & se portent tantôt aux hypochondres, tantôt aux flancs, & tantôt aux uns & aux autres. Voila pourquoy on tâche d'appaïser la douleur, en échauffant en dehors la partie par des fomentations; car la partie étant rarefiée par la chaleur de la fomentation, les esprits s'exhalent; & c'est ce qui cause le soulagement qu'on en reçoit.

Mais quelqu'un me demandera peut-estre comment il est possible que les fluxions viennent des vents, ou que les vents soient la cause du sang qui s'extravase dans la poitrine, & j'espere de leur faire voir que ces accidens, non plus que les autres, ne viennent que de là. Quand les veines de la teste sont pleines de sang, la teste est d'abord appesantie par les vents qui y sont renfermez; ensuite, les conduits

étant trop étroits, ces vents se mêlent & s'envelopent avec le sang, les parties les plus subtiles de ce sang s'échappent au travers des veines, & ces parties venant à s'amasser & à se rassembler, s'ouvrent d'autres passages; & dans les parties où se fait cet amas, là est la maladie.

Si cette humeur se porte aux yeux ou aux oreilles, on a mal aux oreilles ou aux yeux; si elle tombe sur le nez, c'est ce qui fait la roupie; si elle descend dans la poitrine, elle cause l'enrouement: car la pituite mêlée avec des sucs acres & piquants, ulcere tous les endroits qu'elle touche & qui n'y sont pas accoutumés; & la fluxion tombant sur la gorge, qui est tendre, y cause l'âcreté: car l'air qu'on respire passe par la gorge & descend dans la poitrine, & ressort par le même endroit, & la fluxion qui tom-

Κκ ij

be venant à rencontrer l'air qui fort par l'expiration, voila ce qui excite la toux & ce qui fait rendre par le haut tant de pituite. Cela étant ainsi, la gorge s'ulcere, devient acre, s'enflamme, & par sa chaleur attire l'humidité de la teste, qui en attire de nouvelle de tout le reste du corps, la transmet à la gorge.

Quand donc la fluxion a pris une fois ce chemin, & que les pores du cerveau sont bien abreuvez, elle se communique aussi à la poitrine, & cette pituite qui penetre les chairs étant acre & piquante, ulcere & perce aussi les veines, & ce sang extravasé y croupissant long-temps, s'y pourrit & se change en pus; car il ne peut ni monter par le haut, ni s'écouler par le bas. Il ne peut monter par le haut, parce qu'un chemin élevé est trop difficile pour ce qui est humide &

pour tout ce qui a quelque pesanteur : & il ne peut s'écouler par le bas, parce que le diaphragme l'empêche. Mais comment les esprits seuls peuvent-ils rompre des veines sans le concours des fluxions ? Ils le font quelquefois d'eux-mêmes sans autre milieu, & quelquefois après quelque maladie. Ils le font d'eux-mêmes quand l'air qui entre dans les veines rend le passage du sang trop étroit ; car alors le sang trop pressé & trop abondant s'ouvre & un passage dans les endroits qui luy cedent & où il se trouve le plus fort. Et ils le font après quelque douleur ou maladie, cōme après quelque hémorragie considérable ; car les douleurs font que les veines épuisées se remplissent d'esprits, n'étant pas possible que les esprits ne viennent remplir les parties où il y a de la douleur. Il arrive

encore beaucoup d'autres choses toutes semblables à celles que je viens d'expliquer.

Pour ce qui est des ruptures, voicy comment elles se font. Lors que les chairs s'entrouvrent & se séparent par force, l'air entre dans cette séparation & y cause de la douleur ; quand ces vents, qui sont entrez dans les chairs, ont élargy les pores, ils sont bien-tôt suivis par l'humidité à laquelle l'air a ouvert un chemin, & le corps devenant humide, les chairs se fondent & les humeurs descendent sur les jambes, & c'est ce qu'on appelle hidropisie. Et une grande marque que cette maladie est causée par les vents, c'est ce qu'on voit dans les malades à qui on a fait l'operation, & qui ont voidé toute leur eau, d'abord cette eau paroît abondante, mais quelque-temps après on voit qu'elle a diminué consi-

derablement. En voicy la raison qui paroïtra tres-sensible, c'est que d'abord cette eau est encore pleine d'air qui l'enfle & la grossit, c'est pourquoy elle paroît en plus grande quantité; mais après que l'air en est sorti & qu'il s'est évaporé, l'eau reste toute seule & on voit qu'elle est fort diminuée, quoy qu'elle n'ait rien perdu de son poids. En voicy encore une autre marque : Quand un hydropique a vuidé toute son eau, il ne se passe pas trois jours que son ventre ne se remplisse encore. Qu'est-ce qui le remplit si ce n'est l'air? car qu'est-ce qui pourroit le remplir si promptement? le malade n'a pas assez bû pour pouvoir asseurer que toute cette eau vient de là, & l'on ne sçauroit dire que les chairs fonduës en ayent fourni cette quantité; car il ne reste que des os, des nerfs & des fibres, dont il

Kk iiij

ne ſçauroit fortir une goûte d'eau. Voilà donc la cauſe de l'hydropiſie.

L'apoplexie vient auſſi des vents, quand des vents froids penetrent & enflent les chairs ; car alors les parties deviennent inſenſibles. Si quantité de vents courent par tout le corps, l'apoplexie eſt generale & ſe répand par tout ; & ſ'ils n'attaquent qu'une partie, l'apoplexie n'eſt que dans cette partie-là. Si les vents ſe retirent, la maladie ceſſe ; ſ'ils demeurent, elle demeure auſſi : vne marque certaine que les vents en ſont la ſeule cauſe, c'eſt que les malades ont des baille-mens tres-frequens.

Il me paroît encore que la maladie ſacrée, (le mal caduc) vient de la même ſource, & j'eſpere que les mêmes raiſons qui me l'ont perſuadé, perſuaderont auſſi ceux qui prendront la peine de

les lire. En premier lieu, j'estime que de tout ce qui est dans le corps rien ne contribuë tant à la prudence que le sang. Quand le sang demeure dans un état de consistance & dans une juste température, la prudence y demeure aussi ; & quand le sang vient à se changer , la prudence change de même. Et que cela soit ainsi beaucoup de choses le prouvent. Premièrement, cela est confirmé par le sommeil qui est commun à tous les animaux, car les corps étant plongez dans le sommeil, le sang se refroidit, parce que le sommeil a naturellement la vertu de refroidir: le sang étant refroidi, son cours est plus lent & plus languissant, & cela est sensible, en ce que les corps tombent & sont appesantis, car c'est la nature de tous les corps pesants d'aller a fond, Les yeux se ferment & la pruden-

ce s'altere, & l'on a des opinions & des visions étranges qu'on appelle des songes. Et d'un autre costé dans l'ivresse le sang étant considerablement augmenté tout d'un coup, l'ame s'altere, & par consequent la prudence & le raisonnement; de la vient que ceux qui ont trop bû oublient tous leurs maux, & sont remplis d'esperance. Je pourois rapporter beaucoup d'autres accidens, où le sang alteré, altere & corrompt la prudence. S'il arrive donc que tout le sang soit troublé, toute la prudence est renversée, car les sciences & les connoissances sont des habitudes; & à mesure que nous nous éloignons de ces habitudes, nôtre prudence se dissipe & s'évanouit.

Je dis donc que le mal caduc vient de cette maniere: quand beaucoup de vents se meslent par tout le corps avec tout le

fang, ils causent une infinité d'embarras par tout dans les veines, & quand beaucoup d'air se glisse dans les plus grosses veines, & qui ont le plus de fang, & qu'il s'y fixe, le fang ne peut couler, mais il s'arreste en un endroit, coule lentement dans un autre, & va plus vite ailleurs, son cours étant inégal dans tout le corps, il en résulte par tout des inégalités infinies; car le corps est tiré de par tout, & troublé dans toutes ses parties qui suivent le trouble & le desordre du fang. Et de ces convulsions & contorsions du fang viennent les convulsions & les contorsions du corps. Pendant tout ce tems là les malades sont privez de toute sorte de sentiment. Ils sont sourds, aveugles & insensibles à la douleur, tant l'air trouble & troublé & souillé le fang. Il leur sort aussi de l'écume par la bou-

che, & avec raison ; car l'air qui entre par les veines jugulaires, *c'est à dire par les artères*, entraîne avec luy en sortant les parties du sang les plus subtiles, qui estant humides, blanchissent quand elles sont meslées avec l'air, & l'air estant pur, paroît clair & blanc au travers des petites membranes qui l'enveloppent. Voila pourquoi toutes les écumes paroissent blanches.

Je vais expliquer comment ceux, qui sont attaquez de cette maladie, sont enfin délivrez de ces violens accès qui les agitent, & recouvrent leur première tranquillité: Quand le corps est échauffé par le travail & par la violence de l'accès il échauffe le sang, Le sang échauffé communique sa chaleur aux vents, & ces vents échauffez se dissolvent, & dissolvent en mê-

me temps les parties coagulées du sang, & sortent en partie avec l'air, & en partie avec la pituite. Ainsi l'écume cessant de bouillonner, & le sang ayant recouvré sa consistance, & la bonnace estant restablie dans tout le corps, la maladie cesse.

Ainsi les vents paroissent les causes de toutes ces maladies en différentes façons, toutes les autres choses n'en sont que les aides & les causes secondes. J'ai donc prouvé ce que j'avois promis; car j'avois promis de montrer la cause de toutes les maladies. J'ay fait voir que l'air a la même force & la même vertu dans les corps des animaux que dans toutes les autres choses du monde, & j'ai poussé mon discours jusqu'à faire connoître la nature des différentes maladies & autres incommoditez, ce qui a achevé la preuve

de mon hypothese, car si je voulois continuer de parler de toutes les autres maladies dont je n'ai rien dit, ce traité seroit beaucoup plus long, & il est inutile d'étendre une preuve déjà faite. Un plus grand nombre d'exemples n'établirait pas mieux cette vérité, & ne la ferait pas mieux recevoir à ceux qui ne se rendent pas même à ce qu'ils sentent & qu'ils voyent.



REMARQUES
SUR LE TRAITTE'
DES VENTS.

D*Es Vents.*] Le dessein d'Hippo- p. 370.
crate n'est pas de traiter des
vents qui regnent sur la terre ; mais
de ceux qui regnent dans le corps.
D'abord il distingue entre *air, esprit*
& *vent*. L'air est hors du corps. L'Es-
prit c'est l'air qui entre dans le corps,
pendant que son mouvement est na-
turel , & le vent c'est le même esprit ;
mais enflé & agité de manière qu'il
fait dans les corps le même ravage
que les vents font sur la terre.

*Et des maux d'autrui il contracte
souvent quelque mal considerable &c.*] à cause des maladies contagieuses qu'il
traite, ou des mauvaises odeurs aus-
quelles il est exposé.

*Et toujours beaucoup de tristesse
& de chagrin ;*] car aimant les hom-
mes comme il l'a supposé dans le
traité des preceptes, il ne peut qu'être
fort touché de tous les maux qui leur
arrivent.

p. 371. Or on peut connoître facilement ce qu'il y a d'éclatant dans cet Art; mais il est difficile de bien sçavoir ce qu'il y a de vil & de peu considerable.] Dans ce partage Hipocrate parle selon le sentiment du vulgaire, qui traite la connoissance de l'Art, où la Methode, de vile & de peu considerable, parce qu'il ne peut la voir, & qu'elle n'a rien qui lui saute aux yeux. Au lieu que les experiences lui paroissent éclatantes & de fort grand prix, parce qu'il les void, & qu'il en juge.

C'est ce qui ne se découvre qu'aux grands Medecins.] Cette methode, qui constitue l'Art, ne peut estre connue que de ceux qui ont esté bien instruits, & qui ont un esprit capable de la bien comprendre, car c'est l'ouvrage de l'esprit, au lieu que l'experience est une chose palpable que le peuple peut connoître & imiter. Et de là vient ce grand nombre d'empiriques, dont la plupart n'ont ni sçavoir ni esprit.

Dans les maladies cachées & difficiles, c'est bien plus l'opinion qui en juge que l'Art.] Hippocrate s'explique encore

encore ici en parlant comme le peuple, qui traite ordinairement la *Methode*, d'opinion, & qui donne seulement le nom d'Art à l'opération & à la pratique. Pour faire donc voir à ces ignorans que la Methode l'emporte sur l'opération, & qu'elle est plus considérable, il leur dit qu'il y a une infinité de maladies cachées. Que feront sur cela les Empiriques, qui ne connoissent pas l'Art de la Medecine, ou la Methode qu'ils traittent d'*opinion*, pour la mépriser, & qui n'ont pour eux qu'un remede, qu'ils ont peut-être éprouvé dans un mal visible & connu, mais dont ils ne scauroient se servir dans une maladie cachée, sans hazarder extremement leur malade? S'ils sont sages ils s'arresteront & n'entreprendront rien, au lieu qu'un Medecin qui à l'Art, la methode, connoitra la cause de la maladie, & y apportera les remedes qui pourront la guerir.

Quoy que dans ces occasions l'experience l'emporte extremement sur la theorie] Le grec dit *sur l'inexperience*; mais par l'inexperience il entend la methode sans experience, la simple

theorie. Quoi que dans ce qu'il vient de dire il donne à l'Art & la methode, l'avantage sur l'experience, il ne laisse pas de reconnoître ici celui que l'experience a sur son contraire, c'est-à-dire sur le défaut d'experience, sur la simple theorie, & les secours merveilleux que la methode en peut tirer; car la methode se sert de l'experience, qui est la base & le fondement de l'Art. L'experience n'est jamais plus utile que dans les maladies cachées, car plus un Medecin aura vû de ces maladies, mieux il en jugera.

Or la Medecine est de tous les arts
 § 372. celui qui est le plus selon la nature.] Car elle ne cherche qu'à la soulager, & qu'à luy redonner des forces en luy accordant ce qu'elle demande, & en combattant par des contraires ce qui l'incommode & ce qui lui nuit.

Toutes les maladies sont de la même nature ; mais les lieux qu'elles occupent sont differents.] Hipp. pretend que toutes les maladies sont de la même espece, & viennent de la même cause, & qu'elles ne sont différentes que par les differens lieux qu'elles occupent. Par exemple, l'ob-

struction des reins fait le nephretique; celle du foye, la jaunisse; celle du cerveau, l'apoplexie; celle des nerfs optiques, l'aveuglement; celle des nerfs qui servent au mouvement, la paralysie &c.

Sont nourris & entretenus par trois p. 374²
sortes d'aliments.] Les viandes ou la nourriture solide répondent à l'élément de la terre. Les breuvages ou la nourriture liquide à l'élément de l'eau, & les esprits à l'élément de l'air.

Tout ce qui est entre le ciel & la p. 375.
terre est rempli d'air.] Dans le traité des chairs, & ici, Hippocrate a suivi le sentiment de quelques Philosophes, qui ont placé le feu, non pas dans une sphere au dessus de l'air; mais dans le centre de la terre. Sentiment que l'Auteur Espagnol de l'examen des esprits a suivi & deffendu. Hippocrate ne met donc entre le ciel & la terre que l'air. Mais sous ce nom d'air, il comprend ce que les anciens appelloient *ather*, que nous appellerions la matiere du premier & du second élément. On peut voir Plin. liv. 2. chap. xxxviiij.

Le Soleil, la Lune & les Astres ne font leur cours que par le moyen de l'air.] Hippocrate paroît suivre ici le sentiment d'Anaximene, d'Anaxagore, & de quelques autres Philosophes, qui enseignoient que l'air estoit la cause du mouvement des astres, & il en donne deux raisons : La première, qu'il leur sert de nourriture; car le feu ne sçauroit vivre sans air : Et la seconde, que par sa fluidité il donne lieu à ces astres de continuer leur cours qu'il entretient par le mouvement de son tourbillon.

p. 376. *L'air est l'échelle de la Lune.*] Il appelle à mon avis l'air l'échelle de la Lune, parce que c'est par le moyen de l'air que le Soleil lui communique sa lumière, & qu'elle communique ses influences à la terre par le moyen du même air.

Et le Char de la terre.] Hippocrate attribué à la terre un mouvement qu'elle fait dans son tourbillon, comme dans un Char.

p. 377. *Et même davantage par le moyen de l'air seul.*] Ailleurs il établit qu'il pourra vivre jusqu'à sept jours.

C'est l'occupation continuelle de tous les animaux.] Hippocrate établit ici formellement qu'il n'y a point d'animal qui ne respire. Car ceux qui n'ont pas les vaisseaux destinez à la respiration, respirent d'une autre maniere, & ont une respiration qui se fait par des chemins cachez. p. 379.

Quand donc l'air est chargé d'ordures, qui sont ennemies de la nature de l'homme, les hommes sont seuls malades.] Quand ce qu'il y a de vicieux dans l'air est contraire à la nature de l'homme, & à ses esprits vitaux, il n'y a que l'homme qui soit attaqué. Par exemple dans une dysenterie d'armée, il n'y a que les hommes malades; les chiens & les chevaux en sont exempts. Il en est de mesme, quand ce vice est contraire à une autre espece d'animaux, le mal ne tombe que sur cette espece; c'est ainsi que le claveau ou la peste des brebis, n'afflige que les brebis. Il y a mesme des maladies ou contagions plus bornées, & qui se renferment dans des familles seules, ce qui ne vient que de la difference des esprits, qui sont plus ou moins propres à estre infectez

par les écoulemens morbifiques.

- p. 382. *Les viscères, parce qu'ils regorgent de sang, & les chairs, parce qu'elles en sont vuides.*] Ainsi deux causes toutes contraires produisent le même effet. Les parties qui se remplissent de sang tremblent, à cause de l'excès de chaleur qu'elles ne peuvent supporter; & celles qui se vident, tremblent aussi, parce que toute leur chaleur s'en va avec le sang.
- p. 383. *Les jointures sont aussi relâchées.*] Hippocrate explique ici d'où vient que l'on s'estend dans la fièvre.
- p. 384. *Quand la plus grande partie du sang s'est ramassée, l'air qui l'avoit refroidi.*] Le sang concentré dans les viscères agit à son tour de toute sa force contre l'air qui l'avoit refroidi, & comme il est le plus fort, il l'échauffe, & cet air échauffé porte le chaud par tout le corps, comme il y avoit auparavant porté le froid.
- p. 388. *Et ce sang extravasé y croupissant.*] C'est ce qui fait l'empyème, lequel, s'il n'est purgé en quarante jours, cause la phthisie.
- Car il ne peut ni monter par le haut.*] Il ne peut monter par les poulmons,

parce qu'il est épais, & trop pesant.

Et il le font après quelque douleur ou quelque maladie, comme après quelque hemorrhagie considerable.] Je croi que c'est le veritable sens de ce passage, qui est fort obscur dans l'original. Hippocrate dit qu'après quelque grande hemorrhagie, comme par le nez, par le fondement, par les hemorrhoides, les venes vuides attirent l'air; car l'air remplit necessairement tout ce qui est vuide. Cet air attiré enfle les veines, agite le sang qui y est resté, & produit des vents qui rompent les veines. Ainsi il est vray que les esprits rompent les veines sans le concours des fluxions, par eux-mêmes immédiatement, ou après quelque douleur ou quelque maladie qui les a precedés.

Pour ce qui est des ruptures.] Hippocrate appelle ici ruptures ou ruptions, ce qu'il appelle ailleurs des spasmes, des dilatations des chairs par le relâchement des fibres des muscles.

Par force.] Par quelque cause violente que soit.

Ils sont bien-tôt suivis par l'humidité.

dité.] Par l'humeur sereuse du sang.

Et le corps devenant humide.]

L'humidité croupissant dans la partie, pourrit la chair, & la fond. Cette chair fonduë estant pesante, descend aux jambes, où elle est même poussée par la nature, qui cherche à la chasser & à s'en décharger.

A qui on a fait l'operation & qui ont vuide toute leur eau.] C'est à mon avis le veritable sens de ce passage, Hippocrate parle de l'incision que l'on fait au ventre ou aux jambes des hydropiques.

p. 391. *Et l'on ne scauroit dire que les chairs fonduës en ayent fourni cette quantité.]*

Car les chairs ayant esté fonduës auparavant, pour faire la premiere eau qui a esté vuidee, il n'en reste pas assez pour en faire une si grande quantité de nouvelle; car il n'y a presque plus que les os & les cartilages, les nerfs, les tendons, & les fibres, sous lesquelles il comprend les muscles, les arteres, & les veines.

p. 392. *L'apoplexie vient aussi des vents.]*

L'apoplexie qui n'est pas causée par quelque violence externe, comme par une chute, par un coup.

Quand des vents froids penetrent & enflent

enflent les chairs.] Par le mot de *chairs*, selon Zuingerus, Hippocrate entend ici la substance charnuë du cerveau. Quand les vents occupent tout le cerveau, alors arrive l'apoplexie proprement dite, & quand ils n'en occupent qu'une partie, ils ne causent que l'hémiplégie ou la paralysie, de la partie qui répond à cette partie du cerveau, & qui en reçoit le mouvement & le sentiment.

Il me paroît encore que la maladie sacrée, le mal caduc, vient de la même source.] On peut inferer de ce passage, que le Traité du mal caduc, qui se trouve parmi les ouvrages d'Hippocrate, n'est pas de luy, car il assigne d'autres causes de cette maladie; ou s'il est de lui, qu'il avoit changé de sentiment.

Et quand le sang vient à se changer,] soit par quelque cause externe, p. 373, comme l'air & les aliments, ou par quelque cause interne, comme les passions.

Car les sciences & les connoissances sont des habitudes.] J'ai lu μαθήματα sciences, au lieu de παθήματα, passions, affections; cependant ce dernier peut

estre fort bon. Sous ces deux mots, *affections & connoissances*, Hippocrate comprend toutes les fonctions de l'ame. Et il dit avec raison que ce sont des habitudes, parce qu'elles viennent de l'usage & de l'expérience. En effet, comme on l'a vû dans le Traitté des preceptes, le raisonnement ne fonde la connoissance des choses universelles que sur celle qu'il a des particulières, & qui lui vient de l'expérience qu'il fait par le moyen des sens; car à l'occasion d'un tel ou d'un tel objet, l'ame sent toujours telle & telle chose, fait tel ou tel raisonnement, & établit tel ou tel principe; & on s'y confirme par l'usage & par l'expérience, qui donnent la perfection, & qui enfin constituent la science.

Et à mesure que nous nous éloignons de ces habitudes, nôtre prudence se dissipe & s'évanouit.] Car nous nous éloignons de la véritable règle qui est l'usage & l'expérience & tous les mouvements de l'ame sont changez.

396. *Car l'air, qui entre par les veines jugulaires, c'est à dire par les arteres.*] L'air étant porté au cerveau par les arteres, enfle les parties les plus subtiles

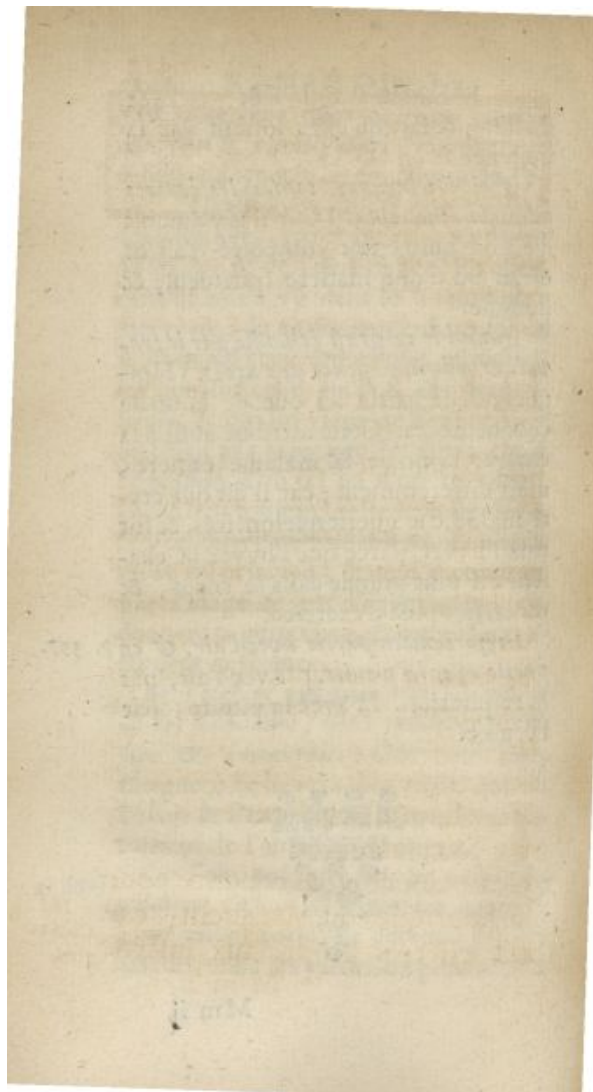
du fang, & fait qu'elles sortent par la bouche.

Voila pourquoy toutes les écumes paroissent blanches.] Car il n'y a point d'écume qui ne soit composée d'air & d'eau, ou d'une matiere spiritueuse & humide.

Quand le corps est échauffé par le travail & par la violence de l'accès.] Hippocrate ne parle ici que de la fin de chaque accès. Celse attribué aussi à la chaleur la fin de la maladie entiere, mais differemment; car il dit que cette maladie se guerit quelquefois, & sur tout l'hyver, parce que l'hyver la chaleur est plus grande dans le corps, & qu'on fait plus d'exercice.

Et sortent en partie avec l'air, & en p. 397. partie avec la pituite.] Avec l'air, par la respiration. Et avec la pituite, par l'écume.







DE L'USAGE DES CHOSES HUMIDES.

Cet Ouvrage ne doit pas
estre regardé comme un
Traitté methodique ; mais
comme un recueil d'observations &
de reflexions qu'Hippocrate avoit
faites pour son usage, ou comme
le crayon d'un ouvrage qui n'a pas
esté achevé ; il ne laisse pas d'être
très-utile.

L'Eau est ou bonne à boire,
ou salée, ou eau de mer.
L'eau douce est excellente pour
la boutique du Medecin ; car
elle est tres propre aux instru-
M m iij

*De
Chirurgien.*

414 DE L'USAGE DES
mens de fer & d'airain, & elle
convient extremement à la
plupart des remedes qu'on veut
garder long-temps. Et pour ce
qui est du corps, il faut favoir
qu'elle humecte, refroidit ou
échauffe; hors de là elle ne sert
à aucun autre usage, & ne
peut ni beaucoup nuire, ni beau-
coup servir.

Se frotter d'un peu d'eau
douce avec une éponge, cela
est fort bon pour les yeux.

La peau s'eleve, & s'ulcere
quand elle est arrosée d'eau
chaude.

Les fomentations se font sur
tout le corps, ou sur quelque
partie.

L'eau chaude adoucit la peau
qui est trop dure, & relâche
celle qui est trop tendue; elle
délie les nerfs & les muscles,
ouvre les pores, fond les hu-
meurs, & ouvre le passage aux

sueurs ; Elle sert à humecter par des lavements, cōme les narines & la vessie, &c. & à chasser les vents; Elle augmente la chair ou la diminuë; Elle fond & attenuë; Elle rappelle la couleur, ou la dissipe; Elle est somnifere sur la tête & sur les autres parties. Elle soulage & adoucit les convulsions & les tensions de nerfs; Elle étourdit les douleurs des oreilles, des yeux & autres semblables; Elle réchauffe les humeurs froides, & dissipe les enflures; Elle est bonne pour les ulceres, excepté pour ceux qui rendent du sang, ou qui en rendront bien-tôt, pour les membres rompus ou demis, & pour tous les autres maux sur lesquels les Medecins mettent des linges; Elle soulage aussi la pesanteur de tête.

Dans chaque chose il faut garder la mesure necessaire, car l'ex-

M m iij

cé est un supplice & non pas un soulagement. Il en est de même de l'eau chaude pour le corps, si on y peche par l'un ou par l'autre excez. Et pour ne pas s'y tromper, il faut en juger par le préjudice qu'on en retire, ou par l'inutilité dont elle est, comme de l'eau tiède; car de tout ce qui est utile ou nuisible, il faut s'en servir jusqu'à ce qu'il serve ou qu'il nuise, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il fasse l'effet auquel il est destiné, ou un effet tout contraire.

Humecter simplement, cela est foible; Refroidir ou échauffer, cela est fort; C'est comme quand on est au soleil. L'eau qui est chaude jusqu'à pouvoir estre buë, est foible; mais il ne faut pas qu'elle soit chaude jusqu'à brûler; le malade en juge lui-même, excepté ceux qui ont perdu l'usage de

la voix, ou qui sont tombez en apoplexie, ou qui n'ont point de connoissance, ou qui sont tous froids, comme après de grandes blessures, ou qui souffrent de grandes douleurs, car ils sont insensibles, ils ne sentent pas même quand on les brûle. Il en est de même des grandes luxations, & il est arrivé que des pieds gelez sont tombez, quand on y a versé dessus de l'eau chaude; mais dans ces occasions celui qui verse l'eau doit juger si elle est chaude ou froide; car pour l'une & pour l'autre, le peu est sans effet, & le trop est violent: Il faut donc la mettre au point qu'elle puisse faire ce à quoy on la destine; mais il faut s'arrester avant qu'elle soit parvenue au dernier degré.

L'un & l'autre excez est nuisible; l'eau trop chaude, quand

*Dans
la para-
plegie.*

418 DE L'USAGE DES
on s'en sert souvent, effemine
les chairs, debilité les nerfs &
assoupit l'esprit, Elle cause des
hemorragies & des foibleffes, &
par là, fort souvent la mort.
L'eau trop froide cause des
convulsions, des tensions de
nerfs, des meurtrisseures & des
frissons qui donnent la fièvre :
Il n'y a rien de bon que ce qui est
modéré. Le reste nuit ou sert,
comme j'ai dit, selon qu'il fait
plaisir, & qu'il est ou facile à
supporter, ou qu'il est fâcheux
& incommode, du propre aveu
de ceux qui en font l'essay, &
qui s'en sont bien ou mal trou-
vez.

Un corps qui a accoutumé
d'estre fort vêtu, fuit tout ce
qu'il n'a pas accoutumé, tout
ce qui est le plus éloigné de la
chaleur qui luy est propre, &
le plus près du froid, qui luy
est étranger. Voila pourquoy

CHOSSES HUMIDES. 419
l'eau chaude luy fait plaisir,
& il la supporte sans peine.

Le cerveau, & tout ce qui en vient, craint l'eau froide, & aime l'eau chaude, aussi bien que tout ce qui est plus froid & plus solide de sa nature. Voila pourquoy l'eau froide est ennemie des os, des dents, & des nerfs, & l'eau chaude en est amie; car l'eau froide cause des convulsions, des tensions de nerfs, & des frissons fiévreux.

Ce que l'eau froide a gâté, l'eau chaude le raccommode; de là vient que l'eau chaude fait tant de plaisir, & qu'on la recherche, & que la froide cause de la douleur, & qu'on la fuit. De là vient que les lombes, la poitrine, le dos, les hypochondres, craignent tant l'eau froide, & se trouvent si bien

420 DE L'USAGE DES
de l'eau chaude qu'ils peuvent
supporter. De la vient aussi d'un
autre côté que ces mêmes par-
ties, les lombes, la poitrine,
les hypocondres, le dos, aiment
le contraire, parce qu'il est con-
traire; car l'eau froide guerit
& appaise les dégouts que l'eau
chaude a causés: Et voilà pour-
quoy dans ces occasions l'on ai-
me l'eau froide, & les viandes
froides, comme en d'autres on
recherche l'eau chaude, & les
viandes chaudes. Voilà pour-
quoy encore dans les évanouis-
sements, il est bon de verser de
l'eau froide sur l'extrémité des
parties.

Par la même raison les par-
ties postérieures souffrent mieux
l'eau chaude que les antérieures;
& les antérieures, les extrémi-
tés du corps & toutes les parties
qui n'ont pas accoutumé d'être
cachées, souffrent plus aisément

l'eau froide; comme les parties du dedans souffrent mieux l'eau chaude que celles du dehors; mais il faut se souvenir que l'une & l'autre sont meilleures sur chaque partie du corps, *selon les occasions*. Par exemple, la peau extérieure qui est contiguë à elle-même & au nerf sanglant, parce qu'elle est hors de la chaleur naturelle, & dans le froid du dehors, elle est souvent surmontée par les deux, & a souvent besoin de l'une & de l'autre, & plus souvent encore de l'eau chaude, pour le plaisir. La même chose arrive aux extremités; c'est pourquoi elles obeïssent promptement aux autres parties; mais premièrement & d'elles-mêmes, elles s'élèvent lentement; cela paroît aussi par les veines, les unes* s'élèvent plutôt, les autres plus tard.

C'est à dire qu'elles ne sont pas promptement affectées V. les Rem.

Il en est de même de toutes

422 DE L'USAGE DES
les autres parties, lors que les
extremitez sont refroidies, &
lors qu'elles sont échauffées,
dans les évacuations des vais-
seaux, & dans les évanouisse-
ments, & c'est avec raison. En
effet la chaleur suit les veines,
& ce qui en dépend, les échauf-
fe, & se communique jusqu'aux
extremitez, & particulièrement
au dedans des mains.

Les ulcères aiment certaine-
ment l'eau chaude, parce qu'ils
ont accoutumé d'être couverts,
d'où il s'ensuit qu'ils craignent
l'eau froide. Il en est de même
des veines, parce qu'elles sont
accoutumées au chaud, & qu'el-
les sont dans la chaleur natu-
relle. Il en est de même de la
poitrine & de l'estomach, quand
il est surmonté par le froid, il
ne peut le souffrir & en est suf-
foqué, parce qu'il n'y est pas
accoutumé; cependant il le de-

CHOSSES HUMIDES. 423
fire & il souffre, quand il en
manque; car souffrir est toujours
très-voisin de manquer. Voila
pourquoi il est réjoui quand on
boit de l'eau froide. Ainsi tou-
tes ces choses s'accordent, &
l'on voit par-là que c'est avec
raison que les écorchures &
les blessures superficielles, qui
n'ont point accoutumé d'estre
cachées, ne peuvent souffrir
l'eau froide, car elles en sont
promptement surmontées; celles
qui sont fort profondes, la
souffrent encore moins quand
elle les surmonte, & d'ailleurs
elles participent de la nature des
nerfs.

Pour voir que le bas ventre
aime l'eau chaude, il ne faut
que considerer cette partie,
elle est toujours cachée. Il en
est de même des viscères, de
la vessie, des parties naturelles
de l'homme, qui sont nuës &

424 DE L'USAGE DES
plus froides de leur nature qu'on
ne ſçauroit penſer; car le chaud
va toujours en haut, & non pas
en bas: Voila pourquoy ces par-
ties aiment l'eau chaude. D'ail-
leurs quand le corps s'eſt baigné
dans l'eau chaude, il ſe refroidit
plus promptement, & quand
il s'eſt baigné dans l'eau froide,
comme il eſt plus ramaffé, il
ſe réchauffe auſſi davantage,
comme on voit que pour faire
rafraichir de l'eau, il faut la
faire chauffer pour la rendre
plus ſubtile; car après cette cha-
leur il ſe durcit, eſtant comme
deſſéchée, de même que les yeux,
après l'eau froide; car l'une eſt
ſemblable à l'air qui nous en-
vironne, & celle des yeux ne l'eſt
pas.

L'eau de la mer eſt bonne
pour ceux qui ont des deman-
geaiſons & des humeurs acres
qui les picotent; il faut qu'elle
ſoit

CHOSSES HUMIDES. 425
soit chaude & qu'on s'en serve,
ou pour le bain, ou pour des
fomentations. Ceux qui n'y sont
pas accoutumez, en sentent
d'abord de l'incommodité. Cer-
te eau est ennemie des ulceres,
des brûlures, des écorchures &
autres choses de même nature;
mais elle est tres propre à ceux
qui sont purs. Elle est bonne
aussi pour atténuer, & pour les
ulceres des pêcheurs; car ces
ulceres ne suppurent point, si
on n'y employe l'eau de la mer.
Elle est bonne encore pour les
bandages des fractures: Elle ap-
aise aussi & arrête les ulceres
rongeans, de même que le sel,
la saumure & le nitre. Toutes
ces choses, si on s'en sert peu, ne
font qu'irriter; mais quand on
s'en sert jusqu'à ce quelles soient
les plus fortes, il n'y a rien de
meilleur. En general l'eau chau-
de est meilleure à plus de cho-
Tome I. N n

Le vinaigre est pour la peau & pour les jointures, comme l'eau de la mer; il est encore plus fort, on en verse sur la partie, & on l'en étuve. Il est bon pour les blessures recentes, pour les grumeaux de sang, & pour les taches livides des parties naturelles. Il est très propre à laver les oreilles & les dents; mais pour toutes ces choses & autres de cette nature, il faut qu'il soit chaud, & on reglera sa chaleur par rapport à la saison.

Le sel qui se tire du vinaigre, quand on le laisse évaporer à un soleil bien chaud, est bon pour la galle, la lepre, les taches blanches, & sur tout pour les ongles raboteux; car il les surmote avec le temps. Il guerit les verrues & l'ordure des oreilles. Il amollit la peau, & seroit bon à d'autres usages, si son odeur ne bleffoit, & particu-

CHOSSES HUMIDES. 427
lièrement les femmes. Il seroit
aussi d'un grand secours contre
la goutte, s'il n'ulceroit la peau.
La lie du vinaigre a la même ver-
tu.

Le vin doux est fort bon pour
les vieilles playes, quand on s'en
sert sans discontinuer. Il est bon
aussi pour les medecines. Le vin
austere (dur) tant blanc que
noir, doit estre mis tout froid
sur les ulceres, à cause de leur
chaleur. Tous les vins dont on
se sert pour refroidir, soit qu'on
en verse sur la partie, qu'on y en
fasse entrer, ou qu'on en appli-
que avec des laines, doivent
estre froids, comme l'eau la plus
froide. Les choses que l'on veut
rendre simplement astringentes,
doivent estre trempées dans le
vin noir, comme les laines, les
feuilles de bêtes, les linges,
& les feuilles de lierre blanc, &
celles qui doivent estre encore

N n ij

428 DE L'USAGE DES
plus astringentes & plus piquan-
tes, comme le lierre, le buisson,
la rhuë des Conroyeurs, la
sauge. Il en est de même de cel-
les dont on se sert pour amollir,
comme la farine cuite.

L'eau froide est bonne pour
les éleveures rouges & plates,
qui sortent par tout sur la peau
de ceux qui ont la ratte enflée.
Dans ceux qui sont gras & qui
ont la chair tendre, ces éleveu-
res sont fort rouges; & dans
ceux qui sont noirs, elles sont
presque rondes comme des
clouds, & elles viennent parti-
culièrement dans les bains
chauds, & aux femmes dans la
suppression de leurs ordinaires,
qui sont remontez & se sont
arrestez sur la peau. Elles vien-
nent aussi des demangeaisons de
la peau, des habits trop rudes
que l'on porte, sans y estre ac-
côûtumé, du passage de la

fueur, & de ce qu'en sortant d'un grand froid, on s'approche tout d'un coup du feu, ou des bains chauds; car si l'on ne s'en approche que long-temps après, elles ne viennent point du tout. D'ailleurs celles qui viennent du froid, qui s'elevent comme des grains de millet, & qui s'ulcerent, l'eau froide leur est contraire, & l'eau chaude leur est utile. L'une & l'autre sont fort bonnes pour les enfleures des jointures, pour les douleurs sans ulceres, pour les gouttes & pour la pluspart des convulsions. L'eau froide versée abondamment sur le corps, après de grandes fueurs, l'attenuë. Elle assoupit aussi la douleur; car tout assoupissement moderé est un remede contre la douleur.

L'eau chaude attenuë de même, & amollit; ainsi l'une & l'autre sont bonnes pour les

N n iij

450 DE L'USAGE DES
gouttes, pour les relâchemens
& pour les tensions de nerfs,
pour les convulsions, pour les
roidissemens, pour les tremble-
mens, pour les paraplegies ou
paralysies, pour les nerfs fou-
lez, pour les engourdissemens,
pour les syncopes, où l'on perd
la parole, pour les suppressions
du bas. Mais dans l'usage de
l'eau froide, il est plus impor-
tant de prendre bien garde de
ne pas passer les bornes, que
dans l'usage de l'eau chau-
de.

Pour les nerfs ou articles en-
durcis, soit par quelque inflam-
mation, ou par entorse, avant
toutes choses, vous prendrez
une vessie, que vous remplirez
d'eau chaude, & vous attache-
rez la main du malade sur cette
vessie.

Semblablement pour les yeux
qui pleurent, & qui sont in-

commodez de l'acrimonie de l'humeur qui en sort, vous les laverez avec de l'eau chaude, & les frotterez avec quelque Onguent doux, afin que l'humeur acre ne puisse s'y arrêter.

Pour les petits ulcères creux de la cornée, il est utile de les laver avec l'eau chaude, car elle les remplit & rétablit la cornée dans son état naturel. Enfin l'eau chaude est bonne pour les yeux, dans les douleurs & suppurations, pour les larmes mordicantes, & pour les autres maux qui viennent de sécheresse.

L'eau froide est bonne pour ceux qui n'ont point de douleur, & qui sont extrêmement rouges; & pour ceux à qui il se fait des amas d'humeurs à l'orifice des veines, comme ces éleveures semblables à du son

432 DE L'USAGE DES
 qui viennent sur la poitrine ;
 & autres duretez, mais elle n'est
 bonne ni pour le fondement,
 ni pour la matrice, ni pour ceux
 qui urinent du sang pendant
 l'hyver. L'eau froide irrite les
 ulcères, elle durcit la peau, el-
 le empêche les parties doulou-
 reuses de suppurer, elle les rend
 livides, & les noircit ; elle cause
 des frissons fiévreux, des convul-
 sions, & des tensions de nerfs. Ce-
 pēdant dans une tension de nerfs
 sans ulcere, dont un jeune homme
 bien robuste sera attaqué, l'eau
 froide qu'on versera sur luy rap-
 pellera & concentrera la chaleur
 naturelle, qui dissipera l'humeur
 qui cause cette tension ; mais il ne
 faut user de ce remede qu'en esté.

*Un jeu-
 ne hom-
 me en
 bon
 point, en
 bonne
 chair.*

L'eau chaude fait suppu-
 rer, mais ne vous en servez
 pas pour tous les ulceres ;
 & quand le pus vient, c'est un
 tres grand signe de la seureté
 de la

CHOSSES HUMIDES. 433
de la guerison; elle amollit la
peau, elle atténue & refond les
humeurs, elle appaise les dou-
leurs, elle adoucit les frissons,
les convulsions, les tensions de
nerfs; elle dissipe la pesanteur
de tête; elle est aussi fort utile
pour les fractures des os, enco-
re plus pour les os dépouillés
de chair, & particulièrement
pour les playes de tête, & pour
toutes les parties que le froid fait
mourir, ou qu'il ulcère; elle est
encore fort bonne pour toutes les
excoriations, écorcheures, &
autres maux de cette nature, soit
volontaires ou involontaires;
pour tous les ulcères rongeurs,
& pour les noirceurs, soit aux
gencives, soit aux oreilles, soit au
fondement, soit à la matrice.
Pour tous ces maux l'eau chaude
leur est amie & crénique, & l'eau
froide très ennemie & très
meurtrière, excepté dans ceux

Tome I.

o O

44 DE L'USAGE DES
où l'on craint l'hémorragie,
(flux de sang)

Voilà l'usage qu'on doit faire
des infusions des choses humides,
des liniments ou inonctions des
choses onctueuses, des imposi-
tions ou applications des feuilles,
ou des linges & des cataplasmes.
Enfin de toutes les choses ou le
froid & le chaud peuvent nuire
ou servir.



REMARQUES
SUR
LE TRAITTE'
DE L'USAGE
DES CHOSES HUMIDES.

D*Es choses humides.*] Par ces choses humides Hippocrate entend p. 4133 celles qui sont à l'usage de la Medecine & de la Chirurgie, & moins celles qu'on boit & qui entrent dans le corps par la bouche, que celles qu'on luy applique exterieurement, ou dont on le rafraîchit par des lavemens &c.

On salée, ou eau de mer.] Car elle est ou salée par art, & Hippocrate l'appelle *αἰμαεὶν*, ou salée naturellement comme la mer. Hippocrate oublie ici beaucoup d'autres sortes d'eaux, comme les eaux bitumineuses, les eaux acides, les eaux ameres; mais il n'en parle pas sans doute, parce qu'il n'a pas achevé le traité, car on ne peut pas douter que les ver-

Oo ij

pus de ces différentes eaux ne luy fussent connues.

p. 414. *Et elle convient extrêmement à la plupart des remèdes.] A tous les remèdes qu'il faut faire bouillir.*

Se frotter d'un peu d'eau douce avec une éponge, cela est bon pour les yeux.] D'un peu d'eau douce tiède, quand on veut resoudre & adoucir; & froide, quand on veut repousser & resserer.

La peau s'élève & s'ulcere, quand elle est arrosée d'eau chaude.] Quand on fomenté souvent le peau avec de l'eau chaude, il y vient de petites éleveures, des bourgeons, parce que les pores étant ouverts, les humeurs les plus subtiles y affluent.

p. 415. *Elle sert à humecter les narines & la vessie.] Et par conséquent à faire moucher & uriner.*

Elle augmente la chair ou la diminue.] Comme on le voit dans les playes & dans les ulcères.

Elle est bonne pour les ulcères, excepté pour ceux qui rendent du sang, ou qui en rendront bien-tôt.] Et par conséquent, il ne faut jamais humecter avec de l'eau chaude les playes &

les ulcères, pendant que le sang coule, ou qu'il va couler, car elle ne feroit qu'augmenter l'hémorragie, il ne faut s'en servir que pour adoucir ou resoudre.

Il en est de même de l'eau chaude p. 416.
pour le corps, si elle peche par l'un ou par l'autre excès.] C'est à-dire si elle est trop chaude & qu'elle brûle, ou si elle ne l'est pas assez, & qu'elle refroidisse, au lieu d'échauffer.

Comme de l'eau tiède.] Qui ne fait jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal.

C'est comme quand on est au soleil.] C'est à-dire il en est de cela, comme du temps que l'on est au soleil; si on n'y est qu'un moment, on n'a pas le temps de sentir son action; & si on y est long temps on en est échauffé. Tout de même, si on ne fait qu'humecter simplement & en passant, cela est foible; mais si l'on humecte jusqu'à refroidir ou échauffer, cela est fort, & l'on en ressent l'utilité qu'on en espere.

Et il est arrivé que des pieds gelez sont tombez, quand on y a versé dessus p. 417.
de l'eau chaude.] Les nerfs ne peu-

vent résister à cette trop grande chaleur de l'eau, & passer ainsi d'un très grand froid à un très-grand chaud, sans se rompre.

p. 418. *Un corps qui a accoutumé d'être fort vêtu.*] La différence de la chaleur & du froid se doit tirer de la différence des corps & de leurs parties par rapport au chaud & au froid qu'elles ont accoutumé ; car une partie qui a accoutumé d'être bien couverte, soit naturellement, comme les parties internes, ou artificiellement par des habits, comme certaines parties extérieures, supportent une plus grande chaleur que celles qui sont découvertes.

p. 419. *Le cerveau & tout ce qui en vient.*] Comme la moëlle de l'épine du dos. V. l'Aph. 18. du liv. 5.

Aussi bien que tout ce qui est plus froid & plus solide de sa nature.] Comme les os, les dents, les nerfs, les ligaments, les tendons.

p. 420. *De là vient aussi d'un autre côté que ces mêmes parties, les lombes, la poitrine, les hypocondres, le dos, aiment le contraire, parce qu'il est contraire.*] Ce passage est très difficile &c

trés embarrassé dans le texte. Je sçay qu'on l'a expliqué en distinguant les personnes qui ont accoustumé de couvrir ces sortes de parties, & celles qui ne les couvrent point; mais cette distinction me paroît très mal imaginée, car ce qu'Hippocrate dit ici, arrive encore aujourd'huy également à toutes sortes de personnes qui se couvrent également. Il faut donc qu'il y ait icy une raison generale, & c'est celle que j'ay expliquée; les lombes, la poitrine, le dos, les hypocondres, l'estomach, qui se trouvent ordinairement si bien de l'eau chaude, ne laissent pas quelquefois d'aimer l'eau froide, parce qu'elle est contraire; c'est à dire lors qu'elles sont si échauffées, que l'eau froide est contraire à leur inflammation, & la fait cesser; car un mal se guerit par son contraire.

Mais il faut se souvenir que l'une & l'autre sont meilleures pour chaque partie du corps.] Quoy que de toutes les parties du corps, les unes souffrent plus volontiers l'eau chaude, comme toutes celles qui ont accoustumé d'estre couvertes, & que les autres s'accoutument

mieux de l'eau froide, comme les parties qui ont accoutumé d'estre à l'air, néanmoins il y a des occasions où l'une & l'autre, c'est-à-dire, & l'eau froide, & l'eau chaude, sont tres bonnes pour toutes ces parties, ce qu'il éclaircit par des exemples. La peau extérieure, c'est-à-dire la peau des parties qui sont exposées aux injures de l'air, & qui par conséquent n'est pas incommodée du froid, ne laisse pas de souffrir aussi fort volontiers l'eau chaude, qui lui fait même plaisir, & cela a esté tres sagement conduit par la providence, de peur que ces parties se plaissant trop à l'extrémité qui leur seroit propre, n'en abusassent, & n'incommodassent par là le reste du corps.

La peau extérieure qui est contingüe à elle-même & au nerf sanglant.] Par ce *nerf sanglant* Hippocrate entend ou les veines, ou la membrane charnuë, *panniculum carnosum*, qui sort de l'extrémité des vaisseaux dispersez sur toute la chair, & qui constitue le cuir ou la peau qui lui est si contingüe, qu'elle ne peut estre séparée qu'avec beaucoup de peine; &

c'est ce qui fait que cette peau tient le milieu entre la nature du nerf & celle de la chair ; c'est un nerf sanglant, qui n'est ni si dur ni si dénué de sang que le nerf, ni si mol, ni si sanguin que la chair ; & c'est pourquoy elle est également affectée par le froid & par le chaud, par le sec & par l'humide.

La même chose arrive aux extrémités ; c'est pourquoy elles obéissent promptement aux autres parties ; mais promptement & d'elles-mêmes elles s'élèvent lentement.] Il veut dire que les extrémités du corps reçoivent promptement l'alteration des autres parties à cause des veines, des artères & des nerfs qui y aboutissent ; mais que d'elles mêmes elles s'élèvent lentement ; c'est à-dire qu'elles ne sont pas promptement affectées, parce qu'elles sont accoutumées au froid & au chaud. Or les violentes passions ne viennent que de ce qui n'est pas accoutumé.

Cela paroît aussi par les veines, les unes s'élèvent plutôt, les autres plus tard.] Par ce mot de veines, il entend les veines, les artères & les nerfs,

& il dit que les unes sont plutôt affectées que les autres, parce que les unes sont d'un sentiment plus vif que les autres, ou selon qu'elles sentent ou d'elles-mêmes, ou par sympathie.

Il en est de même de toutes les autres parties, lorsque les extremités sont refroidies ou échauffées.] Si les extremités sentent les alterations qui arrivent aux autres parties, ces autres parties sentent aussi de même les alterations qui arrivent aux extremités, soit qu'elles soient extrêmement refroidies, ou extrêmement échauffées.

p. 421. *Dans les évacuations des vaisseaux.]* Soit par les remèdes ou par la saignée, l'épuisement des veines se communiquant promptement aux artères & aux nerfs.

Ou dans les évanouissements & les syncopes.] Car le mal se communique promptement, & passe de la partie affectée aux autres parties du corps.

Et particulièrement au dedans des mains.] Parce que les veines y sont en plus grand nombre.

Cependant il le desire, & il souffre

quand il en manque.] Ce passage est tres corrompu dans le texte, j'ay tâché d'en tirer le veritable sens. La poitrine & l'estomach, qui ne peuvent souffrir le froid auquel ils ne sont pas accoutumez, ne laissent pas de le desirer, comme un remede contre la grande chaleur qui les consumeroit enfin, sans ce rafraichissement.

Pour faire rafraichir l'eau, il faut la faire chauffer pour la rendre plus subtile.] Car les parties étant subtilisées par la chaleur, donnent une plus libre entrée à l'air froid. p. 414

Car après cette chaleur il se durcit estant comme desséchée.] Quelques Commentateurs ont entendu cela de l'eau, qui après cette chaleur se durcit, estant comme desséchée; car les parties les plus subtiles étant évaporées, il ne reste que les plus crasses & les plus terrestres, qui sont les plus propres à retenir plus long-temps le froid, que l'air leur a communiqué; & c'est ce qu'on pretend qu'Hippocrate entend, quand il dit que l'eau après la chaleur se durcit, étant comme desséchée; mais l'exemple qui

luit semble prouver qu'il parle du corps.

Comme les yeux après l'eau froide.]

Par un exemple contraire, Hippocrate fait entendre la vérité qu'il vient d'enseigner, que le corps se refroidit plus promptement après s'être baigné dans l'eau chaude; car après cette chaleur il se durcit & se desseche, comme au contraire, les yeux se durcissent & se dessechent, s'il faut ainsi dire, quand on les lave avec de l'eau froide; car cette froideur de l'eau fait que leurs pores étant resserrez, toute leur vertu naturelle se conserve & devient plus forte.

Car l'une est semblable à l'air que nous respirons, & celle de l'œil ne l'est pas.] Il rend la raison du même effet que l'eau froide produit sur le corps & sur les yeux, qu'elle durcit & qu'elle desseche; sur le corps, après qu'il est baigné dans l'eau chaude, qui a préparé le chemin à l'air froid; & sur les yeux, sans le secours de cette eau chaude; car l'eau froide ressemble à l'air qui nous environne; ainsi elle ne feroit pas un grand effet sur le corps, s'il n'avoit esté préparé par l'eau

chaude; au lieu que l'eau des yeux ne ressemble point du tout à cet air, car elle est chaude, ainsi les yeux n'ont pas besoin de la même préparation que le corps, pour sentir le même effet de l'eau froide, car leur chaleur naturelle les y à suffisamment disposez; c'est tout ce que je puis dire sur ce passage, qui est tres-difficile.

Cette eau est ennemie des ulceres, des p. 415: brûlures, & des écorcheures.] Car elle est aperitive & deterfive; c'est pourquoy elle ne fait qu'irriter tous ces maux.

Mais elle est tres propre à ceux qui sont purs.] Je croy qu'il faut suivre la leçon de Zuingerus, qui paroît avoir lû *καθαρσία*, & *καθαρσία*, elle est bonne aux purs & aux impurs; c'est-à-dire à ceux qui sont cacochymes, & dont les humeurs sont corrompues, & à ceux qui sont bien habitez; car elle entretient le bon estat de ces derniers, & restablit les autres; c'est pourquoy elle est bonne pour les morsures des animaux enragez.

Elle est bonne aussi pour atténuer.] Car elle dessèche, & par consequent elle maigrit.

Et pour les ulcères des Pêcheurs; car ces ulcères ne suppurent point, si on n'y employe l'eau de mer.] Comme ces gens-là sont sujets à avoir des playes aux mains, soit par les dents des poissons, ou par leurs arêtes, l'eau de la mer doit estre leur appareil ordinaire; parce qu'outre qu'elle est la plus propre à attirer & à dissiper le venin, toute autre chose seroit trop foible pour des gens accoutumés à cette eau marine.

Elle est bonne aussi pour les bandages de fractures.] Car elle fortifie la partie, & tient la playe nette.

Elle est bonne pour les ulcères rongeurs.] Car elle les desseiche & les nettoye.

Toutes ces choses si on s'en sert peu ne font qu'irriter.] Si on s'en sert de manière qu'elles ne fassent qu'effleurer, elles sont très nuisibles, au lieu que si on s'en sert jusqu'à ce qu'elles puissent avoir pénétré jusqu'à la racine du mal, elles produisent l'effet qu'on en attend.

p. 426. *Il est encore plus fort.]* Car il pénétre mieux & fortifie davantage.

Et on reglera sa chaleur par rapport

à la saison.] C'est-à-dire qu'il doit être moins chaud en été qu'en hyver.

Le sel qui se tire du vinaigre quand on le laisse évaporer à un soleil bien chaud.] Il semble qu'Hippocrate ait connu le sel de vinaigre des Chymistes, au moins si c'est le véritable sens de ce passage qu'on a lu fort diversement. Je me suis attaché à la lettre, on en tirera les conséquences qu'on voudra.

Si son odeur ne bleffoit, & particulièrement les femmes.] Hippocrate dit icy que l'odeur de ce sel de vinaigre est incommode, sur tout aux femmes, à qui sans doute il peut causer des vapeurs. Zuingerus au lieu d'*ὀδὺν* odeur, lisoit *ὀδυνη* douleur. Dans ce sens là, Hippocrate diroit que ce sel causeroit de la douleur par sa trop grande force, sur tout aux femmes, dont le corps est trop tendre pour résister à cette acreté.

Le vin doux est fort bon & suffit p. 427 pour les vieilles playes.] Car il adoucit & absterge sans piquer; mais il faut en faire un usage ordinaire; car si on ne fait que le prendre & le quitter, il

est inutile ; c'est pourquoy Hippocrate ajoute, *quand on s'en sert sans discontinuer*. Le vin doux, c'est-à-dire un vin mol, & bien mur, & il est opposé au vin austere.

Il est bon aussi pour les Medecines.) Il corrige leur amertume, & fortifie l'estomach qui les retient mieux.

Doit estre mis tout froid sur les ulceres, à cause de leur chaleur.] C'est à dire qu'il doit estre mis froid sur les playes & sur les ulceres pour moderer leur chaleur.

p. 428. *Il en est de même de celles dont on se sert pour amolir, comme la farine cuite.*] Il semble qu'Hippocrate veuille que cette farine soit cuite dans un vin austere & fort, afin que ce vin conserve la force de la partie. D'autres pretendent qu'il veut que ce soit avec du vin doux.

Sur la peau de ceux qui ont la ratte enflée.] C'est la veritable explication de ce passage, où il n'est pas question de linges & de compresses. On sçait que les obstructions de la ratte, causent souvent des éleveures.

Du passage de la sueur.) La peau estant ulcérée par l'acreté des humeurs qui

qui sortent par la sueur.

Les douleurs sans ulcères.) Comme p. 429.
ce qu'il appelle dans l'Aph. 23. du
liv. 5. des *Erysipeles non ulcerez.*

Car elle assoupit la douleur.] En
émoussant la pointe des esprits qui se
jetent sur la partie affectée, & qui y
causent la douleur.

Ainsi l'une & l'autre sont bonnes.]
Hippocrate ramasse icy la plus grande
partie des maux où l'eau froide &
l'eau chaude peuvent estre utiles selon
la cause & la qualité du mal, & selon le
temps.

Pour les suppressions du bas.] Soit
du ventre ou de la vessie, des hemor-
roides ou des mois.

*Mais dans l'usage de l'eau froide il p. 430.
est plus important de prendre bien gar-
de de ne pas passer les bornes.*] Car
le trop grand froid est encore plus dan-
gereux que le trop grand chaud, & il
mortifie enfin les parties.

*Et vous attacherez la main du ma-
lade sur cette vessie.*] De maniere
qu'il l'empaume bien, & que tous
les endroits de sa main la tou-
chent.

Pour les petits ulcères creux de la p. 431.

Tom. I.

P p

cornée.] Pour les ulcères appelez *κόπια*, comme de petites fossètes, ce sont des ulcères comme des piqueures d'épingle, l'eau chaude y est fort bonne, pour amollir la tunique, l'ouvrir, & la nettoyer.

L'eau froide est bonne pour ceux qui n'ont point de douleur, & qui sont extrêmement rouges.] Car cette rougeur vient d'une humeur chaude qui se jette du dedans en dehors, & l'eau froide repercute.

Et pour ceux à qui il se fait des amas d'humeurs à l'orifice des veines.) Outre que l'eau froide repercute ces humeurs, elle fortifie les parties, de manière que ces humeurs n'y affluent plus si abondamment.

Sur la poitrine.) On remarque p. 432. qu'Hippocrate employe quelquefois le mot *σπὴν* thorax, poitrine, pour le tronc du corps, depuis le cou, jusqu'au bas ventre,

Ni pour le fondement.) Il veut dire peut-être pour les hémorroïdes.

Ni pour la matrice.) Ni pour les maux de matrice, ni pour l'écoulement des mois,

Ni pour ceux qui urinent du sang pendant l'hiver.) Car cette froideur excessive en arrêtant ce flux de sang, causeroit indubitablement des abcès.

L'eau froide irrite les ulcères.) On peut voir les Aphorismes 23. 24. du liv. 5.

Leau chaude fait suppurer, mais ne vous en servez pas pour tous les ulcères.) C'est-à-dire qu'il ne faut pas faire suppu- rer toutes sortes d'ulcères; mais seulement ceux où il est nécessaire de dissoudre.

Soit volontaires ou involontaires.) p. 433
Volontaires, c'est-à-dire qu'on fait expres pour quelque raison. Involontaires, c'est-à-dire qui sont causez par quelque humeur acre, ou par quelque autre accident.

Et pour les noirceurs.) Comme celles qui se voyent dans les parties gangrenées.

Excepté dans ceux où l'on craint l'hémorragie.) Car comme il l'a dit ailleurs, l'eau chaude ne peut que leur être tres contraire, en ce qu'elle attire encore plus le sang.

Fin du premier Volume.

A PARIS,
De l'Imprimerie d'ANTOINE
LAMBIN, 1696.

*Les principales fautes d'impression
dans le premier Volume.*

- Page 133. A la fin de la Remarque qui finit par ces mots, *aux remedes de la Medecine pour les purger*, adjoustez *voila pourquoy ces parties sont sujettes aux scirrhes & aux cancers.*
- P. 152. *mais de son fils Polybe.* Lisez *mais de son Gendre & de son disciple Polybe.*
- P. 171. *Entreprendre cette cure, réussir*, lisez *entreprendre cette cure, & y réussir.*
- P. 176. A la fin de la Remarque qui finit par ces mots, *en empeschant le cataplasme de le toucher.* Adjoustez, *ou plutôt il parle des tentes & des plumaceaux qu'il met dans l'ulcere.*
- P. 188. *utiles & necessaires.* Lisez, *utiles & necessaires à la vie.*
- P. 193. *des emplastres emollients.* Lisez *des emplastres emollientes.*
- P. 296. *& comme que le corps jouit.* Lisez *& comme le corps jouit.*
- P. 326. *Occupa la place qui est au dessous,* lisez *occupa la place qui est au dessous de l'air.*

P. 333. C'est pourquoy le cœur attire beaucoup. Lisez, c'est pourquoy le cœur attire beaucoup d'air, beaucoup d'esprits.

P. 336. Car ses fibres sont froids & visqueux. Lisez, car ses fibres sont froides & visqueuses.

P. 373. Toutes les maladies sont de la mesme nature. Lisez, sont de mesme nature.

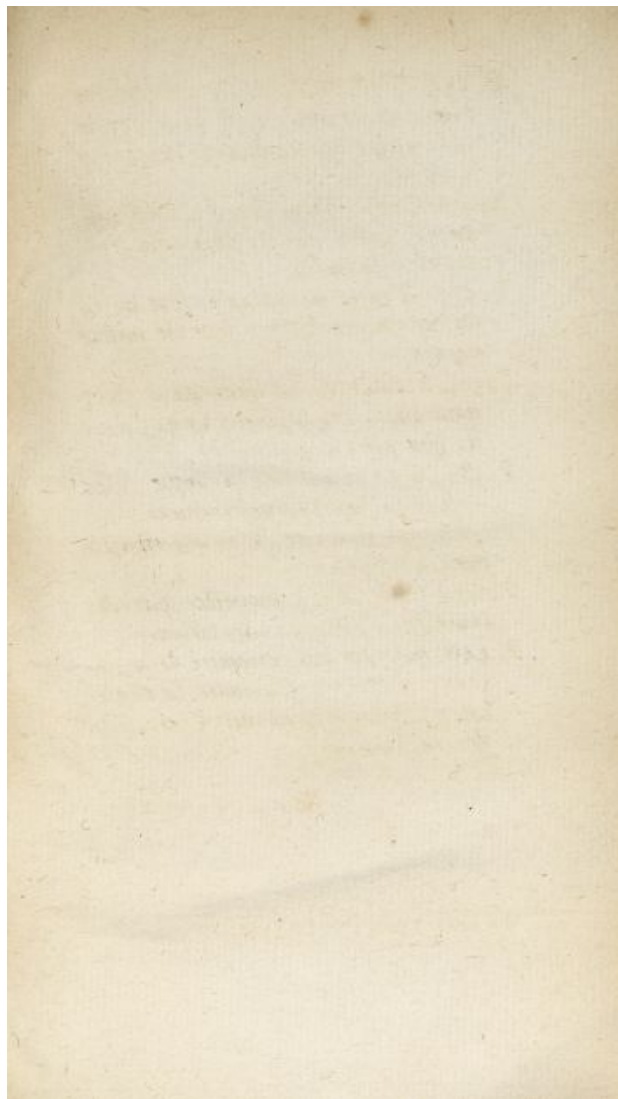
P. 383. à cause de la quantité de sang dont elles sont pleines. Lisez, dont ils sont pleins.

P. 387. C'est ce qui fait la ronpie, lisez c'est ce qui fait l'encheffrinement.

P. 388. qui en attire, lisez qui en attirant.

P. 415. Elle sert à humecter par des lavemens. Lisez, par des lotions.

P. 440. qui sort de l'extrémité des vaisseaux dispersez sur toute la chair. Lisez, à laquelle aboutit l'extrémité des vaisseaux.



P. 129. C'est pourquoy le Roy, pour
 luy faire honneur, luy a donné le
 titre de Comte de Montfort, & de
 Marquis.
 P. 130. Les Rois de France ont esté
 couronnés à Reims, par des Evêques, &
 par des Princes.
 P. 131. Pour ce motif, il y a de la
 gloire à être Roi, & de la gloire
 à être Prince.
 P. 132. C'est de la gloire de voir
 que l'on est Roi, & de la gloire
 de voir que l'on est Prince.
 P. 133. Pour ce motif, il y a de la
 gloire à être Roi, & de la gloire
 à être Prince.
 P. 134. Elle fait à travailler par des
 hommes, & par des bêtes.
 P. 135. qui font de l'exercice des vaif-
 seaux, & des vaifseaux, & des vaifseaux.
 P. 136. à laquelle on a donné le nom
 de vaifseaux.

